# HISTOIRE

DE LA

# LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

# EN RUSSIE

## A LA MÊME LIBRAIRIE

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE **EN ITALIE,** sous le régime unitaire, 1859-1874, par M. Amédée Roux. 1 vol.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN ANGLETERRE, par M. Odysse-Barrot. 1 vol.

---

## OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

RUSSIE ET POLOGNE, une brochure in-8 chez E. Dentu, éditeur.

Paris. — Imprimerie Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

DANS LES DIFFÉRENTS ÉTATS DE L'EUROPE

# HISTOIRE

DE LA

# LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

# EN RUSSIE

PAR

C. COURRIÈRE

PARIS

CHARPENTIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

28, QUAI DU LOUVRE, 28

1875

# PRÉFACE

> Le temps viendra où l'instruction coulera à flots en Russie, où la physionomie intellectuelle de la nation se dessinera ; c'est alors que nos artistes et nos écrivains imprimeront à toutes leurs œuvres le cachet de l'esprit russe.
>
> Biélinsky, *Rêveries littéraires.*

Pour connaître un pays, il faut non-seulement étudier la richesse de son sol et de sa production, l'étendue et la variété de son commerce et de son industrie, ainsi que les ressources militaires dont il dispose ; il faut aussi pouvoir apprécier sa valeur littéraire et la somme de civilisation intellectuelle qu'il a su acquérir.

Depuis la dernière guerre, il s'est produit dans l'opinion publique en France un revirement favorable à la Russie. On a découvert qu'elle valait la peine d'être étudiée, et on s'est mis à l'œuvre. L'ouvrage que j'ai l'honneur de présenter au public, et qui est, je crois, le premier écrit sur cette matière, étonnera quelques lecteurs et en instruira beau-

coup. Dans notre indifférence à nous dépouiller des lieux communs que nous avons trouvés tout faits en naissant, nous avons cru aveuglément que la Russie n'avait pas de littérature, ou que, si cette littérature existait, elle ne pouvait nous intéresser. J'ai voulu, en écrivant ce livre, démontrer le contraire. J'ai entrepris ce travail, non sans quelque défiance de mes forces, mais non sans quelque espérance de produire d'heureux résultats.

Les peuples, dans leur éducation intellectuelle, ressemblent un peu aux enfants. A leur naissance, ils se trouvent en face d'une certaine somme de civilisation, engendrée par le travail collectif de plusieurs siècles et de plusieurs races. Ils grandissent et se développent sous l'empire de cette culture intellectuelle que leurs ancêtres et leurs aînés ont fait progresser. Leur jeunesse se passe à pétrir ces idées communes mises en circulation, à se les assimiler; puis, quand elles ne forment plus qu'un tout avec leur chair et avec leur sang, quand ils sont, pour ainsi dire, armés de pied en cap, ils s'élancent à la recherche de nouvelles vérités et agrandissent, chacun dans la mesure de sa destinée historique, le vaste champ de l'esprit humain. C'est dire que la vie intellectuelle d'une nation est intimement liée à sa vie historique, que la seconde exerce une action incessante et directe sur la première, et que les deux ne doivent pas être séparées.

Cet axiome est vrai surtout pour la Russie, car jamais nation n'a subi une destinée plus étrange et plus en dehors du cadre commun.

Ce pays, encore plongé dans la barbarie et à peine sorti de la vie primitive, fut soumis de vive force au christianisme byzantin. Que pouvait produire cette religion froide, stérile et officielle, venant s'imposer à des mœurs grossières et incultes? En outre, la langue liturgique adoptée par les grands-princes devint la seule langue *écrite* dont la Russie put se servir pendant des siècles. Cette cause, jointe à d'autres, d'ordre politique, explique pourquoi la littérature russe fut pendant longtemps purement religieuse. La Petite-Russie, grâce à son esprit plus mobile, plus ardent et plus rêveur, sut cependant y introduire un élément national, poétique, qui se fit encore sentir, même lorsque le siége des grands-princes eût été transféré à Moscou.

L'esprit de la nation commençait à se débarrasser des langes dont l'avait enveloppé cette servitude religieuse, lorsqu'il fut subitement arrêté dans son développement par l'invasion des Mongols. Le joug qui pesa sur la Russie pendant deux siècles laissa des traces profondes dans ses mœurs et sa vie politique. Non-seulement c'était un temps précieux de perdu, mais le courant de la vie nationale dut suivre une nouvelle direction, et retrouva difficilement sa source première.

La Russie, unifiée par l'autocratie des tsars, devint plus accessible à l'influence européenne qui s'infiltra peu à peu dans l'esprit de la nation. Pierre I[er] trouva que cette assimilation ne s'accomplissait pas assez vite; il voulut faire de ses sujets des Européens à coup d'oukazes et d'amendes. Catherine II solidifia son œuvre en la moralisant. La littérature, émancipée du joug religieux, dut nécessairement se traîner à la remorque de la culture européenne; elle entra alors dans une période d'imitation et de pseudo-classicisme qui dura jusqu'au commencement de notre siècle. Ce servage intellectuel produisit cependant d'heureux et féconds résultats. La langue russe s'assouplit; elle y gagna en flexibilité, en richesse et en élégance.

Le romantisme affranchit la littérature russe. En devenant plus nationale, elle devint plus féconde, et comme le géant Antée, elle recouvra ses forces en touchant le sol de la patrie. Pouchkine, Lermontof, Gogol, Biélinsky, etc., tout en restant foncièrement russes, sont de vrais écrivains européens et peuvent être admis au Panthéon des grands auteurs de cette époque.

Après eux et avec Tourguénief, Pisemsky, Dostoïevsky, etc., la littérature russe devint l'écho fidèle des souffrances, des agitations et des aspirations de la société. Avec un instinct merveilleux, et grâce au souffle européen qui l'alimentait, l'école *natu-*

*relle* s'appliqua à protester de toutes ses forces contre la situation sociale faite au pays, et à mettre à nu les plaies de la nation. Voilà pourquoi le règne de Nicolas, qui pesa si durement sur la Russie, fut une des plus belles périodes littéraires qui aient été données à ce pays.

Les réformes de 1861, en constituant une nouvelle société, créèrent de nouveaux besoins et engendrèrent de nouvelles idées. L'école *naturelle* se trouva un peu égarée au milieu de l'agitation et de l'effervescence qui régnaient alors. Elle n'étudia dans ce mouvement que le côté négatif, laid et repoussant. Ce fut un tort, car en agissant ainsi, elle prit pour collectif ce qui n'était que partiel, tomba dans l'exagération, et ne choisit ses types que dans des manifestations accidentelles.

D'un autre côté, la *nouvelle* école, se détachant de la souche commune et reniant ses ancêtres, arbora le drapeau du réalisme populaire et s'intitula fièrement une littérature de *moujiks*.

Ainsi, chose étrange! la littérature russe, dont le vrai point de départ ne date que du commencement de ce siècle, est arrivée au réalisme aussi vite que plusieurs de ses aînées et beaucoup plus rapidement que d'autres! Il faut chercher la cause de cette transformation subite, dans le caractère positif et pratique du Grand-Russe, dans la situation toute particulière qui a été faite à cette littérature, et dans

l'influence prépondérante qu'ont exercée sur elle les littératures anglaise et allemande.

Ici se place une considération qui humiliera un peu notre amour-propre national. Bien que notre langue ait longtemps remplacé le russe, et qu'elle soit encore aujourd'hui de mode dans les salons de l'aristocratie, bien que le moindre de nos romans soit lu et traduit aussitôt après son apparition, nos grands auteurs n'ont trouvé d'imitateurs que parmi les écrivains de second ordre.

Le roman français n'est pas goûté par la critique russe. Elle y trouve une trop grande recherche dans la forme, trop de fantaisie dans les allures et le sujet; il n'y est pas fait, à son sens, une assez large part à la vie réelle, à l'actualité; l'idée y est sacrifiée à la manie de faire de l'esprit et de rechercher l'effet outre mesure. Que de comédies et que de romans n'a pas produits, par exemple, la trilogie de l'homme, de la femme et de l'amant, ce qu'on est convenu d'appeler *le ménage à trois!* Nos chefs-d'œuvre littéraires sont des objets d'art, brillants, fantaisistes et légers; on dirait des bijoux sertis avec grâce et élégance, mais il ne faut pas, en général, leur demander la profondeur de la pensée, car le sujet en est ordinairement médiocre et monotone.

L'esprit russe, par quelques-uns de ses côtés, se rapproche davantage de l'esprit anglais et de l'esprit allemand. Même préoccupation de l'utile et de

l'instructif; même entraînement vers tout ce qui est problème philosophique, social et politique. Voilà pourquoi la littérature russe a pris ses modèles, pour sa poésie, ses romans et ses drames, en Angleterre et en Allemagne. Le roman russe instruit, prêche, moralise, développe une thèse quelconque. Le drame et la comédie s'inquiètent peu des vieilles règles classiques; ils cherchent, avant tout, à faire ressortir les côtés psychologiques de leurs héros, sans se mettre en peine de l'effet et des coups de théâtre.

Ces tendances ont eu cependant de fâcheux résultats. Par suite du positivisme et du réalisme qui pèsent sur la littérature russe, les écrivains se voient interdire certaines régions de l'art et sont privés de plusieurs sources d'inspiration. Ainsi, la poésie est devenue impossible; la satire seule fait encore entendre sa voix. Le drame a dégénéré en tableau historique; la comédie d'intrigue n'a pas encore pu s'acclimater et la scène doit présenter un petit coin du monde réel.

Lorsque la Russie, réveillée de son engourdissement par la guerre de Crimée, commença à parler de réformes; lorsque l'opinion publique se mit fiévreusement à étudier ces réformes et à suivre leur application, le roman devint une puissance beaucoup plus influente que la presse elle-même. Toutes les opinions, les tendances de la génération

de 1840 et de la génération contemporaine s'y reflétèrent avec fidélité.

Aujourd'hui que l'agitation a cessé, que les réformes poursuivent leur travail silencieux et latent d'infiltration dans les masses, la littérature russe est entrée dans une période d'apaisement. Fidèle à son programme, elle semble vouloir imiter l'opinion publique et se recueillir. Les grands écrivains ont déposé leur plume et gardent le silence. Les jeunes athlètes de la nouvelle école, qui dès le premier bond avaient dépassé le but, se tiennent à l'écart.

La littérature n'a-t-elle plus rien à dire à la génération du jour? ou bien, après avoir épuisé l'ancienne mine, cherche-t-elle de nouveaux filons? C'est ce que l'avenir nous dira.

C. COURRIÈRE.

Paris, 30 décembre 1874.

LA

# LITTÉRATURE CONTEMPORAINE EN RUSSIE

## PREMIÈRE PARTIE

### ORIGINES DE LA LITTÉRATURE RUSSE

## CHAPITRE PREMIER

### ÉPOQUE PRIMITIVE

L'histoire primitive des Slaves est beaucoup plus pauvre en souvenirs littéraires que celle des autres peuples indo-européens. Les conceptions mythologiques de cette race n'ont été retracées dans aucun livre sacré, tels que les *Védas* ou les *Eddas*. Pour en retrouver les éléments dispersés, il faut consulter les chroniqueurs du moyen âge; il faut surtout étudier les contes et les chansons qui abondent chez les Slaves. Jamais peuple ne posséda une plus belle et plus riche poésie populaire. Nulle part, non plus, la traduction n'a eu une vitalité plus persistante. C'est grâce à elle, que les croyances mythiques de cette

race se sont conservées à travers les siècles, sous les formes variées de chants épiques, chansons (*piesnas*), dictons, énigmes, légendes (*bylinas*) et contes (*skaskas*). Les peuples slaves ont gardé précieusement ce trésor, en se le transmettant fidèlement de génération en génération. Aujourd'hui encore, en dépit des altérations que le temps et les destinées historiques de ces peuples lui ont fait éprouver, il est possible, grâce aux procédés de la philologie et de la mythologie comparées, de retrouver dans cette poésie populaire les éléments principaux qui constituaient les croyances primitives de cette race[1].

L'ensemble des données qui ont déjà été recueillies sur ce sujet, sans former un système complet, nous permet cependant de nous faire une idée générale du mythe slave.

Cette mythologie est bien inférieure à celles de l'Asie, pour l'originalité et la profondeur des conceptions, ainsi que pour la perfection et l'élégance de la forme. Les Slaves, adossés aux Germains et aux Lithuaniens, furent les derniers venus de la grande famille européenne. De là, le caractère aryen de leur mythologie, ainsi que ses affinités avec les mythes germain et lithuanien. La pauvreté de ses conceptions provient surtout de l'état embryonnaire de la langue des Slaves primitifs, ainsi que de l'imperfection de leur écriture. Or, comme le fait très-judicieu-

1. Ce n'est que dans ces derniers temps que les savants se sont appliqués avec succès à l'étude du mythe slave. Cette science a déjà fait des progrès sensibles. Pour ne parler que des travaux publiés par les écrivains russes, nous citerons les ouvrages de : Athanasief, *Idées poétiques des Slaves sur la nature*; Stchepkine, *Les sources et les formes des légendes russes*; Kotlarevsky, *Les funérailles chez les Slaves*, etc., etc.

sement observer M. Guizot, « les nations auxquelles manquent le développement savant du langage, et l'art de l'écriture, n'arrivent pas à des croyances religieuses systématiques et fécondes[1]. » Enfin, le Slave dans ses pérégrinations du Danube au Volkhof et au Don, ainsi qu'avec ses aptitudes à la vie d'agriculteur, se trouva incessamment en contact immédiat avec la nature, qu'il s'habitua peu à peu à personnifier et à diviniser. C'est ce qui fait que ses croyances mythiques reposèrent sur le culte symbolique des phénomènes matériels. A l'instar des Irans et des autres Aryens, il célébra avant tout dans ses chants : *Dajbog*, le dieu du soleil, principe de la vie, de la lumière, de la chaleur, et de la fertilité ; — *Péroune*, le dieu du tonnerre et des éclairs, le vainqueur des tempêtes et des mauvais génies, le précurseur des beaux jours ; — *Morana*, la déesse de la mort et de l'hiver ; — *Lada*, la femme de Dajbog, et par suite, la déesse de l'amour. Seulement, comme nous l'avons dit précédemment, le mythe slave conserva toujours son caractère réaliste et ne reçut aucun développement ultérieur ; aussi, ses divinités, malgré leur forme anthropologique, sont reléguées dans une sphère lointaine, et restent indifférentes aux actions des mortels ainsi qu'aux passions humaines.

Mais au-dessous de ces grandes manifestations de la nature, existe un monde occulte, rempli de forces mystérieuses qui s'imposent d'autant plus à l'homme primitif, qu'elles l'enveloppent pour ainsi dire dans leur atmosphère. Ce monde de génies est revêtu, dans les chants populaires des Slavo-Russes, de cou-

1. Guizot, *Histoire de France*. Tome Ier.

leurs et de formes beaucoup plus poétiques, sans doute parce qu'il touchait de plus près à l'individualité humaine. C'est ainsi que les nymphes des eaux et des bois, *Roussalkas*[1], apparaissent sous la forme de jeunes filles toutes nues, recouvertes seulement de feuillage ou d'un léger tissu, portant de longues tresses vertes, et dansant, pendant la nuit, au fond des bois ou sur les bords d'une fontaine. Le dieu lare du foyer, *domovoï*, *diédouchka*[2], est un vieillard à barbe grise, qui protége les êtres et le bétail de la maison. Le *leschi* est capricieux, taquin, parfois même méchant, comme le faune et le satyre. Le *vodiany*, esprit des eaux, protége les pêcheurs qui lui font des offrandes. Puis vient toute une série de génies malfaisants, comme : la *Baba-Yaga*, la plus redoutable de toutes les sorcières et des magiciennes[3]; le serpent *Gorinitch* qui garde des trésors dans les antres des montagnes; le Rossignol meurtrier (*Soloveï Rasboïnyk*), qui siffle comme un serpent et hurle comme une bête féroce; et le vampire (*Voukodlak*), qui erre dans les cabanes pendant les nuits d'hiver, pour sucer le sang humain.

La tradition populaire a aussi conservé quelques fragments de chansons *rituelles* (*obradovy*) qui se chantaient aux grandes fêtes de l'année, comme à la fête de Noël (*kolenda*), et au solstice d'été (*koupala*).

A une époque un peu plus avancée, nous voyons

1. Elles sont appelées *Vilas* chez les Serbes, *Samo-vilas* chez les Bulgares, *Margas* en Gallicie et *Vodnas paunas* chez les Polonais.

2. *Domovoï* vient de *dom*, maison; *diédouchka*, diminutif de *dièd*, aïeul.

3. Elle porte le nom de *Viédma* dans la Petite-Russie.

apparaître l'épopée qui célèbre les exploits des héros, *bohatyri*, et leurs victoires sur les forces malfaisantes de la nature. A l'origine, ces héros ont encore quelque chose de surnaturel. C'est pour cela que la tradition leur donne le nom de *bohatyri starschié*, ou *anciens paladins*. Ce sont : le géant Sviatogor, le prince Volga-Bouslaévitch, souvenir épique du temps où la chasse était la principale occupation des peuples primitifs; Mikoula Sélianovitch, type de l'âge où les Slaves se livraient à l'agriculture.

Les paladins nouveaux, *bohatyri mladschié*, sont beaucoup plus nombreux que les premiers. Les *bylinas* et les *piesnas* qui célèbrent leurs exploits ressemblent un peu à nos vieux fabliaux et à nos romans de chevalerie. Le type le plus populaire de ces paladins est Ilia de Mourom. Les chants de la Russie méridionale nous le dépeignent luttant, tantôt contre le Rossignol meurtrier, tantôt contre les Tatars. Le merveilleux et la fantaisie y occupent moins de place; ici, les héros se rapprochent davantage du type humain.

Enfin, un peu plus tard, et à mesure que la domination des descendants de Rurik s'affermit chez les Slavo-Russes, l'épopée nationale fait place aux chants de la *droujina*. La *droujina*, composée à l'origine de Varègues, était la garde particulière du grand-prince. En temps de guerre, elle formait un corps d'élite qui avait sa part du butin; en temps de paix, elle constituait le conseil du prince et l'aidait à administrer les provinces. Cette sorte de milice du palais comptait dans ses rangs des bardes qui, dans les fêtes et au milieu des festins, célébraient les exploits d'Ascold, de Dir, d'Oleg, et autres héros varègues.

Dans la Rouss septentrionale, à Novgorod, ville commerçante et colonisatrice, la poésie populaire chantait surtout la richesse des marchands, et le courage de ceux qui s'aventuraient sur la mer ou dans des pays inconnus.

C'est à l'aide de ces fragments de chansons, de contes et de légendes, transmis par la tradition, qu'il est possible de remonter vers un passé très-obscur. Le fond de cette poésie a un parfum d'antiquité facile à reconnaître. Le christianisme n'a pu exercer une influence plus ou moins grande que sur la forme; c'est ainsi, par exemple, que les noms des dieux et des déesses ont été remplacés par des noms de saints ou de saintes, que les attributions de *Péroune* ont passé à saint Élie le prophète; celles de *Lada* à sainte Parascévie, etc.

# CHAPITRE II

## INTRODUCTION DU CHRISTIANISME EN RUSSIE

Le christianisme byzantin fut impuissant à déraciner cet ensemble de croyances et de superstitions qui constituaient le mythe slave. Et, du reste, il n'en pouvait être autrement. Une religion officielle, qui est imposée de vive force aux peuples, et qui, par son organisation, est privée de toute influence sociale, ne peut avoir aucun effet moral. Le christianisme grec produisit des résultats peu propices sur le développement ultérieur de la Russie. Il l'isola pour longtemps du reste de l'Europe. Que pouvait-on, en effet, attendre de cet alliage entre la civilisation corrompue d'un empire en décadence, et une nation jeune, aux mœurs grossières et barbares?

Les peuples de l'Occident se trouvèrent dans une situation bien différente. Le christianisme romain apporta un nouvel élément moral et social à une civilisation déjà développée. Sa langue liturgique, le latin, était un idiome perfectionné, classique, qui ouvrait aux convertis les vastes horizons des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Les Slavo-Russes, au contraire, se virent imposer une religion éminemment

superficielle, esclave du pouvoir séculier, qui étouffait tout libre développement de la pensée ; et, comme le fait très-judicieusement observer un écrivain russe, « ce fut là le premier de leurs servages intellectuels[1]. »

Avant leur conversion, ils se servaient, pour exprimer leurs pensées, de certains caractères hiéroglyphiques tracés sur le bois. Une fois baptisés, il leur fallut une langue *écrite* dans laquelle ils pussent lire les saints évangiles ; il fallait aussi au clergé une langue liturgique. Or, les Slaves du Danube, grâce aux apôtres Cyrille et Méthode[2], possédaient dans leur langue la traduction des livres sacrés, dogmatiques et canoniques de l'Église d'Orient. C'est à eux que les grands-princes s'adressèrent, par suite des facilités qu'offrait la parenté du langage.

Cyrille, dans ses traductions, s'était servi du dialecte des Slaves de la Bulgarie, auquel il donna un alphabet qui, dans ses traits principaux, dérivait de l'alphabet grec[3]. Cette langue devint par la suite la langue liturgique de tous les Slaves orthodoxes, et porta le nom de *Slavon*[4] ; l'alphabet reçut la dénomination d'alphabet *Cyrillique*[5]. C'est donc aux

1. Kavéline, *Pensées et remarques sur l'histoire de Russie.*

2. Voyez à ce sujet, pour plus de détails, l'ouvrage de M. L. Léger, *Cyrille et Méthode.* Paris, librairie A. Franck, 1868.

3. Il y avait aussi plusieurs formes de lettres, empruntées aux alphabets hébraïque, arménien et koufique.

4. Le Slavon qui est encore aujourd'hui la langue liturgique des Slaves orthodoxes, comme le latin chez les catholiques, est donc un des plus anciens dialectes parlés par les Slaves d'autrefois.

5. L'alphabet *cyrillique* a été inventé par son auteur vers 863. Ses caractères, malgré les modifications qu'ils ont reçues en Russie, servent encore à l'impression des livres religieux. Outre l'alpha-

moines bulgares que les princes de Kief demandèrent des traductions de la Bible, des Évangiles, des Pères de l'Église, etc.

Les Russes eurent désormais une langue *écrite*. Cette langue, ne l'oublions pas, était à la fois liturgique et littéraire; elle fut la seule employée jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. D'un autre côté, grâce au zèle religieux des princes, Kief et le reste de la Russie centrale et méridionale se couvrirent d'églises et de monastères. Byzance envoya des architectes pour bâtir des temples chrétiens, des artistes pour couvrir les murs de fresques, de mosaïques et d'images, et enfin des évêques et des moines pour occuper les hautes dignités et organiser définitivement l'Église orthodoxe. Les religieux s'occupèrent de traduire et de copier les livres liturgiques et canoniques importés de la Grèce. Un des monastères qui joua le plus grand rôle dans la propagation du christianisme en Russie, et dans le développement de la littérature sacrée, est, sans contredit, celui de Petchersky[1] à Kief. Ce fut une pépinière d'où sortirent des missionnaires, des orateurs, et les premiers écrivains de la Russie chrétienne.

bet *cyrillique*, les Slaves catholiques du Sud possédaient l'alphabet *glagolitique*. Les savants ne sont pas encore bien d'accord sur l'origine de ce dernier, ainsi que sur la priorité que l'un des deux a nécessairement sur l'autre. L'opinion la plus probable, c'est que Cyrille ne doit pas être regardé comme l'auteur de ce dernier alphabet, et que la *glagolita* est antérieure au *cyrillique*, à cause des runes vendes qu'elle renferme. Du reste, il faut attendre, pour se prononcer, le résultat définitif des recherches paléologiques, et le dépouillement de tous les anciens manuscrits slaves.

1. De *Petchéra* qui veut dire : caverne, crypte. Les cellules étaient à l'origine creusées par les moines eux-mêmes dans les grottes de la colline.

La seule langue *écrite* que les Russes connurent pendant des siècles fut, comme nous l'avons dit, la langue liturgique commune à tous les Slaves orthodoxes. C'est à cela qu'il faut attribuer l'influence intellectuelle que Byzance exerça pendant longtemps sur le développement littéraire de la Russie, le caractère essentiellement religieux des premières productions des écrivains russes, et enfin l'improductivité de la littérature profane. Les évêques et les moines les plus lettrés ne se contentèrent pas seulement de traduire et de copier des ouvrages pour le clergé. Ils s'appliquèrent aussi à éclairer les consciences et à combattre les superstitions païennes qui étaient encore si vivaces.

Chose étrange! les principaux souvenirs littéraires que nous a légués cette période sont dus presque exclusivement à des écrivains russes. Cela provenait, sans doute, de ce que les moines byzantins ne connaissaient qu'imparfaitement le slavon d'église. Les ouvrages les plus remarquables qui datent de cette époque sont : les *Homélies*, que Luc Jidiata (1060) adressa aux fidèles de Novgorod, sur les vertus chrétiennes; — les *Instructions* du moine Théodose, prieur du couvent de Petchersky, qui combattit les erreurs du paganisme; — les *Sermons* et les *Paraboles* de Cyrille Tourovsky (1185) auquel son talent oratoire fit donner le surnom de Chrysostôme.

Ces premiers essais, quoiqu'écrits par des Russes, portent l'empreinte visible de l'influence byzantine. Toutefois, la connaissance du slavon, et le goût pour la littérature religieuse, ne tardent pas à se propager, grâce aux nombreuses écoles qui sont construites à l'ombre des couvents. Par suite de ce courant intel-

lectuel, la littérature sacrée se trouve trop à l'étroit dans cette sphère exclusivement dogmatique. Elle ne se contente plus de simples traductions; elle imite les docteurs de Byzance, et entame des polémiques religieuses, compose des vies de saints (*Patériki*), et des traités à l'usage des gens du monde. Elle aborde enfin la chronique (*létopis*). Mais, là encore, la place dominante est occupée par la religion et par l'histoire détaillée de la propagation du christianisme en Russie. Les événements historiques proprement dits sont relégués au second rang; et, du reste, l'annaliste, obligé de recourir à des sources très-variées, et empruntant souvent les faits à des témoignages de seconde main, ne pouvait les soumettre à une critique fort sévère. Le plus célèbre de ces chroniqueurs est un moine du couvent de Petchersky, à Kief, Nestor, le *Grégoire de Tours* de la Russie. Il vivait à la fin du onzième siècle, et mourut vers 1115. Sa chronique finit à l'année 1110, sous le règne de Sviatopolk Isiaslavitch. Le moine Nestor ne doit pas être regardé comme le premier annaliste russe, mais bien plutôt comme le premier compilateur de ces recueils de chroniques qui se produisirent dans les grands centres de la Russie primitive. L'œuvre de Nestor n'est pas parvenue jusqu'à nous, dans sa forme première. La plus ancienne de ses copies ne date que du quatorzième siècle; et encore renferme-t-elle un grand nombre de modifications et d'additions que les copistes ont cru nécessaire d'y ajouter[1]. Le grand mérite de

1. La plupart de ces copies portent le nom de leur possesseur, ou du lieu où elles étaient conservées, ou enfin de ceux qui les ont transcrites. C'est ainsi que l'on compte : le manuscrit de Lavrentief (1380); celui d'Ignatief (quatorzième et quinzième siècles);

Nestor est d'avoir légué à la postérité les origines des Rurikovitches, ainsi que les faits et gestes des premiers princes qui occupèrent le trône de Kief. Nous avons encore du même auteur, la *Vie de saint Théodose*, prieur du couvent de Petchersky, et l'un de ceux qui jouèrent un des rôles les plus importants, dans les premiers temps de l'introduction du Christianisme en Russie.

Mentionnons enfin des récits de voyages, soit en Russie, soit aux Lieux-Saints, faits par des moines-pèlerins.

Au douzième siècle, nous voyons poindre les premiers essais de littérature profane; pour la forme, comme pour le fond, elle s'inspire aux sources religieuses. Il nous est resté d'un des grands-princes de Kief, Vladimir Monomakh, une *Instruction à ses enfants*, aussi remarquable par la pureté du style que par l'élévation des sentiments. C'est bien là le langage d'un descendant de Rurik, à l'esprit remuant, au caractère aventureux, mais tempéré d'une certaine douceur due à l'influence de la religion. On retrouve, en outre, dans cette petite œuvre littéraire, la profondeur de vues d'un politique qui prévoyait quel avenir préparaient à la Russie les dissensions et les guerres civiles occasionnées par le système des apanages.

celui de Khlébnikof (seizième siècle); celui de Radzivilof (quinzième et seizième siècles); et celui de Troïtzky qui fut perdu lors de l'incendie de Moscou. Nestor trouva des imitateurs, ou plutôt des continuateurs à Kief, en Volhynie, à Novgorod et à Souzdale. Dans ces derniers temps, M. Ilovaïsky, pour donner plus de poids à sa théorie sur l'origine slave des premiers princes russes, avait prétendu que la chronique de Nestor n'était qu'un mythe. Mais ses assèrtions ont été victorieusement réfutées par M. Pogodine.

Citons encore la *Supplique de Daniel l'exilé*, adressée par un auteur inconnu au prince de Péréaslavl. Cette requête roule sur diverses considérations de l'ordre moral, exposées à la manière byzantine.

Enfin, le Code des lois (*Rouskaïa pravda*) du prince Yaroslave, qui est plus intéressant comme monument législatif de cette époque, que comme œuvre littéraire.

La plus importante production de la littérature profane dans cette période est sans contredit le *Chant d'Igor*[1]. L'auteur inconnu de ce petit poëme épique décrit la malheureuse campagne entreprise par Igor Sviatoslavitch, prince de Novgorod-Siéversk, contre la tribu des Polovtzi, qui, à cette époque, étaient la terreur et l'effroi des habitants des principautés du midi. Le *Chant d'Igor* ne peut avoir été composé que par un barde qui faisait partie de la *droujina* du grand-prince. Cette milice, par suite de son origine et de son caractère belliqueux, n'était que faiblement soumise à l'influence religieuse. Comme le peuple, elle avait fidèlement conservé les antiques traditions des anciens *bohatyri;* elle modelait ses *piesnas* sur leurs vieilles légendes. C'est ce qui explique le caractère national et véritablement *russe* de ce chant, le mélange original de croyances chrétiennes et de superstitions païennes qu'il renferme, ainsi que les tournures de style et les expressions qui rappellent les chansons populaires de la Russie méridionale. Il y est question, dans les premiers vers, d'un vieux barde, Boïane; on peut donc supposer qu'il en existait d'autres dont les œuvres malheureusement ont

1. Ce chant, qui avait été perdu, a été retrouvé en 1795, par le comte Moussine-Pouchkine, un lettré du siècle de Catherine II.

été perdues pour l'histoire de la littérature russe de cette époque.

En résumé, le christianisme byzantin n'eut pas, sur la vie sociale et intellectuelle du peuple russe, l'influence salutaire que le catholicisme exerça sur l'Europe occidentale. En France, pendant plusieurs siècles, on vit l'Église se jeter bravement dans l'arène politique, inspirer de fortes idées, et prendre l'initiative des grands mouvements. Il en fut tout autrement en Russie. Le clergé fut toujours dépendant du pouvoir séculier. Les princes, ou les assemblées populaires (*vietché*) des grandes villes qui jouissaient d'une certaine autonomie, élisaient ou renvoyaient à leur gré les évêques. Ainsi, au point de vue moral et social, l'influence du christianisme grec fut complétement nulle. En littérature, son seul mérite est d'avoir importé une langue *écrite,* aux formes grammaticales. Elle s'en servit comme d'un instrument de propagande religieuse. Se réservant à elle seule le monopole de la littérature, elle fit une guerre acharnée à la poésie populaire, entachée de croyances païennes. Elle n'avait à offrir en revanche que des traductions et plus tard des imitations.

Le slavon d'Église, qui, par suite d'influences locales, avait perdu son caractère primitif pour se transformer insensiblement en idiome national, aurait probablement fini par se débarrasser du joug byzantin qui entravait son développement, si un effroyable cataclysme n'était venu tout remettre en question.

# CHAPITRE III

## ASSERVISSEMENT DE LA RUSSIE AU JOUG MONGOL

Juste au commencement du treizième siècle, alors qu'en Europe le moyen âge, dans tout son épanouissement, donnait ce qu'il avait de plus beau comme chefs-d'œuvre littéraires et artistiques, les Slavo-Russes se virent brutalement arrêtés dans leur développement social et intellectuel, ainsi que dans leur mouvement de colonisation sur le haut Volga, par la réaction de l'Asie. Les Mongols tinrent sous le joug la Russie entière pendant deux siècles. Ce malheureux pays, déjà affaibli par les guerres intestines des princes apanagés, fut complétement ruiné. Un grand nombre de villes et de monastères furent ravagés ou détruits.

La domination mongole eut des conséquences fatales et désastreuses pour le sort de la Russie. On peut dire qu'elle creusa un abîme profond entre le passé historique de ce pays et son développement ultérieur. Non-seulement toute vie nationale cessa, mais les mœurs, que l'influence chrétienne commen-

çait insensiblement à adoucir, reprirent leur ancien caractère de grossièreté et de barbarie.

La religion seule y gagna en influence. Elle fut le lien unique qui réunit ces populations asservies. A partir de ce moment, elle se confondit avec la nationalité, et le peuple russe s'habitua désormais à défendre, avec une ardeur égale, l'indépendance de ces deux grands principes. Pendant cette période si désastreuse pour la Russie, le clergé déploya une énergie que son origine, et la situation qui lui avait été faite, ne faisaient guère prévoir. Des mandements du métropolitain Cyrille (1244) et de Sérapion (1275), évêque de Souzdale, rappelèrent les moines, les prêtres et les fidèles à la stricte observation de leurs devoirs, et à la pratique des vertus chrétiennes. La vie monacale reçut une extension inconnue jusqu'alors, car beaucoup de fidèles et de religieux, fuyant à l'approche des Mongols, allèrent peupler les forêts désertes du nord et du nord-ouest de la Russie.

D'un autre côté, des grandes villes qui, comme Novgorod et Pskof, étaient, par suite de leur situation géographique et de leurs relations commerciales, en rapports plus intimes avec l'Europe occidentale, inclinèrent encore davantage de ce côté, lorsque la Russie orientale fut envahie par les Mongols. Ce rapprochement facilita l'introduction de certaines croyances religieuses contraires à l'orthodoxie. C'est ainsi qu'on vit apparaître à Pskof l'hérésie des *Strigolniki* (tonsurés), et à Novgorod, celle des *judaïsants*, qui niaient la Trinité, la divinité de Jésus-Christ, et beaucoup d'autres dogmes. La première de ces hérésies fut combattue par le métro-

politain Photius, et la seconde par Génadius, archevêque de Novgorod, qui fut aidé dans sa tâche par le célèbre religieux Joseph Sanine. Ce dernier réfuta les fausses doctrines des *judaïsants*, dans un livre intitulé *l'Éclaireur*.

# CHAPITRE IV

## DOMINATION DE MOSCOU. — FORMATION D'UN ÉTAT AUTOCRATIQUE

Un des plus grands résultats politiques de l'asservissement de la Russie à la domination mongole fut la prépondérance de Moscou sur tous les autres États apanagés. Il ne faut pas cependant croire que c'est seulement de cette époque que date le point de départ de son élévation. Bien avant l'invasion mongole, les principautés du nord, après avoir consolidé leur organisation, entrèrent en lutte avec Kief, afin d'enlever à cette dernière le privilége de posséder les grands-princes de la *Rouss*, et de déplacer en leur faveur le centre politique du pays. Elles atteignirent ce grand résultat après de nombreux efforts. Lors de la domination mongole, les grands-princes firent tout ce qui était en leur pouvoir pour conserver leur suprématie et leur dignité. Peu scrupuleux sur le choix des moyens, ils obtinrent ce qu'ils voulurent de leurs ennemis, en employant la ruse, l'habileté, en ne reculant même pas devant l'humiliation. Puis, lorsqu'ils se sentirent assez forts, ils vainquirent et dominèrent à leur tour leurs anciens maîtres. Ils se

retournèrent ensuite contre les princes apanagés du reste de la Russie, et parvinrent, après de nombreuses luttes, à constituer un État politique, basé sur le principe de l'autocratie du souverain. L'autocratie est le double produit du joug mongol, et d'un système de centralisation, sans lequel l'unité politique de la Russie eût été irréalisable.

Ce déplacement de la suprématie eut de graves conséquences pour les destinées historiques et la littérature du peuple russe. Kief qui, autrefois, grâce à son titre de capitale et aux relations intimes qu'elle entretenait avec Byzance, avait été le centre intellectuel et religieux de la nation, tomba complétement en décadence ; elle ne devint plus qu'une simple ville de province. Moscou la remplaça dans le rôle qu'elle avait joué. C'est dans cette nouvelle capitale que furent peu à peu concentrées les forces morales de la Russie redevenue libre.

Ce changement exerça une grande influence sur la littérature. Comme forme, elle ne fit aucun progrès; c'était toujours de l'imitation byzantine. Mais son caractère se modifia complétement, par suite de la différence qui existe entre les aptitudes du Grand-Russe et celles du Petit-Russien. Le premier, mélangé de finnois, de tatar et de slave, est plus austère, plus rigide et plus positif. Le second a plus de mobilité dans l'esprit, plus d'imagination et de poésie.

La littérature, ainsi que nous l'avons dit, ne fit aucun progrès au point de vue de la forme. La religion continua à la marquer de son empreinte. Les monastères, comme avant l'invasion, s'occupèrent soit à écrire des ouvrages à l'usage des fidèles, soit à copier ou à rédiger des chroniques. D'un autre côté, étant

beaucoup plus éloignés de Byzance, ils s'appliquèrent davantage à comprendre les intérêts de la nation et à se rapprocher du peuple. Les chroniqueurs religieux du Nord, plus sobres et moins imagés que ceux de Kief, continuèrent les anciennes annales ou décrivirent quelques épisodes de l'histoire contemporaine, tels que : la *Vie et les exploits d'Alexandre Nevsky*, le *Meurtre de Michel de Tver à la horde d'Ousbek*, etc.

La littérature profane de cette époque resta à peu près improductive, malgré les nombreux sujets dramatiques que pouvaient lui fournir l'invasion des Tatars et la délivrance de la Russie. Le *Récit de la bataille de Koulikovo*, la *Légende du combat contre Mamaï*, et *l'Epître à Ivan III*, de Vassian, ne sont que de pâles imitations du *Chant d'Igor*. Du reste, cette stérilité et ce manque d'originalité ne doivent pas nous étonner. La politique despotique des tsars de Moscou était incompatible avec l'existence de ces anciennes *droujinas* du Sud, qui, partageant avec leurs princes les dangers de la guerre, et les plaisirs de la table, célébraient à l'envi les exploits de leurs chefs. Le barde petit-russien, ce dernier représentant de la poésie populaire, avait cessé de faire entendre sa voix.

Au seizième siècle, nous voyons la Russie complétement transformée au point de vue politique. L'antique fédération des provinces, gouvernées par des princes différents, ayant chacune ses usages, ses lois et ses intérêts, réunies seulement par le lien commun de la religion et de la langue, puis affaiblies par des guerres civiles et ruinées par l'invasion mongole,

avait fait place à un seul et unique empire, basé sur l'autocratisme, et ayant Moscou pour capitale. Le titre de grand-prince (*véliki kniaz*) s'était changé en celui de *Tsar*. Les descendants des princes apanagés et des plus célèbres membres de la *droujina*, réduits à l'état d'humbles sujets, avaient été forcés de venir à Moscou grossir les rangs de l'entourage du tsar, ou d'aller remplir les fonctions de *voiévode* dans une province quelconque. L'autocratie moscovite ne fut donc que la conséquence naturelle de la période précédente, car tous les éléments religieux, sociaux et intellectuels qui constituaient la vie nationale de la Russie avaient fini par être attirés insensiblement vers Moscou.

D'un autre côté, cette nouvelle situation politique devait nécessairement créer des besoins nouveaux. C'est à ce point de vue que l'étude de la littérature russe au seizième siècle est intéressante. Elle nous offre le spectacle d'une période de transition et de lutte entre les idées anciennes et les idées nouvelles. Il était évident que la littérature religieuse, toute d'emprunt et d'imitation, ne pouvait plus suffire aux besoins de ce grand et vaste empire. Aussi, à cette époque de tyrannie, d'ignorance et de grossièreté, on vit des hommes d'une intelligence supérieure s'efforcer d'inspirer à la société d'alors un nouvel idéal et de nouvelles aspirations.

Le promoteur de ce mouvement intellectuel fut un moine du mont Athos, Maxime le Grec (1480-1556). Ce religieux, élevé en Italie, avait pu étudier à fond les classiques de l'antiquité. Il fut appelé par Vasile IV, pour mettre en ordre les manuscrits grecs et slaves de la bibliothèque des princes moscovites.

Pendant son séjour de trente-huit ans en Russie, il écrivit près de cent quarante ouvrages de polémique religieuse, morale ou sociale. Les idées avancées qu'il avait apportées de l'étranger n'étaient guère en harmonie avec l'étroitesse des vues et le caractère dogmatique de la littérature religieuse de son temps. Cette infériorité intellectuelle ne pouvait que stimuler davantage ce nouveau Savonarole; aussi chercha-t-il à s'entourer d'esprits éclairés et à les pénétrer de ses convictions[1]. Les idées qu'il sema avec tant d'ardeur ne tombèrent pas sur une terre ingrate. C'est sous leur inspiration que furent rédigés les articles du *Stoglave*[2] élaboré par le concile de 1551, et dans lequel on signale la décadence du clergé et le manque des écoles.

Ivan IV lui-même, ce terrible niveleur qui établit l'unité politique de la Russie par le fer et par le sang, a laissé quelques œuvres qui décèlent un esprit bien au-dessus du niveau ordinaire. Dans ses écrits, il se montra plein de mépris pour ce qui l'entourait, soit par suite des résultats grandioses qu'il avait obtenus, grâce à un caractère énergique, soit par suite de l'effroi qu'il inspirait, soit enfin parce que les faiblesses et les vices du milieu dans lequel il vivait ne répondaient pas à ses desseins politiques. Sa lettre au prieur du couvent de Biélozersk est une fine satire de la vie monacale à cette époque. Dans sa polémique avec le

1. Maxime le Grec, par suite de son opposition et de ses critiques, se suscita de nombreux ennemis. Ces derniers profitèrent de ce qu'il avait refusé d'autoriser le divorce de Vasile IV, pour le faire exiler et enfermer dans un monastère.

2. Ce règlement est appelé ainsi, parce qu'il renfermait cent chapitres (*sto*, cent et *glava*, chapitre).

prince Kourbsky, il manie la dialectique et l'ironie avec une adresse vraiment remarquable.

Le prince Kourbsky est un des écrivains les plus marquants de cette période. Capitaine renommé, il fut obligé, après une défaite, de se réfugier en Lithuanie, afin d'échapper au courroux d'Ivan IV. C'est de là qu'il écrivit plusieurs lettres à ce dernier, pour lui reprocher son despotisme arbitraire. Dans cette correspondance, Kourbsky nous apparaît comme étant en communauté d'idées et d'opinions avec Maxime le Grec. Plus tard, il écrivit la vie du tsar Ivan IV. Cette œuvre est importante au point de vue des matériaux qu'elle offre pour l'étude du règne de ce grand prince, et, en outre, parce qu'elle est un essai tendant à substituer le genre historique à l'ancienne chronique. Enfin, pendant son séjour en Lithuanie, le prince Kourbsky, témoin des empiétements et de la propagande du clergé polonais, essaya de s'y opposer, en traduisant en russe, à l'usage des fidèles orthodoxes, les *Cieux*, de Jean Damascène, qu'il fit précéder d'une introduction. Il aimait aussi les classiques de l'antiquité, car il passa sa vieillesse à étudier le latin et la philosophie d'Aristote.

Un des plus remarquables et des derniers produits de la littérature religieuse du seizième siècle fut le *Domostroï* (organisation de la vie domestique) du prêtre Sylvestre, principal conseiller d'Ivan IV. Cet ouvrage est plus important au point de vue de l'étude des mœurs et des relations qui existaient alors entre les divers membres de la famille, qu'au point de vue littéraire proprement dit. On y voit la situation humiliante qui était faite à la femme et aux enfants, ainsi que l'autorité despotique dont était armé le maître

de la maison. Le prêtre Sylvestre se montre, dans son œuvre, le représentant de ce grand parti moitié religieux, moitié national, qui faisait une guerre acharnée à tout ce qui était étranger, et qui, sous l'influence du rigorisme des théologiens byzantins, condamnait les amusements, la musique, les spectacles et les beaux-arts.

C'est dans le même ordre d'idées qu'il faut ranger la publication des *Tchet-Minéi,* espèce d'encyclopédie religieuse, arrangée sous forme de lectures pour les douze mois de l'année, par le prieur Macaire.

Enfin, le tsar Ivan IV, en introduisant l'imprimerie[1] en Russie, assura la conservation des livres sacrés et des anciennes chroniques. Cette innovation était en même temps un important auxiliaire destiné à hâter le triomphe des idées nouvelles.

Au dix-septième siècle, la lutte continue; elle devient même plus acharnée et plus décisive. Mais elle change de terrain, et revêt un tout autre caractère. A côté des troubles et des révolutions qui ébranlèrent l'existence de l'État lui-même, nous voyons la discorde éclater au sein de l'Église. Avant d'imprimer les livres sacrés, liturgiques et canoniques, il fallait en revoir le texte qui s'était insensiblement altéré sous la plume des copistes. C'est à cette tâche que s'appliqua le patriarche Nicon (1652), avec toute l'énergie dont il était capable. Mais il rencontra de

1. En 1553, avec l'approbation du métropolitain de Moscou, Macaire, il ordonna d'établir une imprimerie. Mais ce ne fut qu'en 1564 que sortit le premier livre imprimé *Vie apostolique et épîtres de saint Paul.*

nombreux adversaires parmi le clergé, et l'opposition qui, à l'origine, n'avait engendré que des querelles de mots, ne tarda pas à attaquer la liturgie ainsi que le droit des évêques. Ce fut le monastère de Solovetzky qui donna le signal de la lutte ; le nombre des dissidents s'étant considérablement augmenté, la résistance ne tarda pas à s'organiser d'une manière régulière. Ce schisme (*raskol*) donna lieu à une polémique violente, dans laquelle se distinguèrent : le patriarche Nicon, le moine Siméon de Polotzk, encyclopédie vivante, et précepteur du jeune Tsarévitch Fédor Alexiévitch, l'orateur Epiphane Slavinetzky, et Démétrius, évêque de Rostof. Les *raskolnikis* furent habilement défendus par l'archiprêtre Avvacoum, qui écrivit de nombreux ouvrages de polémique.

En dehors de ce mouvement religieux, la littérature s'essaya, mais timidement, à des œuvres originales. Les idées occidentales, importées par des savants de Kief, s'étaient insensiblement infiltrées dans la vie moscovite. Elles trouvèrent d'ardents protecteurs dans le moine Siméon de Polotzk, qui écrivit la comédie de l'*Enfant prodigue* et celle du *Roi Nabuchodonosor;* dans Kotoschkine, qui publia une *Histoire de Russie* sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch ; dans le Serbe Krijanitch (1645), qui fit paraître un livre très-intéressant sur la *Situation de la Russie au milieu du dix-septième siècle;* dans le tsar Alexis Mikhaïlovitch lui-même, qui fonda une espèce d'université ; et enfin dans Sylvestre Medviédef, un des hommes les plus instruits du règne de la princesse Sophie.

Grâce à ces puissants auxiliaires, le triomphe des idées nouvelles fut assuré. Il eut pour résultat l'ap-

parition à Moscou d'un grand nombre d'étrangers, dont la plupart furent invités par les tsars eux-mêmes[1]. Le peuple russe, au commencement, influencé qu'il était par le clergé réactionnaire, les regardait comme des *hérétiques* avec lesquels il avait le moins de relations possible. C'est à la même cause qu'il faut attribuer l'institution d'un théâtre, où l'on se mit à jouer des *mystères*, et des drames religieux composés par Siméon de Polotsk, Démétrius de Rostof, et quelques autres écrivains.

Depuis la défaite des Tatars, la Russie méridionale avait perdu toute influence politique. Elle n'en joua pas moins un rôle intellectuel considérable, par suite de ses relations continues avec Byzance, et des trésors littéraires qu'elle possédait encore. Lorsque le mariage d'Iagellon eut réuni à la Pologne la Lithuanie et la Russie du sud, celle-ci eut à défendre ses croyances religieuses contre les empiétements du jésuitisme polonais. L'influence de ce dernier, toute négative qu'elle fut, eut cependant d'heureuses conséquences pour ce pays. Les Russes orthodoxes, pour résister à leurs adversaires, durent les combattre avec leurs propres armes, et s'élever au niveau de leur civilisation intellectuelle. De tous côtés, on vit s'organiser des confréries (*bratsva*) qui fondèrent un grand nombre d'écoles et d'imprimeries. C'est de cette époque (vers 1589) que date le collége de Kief, qui, un siècle après, fut transformé en Académie.

1. Ils habitaient tous, sans exception, une colonie située près de Moscou et appelée la *Sloboda allemande* ou *Kokoui*.

L'enseignement qui s'y donnait était celui des écoles de l'Occident. On y apprenait la théologie à l'aide d'Anselme, d'Albert le Grand, de Thomas d'Aquin; la rhétorique avec Aristote, Cicéron et Quintilien pour guides. Le prince orthodoxe, Constantin Ostrojsky, et le métropolitain de Kief, Pierre Mohila, furent les premiers promoteurs de cette renaissance. Ce nouveau mouvement intellectuel produisit des hommes de talent, tels que : Maxime le Grec, Kourbsky, Slavinetzky, Siméon de Polotzk; ces écrivains réussirent à donner un caractère plus sérieux et plus décisif aux timides efforts qui étaient alors tentés pour implanter en Russie les idées occidentales.

Enfin, dans un autre ordre d'idées, la Russie méridionale fut, comme par le passé, la dépositaire de la poésie populaire et nationale. A l'antique *droujina* avaient succédé les Cosaques, aussi courageux, aussi épris d'aventures que les *droujniki*, et qui se défendaient avec acharnement contre les Polonais et contre les Tatars. C'était chez eux que se réfugiaient les aventuriers de toutes sortes, les serfs qui fuyaient leurs maîtres, aussi bien que les dissidents qui voulaient échapper aux persécutions dont ils étaient l'objet. Les plus remarquables de ces chants, appelés *oudaly* (chants de prouesse), célèbrent le siége du monastère de Solovetsky, refuge des sectaires, et la révolte du fameux cosaque Stenka Razine, en qui le peuple voyait un descendant des anciens *bohatyri*.

Comment caractériser la période que nous venons d'étudier, et qui s'étend de la défaite des Tatars au règne de Pierre le Grand? Le centre intellectuel

ayant été transféré de Kief à Moscou, la littérature fut, comme par le passé, soumise à l'influence religieuse de Byzance. Mais la nature morale du Grand-Russe, et le despotisme autocratique qui pesa sur le pays, lui donnèrent un caractère morne, terne et officiel. C'est ce qui explique pourquoi, malgré les épreuves et les secousses terribles auxquelles le peuple russe fut soumis dans le cours de cette période, elle resta exclusivement religieuse et manqua de fécondité et d'originalité.

Un peu plus tard, cependant, et à partir d'Ivan IV, lorsque la situation faite au pays eut créé des besoins nouveaux, la Russie commença à se rapprocher du reste de l'Europe. Les tsars eux-mêmes, quelques esprits supérieurs, et surtout les savants venus de Kief, furent les promoteurs de ce mouvement. Mais leur action ne se fit sentir que dans une sphère restreinte : le reste de la nation y était complétement étranger. Il fallait un grand réformateur pour lancer définitivement la Russie dans cette nouvelle voie.

# CHAPITRE V

## RÈGNE DE PIERRE LE GRAND. — SES RÉFORMES

Les derniers tsars de Moscou, en faisant venir de l'étranger des artistes, des architectes et des médecins, agissaient à un point de vue personnel; ce n'était qu'indirectement, ou, pour mieux dire, inconsciemment, qu'ils servaient la cause de la science et des idées européennes. Pierre Ier fut plus audacieux et plus prompt dans ses conceptions. Le rapprochement de la Russie vers l'Europe était trop lent et trop faible à son gré. Il réveilla brusquement son pays du sommeil léthargique dans lequel il était plongé; seulement, au lieu de faire entrer l'air par les fenêtres, il préféra ouvrir une large brèche dans les murs, sans se soucier du résultat de l'expérience. La Russie fut tout à coup, sans s'y attendre, et même sans le vouloir, lancée dans la nouvelle voie que quelques esprits supérieurs n'avaient fait que pressentir. L'antique capitale des tsars, Moscou la *sainte*, la *matouchka*, centre et personnification du vieil esprit russe, était trop dominée par l'influence réactionnaire et cléricale. Elle présentait, en outre, l'inconvénient d'être trop

éloignée de l'Europe. Pierre Ier devinant les difficultés de tout genre qu'il y rencontrerait, préféra agir sur un autre terrain. Il bâtit une nouvelle capitale sur les bords de la Néva, afin d'avoir *une fenêtre ouverte sur l'Europe*, et de se créer un milieu dominant dont il pourrait modeler et façonner l'esprit.

Dans son ardeur à tout réformer et à jouir des résultats de son œuvre, il dut nécessairement négliger le côté moral, pour ne s'attacher qu'au côté pratique et matériel. Ce dernier était le plus nécessaire pour implanter une civilisation d'emprunt, et puis, le développement et la marche d'une idée sont beaucoup trop lents au gré de ceux qui veulent recueillir ce qu'ils ont semé. Pierre Ier pressentait, sans doute, que l'impulsion une fois donnée, son œuvre ne périrait pas, et que ses successeurs corrigeraient et compléteraient ce qu'elle avait de défectueux.

Désirant recueillir au plus vite les fruits de ses réformes, il chercha de préférence les sciences techniques, positives, l'étude des langues étrangères, en un mot tout ce qui pouvait contribuer à l'organisation d'une armée, d'une flotte, et donner à son empire une apparence européenne[1]. C'est pour ces raisons, que les hommes de talent qu'il fit venir de l'étranger étaient plutôt des ingénieurs et des techniciens, que des artistes et des littérateurs.

Les réformes que Pierre Ier imposa de force à ses sujets devaient rencontrer une vive résistance, et ne

1. A la fin du dix-septième siècle, il n'y avait en Russie que deux imprimeries, l'une à Moscou, et l'autre au couvent de Petchersky, à Kief. En 1720, Pétersbourg possédait déjà quatre imprimeries, Moscou deux. Il y en avait aussi à Tchernigof et à Novgorod.

pouvaient être acceptées qu'avec répugnance. Le peuple, obligé de fournir des soldats et des matelots, de couper sa barbe, de s'habiller à l'allemande, et de tolérer la présence des *hérétiques* étrangers, y voyait la ruine de ses croyances religieuses et de sa vieille nationalité, — ces deux principes qui, pour lui, étaient intimement liés depuis l'invasion mongole. La noblesse n'était guère mieux disposée, car il lui fallait envoyer ses fils à l'étranger, travailler elle-même et s'affubler sous des dehors européens. Et puis, la préférence donnée par Pierre aux étrangers qui l'entouraient était loin de la calmer. Le clergé surtout, qui se voyait dépouiller de ses anciens privilèges et de son autorité séculaire, qui avait toujours considéré la civilisation européenne comme contraire aux principes de l'orthodoxie, fit le plus d'opposition. Son principal représentant, Étienne Yavorsky, archevêque de Razan, défendit avec ardeur, dans ses sermons, la cause du passé.

Toutefois, Pierre trouva dans l'Église même d'éloquents défenseurs. L'influence de cette pléiade d'écrivains distingués venus de Kief, dont nous avons parlé précédemment, avait résisté à toutes les persécutions. Ces partisans de la cause européenne avaient trouvé des disciples qui perpétuèrent leurs idées. Ce groupe de novateurs ne pouvait rester indifférent aux réformes de Pierre Ier. La plus remarquable de ces individualités fut Théophane Procopovitch, né à Kief (1681-1736) et élevé à l'Académie de cette ville. Non content de l'éducation classique qu'il reçut dans cet établissement, il alla compléter son instruction à Rome. De retour en Russie, il fut bientôt remarqué par le tzar, qui l'attacha à sa personne, et plus tard

le nomma évêque de Novgorod. Il trouva en lui l'homme instruit et expérimenté dont il avait besoin pour les réformes qu'il se proposait d'introduire dans l'organisation du clergé. Ce fut sous son inspiration que Théophane écrivit le *Règlement* ecclésiastique. Ses nombreux sermons, remarquables par l'élégance et la pureté du style, sont de véritables panégyriques en l'honneur des réformes; quelquefois même ils renfermaient des critiques très-acerbes à l'adresse du clergé moscovite qui lui faisait une guerre acharnée.

Théophane Procopovitch était aussi un savant dans toute l'acception du mot. Il entretint une correspondance suivie avec plusieurs célébrités de l'Allemagne et de l'Angleterre, et fit traduire en russe un grand nombre d'ouvrages classiques et scientifiques. Sa bibliothèque montait à près de trente mille volumes, et renfermait des livres excessivement rares à cette époque. Il aimait à s'entourer d'esprits sérieux, avec lesquels il s'entretenait de sciences et de belles-lettres.

Les services que Pierre Ier rendit à la littérature russe, malgré l'usage qu'il fit de cette dernière, n'en furent pas moins importants. La traduction de nombreux ouvrages classiques et européens, l'institution d'un alphabet *civil* qui remplaça le slavon d'église, les distinctions conférées par lui aux savants étrangers, eurent pour résultat direct, immédiat, d'émanciper les belles-lettres de la tutelle religieuse qui n'avait cessé de peser sur elles. C'était déjà un pas immense de fait vers le progrès intellectuel. Son grand tort, il est vrai, fut de donner à la littérature un caractère positif, un rôle secondaire, en ne l'employant que comme un moyen destiné à appliquer et à propager les nouvelles idées. C'est ce qui fit que

cette littérature n'échappa au joug religieux que pour tomber sous l'influence de l'Europe occidentale, et conserver son caractère d'imitation et d'emprunt. En outre, en dehors de ses avantages pratiques, elle ne fut regardée que comme une distraction, comme un amusement.

Elle débuta dans cette nouvelle voie par la satire. C'était le meilleur moyen, et le plus en rapport avec les goûts d'alors, pour défendre le programme de Pierre Ier.

Le premier représentant de ce genre littéraire, en Russie, fut Cantémir (1708-1744), fils d'un hospodar de Moldavie, et ancien diplomate. Il était un des meilleurs amis et disciples de Théophane Procopovitch. Dans ses épîtres et ses satires, il s'attaqua de préférence aux ridicules et aux travers de l'aristocratie russe, qui, sous des dehors européens, avait conservé son ancienne ignorance et sa grossièreté.

Un autre disciple de Théophane fut Tatistchef (1685-1750). Il approuva les réformes avec d'autant plus d'ardeur que, envoyé à l'étranger par Pierre Ier, ainsi que beaucoup d'autres jeunes gens, il avait eu l'occasion de pouvoir comparer sa patrie aux autres pays de l'Europe, et de voir ce qui lui manquait. A son retour, il entreprit une géographie qu'il ne put terminer. Il écrivit aussi une *Histoire de Russie* qui ne fut publiée que trente ans après sa mort, par ordre de Catherine II. Cette histoire, malgré le travail consciencieux de l'auteur, ne supporterait pas aujourd'hui la critique. Mais, à cette époque, elle constituait un vrai progrès. Tatistchef eut en outre le mérite de découvrir le Code d'Yaroslave (*Rousskaïa pravda*) et celui d'Ivan IV.

Au milieu du dix-septième siècle, le programme de Pierre Ier continua à développer lentement son action réformatrice, et l'initiation de la haute société russe à l'instruction européenne se poursuivit, en dépit de la diversité de caractère et de la faiblesse des successeurs du grand tzar.

Le triomphe des idées modernes fut complétement assuré, en Russie, par Lomonossof (1711-1765). D'une intelligence peu commune, il fut un homme remarquable dans tous les genres[1]. Un séjour prolongé à l'étranger, et surtout en Allemagne, lui permit de compléter son éducation. On peut dire qu'il fut en littérature ce que Pierre Ier avait été en politique. Il partagea complétement les opinions de l'illustre réformateur, en envisageant la littérature comme un moyen de propager les sciences et les idées européennes. Il s'occupa surtout de sciences naturelles et ses travaux furent estimés des savants allemands. Ses odes et ses panégyriques assurèrent la prépondérance du faux classicisme dans la littérature russe. Mais son grand mérite fut d'avoir, dans sa *Grammaire* et sa *Rhétorique*, dégagé la nouvelle langue russe de l'influence du slavon d'église, de l'avoir épurée, et d'avoir tracé de main de maître les règles du bon goût littéraire. Sous ce rapport, il mérite d'être appelé le *Boileau* de la Russie.

Soumarokof (1717-1777), à l'opposé de Lomonossof, fut un véritable littérateur. Il aima les lettres pour elles-mêmes, et non pour les résultats pratiques qu'il pouvait en tirer. Malheureusement, il lui manquait la préparation et le talent nécessaires pour de-

1. Il était fils d'un pêcheur du gouvernement d'Arkhangel.

venir une personnalité marquante. Il fit connaître à la Russie la tragédie classique en traduisant Racine, Corneille et Voltaire, et en écrivant lui-même une tragédie intitulée : *Khoref, Sinave et Trouvor*. Dans la satire, il fut beaucoup plus âpre et plus mordant que Cantémir.

De la même époque date l'introduction du théâtre moderne en Russie. Un marchand de Yaroslave, Volkof, avait formé chez lui une petite troupe de comédiens russes. L'impératrice Élisabeth Pétrowna, en ayant été informée, fit venir ces acteurs à Pétersbourg. Les pièces jouées sur ce nouveau théâtre étaient des traductions de comédies françaises par Soumarokof, ou des imitations telles que le *Hâbleur* et les *Originaux*, de Kniajnine[1].

Trédiakovsky (1704-1769) contribua, mais dans une moindre proportion que Lomonossof, à l'épuration de la nouvelle langue russe. Il traduisit l'*Art poétique* de Boileau, et l'*Histoire romaine* de Rollin. Il composa en outre un traité de prosodie assez estimé.

Cette époque vit aussi poindre les premiers essais de recherches historiques. Ce fut l'Allemand Miller qui eut la gloire de faire de l'histoire une vraie science.

1. La cour de Russie possédait déjà, à cette époque, une troupe allemande, une troupe italienne et un corps de ballet.

# CHAPITRE VI

## RÈGNE DE CATHERINE II. — SON INFLUENCE SUR LA LITTÉRATURE RUSSE

Dans la période littéraire que nous venons de parcourir, nous avons vu la nouvelle langue russe s'épurer peu à peu, et l'influence du classicisme occidental se propager, en Russie, sous la forme de traductions et d'imitations. Cette influence, purement littéraire, ne portait presque exclusivement que sur la forme et le style.

Lorsque Catherine II monta sur le trône, le terrain était complétement déblayé, et la cause de la civilisation européenne définitivement gagnée. C'est à cette époque que les idées libérales, élaborées en Angleterre par les écrits de Newton et de Lock, furent popularisées, en France, par les encyclopédistes, et finirent par faire le tour de l'Europe. Catherine II, d'origine allemande, ne pouvait pas rester étrangère à ce nouveau courant d'opinions. Il lui était plus facile d'introduire en Russie une civilisation à laquelle elle appartenait par son éducation première. Aussi eut-elle le mérite de parachever et de compléter le plan de réformes de son illustre prédécesseur, Pierre Ier.

Dans son admiration pour les nouvelles théories philosophiques et humanitaires, elle voulut les appliquer à l'organisation administrative ainsi qu'à l'instruction de ses sujets. Dans les *instructions* (*nakaz*) qu'elle adressa à la commission chargée par elle d'élaborer un nouveau système d'administration, on retrouve à chaque pas la trace des opinions de Montesquieu. Elle donna une nouvelle impulsion à l'instruction publique en réorganisant, sous la direction de Betzky, l'ancien programme d'enseignement, ainsi qu'en fondant une école de commerce à Moscou [1], et l'institut de Smolna à Pétersbourg. Enfin, elle fit paraître un recueil d'écrits satiriques sous le titre de : *Contes réels et imaginaires*, composa plusieurs comédies, entretint une correspondance régulière avec quelques philosophes français [2], et publia une réfutation de l'ouvrage de l'abbé Chappe sur la Russie.

Catherine II exerça donc une influence réelle sur la littérature russe, en y introduisant un nouvel élément, l'élément moral. Jusqu'alors, la civilisation européenne n'avait exercé d'action que sur la forme; elle devait, cette fois, atteindre les opinions et les idées elles-mêmes. Le plus illustre des écrivains de ce règne fut Von Vizine. Partisan enthousiaste et admirateur fervent des théories du dix-huitième siècle, il crut qu'elles allaient complétement transformer la société russe, et eut le tort de fonder de trop vives

1. Moscou possédait déjà une académie slavo-gréco-latine, fondée vers la fin du dix-septième siècle, et une université instituée vers le milieu du dix-huitième siècle. Pierre I[er] avait, en outre, établi à Saint-Pétersbourg une académie des sciences (oukaze du 28 janvier 1724).

2. Avec Voltaire de 1763 à 1777 et avec Diderot.

espérances sur le résultat des réformes de Catherine II. Il ne tarda pas à s'apercevoir que la noblesse russe, comme sous Pierre Ier, n'avait emprunté aux nouvelles idées que leur côté superficiel. Sous son extérieur frivole et sceptique, elle était aussi ignorante et aussi grossière qu'auparavant. Ce fut contre elle qu'il dirigea ses satires. Dans ses comédies du *Brigadier* et du *Mineur*, il fit preuve d'une verve et d'une finesse d'esprit qui rappellent parfois Molière.

L'histoire fut, après la satire, la science qui fit le plus de progrès en Russie à cette époque. Sans atteindre la hauteur à laquelle elle parvint un peu plus tard, elle produisit cependant quelques œuvres originales imitées, pour la forme, des *Mémoires* qui étaient alors en vogue en Europe. Citons entre autres : la *Corruption de mœurs en Russie*, par Stcherbatof ; le *Récit sincère de mes actes et de mes pensées*, par Von Vizine ; les *Mémoires* de Danilof et de Bolotof.

La littérature courante s'enrichit de quelques publications périodiques, comme le *Messager de Saint-Pétersbourg*[1] et *le Guide des amateurs de littérature*, publié sous la direction de la princesse Daschkof, présidente de l'académie des sciences.

Il ne faut pas croire cependant que la propagation des théories du dix-huitième siècle, en Russie, ne souleva aucune opposition. Les réformes de Pierre Ier, et les systèmes philosophiques des encyclopédistes français, avaient pu séduire des esprits enthousiastes, d'une intelligence au-dessus du niveau ordinaire. Mais

1. Le premier journal qui parut en Russie fut : *Les Nouvelles russes*, fondé par Pierre Ier en vertu d'un oukaze du mois de janvier 1703.

ce groupe d'écrivains remarquables, que nous venons d'étudier, était complétement isolé dans le pays. Le reste de la nation ne les suivait que de loin, ou n'accueillait qu'avec effroi des idées qu'elle ne pouvait partager. Le sol était loin d'être préparé. Et du reste, n'était-ce pas une contradiction étrange que d'entendre prononcer les mots de *liberté religieuse et sociale* dans un pays où le peuple était encore attaché à la glèbe ?

L'opposition ne vint plus du clergé, comme autrefois, mais de plusieurs esprits sérieux qui essayèrent de réagir contre ce que ces idées nouvelles avaient d'extrême en politique, en religion et en morale. L'Europe s'occupait beaucoup alors des doctrines de Saint-Martin, et les loges maçonniques commençaient à être en vogue.

La Russie eut aussi sa maçonnerie : ce fut d'abord un engouement ; plus tard, le *Martinisme* trouva des adhérents sérieux qui donnèrent à ce mouvement un caractère philantropique et religieux. Les principaux d'entre eux, Novikof et le professeur Schwartz, établirent une société intitulée « *la Société des Amis.* » Le but de cette association était de répandre l'instruction religieuse dans les masses. En conséquence, ils instituèrent un *séminaire pédagogique*, puis, en 1783, reçurent l'autorisation de fonder une imprimerie.

Leur propagande obtint d'abord quelques succès. Leur but étant de réagir contre le dédain que la haute société affichait alors pour la religion et l'histoire nationale, ils recrutèrent un grand nombre de jeunes gens qui embrassèrent avec ardeur leurs opinions. Malheureusement, le mystère dont ils s'entouraient,

et les rites symboliques qui présidaient à leurs réunions, les ayant rendus suspects au gouvernement, celui-ci fit dissoudre cette société, et arrêter Novikof qui fut enfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg.

# CHAPITRE VII

## LA LITTÉRATURE RUSSE DEPUIS LA FIN DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE JUSQU'A 1830

Nous sommes arrivés à une période de transition ou plutôt de *préparation*. L'indépendance de la littérature russe, élaborée lentement sous des influences diverses, s'accentuait de plus en plus. La langue, émancipée du joug byzantin, s'était peu à peu formée sous Pierre I[er] et ses successeurs. Sous Catherine II et les règnes suivants, les théories des encyclopédistes français avaient introduit dans la littérature russe un élément moral et un fond d'idées qui hâtèrent son développement original. Elles trouvèrent aussi un écho fidèle dans la haute société de l'époque. Cette dernière les adopta avec ardeur, plutôt par engouement que par conviction; elle s'en servit comme d'un masque, et s'amusa à jouer à l'esprit fort. Du reste, ainsi que nous l'avons fait observer, cet ensemble de théories éminemment libérales était incompatible avec l'organisation sociale et administrative de la Russie. Sous ces déclamations philosophiques, sous ces dehors sceptiques, cet engouement

frivole et affecté, sous ce dédain pour son propre pays et sa propre nationalité, se cachaient l'ignorance et la grossièreté d'autrefois. La corruption des mœurs était d'autant plus forte, qu'elle n'avait pas, pour se déguiser, ce masque spirituel, et ces manières raffinées qui caractérisaient la société française du dix-huitième siècle.

Il s'opéra alors, au sein de la société russe, un mouvement de réaction en faveur de la nationalité et de la religion. Ce mouvement trouva un précieux auxiliaire, dans le mysticisme mis en vogue par Saint-Martin, et le sentimentalisme de Rousseau et de Goëthe. Les excès de la Révolution française, et la propagation des théories des *droits de l'homme*, ne firent qu'accentuer davantage cette réaction. Les efforts tentés par Novikof ne furent perdus ni pour la littérature, ni pour la société. L'influence du mysticisme continua à se faire sentir; plusieurs hauts personnages de l'époque, et Alexandre Ier lui-même n'en furent pas exempts. Dans le domaine intellectuel, elle exerça un effet salutaire. Au lieu de s'engouer follement, comme par le passé, des théories occidentales, et de vouloir les appliquer à toute force, à un milieu qui, par sa nature, était impropre à les recevoir, on ne leur emprunta que les procédés critiques et les règles du bon goût qu'elles avaient innovés.

Cette réaction morale et littéraire produisit une pléiade d'écrivains de talent qui préparèrent l'indépendance définitive de la littérature russe, et dont les œuvres font époque. Citons entre autres les noms de : Derjavine, Karamzine, Joukowsky, Batiouchkof et Krilof.

Derjavine (1743-1816) était à cette époque le plus

grand poëte lyrique que la Russie ait jamais produit[1]. Fils d'un pauvre gentilhomme, il dut embrasser la carrière des armes, et franchir tous les échelons de la hiérarchie militaire, depuis le rang de simple soldat, jusqu'au grade d'officier. Plus tard, il entra dans l'administration civile, où il occupa d'importantes positions[2]. Ses odes patriotiques, dont la plus célèbre est *Félitza*, consacrée à l'éloge de Catherine II, lui firent donner par ses contemporains le surnom de *barde de Catherine*. Ses odes religieuses sont inférieures à celles de Lomonossof; les meilleures de toutes sont : *Dieu*, et *Sur la mort du prince Mètchersky*. Ses poésies anacréontiques sont les premières en Russie du genre anthologique. En général, le style de Derjavine est emphatique et boursouflé. Il atteint rarement le sublime. Néanmoins il rendit des services incontestables à la langue, par la richesse, la grâce, la souplesse de son style, et la variété de son rhythme.

Karamzine (1766-1826) fut assez longtemps sans trouver sa voie. Dans sa jeunesse, il se laissa influencer par les théories de Novikof. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, il publia les *Lettres d'un voyageur russe* et quelques *Nouvelles*, empreintes d'un sentimentalisme qu'il avait contracté en lisant Sterne, Richardson et Rousseau. Sous le règne d'Alexandre Ier, il quitta ses anciennes théories, et se livra à des travaux plus sérieux. Quel-

1. Derjavine appartient au groupe dont nous parlons, plutôt au point de vue de la forme, qu'au point de vue des tendances.

2. Il fut secrétaire d'État sous Catherine II, et ministre de la justice sous Alexandre Ier. Il fit preuve dans ses fonctions d'une susceptibilité excessive et d'une grande faiblesse de caractère.

ques articles historiques le firent remarquer de l'empereur, qui se l'attacha à titre d'historiographe [1].

Karamzine mit à profit les facilités que lui donnait sa place officielle, ainsi que les nombreux matériaux qu'il trouva dans les archives, pour écrire l'*Histoire de Russie*, qu'il conduisit jusqu'à l'interrègne. Certes, maintenant que la critique et d'autres procédés scientifiques ont fait faire tant de progrès à l'histoire, l'œuvre de Karamzine ne nous semble pas mériter les éloges et la faveur avec lesquels les contemporains l'accueillirent à son apparition. Néanmoins cette *Histoire* reste comme un des plus beaux monuments littéraires du commencement de ce siècle. Le style est coulant, majestueux même. La langue est *foncièrement russe.* Il y a des tableaux, des descriptions, et des portraits qui ne laissent rien à désirer. Ce qui constitue le principal mérite de cette œuvre, ce sont les recherches et les notes nombreuses qui accompagnent chaque volume. Le grand reproche qu'on pourrait faire à l'auteur, c'est d'avoir, en sa qualité d'historiographe officiel, fait exclusivement l'histoire des princes russes, et des tzars de Moscou, en laissant complétement le peuple dans l'ombre.

Le chef de l'école romantique, en Russie, fut Joukowsky (1783-1852). Il appartenait au même groupe littéraire que Karamzine, et ce dernier exerça une grande influence sur lui. Il débuta par des traductions d'auteurs étrangers parmi lesquelles il faut ranger

1. Karamzine se fit remarquer par l'indépendance de son caractère. Il fut en cela l'opposé de Derjavine. Il ne rechercha aucune faveur et eut toutes les peines du monde à se présenter chez Araktchéef, le favori tout-puissant du moment, qui depuis longtemps désirait sa visite.

en première ligne : *Le cimetière du village* de Grey. Plus tard, il paya un tribut aux sentiments patriotiques qui animaient alors la jeunesse russe, en composant : *Le chant du barde sur la tombe des Slaves victorieux* (1806); puis, lors de la campagne de 1812, le *Barde dans le camp des guerriers russes*. Ces odes le firent remarquer à la cour. Nommé d'abord lecteur auprès de l'impératrice Marie Fédorowna, puis professeur de russe de la grande-duchesse Alexandra, il devint ensuite précepteur du jeune prince qui fut plus tard Alexandre II.

Ses prédilections pour les romantiques allemands le portèrent à visiter plusieurs fois ce pays[1]. La nature rêveuse et mélancolique de cet auteur l'attirait surtout vers Schiller, Goëthe et Byron, dont il traduisit beaucoup de poésies[2].

Il composa lui-même plusieurs ballades, où le fantastique et le surnaturel jouent un grand rôle. La principale d'entre elles, *Loudmila*, est une saisissante imitation de la *Léonora* de Bürger. Ses élégies portent aussi l'empreinte du sentimentalisme allemand. Le grand mérite de Joukowsky réside principalement dans la forme, et dans la facture artistique du vers. Sous sa plume, la langue russe revêtit un fini, un charme qu'on ne lui avait pas encore connus.

Batiouchkof (1787-1855) fut un poëte anthologique du genre de Derjavine. Il étudia la poésie légère des Grecs dans Millevoye, Parny et André Chénier. Ses traductions de l'Arioste, de Pétrarque et de Boccace,

1. Il se fixa vers la fin de sa vie en Allemagne, et mourut à Baden-Baden, en 1852.

2. Il laissa aussi une traduction de l'*Odyssée* et de quelques fragments de poèmes indiens.

sont de beaucoup supérieures à ce que les écrivains russes avaient produit dans cette partie. Si on n'y trouve pas cette allure vague et rêveuse qui caractérise les poésies de Joukowsky, ses vers, en revanche, se recommandent par une beauté et une perfection plastique, qui le placent au-dessus du premier.

Nous arrivons enfin à Krylof (1768-1844), le *La Fontaine* de la Russie. Cet auteur vécut longtemps dans les fonctions de modeste employé. Ce ne fut que dans les dernières années de sa vie qu'ayant été nommé à la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg, il trouva une occupation en rapport avec ses goûts. Krylof, comme certains fabulistes, ses modèles, aimait à mener une vie indépendante, paresseuse et sans contrainte. Il imita avec beaucoup de talent Esope, Phèdre, et La Fontaine, tout en transformant les allusions de manière à ridiculiser les défauts et les travers de la société. Mais on ne trouve pas dans ses fables ce fond de naïveté, de simplicité et de bonhomie qui caractérise au plus haut degré le fabuliste français. Son style est vulgaire, mais fort et énergique. Il créa, comme La Fontaine, des idiotismes et des locutions qui finirent par se populariser, et lui firent donner le surnom de *Diédouchka* Krylof.

De tous les auteurs de talent que nous venons de citer, Karamzine fut celui qui exerça le plus d'influence sur le milieu littéraire qui l'entourait. Il fut véritablement le créateur du genre historique en Russie; grâce à lui on se remit à aimer et à étudier l'histoire nationale, que l'engouement pour les littératures étrangères avait un moment fait oublier. Nous

parlerons plus tard de l'impulsion qui fut imprimée aux études historiques, à la critique et aux éditions périodiques.

Une bonne part des progrès que fit la littérature russe à cette époque doit revenir au gouvernement lui-même. Les écrivains de talent trouvèrent toujours auprès de lui, soit des encouragements, soit des récompenses flatteuses. La commission archéologique, qu'il fonda en 1834, rendit d'immenses services par les nombreux et importants matériaux qu'elle fournit à l'histoire. La Société d'histoire et d'antiquité de Moscou, dont le but était identique, reçut des subventions.

Enfin, le nouveau système d'enseignement institué par Alexandre I^er^ fut pour beaucoup dans les progrès de la littérature. L'instruction publique eut son ministère en 1802; la Russie fut divisée en circonscriptions scolaires, ayant chacune une université. Chaque chef-lieu de province devait avoir un gymnase, et chaque chef-lieu de district un collége. L'*Institut pédagogique*, créé en 1816, eut pour but d'élever un personnel de professeurs destiné à tous ces établissements. Les élèves les plus capables allaient compléter leurs études dans les universités étrangères, afin de pouvoir, à leur retour, occuper les chaires de l'enseignement supérieur.

# DEUXIÈME PARTIE

## LITTÉRATURE MODERNE

---

### PREMIÈRE PÉRIODE

**1820-1840**

Nous arrivons à une époque de renaissance littéraire qui, dans toute l'Europe, fut signalée par l'apparition du romantisme. Le classicisme avait fait son temps. Ses productions étaient surannées et ne répondaient plus à l'esprit de l'époque. La nouvelle génération élevée à l'ombre des grands événements qui avaient bouleversé le monde, au commencement de ce siècle, accueillit avec enthousiasme les idées nouvelles et fécondes du romantisme. La Russie ne resta pas étrangère à cette régénération intellectuelle. Ce ne fut pas un écho, mais bien une lutte passionnée, ardente.

Karamzine en avait été le promoteur. Les réformes qu'il avait introduites dans la langue littéraire, son peu de respect pour les méthodes vieillies du classicisme lui avaient attiré les foudres des représentants

de cette école. Les classiques qui comptaient à leur tête Schichkof, Derjavine, Krylof, le prince Schakhovskoï, Toumansky, avaient fondé un organe intitulé : *Entretiens des amateurs de la langue russe*, dans lequel ils entreprirent une campagne sérieuse contre le romantisme.

Ce dernier avait pour lui la jeune génération qui avait aspiré avec ardeur le souffle des idées libérales venues de l'Europe occidentale. Les disciples de l'école de Karamzine, après avoir défendu les théories du maître, ne tardèrent pas à placer le débat sur un terrain beaucoup plus élevé et plus général. Ils laissèrent de côté les questions grammaticales et linguistiques, pour parler des droits de l'écrivain et de la littérature. Ils fondèrent une Société intitulée *Arzamas* (1815) qui comptait parmi ses principaux membres : Joukovsky, Bloudof, le prince Viazemsky, Daschkof, Tourguénief, Ouvarof, Pouchkine.

Cette Société, vivement attaquée par l'organe de Schichkof, se défendit vaillamment. Le parti des classiques avait pour lui tout un code de formules, de règles, de théories classifiées, qui embrassait dans son cercle étroit les diverses parties de la littérature.

L'*Arzamas* y répondit par des satires et des épigrammes. Le prince Schakhovskoï avait attaqué Joukovsky dans une comédie. Bloudof vengea son ami en ridiculisant le parti de Schichkof, dans une amusante satire, intitulée : *Vision du restaurant d'Arzamas, publiée par une Société de savants*. La gaieté la plus spirituelle faisait le fond des réunions de ce petit cénacle. Là, rien de guindé, ni de sévère. Chacun des membres avait le droit de porter le titre de : *Son excellence, un des génies de l'Arzamas*. Voici, par exemple, la ma-

nière dont l'oncle de Pouchkine fut reçu membre de cette Société. « Lorsqu'on l'eut introduit dans une des premières chambres, on le plaça sur un divan, et on entassa sur lui toutes les fourrures des autres membres : c'est dans cette position, qu'il dut écouter la lecture d'une tragédie française tout entière. Ensuite, on lui banda les yeux, et on le conduisit d'escaliers en escaliers dans une des chambres qui précédaient le cabinet. Ce cabinet, qui était le lieu habituel de la réunion et où tous les membres se trouvaient alors réunis, était brillamment éclairé. La chambre qui le précédait était sombre et séparée du cabinet par une portière.

« On lui enleva son mouchoir, et on lui présenta un énorme et affreux mannequin, construit à l'aide d'un porte-manteau, recouvert d'un drap de lit. On expliqua à Pouchkine que ce mannequin représentait le *mauvais goût*. On lui remit alors un arc et des flèches qu'il dut décocher contre le mannequin. Enfin, on l'introduisit dans le cabinet, et on lui donna une oie gelée qu'il dut tenir dans ses mains pendant qu'on lui faisait un discours de réception... » Comme tous les *Arzamasiens* étaient immortels, le nouvel élu ne pouvait faire l'éloge d'un membre défunt. Il fut donc convenu que tout initié ferait, en entrant, le panégyrique d'un des membres du parti de Schichkof. Cela s'appelait : « emprunter un défunt aux Chaldéens des *Entretiens* et de l'Académie[1] afin de le récompenser selon ses mérites, sans attendre la postérité. » Les comptes rendus des séances étaient écrits en hexamètres par Joukovsky.

1. Schichkof était alors président de l'Académie.

L'école de Schichkof avait sur ses adversaires de nombreux avantages. Elle parlait au nom d'autorités incontestables, de théories esthétiques formulées par les siècles, et qui avaient produit des chefs-d'œuvre. Son ton doctrinaire et sérieux en imposait beaucoup. De plus, son premier représentant, Schichkof, avait une situation qui donnait beaucoup plus de relief au parti dont il était le chef. D'abord président de l'Académie, il fut plus tard (en 1824) nommé ministre de l'instruction publique. Schichkof était un homme honnête et loyal. Mais, réactionnaire comme tous les vieux-classiques entêtés, il croyait l'ordre social fortement menacé par les nouvelles théories littéraires. Ce fut sous son inspiration que parut le nouveau règlement de la censure, d'un caractère excessivement oppressif, et qui resta en vigueur pendant plusieurs années.

Les *Arzamasiens* étaient privés de toutes ces ressources. Mais ils avaient pour eux la jeune génération; ils étaient de leur époque. Proclamant les droits de tout écrivain à l'indépendance et à la liberté, ils accueillaient avec empressement tous ceux qui avaient quelques chances de célébrité. Aux anciennes autorités du classicisme ils voulaient opposer des noms et des talents nouveaux. Sous des apparences frivoles et légères, ils cachaient la forte et saine compréhension des besoins de l'époque, et le sincère désir de mettre la littérature russe à la hauteur des idées modernes. Tout ce qui était beau, grand et libre trouvait en eux de l'écho, et un encouragement. Ils aimaient le naturel avant tout, et avaient horreur du boursouflé, et de l'emphase.

La Société de l'*Arzamas* ne tarda pas à se dissoudre.

Par le caractère peu sérieux de son organisation, elle ne pouvait durer longtemps. Elle avait recruté quelques nouveaux membres, qui voulurent lui donner une nuance plus politique. On était alors à l'époque des sociétés secrètes. Les idées libérales émanées de la révolution française avaient fait le tour de l'Europe, et pénétré jusqu'en Russie. Ce n'était pas en vain que les officiers russes avaient foulé le sol de la France. La constitution libérale accordée à la Pologne formait un contraste frappant avec le despotisme gouvernemental de la Russie. Quelques esprits ardents, comme Bestoujef, Ryleief, Mouravief, Pestel, Tourguénief, etc., avaient résolu de faire cesser le joug de fer imposé à leur pays, par le ministre Araktchéef, en faisant une vraie révolution. Plusieurs d'entre eux admis à l'*Arzamas* proposèrent aux autres membres d'abandonner le terrain purement littéraire, afin d'aborder le domaine des idées sociales et politiques. Le président de la Société, Bloudof, appuyé par la majorité, refusa nettement. L'*Arzamas* avait vécu.

Mais, en quittant l'arène, elle n'emporta pas les idées qui avaient formé son programme, et qui étaient trop vivaces pour disparaître. Les principaux membres de l'*Arzamas*, dans les carrières diverses qui les attendaient, continuèrent à en défendre les théories. Ils les introduisirent dans leurs productions et dans la vie pratique ; c'est à l'ombre de ce drapeau que grandit toute une jeune génération d'écrivains qui, plus tard, devait poursuivre l'œuvre commencée et assurer le triomphe définitif du romantisme. Cette théorie nouvelle produisit des résultats tout particuliers en Russie. Dans l'Europe occidentale, et surtout en France, elle avait été longuement préparée par la lutte

des idées. Son enchaînement aux faits historiques pouvait se suivre dès l'origine. Lorsqu'elle parut, elle trouva le sol tout prêt à la recevoir ; car elle avait pris racine dans la vie des nations ; elle en était le produit intime.

En Russie, le romantisme reçut l'hospitalité qui avait été accordée à toutes les autres idées littéraires. C'était une théorie nouvelle, sans lien intime avec le passé intellectuel de la nation. Il fut donc adopté d'abord comme un enseignement *esthétique* qui ouvrait de nouveaux horizons, en émancipant la littérature du joug classique et en proclamant la liberté individuelle de chaque écrivain. Plus tard, et par suite du caractère tout particulier que lui donna l'importation allemande, il se rapprocha peu à peu de la vie du peuple et de la société, dont il se mit à étudier les manifestations. C'est ainsi que nous verrons le grand poëte russe, Pouchkine, avoir d'abord des folles poussées de lyrisme à la Byron ; puis, instruit par l'expérience et la réalité, ne prendre au romantisme que ce qui pouvait être appliqué aux formes toutes particulières de la société. Après lui, Gogol devait suivre la voie tracée par le poëte, l'étendre davantage, et arriver à pressentir le *réalisme*, en faisant à la vie russe une plus large part dans ses œuvres.

En résumé, ce fut par le romantisme que la littérature russe quitta le genre d'emprunt et d'imitation que lui avait imposé le régime classique, pour naviguer à pleines voiles vers l'indépendance et arriver à l'originalité de la création.

# CHAPITRE PREMIER

## GRIBOÏÉDOF (1794-1829). — SA COMÉDIE SATIRIQUE : LE MALHEUR D'AVOIR DE L'ESPRIT

Griboïédof est peut-être le seul écrivain de l'époque qui ait occupé une place isolée et indépendante. Loin de se laisser influencer par les théories de l'*Arzamas*, il éprouvait de l'antipathie pour quelques-uns de ses membres, entre autres pour Karamzine et Joukovsky[1].

Alexandre Griboïédof, par sa naissance, appartenait à la haute société de Moscou. Il reçut une très-bonne éducation, et apprit le français, l'allemand, le latin et la musique — connaissances indispensables à un vrai *gentleman* russe de cette époque. En 1810, il entra à l'université, et en sortit au bout de deux ans, avec le titre de *candidat* en droit[2]. En 1812, il fit comme beaucoup de jeunes gens ; il embrassa la carrière des armes, et reçut le grade de cornette dans le régiment des hussards de Saltykof. La vie militaire ne semble pas avoir été de son goût, car il fit tous ses

1. Il faisait partie d'un groupe littéraire qui se composait du prince Schakhovskoï, de Gendre, de Korsakof et de Khmielnitzky, et qui, par ses tendances, se rapprochait de l'école des classiques.
2. Ce titre correspond à celui de licencié.

efforts pour la quitter. Grâce à un ami intime, il put revenir à Saint-Pétersbourg, et donner sa démission en 1816. L'année suivante, il entra au ministère des affaires étrangères. La diplomatie lui plaisait davantage. Dès lors, les portes de tous les salons lui furent ouvertes. Il débuta dans la vie avec l'ardeur et l'enthousiasme d'un jeune homme, doublé d'un hussard. Ses débuts littéraires furent assez faibles. Il composa une comédie : *Les jeunes époux*, qui fut jouée en 1816, et écrivit *Sa famille* en collaboration avec le prince Schakhovskoï. Ces pièces, maintenant tombées dans l'oubli, ne faisaient guère pressentir le talent du futur auteur du *Malheur d'avoir de l'esprit*.

Le sort, heureusement pour lui, l'arracha à cette vie de distractions frivoles, et se chargea de l'élever à une école plus sévère. En 1818, Griboïédof fut nommé secrétaire de la légation russe en Perse. Il fallait obéir, sous peine de voir sa carrière brisée. Mais ce ne fut qu'avec chagrin et le cœur plein de regrets qu'il dit adieu à la capitale, à ses amusements et à ses amis.

« Figure-toi, écrivait-il à ce sujet à son ami Biégitchef, qu'on veut m'envoyer... où?... Tu ne le sais pas! Eh bien! c'est en Perse. J'ai beau vouloir refuser; rien n'y fait. Avant-hier, notre ministre m'a fait venir dans son cabinet; je lui dis que je ne partirais qu'à condition qu'après ma nomination on me ferait monter de deux grades[1]. Le ministre fronça les sourcils. Je lui fis observer, avec toute l'éloquence que me permettait ma connaissance du français, qu'il

1. En Russie, la hiérarchie civile a ses grades comme la hiérarchie militaire.

serait cruel de me forcer à user ma jeunesse au milieu de ces sauvages asiatiques, dans un exil volontaire, à quitter pour longtemps mes parents et mes amis, à renoncer aux succès littéraires qui m'attendaient inévitablement, ainsi qu'à mes relations avec des lettrés et avec les jolies femmes auxquelles je pouvais plaire : ne ris pas, je suis jeune, musicien, facile à m'amouracher, je dis souvent des bêtises; — que lui fallait-il encore? En résumé, je lui fis entendre que je ne pouvais pas me sacrifier, sans quelques compensations : — « L'isolement vous permettra de perfectionner vos talents. » — « Nullement, Excellence, le musicien et le poëte ont besoin d'auditeurs et de lecteurs, et il n'y en a pas en Perse. » — Nous nous sommes entretenus quelques instants encore. Ce qu'il y a de plus amusant, c'est que je lui répétais avec insistance que je n'avais aucune ambition — ce qui ne m'empêchait pas de demander, comme condition de mon départ, un avancement rapide. Mon cher Stépane, tu es un garçon d'esprit, bien qu'officier dans les chevaliers-gardes; que penses-tu de tout cela? »

Cette lettre nous montre, dans toute leur plénitude, la légèreté et la frivolité du jeune diplomate. Mais l'avenir devait prouver que le ministre avait raison. Griboïédof, quoi qu'il en dise, avait de l'ambition. Il voulait surtout que l'on prît au sérieux ses talents littéraires. Voici ce qu'il écrivait au même Biégitchef. Il allait alors en Perse, et s'était arrêté quelques jours à Moscou.

« Tous les gens d'ici, en me voyant, se rappellent le petit *Sacha*[1] qui maintenant a grandi, a fait bien

1. *Sacha*, diminutif d'Alexandre.

des sottises, qui enfin est devenu bon à quelque chose, et qui, attaché à une légation, peut, avec le temps, devenir un *conseiller d'État*. Mais ils ne veulent pas voir autre chose en moi. A Pétersbourg, il y en a qui m'estiment à ma valeur, et qui au moins me jugent comme je veux être jugé. Ici, ce n'est pas la même chose. Interroge Gendre, et il te dira que dernièrement, pendant le souper, ma mère a parlé avec mépris de mes travaux poétiques, et m'a reproché d'être haineux comme les autres écrivassiers — tout cela parce que je n'admirais pas Kokochkine et sa clique. »

Son séjour en Perse donna plus de sérieux à son caractère. Il avait *jeté sa gourme*, comme on dit vulgairement. Devenu homme, il mit à profit les loisirs de la vie solitaire qu'il menait, pour étudier le persan, et continuer ses travaux littéraires. Ce fut en Grusie, où on l'envoya quelque temps après, pour occuper un poste diplomatique, auprès du célèbre Ermolof, qu'il conçut le plan de sa célèbre comédie : *Le malheur d'avoir de l'esprit*. En 1823, il obtint un congé, et revint à Moscou. Il passa l'été dans les terres de son ami Biégitchef; là, il termina le troisième et le quatrième acte de sa pièce. Lorsqu'elle fut achevée, il se rendit à Pétersbourg pour la faire jouer. Mais, malgré les efforts et les démarches qu'il tenta, la censure se refusa à autoriser la représentation, et même l'impression. Il écrivait à ce sujet à Biégitchef :

« Je ne puis me défaire de ma folle ambition d'auteur. J'attends, j'espère, je me tourmente, je remplace ce qui est bien par des bêtises; dans beaucoup d'endroits, les brillantes couleurs de mon tableau dramatique disparaissent; je me fâche, et remets ce

que j'avais effacé; je crois que cela ne finira jamais... Mais, j'arriverai; la patience est l'*a b c* de toutes les sciences. Toi, mon bien cher ami, tu connais ton Alexandre; étonne-toi donc de son entêtement, de ce frivole et indigne travail, qui n'est en rapport ni avec l'ardeur insatiable de mon âme, ni avec mon ardente passion pour de nouveaux projets, pour de nouvelles études, et pour des gens et des choses extraordinaires...... »

Griboïédof, nous l'avons dit, était ambitieux. Il l'était surtout comme écrivain. Aussi, le chagrin de voir sa pièce refusée par la censure, et l'impossibilité de l'imprimer, le mirent dans un état d'irritation impossible à décrire[1]. Le ton légèrement moqueur et sceptique de ses lettres se changea en railleries acerbes, en cruels sarcasmes. Il se regarda comme une intelligence supérieure mais incomprise et isolée au milieu des nombreux « imbéciles » qui l'entouraient.

« Frère et ami! écrit-il à Biégitchef[2], il est cinq heures du matin. Je ne dors pas. C'est aujourd'hui l'anniversaire de ma naissance, eh quoi? J'ai déjà parcouru la moitié du chemin; je serai bientôt vieux et bête comme tous mes nobles contemporains. Hier, j'ai dîné avec toute la clique[3] des littérateurs d'ici. Je ne puis m'en plaindre, les génuflexions et l'encens ne m'ont pas manqué. Mais je suis abreuvé de leurs

1. Cette pièce eut néanmoins un grand succès; on s'en arrachait les copies. Il est à remarquer que Pouchkine, qui en général était très-indulgent pour ses confrères, critiqua très-sévèrement la pièce de Griboïédof. Était-ce par esprit de parti?

2. Pétersbourg, le 4 janvier 1825.

3. L'expression que j'ai trouvée dans le texte russe est beaucoup plus forte.

sottises, de leurs cancans et de leurs talents microscopiques. Ne désespère pas, mon ami, je ne suis pas encore tout à fait embourbé dans cette ornière. Je vais partir, et pour longtemps. Tu m'invites à te rendre une visite à la campagne. C'est là que je veux aller chercher un asile, non pas contre les orages ni les chagrins qui me menacent, mais contre le vide de mon âme. Quel monde! Et que son histoire est bête! »

Griboïédof, mécontent de tous et de lui-même, retourna en Grusie, en passant par la Crimée.

« Tu veux savoir, écrit-il au même[1], quels sont mes projets? A vrai dire, je n'en ai aucun. Je voulais tantôt aller à Odessa; tantôt me fixer à Sobli, qui n'est pas loin d'ici. J'ai fini par me résoudre à rejoindre Ermolof; et tout est déjà empaqueté. J'ai passé presque trois mois en Tauride; résultat — zéro. Je n'ai rien fait. Est-ce parce que je suis trop exigeant envers moi-même? ou parce que je ne sais plus écrire? C'est ce que j'ignore. J'ai des idées en abondance; mais pourquoi suis-je muet? muet comme le tombeau!

« ... .Je cherche un coin où il me soit possible de m'isoler et je ne le trouve pas.... Ici, on m'adule, on me flatte..... Je me suis fait de nombreux amis, mais j'ai perdu mon temps et la force de caractère que j'avais commencé à acquérir en voyageant en poste. Crois-m'en! Ces sortes de voyages sont charmants! Le sang est agité, de hautes pensées errent et voltigent bien au delà des limites ordinaires des sensations usées; l'imagination est pleine de fraîcheur; un feu impétueux brûle mon âme..... Mais quand

1. Simphéropol, 9 septembre 1825.

je m'arrête et me repose pendant quelques semaines ou quelques mois, je me rouille, je ne vis pas *en moi*, mais dans les gens que je vois et qui, pour la plupart, ne sont que de parfaits imbéciles. J'attends; peut-être mes pensées qui n'ont pas de limites, et mes capacités fort restreintes, finiront-elles par s'équilibrer. »

Cet état de découragement et de sombre tristesse ne fait que s'accentuer davantage. « Je m'ennuie, et je m'attriste, » dit-il dans une autre lettre[1]. « Je voulais me distraire en prenant la plume, mais cela ne va pas mieux..... Il est temps de mourir! Je ne sais pourquoi je tarde tant. Quel ennui! Dis ce que tu veux, mais si cela dure encore longtemps, je ne veux plus être patient. C'est une vertu que je laisse aux bêtes de labour. Je ressens les effets de l'hypocondrie qui m'avait fait autrefois quitter la Grusie, mais à un degré beaucoup plus fort. Je t'en prie, dis-moi ce que je dois faire pour me sauver de la folie ou d'un coup de pistolet. Je sens que l'un ou l'autre m'attendent. »

Son ami Biégitchef lui donna sans doute de sages conseils, car Griboïédof lui répondit de Grusie:

« Tu as raison, mais ce n'est pas assez. Car, à côté de la voix du bon sens, il y a encore en moi un moteur intérieur qui me fait incliner vers la tristesse. Je suis le même qu'à Théodosie; je ne sais ce que je veux, et il est difficile d'être satisfait. Vivre et ne rien désirer — voilà, avoue-le, une situation qui n'est guère à envier. Tu me parles du talent; mais il faut, de plus, avoir l'envie de le

1. Théodosie, 9 septembre de la même année.

mettre à profit. Comment remplir ces intervalles, où tu sens que ta tête et ton cœur sont complétement vides ? L'homme n'est pas une montre ! Qui est toujours semblable à soi-même, et où trouver un livre sans contradictions ?... Je pars pour une expédition, nous pendrons, nous pardonnerons, et nous ferons fi de l'histoire. »

Griboïédof, en effet, fit partie d'une expédition dirigée contre les montagnards du Caucase. Il écrivit même à ce sujet des vers : *Les Brigands sur la Tchéhéma*, en face des montagnes et du camp ennemi.

Au commencement de 1826, Griboïédof fut envoyé par Ermolof à Pétersbourg, et présenté à l'empereur. Il reçut le grade de conseiller aulique, et retourna en Grusie, où il continua à servir sous les ordres d'Ermolof, puis plus tard, sous ceux du comte Paskiévitch-Erivansky, son parent.

A cette époque, nous trouvons dans une lettre qu'il écrivit à Biégitchef les traces d'une transformation morale qui s'accomplit en lui. Las de lutter, il finit par se réconcilier peu à peu avec la réalité qui le révoltait comme auparavant, mais qu'il accepta, ne pouvant l'éviter.

« J'ai suivi ton conseil, écrit-il ; j'ai cessé de faire de l'esprit ; je vois tout le monde, j'écoute toutes les sottises, et je trouve que c'est très-bien. Comme cela, je vivrai tout doucement jusqu'à la fin..... Deviendrai-je un jour indépendant ?... Oh ! poésie ! Je l'aime follement, passionnément ! Mais cet amour seul est-il suffisant pour devenir célèbre ? Qui sait nous apprécier, nous autres, chantres vraiment inspirés, dans un pays où le mérite est proportionné au nombre des

décorations et des serfs? Schérémetief[1] pourrait faire oublier Homère!... Quel tourment d'être un rêveur ardent dans le pays des neiges éternelles.... Lis Plutarque, et contente-toi de l'antiquité. Aujourd'hui il n'y a plus de pareils caractères. »

Cette dernière lettre nous montre d'une façon très-saillante l'idée-mère qui inspira la célèbre comédie de cet écrivain. Elle nous révèle en outre les plaies secrètes dont il souffrait depuis quelque temps. Victime de son rang et de son origine, Griboïédof s'était vu obligé de sacrifier son ambition littéraire à des calculs de famille. Et un jour, où cette lutte était arrivée à son plus haut degré d'intensité, on l'entendit s'écrier avec l'accent du désespoir : « Non! pour être un vrai artiste, il ne faut pas avoir de famille! » La destinée sembla cependant vouloir dédommager Griboïédof de ses insuccès littéraires. Il accompagna Paskiévitch dans une expédition contre les montagnards, et lui fut très-utile par sa connaissance des langues orientales. En récompense de ses services, il fut chargé d'aller soumettre à l'empereur le traité de paix qui venait d'être conclu. Son séjour dans la capitale, l'accueil qu'il y reçut jetèrent un rayon de joie dans son âme découragée. Renaissant pour ainsi dire à la vie et à l'espérance, il parlait de donner sa démission, et de se consacrer exclusivement à la littérature. Il avait déjà même composé le plan d'un drame romantique : *La nuit grusienne*, et en lisait quelques fragments à ses amis les plus intimes. Malheureusement, le sort en avait disposé autrement. Il fut nommé envoyé extraordinaire près de la cour de Perse. Il dut se

1. Personnage très-célèbre alors par ses richesses.

rendre à son poste. En passant par Tiflis, il épousa la princesse Tchevtchévadzé. L'année d'après (1829) il n'était déjà plus.

Voici ce qu'écrit à ce sujet Pouchkine, un autre grand poëte qui était allé chercher au Caucase de nouvelles impressions :

« Ayant traversé la rivière, je rencontrai un chariot attelé d'une paire de bœufs et conduit par quelques Grusiens. — D'où venez-vous? leur demandai-je. — De Téhéran. — Que menez-vous là? — Griboïédof! » C'était le cadavre de Griboïédof que l'on transportait à Tiflis. Je croyais ne jamais plus le rencontrer! Je l'avais quitté à Pétersbourg, l'an dernier, lors de son départ pour la Perse. Il était triste et avait d'affreux pressentiments. Je tâchai de le rassurer. Il me répondit : *« Vous ne connaissez pas ces gens-là; vous verrez qu'il faudra jouer des couteaux*[1] *! »* D'après lui, la mort du Shah et les luttes intestines de ses soixante-dix fils devaient être le signal d'un massacre épouvantable. Mais le vieux Shah vit encore; et les paroles prophétiques de Griboïédof se sont réalisées[2], car il est tombé sous le poignard des Persans. Son cadavre défiguré fut, pendant trois jours, le jouet de la populace de Téhéran. On ne put le reconnaître qu'à cause de sa main qui, autrefois, lors d'un duel, avait été traversée par une balle de pistolet. »

Il est curieux de connaître le jugement que porte Pouchkine sur son illustre contemporain.

1. Ces paroles sont en français dans l'original.

2. Griboïédof fut mis à mort à Téhéran le 30 janvier 1829, par la populace ameutée. Il avait recueilli à l'ambassade des Arméniens et des Arméniennes qui voulaient retourner en Russie.

« Ce fut en 1817 que je vis pour la première fois Griboïédof. Son caractère mélancolique, son esprit aigri, sa bonhomie, ses faiblesses et ses vices — compagnons inévitables de l'humanité, — tout en lui avait du charme. Né avec une ambition qui n'avait d'égale que ses capacités, il resta longtemps inconnu et empêtré dans les exigences mesquines de la vie. Ses talents d'homme d'État furent longtemps inactifs; son génie de poëte méconnu; sa froide et brillante bravoure fut même quelque temps mise en doute. Quelques amis seuls savaient l'apprécier et faisaient naître un sourire d'incrédulité — ce sourire bête et insupportable! — quand ils parlaient de cet homme extraordinaire. Le monde ne croit qu'à la gloire; il ne comprend pas qu'il puisse exister un second Napoléon qui n'ait pas commandé de compagnie, ou un second Descartes qui n'ait pas imprimé une seule ligne dans le *Télégraphe* de Moscou.......

« La vie de Griboïédof ne fut pas sans nuages, par suite de ses ardentes passions et d'impérieuses circonstances. Il comprit la nécessité de dire une bonne fois adieu à la jeunesse et de changer brusquement sa vie....... Je ne connais rien de plus enviable que les dernières années de sa carrière orageuse La mort qui le frappa au milieu d'une lutte hardie et inégale n'eut elle-même rien d'horrible; elle fut belle et subite.

« Il est regrettable que Griboïédof n'ait pas laissé de Mémoires. Ses amis auraient dû écrire sa biographie. Mais nos hommes célèbres disparaissent sans laisser de traces. Nous sommes insouciants et paresseux..... »

Le corps de Griboïédof, selon le désir que ce der-

nier avait exprimé de son vivant, fut inhumé au monastère de Saint-David, à l'ouest de Tiflis. Sa femme lui éleva un splendide monument.

Griboïédof, ainsi que nous l'avons dit, n'eut pas le plaisir de voir sa comédie imprimée ni jouée[1]. Cet insuccès produisit sur l'écrivain ambitieux un découragement profond. C'est sous cette triste impression qu'il retoucha beaucoup d'endroits de sa pièce et qu'il en accentua le caractère satirique. Mais ne doit-on voir dans le *Malheur d'avoir de l'esprit*, qu'une boutade d'auteur incompris? Ce serait bien mal le juger. Griboïédof était de beaucoup supérieur au milieu aristocratique dans lequel il vivait. Les ridicules, les faiblesses, la vanité, les secrètes lâchetés et le vide de la société moscovite de cette époque n'avaient pu échapper à son esprit fin et observateur. La lyre patriotique de 1812-1815 avait cessé de se faire entendre. On en était revenu, comme du temps de Catherine II, à se modeler sur l'Europe. A cet engouement pour l'étranger venait s'ajouter le plus profond dédain pour ce qui était russe. Voilà ce qui constituait les idées *libérales* de l'époque. D'un autre côté, le parti *rétrograde* qui comptait parmi ses représentants les nombreux fonctionnaires et une partie de l'aristocratie de Moscou éprouvait une haine presque féroce pour tout ce qui était étranger et européen. Il descendait en ligne directe des anciens Moscovites des quinzième et seizième siècles. Tout en prétendant

1. Une seule fois, en passant par Erivan, il vit sa pièce jouée par les officiers de la garnison, sur un théâtre d'amateurs.

rester *russe*, il voulait s'isoler du reste de l'Europe et n'admettre aucune des nouvelles idées. Cet obscurantisme volontaire était voilé sous une lâche hypocrisie, une adulation plate et ridicule pour tout ce qui était haut placé.

Lorsqu'on veut avoir une idée de ce qu'était la haute société moscovite de cette époque, on n'a qu'à lire le *Malheur d'avoir de l'esprit*. A son apparition, tous les aristocrates et hauts fonctionnaires de la ville crurent se reconnaître dans les différents personnages mis en scène. Ce fut un effroi général dans tous les salons. « C'est une pasquinade sur Moscou! » s'écria avec colère le gouverneur prince Galitzine. Le canevas de la pièce est assez faible. Le haut et riche fonctionnaire moscovite, Famoussof, veut marier sa fille Sophie au colonel Skalozoub, qui est bien en cour et en bonne passe d'avancement. Malheureusement Sophie, nature gâtée et capricieuse, s'était amourachée du secrétaire de son père, Moltchaline; sur ces entrefaites, son ancien ami d'enfance, Tchatzky, arrive d'un long voyage qu'il avait fait à l'étranger. Il surprend celle qu'il aimait à un rendez-vous avec Moltchaline. Les reproches qu'il lui adresse réveillent le père, qui, prenant Tchatzky pour le véritable séducteur de Sophie, le chasse et envoie sa fille en province, chez une vieille tante. L'intrigue, comme on le voit, est donc à peu près nulle. Aussi n'est-ce pas par le côté scénique que la pièce est recommandable. Il est visible que l'auteur n'a eu exclusivement en vue que de faire passer devant nos yeux les types divers qu'il a voulu ridiculiser. C'est donc la *portraiture* qui fait le vrai mérite de cette comédie.

Nous voyons d'abord apparaître Famoussof, le mo-

dèle des hauts fonctionnaires, un moscovite de vieille roche. Il mesure la valeur d'un homme à l'avancement qui l'attend, à l'élévation de son grade, ou au nombre de ses décorations.

« Vous autres, dit-il à Tchatzky, vous êtes pleins d'orgueil! — Mais savez-vous comment se comportaient vos pères? — Instruisez-vous en vous modelant sur les anciens. — Vois, par exemple, mon oncle! — Ce n'est pas dans une vaisselle d'argent — mais dans une vaisselle d'or qu'il mangeait. — Il avait cent valets à son service. — Il était tout chamarré de décorations et menait grand train. — Il passa sa vie à la cour, et quelle cour! — Ce n'était pas comme aujourd'hui! — C'était du temps de l'impératrice Catherine! — Tous alors étaient des personnages... de quarante *pouds*[1]. — Il savait s'incliner, il savait aussi faire le grand seigneur!..... — Il avait l'air sérieux et important. — Mais quand il était de service — il excellait à faire des courbettes. — Un jour, en reculant, il lui arriva de tomber — et il faillit se casser le cou. — Le vieux poussa un cri — de sa voix enrouée. — Sa majesté l'en récompensa par un sourire. — Elle daigna rire..... — Que fit-il? — Il se releva et voulut saluer. — Mais il tomba une seconde fois... il l'avait fait exprès. — On n'en rit que plus fort..... — Il recommence une troisième fois. — Qu'en penses-tu? A ton avis, c'était ridicule? — D'après moi, c'était très-spirituel. — Il s'était fait mal en tombant, il se releva heureusement. — Aussi, qui était le plus souvent invité à faire une partie de whist? — Qui, à la cour, entendait le plus de mots flatteurs? — Mon oncle, Maxime Pétrowitch?....... »

1. Un *poud* vaut quarante livres.

Son programme est donc bien simple. Ce n'est pas le travail qui donne l'avancement. Pour monter en grade, il faut savoir s'humilier, se faire petit, amuser et faire sourire à propos un haut personnage. Pour lui, tous ceux qui veulent conserver leur indépendance de caractère et qui osent critiquer l'ordre de choses établi ne sont que des athées, des *carbonari*. — En vieux *Moscovite* qu'il est, il déteste les Français et leurs idées révolutionnaires; il s'emporte contre leurs modes, leurs romans et leurs écrivains

Qui dévastent les poches et les cœurs.

Il tonne contre le système d'éducation qui est alors en vogue et qui enseigne aux jeunes filles

La danse, le chant, les tendresses et les soupirs.

Moltchaline, son secrétaire, est le modèle de ces jeunes employés tant prônés par Famoussof. Pauvre, il travaille, car il est ambitieux. Tout moyen lui est bon pour parvenir. L'amour qu'il a inspiré à Sophie est un de ceux sur lesquels il compte le plus. Sa devise est : modération et exactitude.

«A mon âge, dit-il, on ne doit pas oser avoir d'opinion. »

Il est le favori des vieilles dames, car il a soin de leurs petits chiens; il fait leur partie de whist, il est toujours là pour leur donner le bras. « Pour réussir, dit-il, il faut plaire à tous, sans exception : au maître de la maison; au chef sous les ordres duquel vous servez; au laquais qui brosse son habit; au suisse; au concierge et même au chien du concierge. »

Les types féminins ne sont pas plus respectés. Nous voyons à une soirée chez Famoussof, le prince et la princesse Tougooukhovsky, avec leurs six filles, dont deux portent les noms charmants de *Zizi* et de *Mimi*. La mère fait une chasse acharnée aux fiancés. Aussitôt qu'elle en voit poindre un à l'horizon : « Prince, prince, dit-elle à son mari, va l'inviter à nos soirées du jeudi. » Mais, hélas! le pauvre prince est sourd! Et puis, autre déconfiture, le fiancé n'a ni emploi ni fortune : aussi l'invitation est-elle bien vite contremandée.

Il y a aussi madame Khlestof, la vieille tante de Sophie, avec son petit chien et sa négresse qu'elle traîne partout avec elle, comme des joujoux dont elle ne peut se séparer.

A côté de cette collection de types si respectables il y a le groupe de la *jeunesse dorée* dont Répétilof est le représentant. Ce groupe a la passion de l'anglomanie et du libéralisme : « L'un se prend pour un Anglais parce qu'il parle à travers les dents et est toujours rasé de frais; le second se croit un génie, pour avoir fait paraître dans un journal un article intitulé : *Aperçus sur quelque chose;* le troisième, homme pratique, est un voleur de nuit, un spadassin, un fripon, et parle sans cesse de l'honnêteté. — Tous ces jeunes gens sont membres du club anglais où ils discutent des questions très-importantes, telles que : le jury, Byron...., et tout cela, pourquoi! — Pour faire du bruit, du bruit, mon cher, » dit Répétilof.

En résumé, le groupe de ces faux Européens ressemble à celui des vieillards, ce sont les mêmes ridicules et la même absence de sérieux.

C'est au milieu de cette galerie de *Snobs* russes

qu'apparaît la figure railleuse et sarcastique de Tchatzky, le héros favori de l'auteur, celui qu'il a chargé de flageller cette société pleine de fausseté et d'hypocrisie. A voir les traits sanglants qu'il décoche à chaque moment, on peut croire que Griboïédof avait le cœur plein de rancune et de ressentiments. Tchatzky est fraîchement débarqué d'un long voyage qu'il a fait en Europe. C'est dire comme il est frappé des contrastes qu'il trouve à chaque pas. Dans chacune de ses phrases étincellent la verve moqueuse et l'ardente satire du jeune mécontent. Au moindre propos, il s'embarque dans de grandes tirades sur les idées étroites et arriérées de la vie moscovite, ou lance un trait qui frappe juste et fort. Voyez ce qu'il répond aux exemples de servilité que lui propose Famoussof.

« Oui, vous pouvez dire en soupirant que le monde commence à s'abêtir — lorsque vous comparez le siècle actuel au siècle passé. — Il n'y a pas longtemps, et cependant il est difficile de croire — comme chacun se distinguait en courbant l'échine — et comme on se prosternait à cœur joie! — Quand il le fallait, on se couchait dans la poussière — et l'homme haut placé était couvert d'adulations. — C'était le siècle de la crainte et de la servilité. — Je ne veux pas vous parler de votre oncle. — A quoi bon troubler ses cendres! — Mais aujourd'hui, qui oserait dans son ardeur servile — risquer son cou et se rendre ridicule? — A cette époque, les vieillards envieux de ces tours de force — et tout tremblants dans leur vieille peau — osaient dire: Ah! si je pouvais en faire autant! — Mais maintenant, bien qu'il y ait des gens capables de s'avilir — on a peur d'être ridicule et la honte vous retient!.....

*Famoussof*. Ah! mon Dieu! c'est un carbonaro!

*Tchatzky*. Non, le siècle actuel est bien changé.

*Famoussof*. C'est un homme dangereux!

*Tchatzky*. Chacun respire plus librement, et ne tient pas à faire des tours de bouffon sur le plancher.....

*Famoussof*. Que dit-il? il parle comme il écrit.

*Tchatzky*. A bâiller en regardant le plafond chez ses protecteurs, à leur rendre visite pour se taire, s'incliner, dîner, présenter une chaise, ramasser un mouchoir....

*Famoussof*. Il veut prêcher l'indépendance !... »

Et plus loin, Tchatzky continue :

« Où sont-ils, ces pères de la patrie — que nous devons regarder comme des modèles de vertus? — Ne sont-ce pas ceux qui, enrichis par le pillage, — ont trouvé des amis et des parents pour les défendre? — qui ont construit de magnifiques palais — qu'ils souillent de leurs débauches et de leurs prodigalités?... A qui, à Moscou, les dîners, les soupers et les bals — n'ont pas fermé la bouche? — N'est-ce pas celui-là chez lequel vous nous meniez — pour des raisons inconnues? — Ce Nestor des illustres vauriens, — qui était entouré d'une foule de serviteurs? — A l'heure des débauches et des querelles, — ils lui ont souvent sauvé la vie et l'honneur ! — Et lui, il les échangea contre trois chiens de chasse. — Est-ce cet autre qui enleva dans des voitures — une foule d'enfants arrachés à leurs parents — et qui, ne rêvant qu'amours et zéphyrs — força Moscou à admirer leur beauté? — Mais les créanciers n'ayant pas accordé de délai — les amours et les zéphyrs furent vendus. — Ce sont ces vieillards que nous devons respecter! — Voilà nos censeurs sévères! — Mais qu'il se trouve un jeune homme — ne demandant ni places ni avancement — qui étudie et qui ait soif de science — ou qui aime tout ce qu'il y a de beau, d'élevé dans les arts! — Ils crient tout de suite : « Au feu ! à la garde ! » Et il passe pour un rêveur dangereux ! — L'uniforme ! l'uniforme seul ! — Il cache leurs faiblesses et leur pauvreté d'esprit! — Leurs femmes, leurs filles raffolent de l'uniforme ! — Lorsqu'un officier de la garde ou un courtisan — vient ici — les femmes crient : hourrah ! — et jettent leurs bonnets en l'air ! »

La voix de Tchatzky, attaquant les faiblesses et les sots préjugés, au nom de l'indépendance et de la liberté morale, n'était qu'un écho énergique de ce qui se disait dans les sociétés secrètes de l'époque. Alors, un souffle de liberté agitait les esprits en Russie. Ce n'était pas en vain que les officiers russes avaient combattu les armées de Napoléon, et séjourné en France. Toute la jeune génération de 1820 s'était éprise d'un fol enthousiasme pour les idées et les institutions européennes. Elle voulait sérieusement les implanter dans sa patrie, et combattre l'ancien ordre de choses. Fatiguée de s'agiter vainement dans une sphère étroite, elle cherchait à en sortir, oubliant qu'elle demandait trop au milieu qui l'entourait. On sait quelle fut la fatale issue de ce mouvement libéral. Commençant par des complots, il devait aboutir à la révolte ouverte[1], et les nobles et malheureuses victimes allèrent expier leurs belles illusions dans les plaines glacées de la Sibérie.

La comédie de Griboïédof est donc une protestation contre l'ordre de choses établi; elle est en même temps une satire et une critique acerbe de la société contemporaine. Toutefois, son héros emporté par un zèle trop fanatique devient violent. Sa bile se déverse à flots ; de spirituel et de railleur qu'il était, il devient méchant. Ce n'est plus de la satire, c'est un pamphlet. Il s'emporte à propos de fracs, de mentons rasés. Il envoie ses compatriotes étudier les Chinois ; et continue à déblatérer sur ce ton jusqu'à ce que cette société, poussée à bout, finisse par se révolter et le traiter de fou.

1. En décembre 1825.

## CHAPITRE II

### POUCHKINE (1799-1837). — SES POÉSIES, SES ROMANS. ONIÉGUINE

Pouchkine fut et est encore le plus grand poëte que la Russie ait jamais produit; son influence sur ses contemporains et sur la génération suivante fut immense. Cette influence, il la dut non-seulement au charme de ses vers et à l'originalité de son talent; mais surtout au caractère essentiellement national de sa poésie. Les sentiments divers qui l'inspirèrent ne sont que le reflet fidèle des aspirations et des souffrances de la société au milieu de laquelle il vécut. Elle trouva dans ses productions ce qu'elle cherchait, ce qui l'agitait, ce qui la faisait vivre.

Alexandre Pouchkine naquit à Moscou le 26 mai 1799. Il appartenait à une famille d'anciens boyards[1]. Son père, Serge Pouchkine, et son oncle Vassili (un des membres de la Société *Arzamas*), appartenaient à ce type de Russes *francisés* qui était alors fort répandu.

1. Un de ses ancêtres, Grégoire Pouchkiné, avait été, sous le règne du tsar Alexis Mikhaïlovitch, gouverneur de Nijni-Novgorod.

C'étaient des hommes gais, aimables, spirituels, bons vivants, ayant reçu une éducation variée, mais superficielle. Le père de Pouchkine, qui aimait beaucoup le monde, laissa à sa femme le soin de gérer ses terres, et de diriger l'éducation de ses enfants. Le jeune Alexandre apprit à lire auprès de sa grand'mère. Plus tard, il fut mis entre les mains de gouverneurs français, « qui, dit à ce sujet un biographe, lui firent oublier qu'il était Russe. » D'un caractère peu sociable, il fuyait les jeux et les amusements de son âge, et aimait à se réfugier dans la corbeille à ouvrage de sa grand'mère, sûr d'avance qu'on ne viendrait pas l'y déranger. Lorsqu'il fut un peu plus grand, il se montra fort rétif pour le travail. En revanche, il aimait passionnément la lecture. Profitant de la liberté dont il jouissait à la maison, il passait tout son temps à fureter dans la bibliothèque de son père, composée presqu'exclusivement d'ouvrages français. Il lisait avec une avidité fiévreuse tous les livres qui lui tombaient sous la main, sans que personne songeât à le guider dans le choix de ses lectures.

En 1811, Pouchkine entra au lycée de Tsarskoé-Sélo, qui était alors sous la direction du célèbre A. Tourguénief. C'est là que, soumis à une surveillance peu gênante, et entouré d'un groupe de camarades qui avaient les mêmes goûts, il fit ses premiers essais littéraires. La poésie était alors en vogue. Le plus petit lycéen avait la prétention de faire des bouts-rimés. Les élèves publiaient des journaux sous forme de manuscrits, avec des titres plus ou moins prétentieux, tels que : *Le sage lycéen.* — *Pour l'agréable et l'utile.* — *La plume inexpérimentée.*

Cette camaraderie littéraire eut une heureuse in-

fluence sur Pouchkine. Il laissa de côté les auteurs français [1], et s'adonna avec ardeur à la poésie russe, qu'il étudia dans Derjavine, Joukovsky, et plus tard dans Batiouchkof.

Il était encore au lycée, que ses compositions faisaient déjà parler de lui. C'est ainsi qu'en 1814, il fit paraître plusieurs poésies dans le *Messager d'Europe*, et dans quelques autres journaux. *Les souvenirs de Tsarskoé-Sélo* qu'il lut l'année suivante, à un examen public, en présence de Derjavine, lui attirèrent des éloges très-flatteurs de la part de ce dernier. Il fut comblé d'encouragements par Karamzine, et par Joukovsky lui-même dont il était l'admirateur passionné, et dont il devint plus tard l'ami. Son oncle, qui rimaillait à ses moments de loisir, daigna avouer que « ses vers ne sentaient pas le latin, et qu'ils n'avaient rien de pédantesque. » Il put, comme Byron, écrire fièrement au frontispice de cette première œuvre : *Poésie d'un mineur.*

A sa sortie du lycée, en juin 1817, Pouchkine entra au ministère des affaires étrangères. Il se lança dans le monde avec toute la fiévreuse ardeur d'une âme violente, sensible, et avide de plaisirs. Il avait soif de connaître toutes les séductions que son imagination poétique lui avait représentées. Ce fut à travers le tourbillon de cette vie agitée, qu'il travailla dans une petite chambre qui donnait sur la Fontanha, à son premier poème *Rouslane et Loudmila* [2]. Son apparition fut

1. Au commencement, ses camarades lui avaient donné le sobriquet de *Français.*

2. Les premiers chapitres de ce poème avaient été lus aux réunions de l'*Arzamas*, et à des soirées chez Joukovsky. Il fut terminé en 1819 et imprimé l'année d'après.

un vrai coup de théâtre. Pour la première fois, la littérature russe produisait quelque chose d'indépendant, d'original. C'était un sujet emprunté à la poésie populaire russe qui en avait fait les frais. *Rouslane et Loudmila* fut accueilli avec une admiration que rien ne saurait dépeindre, et que nous sommes loin de partager de nos jours. Ce n'était plus du romantisme d'emprunt, ce n'était plus de la traduction, à la façon de Joukovsky. Aussi les contemporains saluèrent-ils avec enthousiasme ce jeune poëte qui venait d'ouvrir à la littérature russe des horizons inconnus, nouveaux, larges et féconds. La lutte des romantiques et des classiques qui languissait faute d'aliments, se réveilla plus ardente que jamais. Cette fois, les champions pouvaient combattre sur une belle et vaste arène. Les romantiques ravis de voir leurs théories prendre un corps, et identifiées dans un poème national, ne se possédaient plus de joie. Les classiques furieux criaient à l'hérésie, à l'athéisme, au renversement de toutes les règles du bon goût littéraire. Ce qui les irritait le plus, c'était le manque d'unité, la marche irrégulière du poème se développant en dehors du cadre étroit des vieilles théories, ainsi que le ton moitié sérieux, moitié badin de ce conte fantastique.

Le grand mérite de *Rouslane et Loudmila* consiste, comme nous l'avons dit, dans la nouveauté du sujet. C'était la première fois que la poésie populaire servait de thème à une œuvre littéraire. L'action se passe dans la Russie méridionale, ce berceau des antiques légendes et des vieilles chansons. Le prince Rouslane vient d'épouser Loudmila, fille du grand prince Vladimir. Après le repas, « on conduit la jeune épouse — dans la chambre nuptiale ; — on

éteint les feux — et Lèle allume la lampe nocturne. — Les douces espérances de Rouslane vont se réaliser ; — il va goûter aux dons de l'amour — les vêtements enviés vont tomber sur les tapis princiers... Entendez-vous les murmures amoureux — les doux sons des baisers — et les dernières révoltes de la pudeur vaincue?... L'époux — se sent déjà pris d'enthousiasme ; — le moment arrive... Soudain, — le tonnerre gronde, une lueur brille dans le brouillard — la lampe s'éteint, la fumée serpente — l'horreur et l'effroi sont partout. — Rouslane sent son cœur expirer... — Tout se tait. Au milieu de ce silence menaçant — on entend deux fois un bruit terrible — une ombre plus noire que le brouillard — fend l'épaisseur de la fumée..... — Puis, l'appartement redevient vide et silencieux ; — l'époux effrayé se lève.... » et s'aperçoit que sa fiancée a disparu. Le prince Vladimir irrité promet la main de sa fille et la moitié de ses terres à celui qui saura la retrouver. Rouslane, le vaillant Rogdaï, le rusé Falstaf, et le voluptueux Ratmir, tous quatre éperdument amoureux de Loudmila, montent à cheval, et partent à sa recherche. Falstaf, vaincu par son rival Rogdaï, tombe dans un fossé. Il est relevé par une vieille sorcière qui lui conseille d'aller vivre tranquillement dans ses terres, jusqu'à ce que le moment favorable soit venu. Rogdaï, à son tour terrassé en combat singulier, est précipité par Rouslane dans les flots. Quant à Ratmir, il s'était égaré dans les jardins d'Armide. Rogdane rencontre un vieil ermite qui lui apprend que Loudmila a été enlevée par un nain-sorcier, *Tchernomor*, et que pour vaincre ce dernier, il n'y a d'autre moyen que de lui couper sa barbe.

Pendant ce temps, Loudmila, enfermée dans le château enchanté du magicien, est triste et s'ennuie. « Elle s'approche de la fenêtre grillée — et ses yeux errent tristement — dans le brumeux lointain. — Tout est désert. La plaine cachée sous la neige — ressemble à un brillant tapis; — les sommets des mornes collines — sont recouverts d'une blancheur uniforme; — on ne voit au loin la fumée d'aucun toit, — ni la silhouette d'aucun voyageur se projeter sur la neige; — le cor bruyant ne fait pas entendre — ses joyeuses fanfares dans les montagnes désertes; — de temps en temps le vent avec des sifflements mélancoliques — tourbillonne dans la plaine... » — C'est en vain que le nain s'ingénie à lui plaire. Loudmila, dont le cœur est plein de l'image de Rouslane, ne se laisse pas toucher.

Un beau jour cependant, le vaillant chevalier, après avoir renversé tous les obstacles, fait retentir le son de sa trompe à la porte du château. Un combat terrible s'engage entre le nain et Rouslane. Ce dernier finit par l'emporter, et se rappelant les paroles du vieil ermite, il coupe la barbe de son ennemi. Mais le temps des épreuves n'est pas encore passé pour lui. Il trouve Loudmila tout endormie, et ne peut la réveiller. Il la met en croupe, puis reprend le chemin de Kief. Il arrive dans une vallée « sombre et isolée; on eût dit que le silence — y régnait depuis le commencement du monde. — Rouslane arrête son cheval. Tout était calme et tranquille; — sous les feux de l'aurore — la vallée ainsi que le bosquet du rivage — s'apercevaient à travers le brouillard du matin. — Rouslane dépose sa femme sur l'herbe; — il s'assied à côté d'elle et soupire. — Tout à coup il voit devant

lui — la voile blanche d'une barque — et entend le chant d'un pêcheur sur la rivière aux flots paisibles. — Ce pêcheur penché sur le gouvernail — se dirige vers le rivage boisé. — La barque s'approche de la rive ; — d'une modeste cabane accourt — une jeune fille ; sa taille gracieuse, — ses cheveux flottant négligemment, — son sourire, le doux regard de ses yeux, — ses épaules et son sein découverts, — tout est beau, tout séduit en elle. Et les voilà tous deux qui s'embrassent — puis s'asseyent près de l'onde fraîche, — et se livrent avec amour, — à un repos insouciant... » Quel n'est pas l'étonnement de Rouslane, lorsqu'il reconnaît sous ces habits de pêcheur son ancien rival Ratmir !...

Rouslane poursuit sa route avec son précieux fardeau. Une nuit que, fatigué, il dormait profondément, le rusé Falstaf, guidé par la sorcière, accourt, et profite de son sommeil, pour lui porter un coup mortel. Puis, enlevant Loudmila qui était toujours endormie, il l'emporte à Kief. Il est accueilli avec transports par le grand prince Vladimir, mais personne ne peut réveiller Loudmila du sommeil léthargique où elle était plongée. Sur ces entrefaites, la ville est assiégée par la horde des Pétchénègues. Les assaillants allaient atteindre les remparts, lorsqu'ils sont attaqués par un chevalier qui s'ouvre un chemin à travers les rangs ennemis. Les Pétchénègues prennent la fuite ; ce sauveur étranger est reçu et acclamé par les habitants. On le reconnaît, c'est Rouslane. Le vieil ermite l'avait rendu à la vie, et lui avait en même temps donné une bague à l'aide de laquelle il pouvait réveiller sa fiancée. Rouslane pénètre dans le palais, et vole vers Loudmila endormie. — « Il touche d'une main trem-

blante — son visage tranquille... — O miracle ! la jeune princesse — soupire et ouvre les yeux ! — Elle a l'air étonné — d'avoir dormi si longtemps ; — il lui semble qu'un songe l'a fatiguée — de rêves vagues. » Les deux époux, heureux, sont enfin réunis et pardonnent au scélérat de Falstaf.

Tel est en quelques mots le sujet du premier poème de Pouchkine. Sur ce canevas emprunté au domaine de la poésie populaire, il broda toute une série de brillants tableaux, de descriptions imagées, de contrastes frappants, n'ayant pour guide que sa seule fantaisie. Les sentiments graves, tendres, poétiques, belliqueux, satiriques même, s'y mêlent et s'y succèdent avec un entrain, une verve, un brio qui étonnent. Le caractère de Loudmila tantôt gaie, tantôt rêveuse est dépeint avec une touche fine et légère. Pouchkine excellait dans les portraits de femme. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le remarquer. Il les caressait avec une prédilection toute particulière.

Ainsi que nous l'avons dit, il écrivit ce poëme dans les rares loisirs que lui laissait sa vie agitée. Il y eut même un moment où son indolence et ses écarts finirent par alarmer ceux qui lui portaient un vif intérêt. « Que fait-il? écrivait à ce sujet Batiouchkof à Tourguénief. — A-t-il terminé son poëme? Il faudrait l'enfermer à Guettingen, et le nourrir pendant trois ans de soupe au lait et de logique. La postérité le confondra avec ses parents [1], s'il oublie que le poëte doit se faire un nom. Le prince A. Galitzine a follement dépensé une fortune en six mois. Pouch-

1. Il faisait allusion au père et à l'oncle de Pouchkine.

kine en fera autant, si..... Mais j'espère que nos prières et les Muses le sauveront ! »

Les Muses le sauvèrent en effet ! Pouchkine, avec toute l'imprudence d'un jeune poëte, avait mis sa plume au service de l'opposition. La censure, à cette époque, était impitoyable, grâce à l'influence du vieux Schichkof. Être poëte romantique et faire de l'opposition, c'était trop à la fois. Quelques épigrammes et des chansons politiques de Pouchkine couraient la ville, les salons, et les réunions de la jeunesse. Le général-gouverneur de Pétersbourg, qui était alors le comte Miloradovitch, homme très-sévère, réussit enfin à se procurer une copie de son ode *la Liberté*. Pouchkine courait un grand danger. Heureusement pour lui, Karamzine, prévenu à temps, parvint à intéresser en sa faveur le comte Capo d'Istria. Ce dernier, homme libéral et comprenant ce qu'il y avait d'irréfléchi dans la conduite du jeune poëte, détourna l'orage. Pouchkine, au lieu d'être envoyé en Sibérie, fut exilé à Kischénef (1820) et attaché au bureau de l'inspecteur général des *colonistes* du midi.

Les quatre années que Pouchkine passa dans la Russie méridionale produisirent en lui une véritable crise morale et intellectuelle. Il vécut dans un état continuel d'agitation. Le nouveau milieu dans lequel il avait été jeté, loin du bruit et de l'excitation du public qui avait salué son apparition, le peu d'éléments qu'il trouvait autour de lui pour satisfaire sa nature ardente, passionnée, avide de mouvement et d'émotions, la surveillance à laquelle il était soumis, excitèrent en lui une sorte de colère impuissante,

concentrée, qui se traduisait en boutades et en lettres où s'exhalait son mécontentement.

Du reste, la littérature russe traversait une époque difficile. Soumise à un régime de fer, il ne lui restait d'autre alternative que de devenir platement officielle ou de se lancer dans le doute, dans le scepticisme byronien. Mais le byronisme, tel qu'on l'entend généralement, ne produisit pas les mêmes effets en Russie que dans le reste de l'Europe. Dans ce pays, il sut revêtir un air national qu'il conserva même dans ses travers les plus exagérés. Pouchkine était porté, plus que tout autre, à subir l'influence du poëte anglais. Sa situation avait quelque chose de comparable à celle de Byron. Mais ce qui le séduisit avant tout, ce fut la forme artistique, les horizons nouveaux qu'il trouva dans le poëte anglais.

La situation anormale dans laquelle Pouchkine se trouvait le rendit malade. Heureusement pour lui, le général Raiévsky, qui l'aimait beaucoup, l'emmena prendre les eaux au Caucase. Le poëte eut ainsi l'occasion d'admirer les sites pittoresques, les belles montagnes de ce pays, et d'étudier la vie orientale de ses habitants. Il en rapporta un poëme intitulé : *le Prisonnier du Caucase*. Il règne dans ces vers une tristesse *byronienne*, mais ce n'étaient pas les sombres rêveries de Manfred au milieu de la nature sauvage des Alpes. Le ton a une teinte plus douce et plus mélancolique. On voit que Pouchkine a essayé, mais inutilement, d'imiter son modèle.

« Dans l'aoul, sur le seuil de leurs tentes, — les indolents Tcherkesses sont assis : — Les fils du Caucase parlent — des combats, des funestes alarmes, — de la beauté de leurs chevaux, — des plaisirs d'un sauvage amour ; — ils se rap-

pellent les incursions d'autrefois, — les ruses des perfides *Ousdènes*, — les coups de leurs sabres tranchants, — la justesse de leurs flèches, — la cendre des villages détruits, — et les caresses des prisonnières aux yeux noirs. — Le flot de leurs paroles coule dans la solitude, — la lune nage dans le brouillard de la nuit... »

Tout à coup arrive un des leurs qui amène prisonnier un jeune officier russe. On lui met les fers aux pieds, et on le laisse seul dans la nuit.

« Longtemps le jeune prisonnier — resta plongé dans cette lourde immobilité. — Déjà le soleil faisait luire — sur sa tête ses gais rayons ; — la vie se réveilla en lui. — Réchauffé par la chaleur du soleil, — l'infortuné se soulève doucement ; — d'un faible regard il examine les alentours... — Il voit au-dessus de lui une masse de montagnes inaccessibles, — nids de ces bandes de brigands, — et barrières de la liberté des Tcherkesses. — Le jeune homme se rappelle qu'il est prisonnier, — et semble se réveiller d'un songe affreux. — Il écoute... Tout à coup — ses pieds enchaînés font entendre un cliquetis... — Ce bruit terrible lui a tout dit ; — la nature s'assombrit à ses yeux. — Adieu, sainte liberté! — Il est esclave. »

Il aperçoit au loin le chemin qui conduit vers la patrie.

« Il pense à ce pays où fièrement et sans soucis — il entra dans l'ardente jeunesse; — où il connut son premier bonheur, — et aima beaucoup, — où la souffrance l'étreignit, — où, dans les orages de la vie, il perdit — l'espérance, la joie et le désir. — Là-bas il avait appris à connaître les hommes et le monde, — et pu apprécier le prix de l'expérience. — Il avait trouvé la trahison dans le cœur de ses amis, — un songe insensé dans les rêves de l'amour ; — ennuyé d'être la victime habituelle — d'une vie méprisable et agitée, — de la haine fourchue et de la naïve calomnie, — traître au monde et ami de la nature, — il avait

quitté sa patrie, — et volé vers les pays lointains, — emportant le joyeux fantôme de la liberté. »

Ne reconnaît-on pas dans ces vers pleins de désenchantement la tristesse et la mélancolie du poëte exilé? Le prisonnier russe est visité, dans ses nuits, par une jeune et belle Tcherkesse qui lui appporte à boire et à manger. Elle lui chante les chansons des montagnes, « les chansons de l'heureuse Grusie ; — pour la première fois, son âme virginale — aimait et connaissait le bonheur. » — Mais le jeune officier ne pouvait répondre à son amour. « Laisse-moi, lui dit-il, avec mes fers, — mes rêves isolés, — mes souvenirs, — mon affliction et mes larmes. » — La généreuse Tcherkesse, désespérée, veut au moins lui sauver la vie. Elle lime ses fers. Il part; arrivé sur le rivage opposé, — « il regarde en arrière..... La rive était toute blanche d'écume; — mais il n'aperçoit plus la jeune Tcherkesse — ni sur le rivage, ni aux pieds de la montagne..... — Tout est silencieux.... Sur les rives endormies, on n'entend que le léger souffle du vent..... »

Ce fut à son retour du Caucase que Pouchkine composa ce petit poëme. — « Je vais le terminer bientôt, » écrit-il à son ami Delvig; — « alors, je te l'enverrai; tu n'en seras pas trop content et tu auras raison. Je rumine encore d'autres poëmes dans ma tête, mais maintenant je n'écris plus rien. Je digère mes souvenirs, et j'espère en recueillir encore d'autres. De quoi vivrions-nous, mon cher, *dans la vieillesse de notre jeunesse*, si ce n'est de souvenirs? »

Le séjour que Pouchkine avait fait au Caucase lui avait un peu remonté le moral. Il éprouva le besoin

de penser, de s'étudier soi-même et de se livrer à des travaux sérieux, afin de compléter les connaissances qui lui manquaient. A son retour, il s'arrêta au village de Kamenka (gouvernement de Kief) qui appartenait au général Raiévski. Il y revint un peu plus tard pour assister au mariage du général Orlof avec une des filles de Raiévski. C'est là qu'il se trouva en présence d'hommes politiques, tels que Davydof, le prince A. Volkonsky, Poggio, Yakouchkine, qui étaient occupés à organiser une société secrète dans le midi de la Russie. Ces nouvelles relations eurent une certaine influence sur le poëte. Elles entretinrent en lui ces tendances exagérées vers le byronisme, qui n'étaient pas dans sa nature, et qui l'entraînaient parfois comme un tourbillon irrésistible.

A Kischénef, Pouchkine redevint presque lui-même. Il se livra à des études sur l'histoire de Russie, et suivit avec intérêt l'insurrection grecque. Parfois il quittait ses travaux pour se lancer à corps perdu dans les fêtes et dans les plaisirs. Là, du moins, il pouvait dépenser un peu de la fièvre qui le dévorait. Il eut plus d'un succès auprès des dames de la ville, témoin la lettre suivante adressée, d'Odessa, *en français,* à l'une d'elles qu'il appelait : *Maïguine.* «Hélas! aimable Maïguine, loin de vous, mes facultés s'anéantissent; j'ai perdu jusqu'au talent des caricatures, quoique la famille du pr. M-r. soit digne d'en inspirer..... Mais est-il vrai que vous crûtes venir à Odessa? Venez au nom de Dieu! Nous aurons, pour vous attirer, bals, opéra italien, soirées, concerts, cicisbés soupirant, tout ce qu'il vous plaira. Je contreferai le singe et je vous dessinerai madame de T..... A propos de l'*Arétin*, je vous dirai que je suis devenu

chaste et vertueux, c'est-à-dire en paroles, car ma conduite a toujours été telle, etc., etc.»

Quelquefois il se livrait à des fantaisies d'un caractère si étrange que son chef, le général Inzof, homme simple et bon, était obligé de le mettre aux arrêts pendant quelques jours.

Un jour, par exemple, il rencontra sur la route de Kischénef à Ismaïl un camp de bohémiens (*tziganes*); et, s'éprenant tout à coup du genre de vie de ces «enfants de la steppe,» il les suivit pendant quelque temps. Après des écarts de ce genre, il se remettait au travail et écrivait alors à un de ses amis, Tchadaïef :

«Dans la solitude, mon génie capricieux — a appris à connaître le travail silencieux et la soif de la méditation. — Je jouis de ma journée; mon esprit est d'accord; — j'apprends à contenir mes longues pensées; — je tâche de récupérer dans les embrassements de la liberté — les années perdues de ma bouillante jeunesse..... »

Pouchkine, en revenant du Caucase à Kischénef, avait suivi le rivage de la Crimée. La beauté sauvage de ces lieux et les steppes de la Bessarabie lui inspirèrent plusieurs poëmes : La *Fontaine de Bakhtchisaraï* — les *Frères brigands* et les *Tziganes*. L'influence de Byron est de moins en moins sensible dans les premiers de ces poëmes. Elle reparaît dans le dernier, mais on trouve à côté, des traces visibles d'un talent original, qui s'essaye à quelque chose de mûr et de sérieux. Le tzigane Aléko est un type curieux, par suite de son côté philosophique. Libre penseur, et abhorrant les liens que lui imposait la civilisation, il a rompu avec la société pour s'unir à une bande de

bohémiens. Il cherche la tranquillité intérieure; comme Manfred, il peut dire :

> I dwell in my despair
> And live, and live for ever.

Il est accueilli par un vieux bohémien dont il épouse la fille, Zemphyra. Il porte dans son cœur tout un monde inconnu de douleurs. « Le jeune homme regarde tristement — la plaine déserte — et n'ose s'expliquer — la cause secrète de sa tristesse. — Zemphyra aux yeux noirs est à ses côtés. — Maintenant, il est libre habitant du monde, — et le soleil l'éclaire de sa brillante lumière; — pourquoi son cœur frissonne-t-il? — Quels soucis l'accablent? »

Viennent ensuite ces beaux vers que tout le monde, en Russie, sait par cœur, et dont le charme et l'harmonie étonneraient beaucoup ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de littérature russe, s'ils pouvaient les lire dans l'original :

« L'oiseau de Dieu ne connaît — ni les soucis, ni le travail; — il ne tresse pas péniblement — un nid éternel; — pendant les longues nuits il sommeille sur la branche : — lorsque le beau soleil se lève, — l'oiseau, devinant la voix de Dieu, — tressaille et chante. — Après le gai printemps — vient l'été ardent, — l'automne tardif apporte — le brouillard et la pluie; — aux hommes le chagrin, aux hommes l'ennui; — l'oiseau s'envole jusqu'au printemps — dans les contrées lointaines, — dans les pays chauds, au delà de la mer bleue. »

Bientôt le sombre Aléko s'aperçoit que sa femme le trompe avec un jeune tzigane. Il les surprend pendant la nuit et les poignarde tous deux.

A la même époque, il écrivit aussi plusieurs poésies lyriques qui méritent d'être citées au premier rang, telles que : la *Muse* et *Ovide*, le *Chant d'Oleg* et *Napoléon*.

Dans *Ovide*, il pleure la mort du poëte exilé sur le rivage de la Tauride. Son admiration pour l'auteur romain alla jusqu'à faire un pèlerinage à son tombeau. Nous ne trouvons plus dans cette petite pièce les anciennes traces de l'influence byronienne. Au contraire, l'idée inspiratrice lui est complétement opposée. Comme le poëte romain, il aspire à revenir dans sa patrie, dans les lieux qui ont été témoins de ses premiers triomphes.

Traduisons l'ode *A Napoléon* qui, par les sentiments qu'elle contient, peut nous intéresser plus vivement :

« L'étrange destinée s'est accomplie : — le grand homme est mort. — Le règne terrible de Napoléon — a disparu dans une sombre captivité. — Il n'est plus, ce souverain condamné, — cet illustre favori de la victoire : — la postérité commence déjà — pour cet exilé de l'univers.

« — O toi, dont la mémoire ensanglantée — remplira encore longtemps le monde, — tout resplendissant de ta gloire ; — tu reposes au milieu des flots déserts ! — Tombeau superbe... — Sur l'urne qui renferme tes cendres, — la haine des peuples s'est arrêtée, — et le rayon de l'immortalité brille. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« La France, proie de la gloire — oubliant ses grandes espérances — fixait son regard enchaîné — sur son éclatant déshonneur. — Tu conduisais les glaives à une fête splendide, — tout s'écroulait avec fracas devant toi ; — l'Europe était perdue ; le sommeil du tombeau — appesantissait sa tête. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Russie ! reine belliqueuse ! — souviens-toi de tes an-

ciens droits! — Brûle, ô Moscou la grande! — Des jours nouveaux ont paru! — Que notre déshonneur de courte durée s'efface! — Russie, bénis Moscou! C'était la guerre; mais le tombeau fut notre paix! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Et alors tout a bouillonné comme une tempête; — l'Europe s'est affranchie; — la malédiction des peuples a volé — comme un tonnerre sur les pas du tyran. — Le géant a vu le bras de la Némésis populaire se lever; — toutes tes offenses t'ont été payées jusqu'à la dernière, ô tyran.

« Ses ravages et les désastres de ses exploits belliqueux — ont été rachetés par le chagrin — d'un exil sous un ciel étranger. — La voile visite l'île du mortel emprisonnement — et le voyageur trace sur une pierre le mot de réconciliation.

« Là, où fixant ses yeux sur les flots — l'exilé se rappelait le bruit des glaives, — les effrois glacés du nord, — et le ciel de sa France; — où quelquefois dans son isolement, — oubliant la guerre, le trône et la postérité, — seul, seul, il rêvait avec une tristesse amère à son cher fils.

« Qu'il soit déshonoré — l'homme faible qui en ce jour — ose troubler par des reproches insensés — son ombre découronnée! — Gloire!... Il a montré — au peuple russe sa haute destinée; et du sombre exil — a légué au monde l'éternelle liberté! »

En 1823, Pouchkine fut envoyé à Odessa et attaché au comte Vorontzof qui avait remplacé le général Inzof dans les fonctions de général-gouverneur de la Bessarabie.

Là, le poëte s'aperçut qu'il était dans un milieu d'une tout autre nature. Sa nouvelle résidence lui offrait, il est vrai, beaucoup plus d'amusements et de distractions que Kischénef. Mais les temps étaient bien changés. Le gouverneur, homme juste et sévère, demandait beaucoup aux subordonnés qui l'entouraient. Prenant au sérieux le poste qui lui était con-

fié, il voulait des employés bien pensants, attachés à leurs devoirs, ayant de bonnes manières. La régularité et la discipline étaient les principales qualités qu'il exigeait. On comprend que Pouchkine dut se sentir dépaysé dans ce nouveau milieu. Ce n'était plus le bon et simple Inzof qui le gâtait et lui pardonnait facilement ses escapades d'écolier. Ici, il était sévèrement surveillé. Ses fâcheux antécédents et sa position d'exilé le recommandaient tout particulièrement à l'attention de ses chefs. Ses collègues prévenus contre lui désapprouvaient hautement ses paroles et sa conduite. Cette discipline uniforme, cette absence d'originalité et de liberté le firent horriblement souffrir, lui qui ne pouvait supporter aucune entrave. Une catastrophe pouvait éclater et attirer sur lui de nouveaux malheurs.

Le travail le sauva. Il entretint une correspondance très-suivie avec ses amis Bestoujef, Ryléief, le prince Viazemsky, Delvig, correspondance qui roulait spécialement sur des sujets de critique ou de littérature. Peu content des progrès qu'avaient faits ces deux grandes sciences en Russie, il s'appliquait à étudier et à définir les théories de l'école romantique. Son jugement sur Byron est assez curieux :

« Le génie de Byron a pâli depuis sa jeunesse. Dans ses tragédies, on ne retrouve plus cet ardent démon qui avait créé le *Giaour* et *Childe-Harolde*. Les deux premiers chants de *Don Juan* sont supérieurs aux suivants. On voit que sa poésie s'était transformée. Byron était tout créé à l'envers. Il n'y eut pas en lui de développement successif ; il mûrit subitement, puis il tombe et se tait ; il ne peut plus retrouver ses premiers accents. A partir du quatrième chant de *Childe-Harolde*, ce n'est plus Byron, c'est un autre qui écrit avec beaucoup de talent... »

Et dans une autre lettre au prince Viazemsky :

« En lisant tes lettres, j'ai envie de les discuter. Lorsque tu parles du romantisme, tu dis que même les poésies nouvelles, qui ont paru après la Révolution, diffèrent de celles de A. Chénier... Personne n'aime et ne respecte plus que moi ce poëte, mais il est classique entre les classiques. *C'est un imitateur*[1]. Il y a en lui un parfum de Théocrite et d'Anacréon. Il s'est débarrassé des *concetti* italiens et des *antithèses* françaises, mais il n'a rien de romantique... Les premières *rêveries* de Ryléif sont froides..... Delavigne est l'écolier de Voltaire, et empêtré dans les filets d'Aristote. Le romantisme n'existe pas encore en France, bien qu'il y ait ressuscité la poésie qui était morte. Mais rappelle-toi ce que je te dis : le premier génie poétique qui apparaîtra dans la patrie de Boileau prendra une liberté qui dépassera beaucoup celle de tes Allemands[2]. En attendant, il y a moins de poëtes en France que chez nous... Quant à mes occupations, je fais un roman en vers, dans le genre de *Don Juan*[3]... Le premier chapitre est terminé, je te le communiquerai... »

Une autre question qu'il traita dans sa correspondance avec ses amis, c'est la position sociale faite à la littérature en Russie, et son indépendance politique. Il y développe cette thèse, qui a quelque chose de paradoxal et d'original à la fois, c'est que les écrivains, appartenant aux couches supérieures de la société, doivent garder une attitude digne et fière et ne se soumettre à aucune protection. Cette idée, au fond, n'est autre chose que le commentaire d'une

1. En français dans l'original.

2. Le biographe de Pouchkine, Annenkof, à qui nous sommes redevables de nombreux matériaux sur la vie du poëte russe, fait remarquer avec justesse que cette prophétie n'a pas tardé à être réalisée par l'apparition de Hugo et de son école.

3. Allusion à *Oniéguine* dont nous parlerons plus loin en détail.

phrase de madame de Staël : « En Russie, quelques gentilshommes se sont occupés de la littérature. » Le paradoxe développé par Pouchkine se comprend parfaitement, lorsqu'on se rappelle sa situation vis-à-vis de la bureaucratie qui l'enserrait dans son réseau de fer.

« La fierté du gentilhomme, dit Pouchkine, se lie intimement chez nous avec l'amour-propre de l'écrivain. Nous ne voulons pas être protégés par des gens qui sont nos égaux : voilà ce que V[1]... ne veut pas comprendre. Il s'imagine que le poëte russe doit se présenter dans son antichambre avec une dédicace ou une ode ; tandis que ce dernier réclame son estime en sa qualité de noble depuis six cents ans. Belle différence ! »

La censure et le système administratif lui-même n'étaient pas à l'abri de ses boutades. Ainsi, en parlant d'un de ses petits poëmes, la *Fontaine de Bakhtchisaraï*, il dit dans une de ses lettres à un ami :

« J'ai rejeté ce que la censure aurait rejeté sans moi, et ce que je ne voulais pas montrer au public. Si ces extraits sans suite te paraissent dignes d'être imprimés, imprime-les ; et fais-moi le plaisir de ne rien céder à la censure ; défends chacun de mes vers avec bec et ongles. En dehors de toi, je n'ai *là-bas* aucun protecteur.....

Le sort lui a envoyé
Peu de *jours* fortunés.

« La censure m'a attrapé sur ces deux vers. Je ne suis pas le maître de dire, je ne dois pas dire et je n'ose pas mettre le mot : *jours*. La nuit, la nuit — au nom du ciel ! — *lui a envoyé — peu de nuits fortunées*. Voilà ce qu'il faut dire.

1. Probablement le comte Vorontzof.

Car le jour, elle ne les voyait pas, — lis le poëme. Et pourquoi la nuit serait-elle moins inconvenante que le jour? Quelle est la moitié des vingt-quatre heures qui est la plus contraire à l'esprit de notre censure ?... »

On comprend que, dans une telle situation d'esprit, les relations de Pouchkine avec ses supérieurs devaient être de plus en plus tendues. Il ne se gênait pas pour appeler le comte Vorontzof : *milord Worontzof* en prononçant le double *w* à l'anglaise. Une explosion dont Pouchkine eût été la victime pouvait arriver du jour au lendemain. La situation se dénoua d'une façon plus heureuse, par un de ces incidents qui arrivent tous les jours dans la vie administrative. Pouchkine reçut l'ordre d'aller étudier les ravages commis par les sauterelles dans la partie méridionale de la Bessarabie [1]. Dans l'état d'esprit où se trouvait le poëte, il crut qu'en lui donnant cette mission on avait voulu ridiculiser et bafouer son talent, et l'humilier dans l'opinion publique. Il résolut donc de quitter le service. Il le fit avec d'autant plus d'empressement qu'il avait découvert que ses œuvres poétiques suffiraient amplement aux besoins de sa vie. Il donna sa démission en termes très-modérés. Comme il était attaché au ministère des affaires étrangères, le comte Vorontzof fut obligé d'envoyer sa requête à Pétersbourg.

Les motifs que ce haut fonctionnaire invoque pour prouver la nécessité de rappeler Pouchkine d'Odessa sont assez curieux. La capitale de la Bessarabie était

1. Il est maintenant prouvé que le comte Vorontzof, en chargeant Pouchkine de cette mission, n'avait pas voulu l'humilier, mais bien lui donner l'occasion de se faire remarquer.

à cette époque le refuge d'une foule d'exilés grecs et bulgares. Il y avait aussi des Polonais, ayant appartenu à l'ancienne Société secrète des *Philarètes*, ainsi que la majorité des principaux membres de la Société secrète formée par Raïevsky et Davidof. Pouchkine était en relations plus ou moins intimes avec ces divers conspirateurs. Le comte Vorontzof pria donc le gouvernement d'arracher Pouchkine à un milieu dangereux, ainsi qu'à une foule enthousiaste dont les éloges pouvaient lui tourner la tête et lui faire croire qu'il était un grand écrivain, tandis « *qu'il n'est encore que le faible imitateur d'un original très-peu recommandable, lord Byron*[1]. » On voit par la phrase que nous venons de citer quelle fausse opinion Vorontzof et son entourage bureaucratique avaient du talent du grand poëte russe.

A la même époque, Pouchkine avait écrit à ses amis de Moscou une lettre dans laquelle il leur annonçait, en plaisantant, qu'il « prenait des leçons de philosophie auprès d'un pur athée[2]. » Cette lettre fut saisie par la police et envoyée à qui de droit.

Aussi, le comte Nesselrode, dans sa réponse au comte Vorontzof, lui annonce-t-il que, tout en étant d'accord avec lui, il se voit obligé de rayer Pouchkine des rôles du ministère des affaires étrangères et de l'envoyer résider dans sa terre de Mikhaïlovskoé (gouvernement de Pskof). Cette mesure, ajoutait le ministre, était justifiée par l'inconduite du poëte.

Pouchkine quitta Odessa le 30 juillet 1824. Il devait passer par Nicolaïef, Elisabethgrad, Krément-

1. Cette phrase est en français dans l'original.
2. Cet athée était un docteur anglais que Pouchkine avait fréquemment rencontré dans les salons du général-gouverneur.

choug, Tchernigof et Vitebsk, sans s'arrêter en route. Avant son départ d'Odessa, il écrivit ces beaux vers lyriques : *A la mer*.

« Adieu, libre élément ! Pour la dernière fois tu agites tes vagues bleues et tu brilles de ta fière beauté devant moi.

« J'ai entendu pour la dernière fois ton bruit triste plein d'émotions, comme le murmure plaintif d'un ami, ou ses adieux de la dernière heure.

« Limite désirée de mon âme ! Que de fois j'errai sur ton rivage, tranquille, assombri ou fatigué par de secrets desseins !

« Comme j'aimais ton écho, tes bruits étouffés, la voix de l'abîme, le silence du soir, et tes accès capricieux !

« La voile tranquille des pêcheurs, protégée par ton caprice, glisse bravement sur tes sillons, mais tu entres en courroux, et les vaisseaux sont submergés.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Tu m'attendais, tu m'appelais... j'étais fasciné ; mon âme courait vers toi : en proie à une forte passion, je suis resté sur le rivage.

« Que puis-je regretter ? où me diriger ? Un seul objet dans ton immensité eût pu frapper mon âme...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Un rocher, tombeau de la gloire... Là, de grands souvenirs se sont éteints dans le froid sommeil ; là mourut Napoléon.

« C'est là qu'il expira au milieu des tourments. Après lui, et semblable au bruit de la tempête, un autre génie[1], un autre maître de nos pensées, a disparu.

« Il a disparu, pleuré par la liberté, laissant au monde sa couronne. Gronde et bouillonne, ô mer ! il fut ton chantre.

« Il portait ton empreinte, il fut créé par ton âme : comme toi, il fut fort, profond et sombre ; comme toi, il fut indomptable.

« Adieu, mer ! Je n'oublierai jamais ta triomphante

1. Byron.

beauté; longtemps, longtemps j'entendrai ton murmure aux heures du soir.

« C'est dans les forêts et au sein des silencieux déserts, que, rempli de ton image, j'emporterai le souvenir de tes rochers, ton éclat, ton ombre et le langage de tes vagues. »

En faisant ses adieux à la mer, Pouchkine fit en même temps ses adieux à Byron et à son école, et consacra sa dernière chanson au poëte anglais. C'est ainsi qu'il quitta les lieux où, pendant quatre années, il avait vécu et souffert. Ce séjour dans le Midi de la Russie ne fut pas sans profit pour lui. Son génie ardent et emporté avait longtemps tâtonné et cherché sa voie. Cette lutte quotidienne contre la réalité et contre la vie finit par user ce qu'il y avait de trop jeune et d'exagéré en lui; son talent poétique s'était mûri et avait atteint son développement complet.

Pouchkine emportait aussi d'autres souvenirs plus tendres, plus gracieux et plus charmants. On en retrouve des traces dans ses notes et dans sa correspondance. A Odessa comme à Kischénef, il fut aimé par plusieurs femmes du monde. L'impression qu'il en garda dura encore longtemps. Les lettres adressées à quelques-unes d'entre elles prouvent qu'elles avaient su le comprendre et acquérir sur lui un certain empire.

Pouchkine arriva à Mikhaïlovskoé l'âme triste et abattue. L'accueil qui lui fut fait par ses parents, craintifs et effrayés, le découragea encore plus. Ces derniers craignaient pour eux-mêmes et pour leurs autres enfants. Le gouverneur de la province, le marquis de Palucci, avait chargé le maréchal de la noblesse du

district, M. Pestchourof, de proposer au père de Pouchkine de veiller sur la conduite de son fils. Cette nouvelle n'était pas faite pour calmer l'irritation du poëte. Voici ce qu'il écrivait, à ce sujet, à une amie d'Odessa, qu'il appelait : *Belle et bonne princesse :*

« Votre douce amitié aurait pu satisfaire une autre âme moins égoïste que la mienne; mais, quoi qu'il en soit, elle me console de mes tourments et me fortifie contre la rage de l'ennui qui ronge ma stupide existence. Tout ce que j'avais prévu est arrivé. Ma présence au sein de ma famille a redoublé mes chagrins. Le gouvernement a eu l'idée d'offrir à mon père le rôle d'agent et de surveillant. Mon père a eu la faiblesse d'accepter cette mission qui, sous tous les rapports, le place dans une situation très-fausse à mon égard. Ma famille me prédit l'exil et prétend que mon malheur perdra les autres; elle m'accuse de prêcher l'impiété à ma sœur, qui est une créature céleste, et à mon frère, qui est très-gai et très-amusant. Ce qui fait que je passe dans les champs tout le temps que je ne suis pas au lit. Tout ce qui, de loin, me rappelle la mer, m'attriste; le bruit d'une fontaine me fait mal; je crois que je pleurerais de rage en voyant le ciel pur. Quant à mes voisins, je n'en connais encore que très-peu; ils me regardent comme un *Oniéguine*. Ma seule distraction est une bonne vieille que je vois souvent et dont j'écoute les conversations patriarcales pendant que ses filles jouent du Rossini..... »

Mais Pouchkine n'était pas homme à supporter une situation aussi tendue et aussi irritante. Dans la lettre suivante, adressée à un de ses amis de

Pétersbourg, il est beaucoup plus franc et dévoile, dans toute leur attristante brutalité, les scènes qui se passaient dans sa famille.

« Juge de ma situation. Arrivé ici, j'ai été bien accueilli, choyé même....., mais tout cela a vite changé. Mon père, effrayé de mon exil, répétait sans cesse que le même sort l'attendait. Mon caractère emporté m'empêcha de m'expliquer avec lui d'une manière plus franche; je résolus de me taire. Il fit des reproches à mon frère, sous prétexte que je lui enseignais l'impiété, à lui, ainsi qu'à sa sœur. P.....; chargé de me surveiller, a osé offrir à mon père la mission de décacheter ma correspondance, en un mot, d'être mon espion!

« ..... Désireux de sortir de cette situation perplexe, j'arrive chez mon père et lui demande la permission de lui parler avec franchise, pas davantage. Mon père se fâche et se met à crier..... Je remonte à cheval et je pars. Il appelle alors mon frère et lui ordonne de cesser de voir ce monstre, ce fils dénaturé. Mon sang bouillonna lorsque je l'appris. J'arrive chez mon père, je le trouve dans sa chambre à coucher; je lui dis tout ce que j'avais sur le cœur depuis trois mois et je terminai en lui annonçant que je lui parlais pour la dernière fois. Mon père profitant de l'absence de témoins se précipite de son cabinet et dit à tout le monde que je l'avais battu, puis, plus tard, que j'avais voulu le battre..... Je ne veux pas me justifier devant toi, mais quel est son dessein en inventant une accusation criminelle de ce genre..... Les mines de la Sibérie et mon éternel déshonneur?.... Sauve-moi! »

La situation de Pouchkine était en effet très-cri-

tique. Son père n'avait qu'à porter plainte pour aggraver les mesures sévères qui avaient été déjà prises contre lui. Heureusement, des amis intervinrent et le père, voyant les dangers qui pouvaient résulter de la surveillance qu'il avait acceptée, partit pour Pétersbourg avec toute sa famille et donna sa démission.

Pouchkine, resté seul, se rapprocha davantage de cette *bonne vieille voisine* dont il avait parlé dans une de ses lettres, et qui habitait le village de Trigorskoé, non loin de Mikhaïlovskoé. Madame Osipof n'était pas si vieille que le disait Pouchkine. Elle avait deux filles charmantes : Anna et Euphrosine, dont les caractères diamétralement opposés servirent peut-être de type aux deux sœurs du poëme d'*Oniéguine :* Tatiana et Olga. La famille était complétée par de nombreuses cousines; et toute cette charmante colonie de femmes adorait et gâtait Pouchkine. Bien des cœurs battaient en secret pour lui. Le poëte y répondait de son mieux par des vers, des dédicaces, etc. Il causait, riait, s'amusait avec toutes ces jeunes filles, puis, quand il avait fait une bonne provision de gaieté, il retournait à Mikhaïlovskoé qui, seul, fut dans la confidence de ses souffrances, de ses projets, de ses travaux et de ses espérances.

Quelquefois, il était visité dans sa solitude par des amis intimes, tels que : Yazikof, Delvig, Joukovsky, Pletnéef, Viazemsky, Poustchine. Ils lui apportaient des nouvelles de la capitale, et ces vagues échos d'un monde lointain ne faisaient qu'assombrir davantage le poëte. Parfois, il lui prenait des envies de se sauver à l'étranger. Il prépara même un projet de fuite avec le jeune Osipof, qui était étudiant

à Dorpat, mais ce dessein fut bientôt abandonné.

Toute cette agitation impuissante finit cependant par se calmer. Le talent de Pouchkine mûrit et grandit par la souffrance. Il se mit à travailler sérieusement. « Je suis très-isolé, » dit-il dans une lettre, qui nous est restée de lui, *en français*, « la seule voisine que j'allais voir est partie pour Riga et je n'ai, à la lettre, d'autre compagnie que ma vieille et ma tragédie [1] ; celle-ci avance, et j'en suis content. » L'influence du romantisme l'avait amené à étudier la poésie nationale et les contes populaires de son pays. Certains biographes prétendent même qu'il allait à la foire de Pskof, habillé en paysan, se mêler à la foule, pour en observer les mœurs et le langage. « Le soir, » écrivait-il à son frère, « je reste avec ma vieille nourrice Arina et j'écoute des contes; c'est ainsi que je tâche de corriger les défauts de ma maudite éducation. Comme ils sont charmants, ces contes! Chacun d'eux est un poëme. » C'est à la même époque qu'il se mit à étudier Shakespeare. Il le trouve de beaucoup supérieur à Byron. Ce nouveau modèle lui fit faire un pas de plus en avant. Il lui enseigna la manière psychologique de comprendre un drame, de faire parler les personnages, de dessiner les caractères et de tracer des situations. Il lui ouvrit en même temps de nouveaux horizons en lui montrant ce qu'un homme de génie pouvait faire avec ce trésor immense, qu'on appelle la poésie populaire. Aussi, l'admiration de Pouchkine, pour le poëte anglais, fut-elle sans égale : « Quel homme que ce Shakespeare! Je n'en reviens pas, » répétait-il souvent.

1. Allusion à *Boris Godounof*.

C'est dans ce courant d'idées qui l'entraînait vers le passé de son pays, qu'il composa sa fameuse tragédie : *Boris Godounof*. Cette œuvre fut un de ses travaux de prédilection. « Bien que je sois généralement indifférent au succès ou à l'insuccès de mes productions, écrivait-il, j'avoue que l'insuccès de *Boris Godounof* me serait sensible. Comme Montaigne, je puis dire de mon œuvre : *C'est une œuvre de bonne foi*. Cette tragédie, écrite par moi dans une solitude retirée, loin des indifférents, fruit d'études consciencieuses et d'un labeur incessant, m'a donné tout le plaisir dont un écrivain puisse jouir : une vive inspiration, l'intime conviction que j'y ai employé tous mes efforts, et enfin les encouragements d'un petit nombre d'élus.,.. dont j'apprécie les jugements. »

Pouchkine écrivit cette tragédie tout d'une haleine. Il se sentait alors dans toute la maturité de son talent. « Je sais, écrivait-il, que mes forces sont dans tout leur épanouissement ; je sens que je puis créer. » *Boris Godounof* n'était pas seulement le résultat d'une inspiration, libre, créatrice, et enfantant sans efforts ; c'était aussi le fruit de sérieuses études historiques. « L'étude de Shakespeare, de Karamzine et de nos vieux chroniqueurs, disait-il, m'a donné l'idée de ressusciter, sous des formes dramatiques, une des époques les plus émouvantes de notre histoire. J'ai imité Shakespeare dans la libre et large peinture des caractères ; j'ai imité Karamzine dans le développement fécond des événements ; en lisant les chroniques, j'ai tâché de deviner la façon de penser et de parler de cette époque. »

Ce triste épisode de l'histoire russe, qu'on est convenu d'appeler l'*interrègne*, devait surtout le frapper

par ses côtés dramatiques. Boris Godounof, après avoir fait assassiner le jeune tsarévitch Dimitri à Ouglitch, est élu par les boïards et le peuple de Moscou. Il jouit tranquillement du fruit de son crime, et nourrit l'espoir de laisser le trône à son fils. Mais la providence lui suscite un vengeur. Un jeune moine qui s'était réfugié en Lithuanie se fait passer pour le tsarévitch Dimitri. Les Polonais, heureux de trouver une occasion nouvelle de dévaster la Russie, lui offrent le secours de leurs épées. Le faux Dimitri, à la veille de partir à la conquête du trône moscovite, a un dernier entretien avec celle qu'il aime, la fière et ambitieuse Polonaise, Maryna Mniszek.

*Le prétendant.* Est-ce toi ? Est-ce bien toi que je vois, — seule avec moi, dans l'ombre de la nuit? — Comme ce jour ennuyeux a tardé à finir ! — Comme le soleil a tardé à disparaître ! — Comme je t'ai longtemps attendue dans l'obscurité de la nuit !

*Maryna.* Les heures volent, et le temps est précieux. — Je t'ai fixé ce rendez-vous — non pas pour entendre les tendres paroles — d'un amoureux. Les paroles ne sont pas nécessaires. Je crois — que tu m'aimes; écoute : j'ai résolu — d'unir ma destinée à la tienne, qu'elle soit orageuse ou incertaine, — mais, Dimitri, j'ai le droit d'exiger une chose : — Je veux que tu me découvres — les secrètes espérances de ton âme, — tes desseins et même tes appréhensions ; — afin que je puisse, appuyée sur ton bras, — entrer hardiment dans la vie, non pas avec l'aveuglement d'une enfant, — non pas comme l'esclave des frivoles désirs de l'homme, — mais comme ta digne épouse, — comme la digne alliée du tsar de Moscou.

*Le prétendant.* Oh ! permets-moi d'oublier, ne fût-ce que pour une heure, — les soucis et les alarmes de ma destinée ! — Oublie toi-même que tu vois devant toi — le tsarévitch. Maryna ! vois en moi — un amoureux choisi par toi — et heureux par un seul de tes regards. — Oh ! écoute

mon amour qui t'implore ! — Laisse-moi te dire tout ce dont mon cœur est rempli.

*Maryna.* Ce n'est pas le moment, prince : tu perds un temps précieux, — la fidélité de tes partisans se refroidit ; — d'heure en heure le danger et les difficultés augmentent.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Rougis ! n'oublie pas — ta haute et sainte destinée ; — ton rang doit t'être plus cher — que toutes les joies, que toutes les séductions de la vie. — Tu ne peux le comparer à rien d'autre. — Ce n'est pas à un bouillant jeune homme — éperdûment amoureux de ma beauté — que je donne ma main ; — c'est à l'héritier du trône de Moscou, — au tsarévitch, sauvé par la destinée.

*Le prétendant.* Ne me torture pas, adorable Maryna, — ne dis pas que c'est mon rang, et non pas moi — que tu as choisi. Maryna ! tu ne sais pas — comme tu me blesses le cœur. — Comment ! si... ô doute horrible ! — Dis-moi : si le sort aveugle — ne m'avait pas donné une origine royale, — si je n'étais pas le fils d'Ivan, — cet enfant depuis longtemps oublié ! — m'aimerais-tu encore ?

*Maryna.* Dimitri ! tu ne peux pas ne pas l'être ; — je ne pourrais pas en aimer un autre.

*Le prétendant.* Non ! assez : — Je ne veux pas partager avec un mort — la fiancée qui lui appartient : — Non ! c'est feindre trop longtemps, je dirai — toute la vérité ; apprends que ton Dimitri — est depuis longtemps mort et enseveli, et qu'il ne ressuscitera pas : — veux-tu savoir qui je suis ? Je vais te le dire : je suis un pauvre moine — qui, ennuyé de la vie cénobitique, — a nourri de grands projets sous le capuchon. — Voulant étonner le monde, — je finis par me sauver de ma cellule — en Ukraine ; j'appris à manier le cheval et l'épée ; — puis j'apparus au milieu de vous sous le nom de Dimitri, — et je trompai les légers Polonais. — Que répondras-tu, fière Maryna ? — Es-tu contente de mon aveu ? — Pourquoi gardes-tu le silence ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je suis coupable ; dans mon orgueil, — j'ai trompé Dieu et les princes, — j'ai menti à l'univers ; mais ce n'est pas à toi, Maryna — de m'en punir ; je t'ai dit la vérité. — Non, je ne pouvais te tromper. — Tu étais le seul sanctuaire —

devant lequel je ne pouvais pas dissimuler : — l'amour, l'amour jaloux, aveugle, — l'amour seul m'a forcé — à tout t'avouer.

*Maryna.* Pourquoi te vanter, insensé ! — Qui te demandait un aveu ? — Si, vagabond sans nom, — tu as pu tromper merveilleusement deux peuples ; — tu dois au moins — être digne de ton succès — et cacher cet audacieux mensonge — sous le voile d'un mystère profond et éternel. — Puis-je me livrer à toi ? — Puis-je, oubliant mon nom et ma pudeur de jeune fille, — unir mon sort au tien, — lorsque toi-même, tu avoues naïvement ta honte ?

*Le prétendant* (*fièrement*). L'ombre d'Ivan le Terrible m'a légitimé ; — elle a ressuscité Dimitri du tombeau, — elle a agité les peuples autour de moi, — et a marqué Boris comme devant être ma victime. — Je suis tsarévitch. Assez, je rougis — de m'humilier devant une fière Polonaise. — Adieu pour toujours : le jeu sanglant des batailles, l'issue de mes vastes projets, — étoufferont, j'espère, la tristesse de mon amour. — Oh ! comme je te haïrai, — lorsque l'ardeur de cette honteuse passion se sera calmée. — Maintenant je pars, la mort ou la couronne — m'attendent en Russie ; — que je trouve la mort, comme un brave guerrier, sur le champ de bataille, — ou comme un criminel sur l'échafaud, — tu ne seras pas ma compagne, — tu ne partageras pas mon sort ; — mais peut-être regretteras-tu — la destinée qui t'était offerte.

*Maryna.* Et si je dévoilais devant tous — ton audacieuse perfidie ?

*Le prétendant.* Penses-tu que je te craigne ? — Croira-t-on plutôt une jeune Polonaise — que le Tsarévitch russe ? Sache donc — que ni le roi, ni les seigneurs — n'ajoutent aucune foi à la vérité de mes paroles. — Que je sois ou non Dimitri, peu leur importe ! — Pourvu qu'ils aient un prétexte pour faire la guerre ! — Quant à toi, on te forcera à garder le silence. — Adieu !

*Maryna.* Arrête, Tsarévitch ! — Ce n'est plus là le discours d'un enfant, mais d'un homme ; — tes paroles m'ont réconciliée avec toi, prince. — J'oublie ta conduite insensée, — pour ne plus voir en toi que Dimitri. Mais écoute : — le moment est venu ! réveille-toi, ne tarde pas davantage,

— marche avec tes soldats sur Moscou; — balaie le Kremlin, assieds-toi sur le trône; — tu pourras alors faire demander ma main; — mais je prends Dieu à témoin de mon serment: tant que tes pieds — n'auront pas gravi les marches du trône, — tant que tu n'auras pas renversé Godounof, je n'écouterai plus ton amour!

Le prétendant Dimitri marche sur Moscou. Le tsar Boris Godounof, voyant se dresser ce spectre vengeur devant lui, est en proie à de violents remords. La trahison l'entoure. Il meurt; son fils et sa fille sont assassinés par des boyards désireux de se concilier les bonnes grâces du vainqueur.

Cette grande tragédie ne fut pas la seule qu'inspira le poëte anglais à Pouchkine. « Un jour, écrivait-il, qu'à la campagne, je lisais *Lucrèce*, poëme assez faible de Shakespeare, je me demandai ce qui serait arrivé, si Lucrèce avait donné un soufflet à Tarquin?

« ...L'idée me vint de parodier l'histoire et Shakespeare; je ne pus résister à cette double tentation, et en deux matinées j'écrivis *Le comte Nouline*. »

Ce comte revient de Paris, « où il a dépensé dans le tourbillon de la vie — ses immenses revenus. — Ruiné complétement, il retourne à Pétersbourg — avec toute une provision de fracs et de gilets — de chapeaux, d'éventails, de manteaux et de corsets, — d'épingles, de boutons et de lorgnettes — de mouchoirs de couleurs, de bas à jour; — avec le livre ennuyeux de Guizot — le nouveau roman de Walter-Scott — les bons mots de la cour de Paris — la dernière chanson de Béranger — les motifs de Rossini, etc., etc. »

En arrivant près d'un village, qui appartenait à un Nemrod russe, sa voiture se brise et il est forcé de

s'arrêter au château. Heureusement pour lui, le mari est parti pour la chasse, et la jeune châtelaine qui s'ennuyait dans sa solitude est enchantée de lui offrir l'hospitalité. A table, on parle de Paris, du grand Talma, de d'Arlincourt et de Lamartine, des modes, des vaudevilles en vogue, etc. Puis on se retire, chacun dans sa chambre. Le comte ne peut pas s'endormir; le frais et gracieux visage de la maîtresse du château voltige devant ses yeux et l'obsède: « Revêtu d'une robe de chambre aux couleurs éclatantes — renversant une chaise dans l'obscurité, — et espérant une douce récompense, il se dirige, nouveau Tarquin, — vers cette Lucrèce, prêt à tout oser..... »

Le comte amoureux erre dans l'obscurité: « — Il marche à tâtons. En proie à d'ardents désirs, il ne respire qu'avec peine; — il tremble, que le plancher ne crie sous ses pas. Bientôt il arrive — près de la porte tant désirée, et en presse légèrement le bouton de cuivre; — la porte cède doucement. Il regarde : la lampe ne jette plus qu'un faible éclat — et éclaire de ses pâles reflets la chambre à coucher; — la châtelaine dort tranquillement — ou feint de dormir. »

Le comte se jette à genoux, lui fait d'éloquents aveux, et ose déjà porter sur elle une main audacieuse. Natascha (ainsi s'appelait la dame) se réveille, « pleine d'une noble colère, et d'une loyale fierté — peut-être même effrayée; — elle donne à ce Tarquin un soufflet — oui! oui! un soufflet! et encore quel soufflet! »

Pour comble de malheur, la femme de chambre et le chien viennent lui prêter renfort. L'infortuné Nouline est obligé de battre en retraite. Le lendemain, au thé du matin, sa cruelle ennemie cause

avec lui comme si rien ne s'était passé. Le comte, oubliant sa mésaventure, est prêt à s'enflammer de nouveau, lorsqu'entre le mari.... Le seul parti qui lui restait à prendre était de s'en aller; c'est ce qu'il fit. Natascha raconta à son mari et à tout le voisinage les infortunes de ce nouveau Tarquin. Le mari s'en fâcha, « mais, » ajoute ironiquement Pouchkine — « leur voisin, Lidine, propriétaire de vingt-trois ans, en rit fort. »

A l'époque dont nous parlons, Pouchkine paraissait s'être complétement réconcilié avec la réalité. Son ardeur pour le travail était infatigable. Après Shakespeare, il étudia et commenta les Annales de Tacite et l'Alcoran de Mahomet. Il se mit aussi à rédiger ses Mémoires. Il semblait avoir oublié ses espérances ainsi que le monde extérieur. Mais, hélas! c'est en vain qu'il écrivait : « Le poëte n'est pas fait pour une vie agitée — ni pour le gain, ni pour les batailles. — Nous sommes nés pour l'inspiration, — les sons harmonieux et la prière. » La révolte qui éclata le 14 décembre 1825 à Pétersbourg vint le surprendre comme un coup de foudre. Il se trouvait alors chez ses charmantes voisines de Trigorskoé, lorsqu'une estafette apporta cette terrible nouvelle. Pouchkine pâlit étrangement, et partit sur-le-champ pour Mikhaïlovskoé. Il ne put dormir toute la nuit. La fièvre le brûlait : il aurait voulu avoir des détails plus précis, et se trouver au milieu de ceux qui avaient toutes ses sympathies. Le lendemain matin, il prit la poste et partit dans la direction de Pétersbourg. Mais, avant même d'arriver au premier relai, il changea d'avis et

revint sur ses pas. Il apprit bientôt l'issue fatale de la révolte. Comme il comptait de nombreux amis qui avaient pris part à la conspiration, il dut songer à sa propre sécurité. Il brûla ses Mémoires qu'il avait commencés, ainsi que tous les papiers qui auraient pu le compromettre, et se renferma dans le plus profond silence. Il n'éprouvait plus, du reste, la même ardeur qu'autrefois pour les idées révolutionnaires.

La terreur s'abattait sur toute la Russie. Le nombre des arrestations augmentait de plus en plus. Pouchkine perdit beaucoup d'amis ; ceux qui furent assez heureux pour échapper à la catastrophe durent songer à eux-mêmes. Le poëte se vit oublié et isolé. Il écrivait alors à Delvig : « C'est avec grand'peine que tu m'écris; et je ne comprends rien à ta lettre. Figure-toi que je ne sais rien dans mon désert ; j'ai cessé toute correspondance, et tu m'écris comme si nous nous étions vus la veille. Je ne suis mêlé à aucune affaire, et si le gouvernement avait le loisir de s'occuper de moi, il pourrait le faire facilement. Mais j'ai honte de demander quelque chose, surtout maintenant ; mes opinions sont connues. Persécuté depuis six ans, renvoyé du service, exilé dans un village isolé pour deux lignes d'une lettre qui a été saisie, je ne pouvais naturellement être bien disposé à l'égard du défunt empereur, bien que j'aie toujours rendu justice à ses vrais mérites; mais je n'ai jamais prêché la révolution. Au contraire. La classe des écrivains, comme le fait remarquer Alfiéri, préfère la contemplation à la réalité. Si le 14 décembre a prouvé le contraire, c'est qu'il y a là une cause toute particulière. Quoi qu'il en soit, je désirerais me réconcilier franchement et complétement avec le gouvernement, et cela dépend natu-

rellement de lui seul. Dans ce désir, il y a, de mon côté, plus de raison que de fierté. C'est avec impatience que j'attends des nouvelles du sort réservé aux malheureux, ainsi que des détails sur la révolte. Je crois fermement à la générosité du jeune empereur. Ne soyons ni superstitieux, ni pleins de partialité, comme les tragiques français; ayons sur la tragédie les opinions de Shakespeare. Adieu. »

Delvig, Joukovsky, les amis et connaissances du poëte approuvèrent complétement son idée, et lui firent savoir les formalités qu'il devait remplir pour obtenir sa liberté. En conséquence, Pouchkine adressa à l'empereur Nicolas une requête qu'il lui fit parvenir par l'intermédiaire du gouverneur de Pskof. A cette requête était annexé un document écrit de la main du poëte, et dont voici la teneur :

« Je soussigné m'engage à ne faire désormais partie d'aucune société secrète, quel que soit son nom; je certifie en outre que je n'ai jamais appartenu ni n'appartiens à une société secrète, et que *je n'ai jamais connu leur existence.* » (11 mai 1826.)

La demande de Pouchkine fut envoyée à l'empereur par le marquis de Palucci qui y ajouta un certificat de bonne conduite. La cour était alors à Moscou, pour la cérémonie du couronnement. Sur la fin d'août, le gouverneur de Pskof reçut du chef d'état-major de l'empereur, le baron Dibitch, l'ordre d'envoyer Pouchkine à Moscou. En septembre, une estafette vint apporter cet ordre au poëte. Il partit immédiatement accompagné d'un courrier. « J'espère, » écrit en route Pouchkine à madame Osipof, « que mon départ précipité avec le courrier vous a étonnée autant que moi. Du reste, vous le savez, rien ne se fait sans

estafette; on me l'a donnée pour ma sécurité. Et puis, après la lettre charmante que m'a écrite le baron Dibitch, je n'ai qu'à m'enorgueillir. Je vais à Moscou, où je compte arriver le 8 courant; et, une fois libre, je reviendrai au plus vite à Trigorskoé, auquel mon cœur sera toujours attaché. »

Pouchkine, à son arrivée à Moscou, fut présenté à l'empereur Nicolas, avec lequel il eut une franche et sincère explication. L'empereur leva son exil, et lui permit de séjourner à Moscou ainsi qu'à Pétersbourg. Dans la même audience, faisant allusion à quelques épigrammes assez libres qu'il avait composées, il lui dit « qu'il serait désormais son censeur. » On prétend que le soir du même jour, l'empereur, parlant de Pouchkine au comte Bloudof, lui aurait dit : « Je viens de causer avec l'homme le plus spirituel de toute la Russie. »

Pouchkine se lança de nouveau dans le monde, avec d'autant plus d'ardeur, que son âme longtemps retenue captive avait soif de plaisirs. Il retrouva ses anciens amis, fit de nouvelles liaisons; enivré de gloire, et affolé de jouissances, il ne songea qu'à satisfaire ses passions excitées. Son inspiration poétique se ressentit de ces longues insomnies, de ces nuits passées au jeu, à la table ou dans les salons. Mais ce n'était plus le jeune homme d'autrefois, ardent et plein d'illusions. Le plaisir n'avait plus pour lui l'attrait de la nouveauté, de la curiosité; c'était un enivrement volontaire, furieux, excité. Il passait des distractions les plus bruyantes à l'ennui que donne la satiété; parfois le dégoût qu'il éprouvait allait jusqu'au mépris de lui-même. « Le bruit et l'agitation de la vie pétersbourgeoise, »

écrivait-il à Trigorskoé, « me deviennent de plus en plus insupportables. Je préfère votre beau jardin, et les rives charmantes de la Sorota; vous voyez donc, chère dame, que j'ai encore des dispositions poétiques, malgré la vie prosaïque que je mène. »

Cette vie agitée, le désenchantement et l'amertume qui en étaient la conséquence devaient influer sur le talent créateur de Pouchkine. Il sent que la muse de l'inspiration le fuit, il regrette sa belle jeunesse, il désire la mort :

« Je vois mes années perdues dans l'indolence, dans des fêtes bruyantes, — dans la folie d'une liberté funeste, — dans la servitude, dans la pauvreté, et dans les contrées lointaines ! — J'entends de nouveau mes amis m'inviter traîtreusement — aux amusements de Bacchus et de la déesse de Chypre. — Une froide lumière me blesse au cœur. — Je suis sans consolation... Devant moi — se lèvent doucement deux jeunes fantômes, — deux ombres charmantes, deux anges — qui me furent autrefois donnés par le destin. — Tous deux avec leurs ailes et leurs glaives flamboyants — me gardent et se vengent de moi. — Tous deux me parlent dans une langue morte — des mystères de l'éternité et du tombeau[1]. »

Le milieu dans lequel vivait Pouchkine était bien fait pour le décourager; il le crut changé; c'était bien plutôt lui qui était tout autre. Le monde lui demandait une réponse aux questions et aux aspirations nouvelles qui l'agitaient. Le poëte ne voulut pas répondre; le rôle de prédicateur le séduisait peu. Mécontent de lui-même et des autres, il devint de plus en plus étranger à la vie morale

1. Annenkof voit ici une allusion à deux femmes que le poëte aurait aimées lors de son séjour à Odessa.

du milieu qui l'entourait. Les efforts qu'il fit pour s'en rapprocher ne réussirent pas. Désormais il leur fut impossible de se comprendre. Pouchkine prétendait que le but de la poésie devait être de poursuivre un idéal élevé et inaccessible. Dans un dialogue entre le poëte et la foule, il s'écrie :

« Silence, peuple insensé, ouvrier, esclave du besoin et du travail ! — ton murmure insolent m'est insupportable. — Tu es un ver de terre, et non un fils du ciel ; — tu ne cherches que profits, tu estimerais — au poids l'Apollon du Belvédère. — Car tu n'en vois pas l'utilité. — Ce dieu est de marbre... eh bien ! — tu lui préfères un pot de grès, — car du moins tu peux y faire cuire des aliments.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Retirez-vous !... qu'a à faire — avec vous le paisible poëte ? — Endurcissez-vous hardiment dans la corruption : — la voix de la lyre ne vous réveillera pas... »

Et dans d'autres strophes, il dit en parlant du poëte :

« ... Mais lorsque le son divin — a touché sa fine oreille, — l'âme du poëte tressaille, — semblable à un aigle qui se réveille. — Il s'ennuie au milieu des plaisirs du monde..... Il s'enfuit, sauvage et austère, — rempli de sons et d'agitation, — sur le rivage des vagues désertes... »

Après avoir achevé *Poltava*, poëme consacré à la louange de Pierre le Grand, Pouchkine s'enfuit à la campagne; il avait besoin de respirer un peu. Il profita de ce repos momentané pour continuer son *Oniéguine*. Mais, obligé de revenir à Pétersbourg, il ne tarda pas à retomber dans un profond abatte-

ment moral. C'est dans cette situation de découragement qu'il écrivit ces stances célèbres :

« Que j'erre le long des rues bruyantes, — que j'entre dans les temples habités par la foule, — que je m'assoie au milieu de jeunes fous, — je me laisse aller à mes rêves.

« Je me dis : les années fuient, — tous, tant que nous sommes, — nous descendrons sous les voûtes éternelles, — et l'heure de quelqu'un de nous est déjà proche.

« Si je contemple le chêne isolé, — je pense : le patriarche des forêts — vivra encore après moi, — comme il a survécu à mes pères.

« Si je caresse un joli enfant, — je pense : Adieu ! — je te cède la place : — c'est à moi de me faner, c'est à toi de fleurir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Et, bien que mon corps insensible — puisse pourrir partout ; — je voudrais être enseveli — le plus près possible de mon beau pays natal.

« Alors, que les enfants jouent — à l'entrée de mon tombeau ! — et que la nature indifférente — rayonne de sa beauté éternelle ! »

Ces strophes pleines de tristesse ne nous donnent que trop le diapason du moral de Pouchkine. Depuis quelque temps, en effet, il pensait à la mort. Hélas ! il ne savait pas qu'elle était si proche ! En 1830, le bruit se répandit, parmi ceux qui le connaissaient, qu'il allait se marier. Il était en effet fiancé avec mademoiselle Nathalie Gontcharof. La même année, il se rendit à Boldino, village du gouvernement de Nijni-Novgorod, qui appartenait à son père. Le choléra qui régnait aux environs l'obligea d'y rester plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu. Il en profita pour travailler. La solitude des champs lui rendit son inspiration. — « Je vais te commu-

niquer un secret, » dit-il dans une lettre à un de ses amis. — « J'écris comme jamais je n'ai écrit. J'ai rapporté de Boldino les deux derniers chapitres d'*Oniéguine* qui sont prêts à paraître; une nouvelle : *La petite maison de Kolomno;* quelques scènes dramatiques : *Le chevalier avare*, *Mozart et Saliéri*, le *Festin pendant le choléra* et *Don Juan*. J'ai en outre fait plus de trente petites poésies. Ce n'est pas tout : j'ai écrit en prose (*Garde-moi le secret!*) cinq nouvelles. »

A ses vieux amis de Trigorskoé qui lui envoyaient leurs compliments et leurs souhaits à l'occasion de son prochain mariage, il répondait : « Une âme noble et désintéressée peut seule comprendre le bonheur ; mais le bonheur.... c'est un grand *peut-être*, comme disait Rabelais en parlant du paradis ou de l'éternité. Je suis athée en fait de bonheur, je n'y crois pas ; ce n'est qu'auprès de mes bons et vieux amis que je me sens ébranler dans mon incrédulité. »

Le mariage de Pouchkine eut lieu en février 1831. L'année suivante, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, avec un traitement annuel de cinq mille roubles.

Le talent créateur de Pouchkine se ressentit vivement de son nouveau genre de vie. Ses travaux officiels, les soucis de la vie de famille ainsi que les inquiétudes que lui donnaient les affaires de son père — tout cela était peu fait pour entretenir et raviver en lui le feu sacré de l'inspiration. Ses facultés poétiques faiblissaient : il devenait l'écrivain qui travaille à tant la page. C'est de cette époque que datent ses principaux ouvrages en prose : la *Fille du capitaine;* l'*Histoire de la révolte de Pougastchef;* et son

conte fantastique, la *Dame de pique*. La *Fille du capitaine* est un épisode emprunté à la fameuse révolte de Pougastchef. La scène se passe sur les frontières de l'Europe et de l'Asie, au delà d'Orenbourg, dans une microscopique forteresse qui n'a pour toute défense qu'un fossé, un retranchement et un antique canon de bronze. Le vieux commandant, Ivan Mironof, fait faire l'exercice, en robe de chambre, à des invalides. Sa femme mène tout à sa guise chez elle comme dans la forteresse. Il y a aussi le vieux lieutenant Ivan, qui obéit plutôt à la femme qu'au mari, et qui passe son temps à faire sécher des champignons. Deux jeunes officiers, Grinef, le héros du roman, et Schvabrine, se disputent la main de la fille du commandant. Sur ces entrefaites, arrive le célèbre Pougastchef, qui, avec ses bandes de Cosaques et de Baschkirs, attaque la forteresse et la prend d'assaut. Le commandant Mironof et son lieutenant Ivan sont pendus. Schvabrine passe à l'ennemi. Grinef, après bien des aventures, parvient à épouser la fille de Mironof.

Les détails du roman se rapprochent de la vérité; l'intrigue et le côté épisodique sont animés et excitent l'intérêt. Le portrait de Pougastchef est assez vivement saisi.

L'*Histoire de la révolte de Pougastchef* plut davantage. Ce n'était plus le style emphatique et les périphrases recherchées de Karamzine. Aussi, Pouchkine, comme récompense, fut nommé en 1833 chambellan de Sa Majesté, et reçut vingt mille roubles assignats. Sa situation matérielle s'améliorait; il pouvait désormais envisager l'avenir sans crainte. Mais le mal moral dont il souffrait allait en grandissant. Cette belle jeunesse, pleine de séve et de vigueur, toute

luxuriante et passionnée, dans laquelle il avait tant produit, avait disparu pour toujours. La flamme poétique était éteinte. Le marasme et le découragement remplissaient son âme, et ses relations de famille ne pouvaient guère le consoler.

Son père était incapable de gérer ses biens. Il fut obligé d'administrer lui-même Boldino. « Vous ne pouvez vous imaginer, écrivait-il à madame Osipof en 1835, comme cette administration me pèse! Il me faut sauver Boldino, ne fût-ce que pour Olga et Léon, qui n'auraient pour unique perspective que la mendicité, ou au moins la pauvreté. Moi-même je ne suis pas riche, j'ai une famille que je dois protéger. J'ai pris cette terre qui ne me rapporte que des tracas et des ennuis. Mes parents ignorent qu'ils sont à deux pas de la ruine; s'ils pouvaient se résoudre à habiter Mikhaïlovskoé, les choses n'en iraient que mieux, mais cela ne se fera pas. »

Le père de Pouchkine, habitué à mener grand train et ne pouvant se faire à l'économie, ne voulait pas quitter Pétersbourg. Boldino, par suite de son esprit de dissipation, était grevé d'hypothèques; et il accusait son fils de le voler.

Cette situation désagréable assombrissait de plus en plus l'âme de notre poëte. Voici sa dernière lettre à madame Osipof (1836) : « Je suis ébranlé et vis dans une perpétuelle irritation. Croyez-moi, la vie, quelque *agréable habitude* qu'elle soit, renferme assez d'amertume pour finir par dégoûter. Le monde n'est plus pour moi qu'une sale et boueuse ornière. Je n'aime plus que Trigorskoé. »

C'est à cette époque qu'il fonda le *Contemporain*, revue de critique littéraire. Pouchkine avait toujours

eu maille à partir avec la presse. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de sa polémique avec plusieurs de ses amis. Lors de sa réapparition dans le monde, après un long exil, il se trouva en désaccord avec les opinions et les tendances de la société. Toutes les écoles le rejetèrent. Il avait conservé ses goûts d'autrefois, mais les idées avaient marché depuis. Pouchkine traitait avec le plus grand dédain ces critiques qui se posaient en arbitres du bon goût. A ses yeux, la littérature ne pouvait appartenir qu'à un petit cercle de privilégiés et devait s'isoler de la masse du public. C'est ainsi que dans un de ses sonnets intitulé : *Au poëte*, il dit :

« Poëte, ne fais aucun cas de l'amour des masses, — le bruit éphémère de leurs louanges enthousiastes passe vite, — tu entendras l'opinion du sot et le rire de la foule refroidie ; — mais reste ferme, tranquille, et inabordable.

« Tu es roi ; vis seul. Suis la voie libre — où t'entraîne ton esprit indépendant, — en perfectionnant les fruits de tes chères rêveries, — et sans demander de récompense pour tes nobles exploits.

« Cette récompense, tu la trouveras en toi-même. Tu es ton propre juge, — tu sais apprécier ton œuvre plus sévèrement que les autres ; — en es-tu satisfait, artiste exigeant ?

« Oui ? eh bien ! laisse la foule te critiquer, — se moquer de l'autel où brûle ton feu sacré, — et dans sa vivacité enfantine, ébranler ton trépied. »

C'est ainsi qu'en fondant le *Contemporain*, Pouchkine voulait rendre à la littérature et à la critique leur ancien prestige. Mais son projet ne réussit pas. Le 27 janvier 1837, il était mortellement blessé dans une rencontre avec le baron Georges Heckeren-Dantès.

Le célèbre Joukovsky, qui avait toujours été son

ami, fut chargé d'écrire cette triste nouvelle à son père. Sa lettre est un peu longue, mais on nous saura gré des détails qu'elle renferme sur les derniers moments du poëte bien-aimé de la Russie.

« ... Mercredi 27, j'allai voir, à dix heures du soir, le prince Viazemsky. Là j'appris que la princesse et lui étaient chez les Pouchkine. Valouief, que je rencontrai, me dit : « Avez-vous « reçu le billet de la princesse ? Il y a longtemps qu'on vous « cherche ; allez chez Pouchkine, il expire. » Terrifié par cette nouvelle, je courus à la demeure du poëte. Dans l'antichambre, près de la porte de son cabinet, je trouvai les docteurs Arendt et Spasky, le prince Viazemsky et le prince Métchersky. Je leur demandai des nouvelles du blessé. Arendt me répondit : « Cela va mal, il est condamné. » On me raconta qu'à six heures du soir Pouchkine avait été ramené chez lui, dans un état désespéré, par son témoin, le lieutenant-colonel Danzas, son camarade de lycée. Le valet de chambre le porta dans ses bras et monta les escaliers. Pouchkine lui dit : « Tu es triste de me porter. » Quand il fut dans son cabinet, il se fit donner du linge propre, se déshabilla et se coucha sur le canapé. Au même moment, sa femme, qui ne savait rien encore, voulut entrer. Il cria à haute voix : *N'entrez pas, il y a du monde chez moi* [1]. Il avait peur de l'effrayer ; et elle n'entra que quand il fut mis au lit. On envoya quérir des médecins. On ne trouva pas Arendt ; c'est alors que Sholtz et Zadler arrivèrent. « Cela va mal, » dit-il, en tendant la main à Sholtz. Ils l'examinèrent, et Zadler alla chercher les instruments nécessaires. Resté seul avec Sholtz, Pouchkine lui demanda : « Que pensez-vous de « mon état ? soyez franc. — Je ne puis vous cacher que « vous êtes en danger. — Dites plutôt que je vais mou- « rir. — Je dois vous avouer que j'en ai peur ; mais at- « tendons l'avis d'Arendt et de Salomon, qu'on a envoyé « chercher. — *Je vous remercie ; vous avez agi en hon- « nête homme envers moi,* » dit Pouchkine. Puis il se tut,

1. Tous les mots en *italiques* dans cette lettre sont en français dans l'original.

s'essuya le front, et ajouta : « *Il faut que j'arrange ma mai-*
« *son.* — Ne désirez-vous pas voir quelqu'un de vos pro-
« ches ? » lui demanda Sholtz. — « Adieu, amis ! » dit Pouchkine, en regardant sa bibliothèque. A qui faisait-il ses adieux ? était-ce aux morts ou aux vivants ? je n'en sais rien. Au bout d'un moment, il demanda : « Pensez-vous qu'il
« ne me reste pas même une heure à vivre ? — Oh ! non !
« mais je croyais qu'il vous serait agréable de voir quel-
« qu'un des vôtres. Mr. Pletnéef est ici. — Bien ! mais
« je désirerais voir aussi Joukovsky. Donnez-moi de l'eau,
« j'étouffe. » Sholtz lui tâta le pouls ; la main était froide, les pulsations faibles et précipitées ; il sortit et m'envoya chercher. Je n'étais pas alors à la maison, et ne fus pas averti. C'est alors qu'arrivèrent Zadler et Salomon. Sholtz quitta le malade, qui lui serra tendrement la main, sans rien dire. Arendt entra. Il ne lui fallut qu'un coup d'œil pour voir qu'il n'y avait plus d'espoir. On mit au malade des compresses de glace sur l'estomac, et on lui donna un breuvage froid. Le résultat fut heureux, car le malade eut un peu plus de tranquillité. Au moment où Arendt se préparait à partir, il lui dit : « Demandez à l'Empereur qu'il veuille
« bien me pardonner... » Spasky, son docteur ordinaire, resta avec lui et s'efforça de le rassurer sur son état. Mais Pouchkine ne pensait en ce moment qu'à sa femme : « Ne lui
« donnez pas de vaines espérances, dit-il, ne lui cachez pas
« mon état ; elle ne sait pas feindre, vous ne l'ignorez pas.
« Du reste, faites ce que vous voulez, je consens et je suis
« prêt à tout. » Il avait alors autour de lui le prince Viazemsky, la princesse, Tourguénief, le comte Vielgorsky et moi. La princesse ne quittait pas madame Pouchkine, qui se trouvait dans un état impossible à décrire... La veille de sa mort, il avait reçu un billet d'invitation pour assister à l'enterrement du fils de Gretch : « Si vous voyez Gretch, dit-il à Spasky, saluez-le de ma part et dites-lui que je prends
« une vive part à la perte qu'il vient de faire. » Le matin, il reçut les derniers sacrements. Puis il fut pris de douleurs horribles à l'estomac. Quand cet accès fut passé, il dit à Spasky : « Appelez ma femme ! » Je ne te décrirai pas le spectacle de ces adieux déchirants. Sur sa demande, on lui amena aussi ses enfants qui étaient à moitié endormis. « Qui

« est ici? » demanda-t-il ensuite. On lui répondit que c'était Viazemsky et moi. Il m'appela et me dit: « Répète à « l'Empereur que je regrette de mourir; j'aurais été tout à « lui. Dis-lui que je souhaite qu'il vive longtemps, et que je « désire que son fils et la Russie le rendent heureux. Il fit ses adieux à Viazemsky et à Tourguénief. Quand ce dernier s'approcha, il le regarda deux fois fixement et lui serra la main, en prononçant ce mot: « A Karamzine!... » Le lendemain, j'étais à son chevet avec le comte Vielgorsky et Tourguénief. Dahl lui tenait la main. Pouchkine lui dit: « Voyons!... soulève-moi! allons!... plus haut!... plus « haut! allons! » — Puis, revenant à lui, il ajouta: « Il me « semblait que je grimpais avec toi sur ces livres et sur ces « rayons, et la tête me tournait. » Quelques minutes après, il chercha la main de Dahl, et l'ayant trouvée: « Allons! je « t'en prie, ensemble! » Dahl, sur ses instances, le prit sous les bras et le souleva; tout à coup, comme s'il se réveillait, il ouvrit les yeux, son visage rayonna, et il prononça ces mots: « Ma vie est finie! » Dahl, qui n'avait pas bien entendu, répondit: « Mais oui, nous te l'avons rendue! — « Ma vie est finie! » répéta-t-il d'une voix claire. « Je ne « puis respirer! j'étouffe! » Voilà quelles furent ses dernières paroles. « Tout est fini! » me dit Dahl... Nous restâmes longtemps penchés sur lui, silencieux, sans bouger, sans oser violer les secrets de la mort qui s'accomplissaient devant nous, dans toute leur sainteté attendrissante. Lorsque tous furent sortis, je m'assis à ses côtés, et je contemplai longtemps son visage. Sa tête était un peu inclinée; ses mains, qu'agitait encore quelques minutes auparavant un frisson nerveux, étaient paisiblement étendues, comme si elles reposaient après un long travail. Mais ce qu'il m'est impossible de rendre, c'est l'expression de sa figure. Elle m'était à la fois nouvelle et connue. Ce n'était ni le sommeil ni le calme; je n'y apercevais non plus ni l'expression spirituelle qui, autrefois, était si habituelle à son visage, ni un sentiment poétique! on y lisait le développement d'une pensée grave et étonnante; cela ressemblait à une vision, à une perception entière, profonde et radieuse. En le contemplant, je voulais lui demander: « Que vois-tu, ami? » Et que m'aurait-il répondu, s'il avait pu alors revenir à la vie?

Voilà de ces minutes dans notre existence qu'on peut appeler vraiment grandes ! J'ai pu voir en ce moment le visage de la mort elle-même, — visage divin, mystérieux et sans voile. Quel sceau elle a gravé sur sa figure ! et comme elle a exprimé en lui d'une manière étonnante son mystère et le sien !... »

Pouchkine fut enseveli au monastère de l'Assomption, à Sviatogor, distant de quelques verstes du village de Mikhaïlovskoé. Quelques années auparavant, il s'y était acheté un terrain non loin du tombeau de sa mère.

En lisant cette lettre de Joukovsky, on se rappelle involontairement les strophes dans lesquelles Pouchkine pleurait la mort de Lenskoï[1].

« Mes amis, vous regrettez ce poëte — mort dans la fleur des espérances joyeuses, — sans les avoir réalisées pour le monde, — et à peine sorti des vêtements de l'enfance. — Où est cette ardente agitation ? — où sont ces nobles aspirations, — ces sentiments jeunes, — élevés, tendres et hardis ? — où sont ces impétueux désirs de l'amour, — la soif de l'étude et du travail, — la crainte du vice et de la honte, — et vous, heureuses rêveries, — vous, fantômes d'une vie non terrestre, — vous, rêves de la sainte poésie !

« Peut-être était-il né pour le bien — et même pour la gloire ; — sa lyre maintenant silencieuse — pouvait faire entendre un son retentissant, perpétuel. — Il pouvait gravir les échelons élevés du monde, — son ombre souffreteuse — a peut-être emporté avec elle — un saint mystère ; et sa voix — vivifiante est perdue pour nous. — L'hymne des temps et la bénédiction des peuples — ne dépasseront pas pour lui la limite du tombeau.

« Peut-être aussi, le poëte — devait avoir un sort ordinaire. — Sa jeunesse aurait passé : — l'ardeur de son âme se serait refroidie. — Il aurait beaucoup changé ; — il aurait

1. Héros du poëme d'*Oniéguine.*

dit adieu aux muses, il se serait marié ; — il aurait vécu à la campagne, heureux et cocu, — et porté une robe de chambre ; — il aurait attrapé la goutte à quarante ans, — bu, mangé, engraissé ; il se serait ennuyé ; — et enfin — serait mort dans son lit, entouré d'enfants, — de femmes plaintives et de médecins. »

Ces strophes font suffisamment voir avec quels yeux Pouchkine envisageait l'avenir réservé au poëte[1]. Le désenchantement, la fatigue de vivre, — telle fut sa situation morale pendant ses dernières années. « Il m'arriva de voir Pouchkine, écrit Tourguénief dans ses mémoires, — quelques jours avant sa mort, à une matinée musicale dans le salon d'Engelhardt. Il était appuyé contre la porte, et, les mains croisées sur sa vaste poitrine, il regardait tout autour de lui d'un air mécontent. Je me rappelle son visage petit, hâlé, ses lèvres africaines, ses grands favoris, ses yeux d'un jaune sombre, son front élevé presque sans sourcils et ses cheveux frisés... Il jeta sur moi un regard rapide ; le laisser-aller avec lequel je le considérai parut lui être désagréable ; il haussa les épaules d'un air contrarié ; il semblait être de mauvaise humeur et quitta sa place. Quelques jours après, je le revis couché dans la tombe, et involontairement je répétai ces vers :

« Il était couché, immobile... et l'expression de sa figure était étrange et fatiguée[2]. »

1. Pouchkine, par suite d'un oubli inexplicable, n'a pas encore sa statue, contrairement à plusieurs autres écrivains qui furent ses contemporains. Ce n'est qu'aujourd'hui qu'il est sérieusement question de lui élever un monument.

2. Vers du poëme d'*Oniéguine*.

Pouchkine, par l'originalité et la force de son talent, eut une immense influence sur la littérature de son époque. *Oniéguine* fut son chef-d'œuvre. A son apparition, les classiques poussèrent des cris d'effroi et se voilèrent la face. Jamais, en effet, on n'avait vu tant de légèreté dans le rhythme, dans le ton; tant d'aisance, de facilité et de variété dans le style, qui va du grave au doux, du tendre au plaisant. Les premiers chapitres de ce roman furent écrits en Bessarabie. L'influence de Byron se fait encore sentir sur la forme. Comme le poëte anglais, Pouchkine manie, en se jouant, tous les genres. Les situations se mêlent, s'enchevêtrent, sans qu'on y aperçoive la moindre trace de travail. Il saute d'un sujet à un autre; d'une scène sentimentale il passe à des digressions où il parle de lui-même, de ses contemporains, de ses adversaires. Il abandonne un motif passionné ou dramatique, pour se moquer de l'amour, de l'éducation, de la poésie, de la critique. A propos d'un beau paysage, il raille la poésie classique, imite son emphase, puis tout finit par un trait satirique. Par son scepticisme de dandy, sa négligence pleine de grâce et l'allure facile de son vers, il a un air de parenté avec A. de Musset.

Oniéguine est son héros, c'est le type qu'il caresse avec le plus de soin. Il reflète les impressions du poëte et certains traits de son caractère. A l'apparition des premiers chapitres du poëme, les amis de Pouchkine le complimentèrent à l'envi sur l'habileté avec laquelle il avait su imiter le *Don Juan* de Byron. Le poëte se fâcha et se mit à leur démontrer leur erreur. « Ne crois pas Raïevsky, écrit-il à un de ses amis : — il s'attendait à ce que je fisse du ro-

mantisme, et n'ayant trouvé que de la satire et du cynisme, il a été dérouté. » Il n'en est pas moins vrai que le plan et le type principal de son roman lui furent inspirés par la lecture de Byron. Mais, quoiqu'on en ait dit, Oniéguine n'est pas une copie : c'est un Don Juan si l'on veut, mais un Don Juan foncièrement *russe*, — produit de la société et des mœurs de l'époque, engendré par la maladie morale dont souffrait la génération contemporaine, c'est-à-dire, le désenchantement, la sécheresse et le vide de l'âme. Oniéguine est un mondain blasé, un viveur fatigué, sur lequel les saines émotions n'ont plus de prise. Il n'a pas le courage de lutter ni d'employer ses forces et sa jeune énergie à une œuvre grande et bonne. Il se laisse entraîner par le courant sans vouloir le remonter : son éducation était celle de tous les jeunes gens de l'époque.

« Il possédait l'heureux talent — d'effleurer légèrement — tous les sujets de conversation, — de garder le silence dans une grave discussion — avec la mine savante d'un connaisseur, — et de faire sourire les dames — par un feu d'épigrammes inattendues.

« Le latin, maintenant, n'est plus à la mode ; — mais à vrai dire — il possédait assez cette langue — pour pouvoir déchiffrer une épigramme, — parler de Juvénal, — mettre au bas d'une lettre *Vale ;* — il se rappelait, bien que vaguement — deux vers de l'Enéide. — Il n'avait guère l'envie — de fouiller dans la poussière chronologique des temps, ni d'étudier — la description de la terre ; mais il avait conservé dans sa mémoire — les anecdotes d'autrefois — depuis Romulus jusqu'à nos jours...

« Mais ce en quoi il était un vrai génie, — ce qu'il savait le mieux, — ce qui fut depuis son enfance — l'objet de ses études et de son bonheur, — ce qui occupait tout le jour

— son ennuyeuse indolence, — c'était la science de l'amour... »

Voilà pour son éducation ; voyons maintenant son caractère :

« Comme il sut feindre de bonne heure, — cacher ses espérances, faire le jaloux, — dissimuler, en imposer, — faire le sombre, le mélancolique, — paraître fier et soumis, — attentif et indifférent ! — Comme il avait l'air ennuyé et fatigué, — ou ardent et éloquent ! — Quel laisser-aller dans ses lettres d'amour ! — Comme il savait s'oublier ! comme son regard était rapide et tendre, — pudique et insolent ! — Avec quelle habileté il pouvait quelquefois faire venir une larme docile !

« Comme il savait paraître nouveau, — étonner l'innocence par ses plaisanteries, — effrayer par un désespoir prêt à tout, — amuser par d'adroites louanges, — se livrer à une minute d'attendrissement, — vaincre par l'esprit et par le cœur — les préjugés de l'âge innocent, — attendre une caresse involontaire, — demander et exiger un aveu, — écouter les premiers battements d'un cœur, — poursuivre l'amour, obtenir — tout à coup un secret rendez-vous ; — et donner ensuite des leçons de morale !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Mais vous, heureux maris, — vous étiez ses amis ; il était bien accueilli par l'époux rusé, — vieil élève de Faublas, — ainsi que par le vieillard méfiant, — et par le majestueux cocu, — toujours content de lui-même, — de son dîner et de sa femme. »

Libre de bonne heure, riche et ainsi armé de pied en cap, il devait avoir de nombreux succès dans le monde.

Mais « ses sentiments se refroidirent bientôt, — le bruit du monde lui devint insupportable ; — les beautés ne furent pas longtemps — l'objet de ses pen-

sées; — les trahisons finirent par le fatiguer; — les amis et l'amitié l'ennuyèrent. Il apparaissait dans les salons, — sombre et blasé comme Childe-Harold ; — ni les cancans du monde, ni le boston, — ni les doux regards, ni les hardis soupirs, — rien ne le toucha plus; — il ne voyait rien. »

Il ne tarda pas à gagner le spleen. Heureusement pour lui, son vieil oncle mourut en laissant une belle fortune. Il lui fallut partir en province pour recueillir cet héritage, et gérer les terres qui lui étaient échues. Il se lia avec un propriétaire voisin, Vladimir Lenskoï, d'un caractère tout opposé.

« Son âme venait en droite ligne de Gœttingen: — il était beau, jeune, — adorait Kant et était poëte. — Il rapporta de la nébuleuse Germanie — les fruits de la science, — des rêves amoureux, — un esprit ardent et étrange, — des discours enthousiastes, — et des cheveux noirs et frisés jusqu'aux épaules. »

Évitant les propriétaires bourgeois et provinciaux, Lenskoï se lia avec Oniéguine, « comme l'eau et la pierre, — les vers et la prose, la glace et la flamme. » Comment expliquer cette sympathie entre deux esprits de goûts si opposés ? Le poëte nous répond avec son ironie habituelle que l'ennui et l'oisiveté les rapprochèrent.

Ils finirent cependant par fréquenter assez souvent une maison du voisinage. Là se trouvaient deux jeunes filles : Olga et Tatiana, de caractères aussi différents que l'étaient ceux des deux amis.

Olga était une bonne pâte, une nature molle, une âme qui devait sommeiller toujours, capable de recevoir toutes les impressions, sans en ressentir aucune profondément. Ses goûts la destinaient à être

une bonne mère de famille, une bourgeoise dans toute l'acception du mot. « Toujours modeste, toujours soumise, — toujours gaie comme le matin, — simple comme la vie du poëte, — jolie comme le baiser de l'amour, — avec des yeux bleus comme le soleil... » Lenskoï s'amouracha passionnément de cette nature franche et limpide. Il lui confia ses rêves, lui parla poésie, sentiment, passion, comme à une âme-sœur. Elle l'écoutait naïvement, sans trop comprendre, et lui répondait toujours par le même sourire.

Bien différent était le caractère de Tatiana. Sans être belle ni fraîchè comme sa sœur, elle attirait par sa sauvagerie, sa tristesse et son silence. Sa figure pâle et rêveuse, ses grands yeux noirs couvaient d'ardentes passions et un besoin d'aimer qui n'avaient pu encore se faire jour. Lorsqu'elle vit pour la première fois Oniéguine, avec ses airs ennuyés, sa figure fatiguée, il lui parut un héros de roman, que la vie avait fort éprouvé. Elle crut enfin avoir trouvé l'idéal qu'elle avait tant désiré. Sans raisonner son sentiment, et sous l'impression d'une passion fraîchement éclose, elle lui écrivit une lettre dans laquelle elle lui avouait franchement son amour.

Oniéguine fut d'abord ému par ces rêves enfantins, par ce langage simple et naïf qu'il n'avait pas encore entendu. Mais sa nature blasée reprit le dessus. Ne voulant pas tromper cette enfant, il crut nécessaire de lui donner une leçon de morale, et de lui montrer qu'il n'était pas fait pour le mariage. Tatiana, désabusée, se regarda comme une héroïne de roman. Elle refoula son amour et se concentra en elle-même. Dans ses lectures, dans ses rêveries, elle chercha à comprendre le caractère de ce héros byronien.

Pendant ce temps, Lenskoï et Olga vivaient en vrais amoureux, au milieu des nuages, et sous l'empire d'un sentiment calme et doux. Entièrement absorbés en eux-mêmes, ils ne voyaient pas que le drame et la passion étaient à leurs côtés. Olga surtout, dans sa naïve simplicité, ne s'apercevait de rien. Un soir, elle dansa un peu trop longtemps avec Oniéguine. Lenskoï, se regardant comme un amoureux éconduit, crut à une trahison, et provoqua Oniéguine. Le duel eut lieu au pistolet et Lenskoï fut tué. Olga pleura quelques jours son fiancé, qu'elle avait traité en frère, en ami, puis épousa un officier.

Tatiana resta seule, plus triste et plus mélancolique que jamais. Les parents, résolus à la marier, l'emmenèrent à Moscou; c'est là qu'un général, qui était prince et riche à la fois, l'épousa.

Un grand changement moral et physique s'opéra dans notre héroïne. Elle sut, de prime abord et sans efforts, conquérir la première place dans le monde aristocratique auquel son mari appartenait. Elle refoula en elle ses sentiments, son amour, et ne songea qu'à remplir ses devoirs d'épouse et de grande dame. Ce fut là qu'Oniéguine la retrouva. Il n'en put croire ses yeux, tant la petite fille de province qu'il avait connue et rejetée autrefois s'était transformée. Le miracle que l'enfant simple et timide n'avait pu faire, la princesse, belle, parée, majestueuse, froide et inaccessible comme une déesse, l'opéra. Était-ce de l'amour? Était-ce simplement l'attrait du fruit défendu? En tout cas, la beauté toute rayonnante de Tatiana réveilla en lui un cœur qu'il croyait blasé et tout à fait mort. Il ne put résister plus longtemps et s'avoua vaincu. Tatiana, digne et fière, lui rappela les jours

d'autrefois, la froideur avec laquelle il l'avait repoussée, et la leçon de morale qu'il lui avait faite. Elle aurait préféré une vie calme et heureuse avec lui au luxe qui l'environnait. « Mais, dit-elle, je suis mariée. Vous devez — me laisser, je vous le demande ; — je sais que vous avez de l'honneur et de la fierté. — Je vous aime (à quoi bon le cacher?), — mais j'appartiens à un autre, et je lui serai toujours fidèle. »

Tel est le sujet du célèbre poëme de Pouchkine. On n'y voit plus régner la pure fantaisie, comme dans : *Rouslane* et *Loudmila*, le *Prisonnier du Caucase*. C'est un roman pris dans la vie réelle. Oniéguine est un type emprunté à la société contemporaine, comme Tchatzky, son frère aîné. Celui-ci l'avait devancé dans la vie à une époque de lutte où tout n'était que chaos et confusion. Il s'était lancé dans l'arène avec toute l'ardeur d'une jeune intelligence froissée par la triste réalité, et qui entrevoyait un idéal plus élevé, plus parfait. Lorsqu'Oniéguine parut, le découragement avait succédé à la lutte. Le marasme et le désarroi énervaient la génération contemporaine. Sans but, et n'ayant plus d'illusions, elle se laissait mollement aller au courant de la vie. Tchatzky, irrité par l'opposition qu'il rencontre, et son impuissance à la vaincre, s'indigne et s'emporte. Oniéguine, bien supérieur au milieu qui l'entoure, lui fait cependant toutes les concessions possibles et vit en paix avec lui. Le dénouement est également malheureux pour les deux héros. Tchatzki est rejeté par la société qu'il maltraite. Oniéguine est dignement puni de son immoralité.

Nous retrouverons encore plus d'une fois des types

du même genre dans le cours de notre étude. Ils nous serviront à marquer et à suivre les différentes phases du développement de la société russe, dans le siècle actuel.

Que serait devenu Pouchkine, si une balle n'avait soudainement brisé sa brillante carrière? Son talent complétemeni mûri et développé aurait-il produit quelque chose de sublime, de grandiose? Son épanouissement fécond aurait-il été frappé d'impuissance et de stérilité? C'est une hypothèse impossible à résoudre. Quoi qu'il en soit, Pouchkine est le plus grand génie qu'ait produit la Russie. La littérature de son pays ne lui a pas encore donné de rival. Son talent créateur, ses qualités artistiques sont restés sans échos. Disons plus, les beaux jours du romantisme ont à jamais disparu. Aujourd'hui, les jeunes intelligences ne s'ouvrent plus au souffle des idées belles et fécondes qui s'épanouissaient avec tant d'éclat dans la première moitié de notre siècle. Alors, on faisait du dilettantisme littéraire. Qu'est devenue l'aurore poétique qui éclaira cette époque? Est-ce la vieillesse ou une réalité trop énervante qui pèsent sur la génération contemporaine? Toujours est-il qu'en Russie, comme en France, comme dans le reste de l'Europe, le romantisme fut une des plus brillantes périodes qu'ait produites la vie intellectuelle des peuples.

## CHAPITRE III

### LERMONTOF (1815-1841). SES POÉSIES, SES ROMANS

Ce poëté était le fils d'une pauvre famille noble du gouvernement de Toula. Il naquit à Moscou. On n'a aucun détail sur son père; il perdit sa mère à l'âge de deux ans, et fut élevé par sa grand'mère, madame Arsénief, dans sa petite terre de Tarkhani, gouvernement de Penza. Comme Pouchkine, il reçut une éducation tout à fait étrangère. Il le regretta plus tard, car un jour il disait : « Quel dommage que j'aie eu pour nourrice une Allemande et non pas une Russe; je n'ai pas entendu de contes populaires : ils renferment sans doute beaucoup plus de poésie que toute la littérature française. »

A l'âge de dix ans, il alla avec sa grand'mère au Caucase. Vers 1826, il fut placé dans une pension attachée à l'université de Moscou; cinq ans après, il suivait les cours de cette université. Il se faisait déjà remarquer, à cette époque, par un caractère impressionnable, nerveux, susceptible et ambitieux. « Chez les Véréstchaguine, — écrit madame Khvostof, — je rencontrai (en 1830) leur cousin, un garçon de seize

à dix-sept ans, inculte et mal bâti, avec des yeux spirituels et expressifs, un nez retroussé et un sourire sarcastique. Ses études ne l'empêchaient pas, tous les soirs, d'être notre cavalier; tous l'appelaient Michel..... Nous le traitions en enfant, bien que nous rendissions justice à son esprit. Cette attitude l'irritait; il faisait tous ses efforts pour se montrer un jeune homme, il nous déclamait des vers de Pouchkine, de Lamartine, et lisait sans cesse Byron. »

Lors de son entrée à l'université, il reçut le grand prix au concours. « On avait plaisir à voir, écrit à ce sujet madame Khvostof, comme il était heureux, comme il paraissait triomphant! Connaissant son amour-propre excessif, je me réjouissais pour lui. Depuis son enfance, il était obsédé par la pensée qu'il était laid, mal fait, d'une basse extraction, et dans ses moments d'exaltation il m'avouait son immense désir de se faire un nom, sans le devoir à personne autre qu'à lui-même. »

Il ne resta pas longtemps à l'université; une étourderie de jeunesse l'en fit exclure. Tous les emplois civils étant ainsi fermés pour lui, il ne lui restait plus qu'à endosser l'uniforme. En conséquence, en 1832, il entra à l'école des *yunkers* de Pétersbourg et y resta deux ans. Il se trouva dans un milieu aux aspirations grossières, matérielles, avec des camarades dont le plus grand bonheur était de se livrer à la débauche ou à des farces qui n'avaient rien de spirituel. Il se ressentit nécessairement de l'influence qu'exerça sur lui une pareille société; nous en retrouvons les traces dans plusieurs lettres de lui adressées à une amie de Moscou.

« Depuis que je vous ai écrit, il s'est accompli en

moi un si grand changement, que je ne sais moi-même quelle voie je dois choisir : le vice ou la bêtise. Il est vrai que l'un et l'autre conduisent souvent au même but. Je sais que vous allez m'en dissuader, que vous tâcherez même de me consoler; c'est inutile! Je me trouve plus heureux que jamais; je me sens plus gai que le premier ivrogne venu, qui chante dans la rue. Ces expressions ne vous plaisent pas, mais, hélas! dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es. »

Et dans une autre : « Ce qui me console, c'est que dans un an je serai officier. Et alors, si vous saviez quelle vie je me propose de mener!.... Elle sera la plus belle possible! Avant tout, je ferai des folies et des sottises de toute sorte; quant à la poésie, je la noierai dans le champagne. Je sais que vous allez vous révolter, mais, hélas! le temps des rêves est passé; je sens le besoin de jouissances matérielles; je respire après un bonheur qui ne trouble que mes sens, et qui laisse mon âme en paix. Voilà ce qu'il me faut maintenant, et vous voyez, chère amie, que je suis un peu changé depuis que nous nous sommes quittés. Lorsque je me suis aperçu que mes beaux rêves s'étaient envolés, je me dis que c'était inutile d'en faire de nouveaux, qu'il valait mieux apprendre à s'en passer; je ressemblais à un ivrogne qui tâche de se déshabituer peu à peu de la boisson. Mes efforts n'ont pas été vains, et bientôt mon passé m'est apparu comme un programme d'aventures très-ordinaires..... »

Enfin dans une troisième : « Que c'est étrange, les songes! c'est l'envers de la vie, et quelquefois il est plus agréable que la réalité même. Je ne suis pas du

tout de l'avis de ceux qui prétendent que la vie n'est qu'un rêve; je ressens trop vivement son action et son vide séduisant. Je ne pourrai jamais m'en éloigner assez pour la mépriser franchement, car ma vie, c'est moi, moi, causant avec vous, et pouvant en une minute me changer en rien, en un nom qui n'est lui-même que néant. Il est étrange de penser qu'un jour viendra où je ne pourrai plus dire : *je*. A cette idée, le monde m'apparaît comme un amas de boue. »

C'est sous ces impressions que Lermontof débuta par quelques compositions dont le fond était assez scabreux, telles que : *Mongo*, la *Fête de Péterhof*. A sa sortie de l'école il écrivit, au sujet de la mort de Pouchkine, une élégie commençant par ces mots : *Il est mort*, *le poëte*, *esclave de l'honneur*. Tout en regrettant la mort de ce génie, il accablait de sarcasmes la coterie des critiques qui avaient attaqué l'illustre défunt. Cette pièce fit grand bruit; tout le monde s'en arrachait des copies. On raconte à ce sujet que, dans un des salons les plus fréquentés de Pétersbourg, la vieille princesse X...., renommée pour son esprit piquant, demanda à Beckendorf : « Avez-vous connaissance de ce que Lermontof a écrit *contre nous?* » Beckendorf, probablement, avait lu la pièce et n'y avait rien trouvé de grave; mais on prétend qu'il répondit : « Oh! si madame X..... le sait, je dois en avertir qui de droit. » Que cette anecdote soit vraie ou non, Lermontof fut envoyé dans un régiment de dragons, en Grusie. Il n'y resta qu'un an. Il revint à Pétersbourg, où il publia le *Démon* et les *Mtzyri*. Son nom était désormais acquis à la célébrité. Lermontof avait enfin trouvé sa voie. Dans l'un comme dans l'autre de ces deux poëmes, on

voit des natures énergiques, corrompues, ou incultes et primitives, lutter longtemps contre le sentiment de l'amour, du beau, puis finir par être domptées. L'influence de Byron y devient de plus en plus visible. Le doute l'agite, il est mécontent, irrité de ce qu'il voit autour de lui. Lisez plutôt cette poésie, qui est une de ses plus belles :

« Je considère tristement notre génération! — tout est vide ou fatigué! — et, sous le fardeau de l'étude et du doute, — elle vieillit dans l'inaction. — A peine sortis du berceau, nous sommes riches — des fautes de nos pères, de leur esprit tardif; — et la vie nous fatigue déjà, comme un chemin égal et sans but, — comme un repas joyeux à une fête étrangère. — Honteusement indifférents au bien comme au mal, — nous sommes abattus au commencement de notre carrière, sans avoir lutté; — lâchement faibles devant le danger, — vils esclaves devant l'autorité, — semblables à un fruit mûr avant le temps — qui ne réjouit ni notre goût ni nos yeux, — et qui est suspendu entre les fleurs, comme un étranger délaissé; — le moment de leur beauté est celui de sa chute. — Nous avons desséché notre esprit par une science stérile, — cachant envieusement à nos proches et à nos amis — des espérances meilleures, et la noble voix — sous le masque de l'incrédulité; — nous effleurons à peine le bord de la coupe des plaisirs, mais nous n'avons pas ménagé nos jeunes forces. — Redoutant la satiété, nous avons extrait pour toujours le meilleur suc de chaque jouissance. — Les rêves poétiques, les créations de l'art — ne touchent pas notre esprit d'un doux enthousiasme. — Nous dissimulons avec soin dans notre cœur un reste de sentiment — enfoui par l'avarice comme un dépôt inutile. — Nous ne sacrifions rien ni à la haine ni à l'amour, — et dans notre âme règne un froid mystérieux, — pendant que le feu bouillonne dans notre sang. — Nous n'éprouvons que de l'ennui pour les splendides distractions de nos ancêtres, — et pour leur légère et enfantine corruption. — Nous courons vers la tombe sans bonheur et sans gloire — en regardant ironique-

ment en arrière. — Nous passons, foule sombre et bientôt oubliée, — sans bruit, sans laisser de traces — et sans léguer aux siècles ni une pensée féconde — ni une œuvre portant l'empreinte du génie. — La postérité outragera notre poussière par des vers pleins de mépris : — ironie amère d'un fils trompé — par un père prodigue ! »

Après avoir égrené toutes ces idées de tristesse et de désillusion dans de petites poésies, il finit par les appliquer et leur donner un corps dans un roman, *le Héros de notre temps*, qui n'offre plus actuellement qu'un intérêt relatif, et fit beaucoup de bruit à l'époque où il parut. Petchorine, comme ses prédécesseurs Tchatzky et Oniéguine, est un portrait pris au vif de la génération contemporaine. Il souffre de la maladie qui faisait languir la société de cette époque. C'est le byronisme transporté en plein sur le sol russe, non pas un byronisme d'emprunt, d'imitation, une mauvaise copie. C'est un tableau vivant de la lutte du génie contre l'atmosphère lourde et étroite qui pesait alors sur les esprits libres et indépendants, contre l'apathie ou l'ignorance des masses. Les caractères sérieux ou ambitieux en souffraient : à la lutte, à l'ardeur bouillante de la jeunesse, succédaient bien vite le désenchantement, le doute, la satiété. La majorité, suivant l'impulsion donnée par la littérature, était byronienne par goût, par mode; chacun prétendait être « une âme incomprise. » Petchorine, comme son devancier Oniéguine, est riche, élégant; son éducation superficielle, ses penchants naturels l'ont prédisposé de bonne heure à ne prendre de la vie que ses plaisirs faciles. Il a tout ce qu'il faut pour réussir : il est fat, égoïste, froid et hypocrite. Mais ce qui fait la supériorité du *Héros de*

*notre temps* sur *Oniéguine*, c'est que le premier est en relation intime, incessante, avec la vie réelle. Ce rapprochement de Petchorine avec la société permet à l'auteur de faire défiler sous nos yeux un assemblage de types plus variés, plus vivants et plus saisissants que ceux du roman d'*Oniéguine*. Béla et Maxime ont tous deux un cœur aimant, une simplicité d'esprit naïve, enfantine : la première aime avec force, aucun sacrifice ne l'effraye ; le second a plus de douceur et de bonhomie dans le caractère. Grouszinski est un de ces caractères faussement romanesques, un de ces *poseurs incompris*, comme on en voyait beaucoup à cette époque. Nous retrouvons la dame du grand monde, futile, pétrie de vanité, à l'esprit vide, dans la princesse Mary. Viéza est capricieuse, maladive, impressionnable et sentimentale, comme une petite femme nerveuse. Elle se laisse tromper par l'air mélancolique que Petchorine avait pris comme un masque d'emprunt ; elle croit naïvement aux souffrances de son cœur, à son âme incomprise.

Lermontof devait avoir une fin tragique et prématurée, comme beaucoup d'autres poëtes contemporains. Il disait déjà en parlant de lui-même : « Non, je ne suis pas Byron ! Je suis un élu encore inconnu..... J'ai commencé plus tôt, je finirai plus vite, et mon esprit ne produira pas beaucoup. »

En effet, en 1840, il se battait en duel avec le fils du baron de Barante, célèbre historien et ambassadeur de France à Pétersbourg. Pour l'en punir, on l'envoya dans un régiment qui était au Caucase. C'était la troisième fois qu'il voyait ce beau pays. L'année suivante il revint à Pétersbourg, et, quelques mois

après, il fut tué dans une rencontre avec un de ses camarades, Martynof[1].

Il mourut à l'âge de vingt-six ans, et dans tout l'épanouissement de son talent. Un des plus célébres critiques de cette époque, Biélinsky, disait de lui : « Lermontof produisit peu, beaucoup moins que ne lui permettait son immense talent. Son caractère insouciant, sa jeunesse ardente et avide d'impressions, son genre de vie, tout l'arrachait aux travaux paisibles de l'étude, à la méditation solitaire, si aimée des Muses. Toutefois, sa nature impétueuse commençait insensiblement à s'affermir ; la soif du travail et de la réalité s'éveillait en lui, et son regard d'aigle osait déjà sonder tranquillement les profondeurs de la vie. »

1. La rencontre eut lieu au Caucase, près de la ville de Piatigorsk. Il est maintenant avéré que Lermontof fit tout pour provoquer ce duel, et qu'il rendit toute explication impossible.

## CHAPITRE IV

GOGOL (1809-1852). — SES CONTES. — TENDANCES NOUVELLES DANS LA LITTÉRATURE RUSSE. — LES AMES MORTES.

Le byronisme, dont Lermontof fut un des plus ardents partisans, avait été adopté avec engouement par la jeunesse sceptique et désœuvrée. Mais il devait avoir son temps et être remplacé par des idées plus saines. Les esprits vraiment sérieux préférèrent imiter Pouchkine. Lorsque le talent de ce dernier eut atteint sa maturité complète, il quitta la lyre pour écrire en prose. La poésie fut sacrifiée au roman. Dans cette nouvelle voie, il trouva de nombreux partisans et créa toute une école d'écrivains, tels que : Zagoskine, Lajejtchnikof, Dahl, Veltman, Polévoï, Marlinsky, etc. Byron fut oublié et remplacé par Walter Scott dont le genre et la manière de procéder s'adaptaient mieux à l'étude et à la peinture de la vie russe. Cette nouvelle littérature devait recevoir une forme définitive dans les œuvres de Gogol. Ce dernier fit école; et ses procédés trouvent encore aujourd'hui des adeptes.

Gogol naquit à Sorotchintzi, gouvernement de Poltava, dans le pays où la poésie populaire s'épanouissait avec tous ses riches trésors de légendes, de contes, de chansons. Son grand-père, ancien employé de la chancellerie des Cosaques Zaporogues, amusa son enfance et sa jeunesse en lui racontant des histoires empruntées à la vie et aux guerres de ce peuple aventureux. « Mon grand-père, dit-il plus tard, savait très-bien raconter. Quand il parlait, je n'aurais pas bougé de toute la journée. Mais ces longs récits, dans lesquels il nous dépeignait le bon vieux temps, les expéditions des Zaporogues, des Polonais, les exploits de Podkova, de Sahaïdatchni, étaient loin de nous intéresser aussi vivement que certains vieux contes qui nous faisaient frissonner et dresser les cheveux sur la tête. Quelquefois j'avais si peur, que la nuit je ne rêvais que de choses horribles..... »

Le père de Gogol était un homme très-instruit. Il lisait énormément, était abonné à des revues, à des journaux, et racontait avec beaucoup de verve et de gaieté. Il recevait chez lui tous les nobles des environs; quelquefois même on y donnait des spectacles d'amateurs. Le jeune Gogol fut d'abord élevé à la maison. A l'âge de douze ans, on l'envoya au gymnase de Niéjine, où il fut reçu boursier. D'une nature volontaire et même indolente, il dut à une mémoire excellente les quelques succès qu'il obtint. Il détestait les mathématiques et n'aimait pas mieux les langues vivantes. Il abhorrait surtout l'allemand, et disait quelquefois en plaisantant : « Je ne puis croire que Goethe et Schiller aient écrit en allemand ; ils devaient se servir d'une autre langue. » Les langues mortes ne furent pas non plus son objet de prédilec-

tion. « Il a été à mes cours trois ans, disait de lui Kouljinski, son ancien professeur de latin, et tout ce qu'il a pu apprendre, c'était de traduire le premier paragraphe de la Chrestomatie qui faisait suite à la grammaire de Kochansky : *universus mundus plerumque distribuitur in duas partes, cœlum et terram.* Aussi reçut-il, avec d'autres élèves, le sobriquet de *universus mundus.* Pendant les classes, il tenait toujours sous son banc un livre quelconque et ne faisait guère attention ni au ciel ni à la terre..... » Il n'était pas non plus très-fort en russe et en orthographe. Sa distraction favorite était le dessin.

Travailleur peu studieux, le jeune Gogol, en revanche, lisait avec avidité tout ce qui lui tombait sous la main. Il aimait surtout les poésies de Joukovski et de Pouchkine. La lecture assidue des almanachs et des livraisons du *Messager de l'Europe*, auquel ses parents étaient abonnés, lui inspira l'idée d'essayer de la publicité. Un de ses camarades avait la manie d'écrire de mauvais vers ; Gogol en fit une collection, les parodia, et leur donna la forme d'un almanach qu'il communiqua à ses amis, sous le titre de : *Pathos du Parnasse.* Il conçut alors le projet de faire lui-même un journal-manuscrit. La tâche était difficile, car il devait rédiger des articles de toute sorte et trouver une couverture brochée qui donnât à son œuvre l'apparence d'une revue. Il passa des nuits à dessiner l'entête dans lequel on lisait le titre du journal : *l'Étoile.* Tout cela se faisait à l'insu de ses camarades, qui ne devaient être mis au courant que lors de la publication de cette petite revue. Le mois suivant, il parut une livraison de l'*Étoile.* Elle eut un grand succès parmi les jeunes gymnasistes. A

côté de poésies d'un romantisme échevelé, il y avait des articles comiques ou satiriques.

Un peu plus tard, Gogol rapporta de la maison paternelle, où il avait passé ses vacances, une comédie en petit-russien qu'on y avait jouée. Il organisa au gymnase un petit théâtre avec ses amis; et, comme le directeur approuvait beaucoup ce genre de distraction, le gymnase eut un vrai théâtre sur lequel les élèves représentaient des comédies en petit-russien ou des pièces de Molière, de Florian, de Kotzebue, de Von Vizine et de Kniajnine. Les habitants de la ville y assistèrent et quelques-uns se rappellent encore avoir vu jouer Gogol.

Enfin, le jeune Gogol réunit de l'argent par voie de souscription et fonda, à l'usage des élèves, une bibliothèque dont il fut nommé le surveillant.

Il sortit du gymnase de Niéjine en 1828. C'était à cette époque un jeune homme très-religieux et très-enthousiaste. Il nourrissait des rêves grandioses, et son ambition ne connaissait pas de bornes. Il paya, comme tous les autres, son tribut de jeunesse au romantisme, qui était alors fort en vogue. « Je suis une énigme pour tous, écrivait-il à sa mère, en 1828; personne n'a pu me deviner complétement. Chez vous, on me regarde comme un pédant capricieux, insupportable, qui se croit plus spirituel que tout le monde. Ici, on me croit un idéal de douceur et de patience. Pour les uns, je suis modeste, poli; pour les seconds, je suis sombre, rêveur, inculte; pour les troisièmes, je suis bavard et ennuyeux à l'excès : ici, j'ai de l'esprit; là, je suis un sot. » En sa qualité de héros romanesque, il croyait déjà avoir beaucoup souffert.

« Je n'en connais guère, dit-il, qui aient eu à supporter autant d'ingratitude, de prétentions bêtes et ridicules, et de froid mépris. J'ai tout souffert sans reproches, sans murmure; personne n'a entendu mes plaintes; j'ai même été jusqu'à louer les auteurs de ma tristesse. »

Gogol était romanesque et rêveur à la fois. Ces deux traits principaux de son caractère devaient finir plus tard par se fondre en un seul : l'ascétisme religieux.

Son plus grand désir était d'aller à Pétersbourg. Il croyait, dans son inexpérience, pouvoir arranger sa vie aussi facilement qu'à Niéjine, et faire promptement une brillante carrière. Ses espérances furent bientôt déçues. Les embarras de la vie matérielle, la difficulté de trouver un emploi ne tardèrent pas à le décourager. Pour comble de malheur, il tomba amoureux d'une personne du grand monde. Cette situation lui devint intolérable. Il fit un coup de tête. Sa mère lui avait envoyé de l'argent pour payer une hypothèque. Il s'appropria cette somme, offrant à sa mère la jouissance des revenus du bien qui lui venait de son père, et partit pour l'étranger. Son voyage ne fut pas de longue durée. Après avoir séjourné un mois à peu près à Lubeck, il revint à Pétersbourg, l'esprit plus calme et l'imagination moins échauffée.

En 1830, il reçut une place très-modeste au ministère des apanages. Il n'y resta pas longtemps et donna sa démission. Ses débuts au théâtre ne furent pas plus heureux. Il essaya de la littérature, et fit paraître son *Hans Kuchel-Garten,* idylle qu'il avait écrite à l'époque où il était encore au gymnase. Il l'avait signée sous le pseudonyme d'Akof. Le célèbre critique

Polevoï ne lui épargna pas les railleries, et Gogol tout ému fit retirer les exemplaires qui étaient en vente.

Tous ces insuccès lui ouvrirent les yeux. Il vit que jusqu'alors il avait fait fausse route. Il se dépouilla de toutes ses illusions de jeunesse pour prendre un genre plus sérieux. Il s'appliqua avec ardeur à étudier, et à collationner tout ce qui se rapportait à la Petite-Russie, son pays natal. Il écrivit à sa mère, à ses amis, en les priant de lui envoyer des légendes, des traditions populaires, des descriptions de mœurs et d'usages de cette contrée. C'est à l'aide de tous ces matériaux qu'il composa ses *Soirées à la ferme*. Quelques-uns de ces récits parurent dans les revues et attirèrent l'attention du public. Gogol reçut de Joukovsky une lettre de recommandation pour Pouchkine. Il nourrissait alors pour ce poëte une admiration qui allait jusqu'à l'idolâtrie. Ce fut en tremblant qu'un beau matin il sonna à sa porte. Le domestique lui annonça que le maître dormait encore. Gogol, dans son inexpérience, crut que le poëte avait travaillé toute la nuit. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il apprit que Pouchkine avait passé la nuit à jouer aux cartes!

Pletnéef, auquel Gogol avait été chaudement recommandé, lui procura des leçons et une place de professeur ; mais Gogol, qui avait été autrefois si mauvais élève, fut encore plus mauvais pédagogue. Ce fut à cette époque qu'il publia ses *Soirées à la ferme*, en cachant son nom sous le pseudonyme de *Rouda-Panka*. Dans ces contes, l'influence littéraire de Joukovsky et de Pouchkine se remarque à chaque pas. L'élément fantastique y domine. C'est une série de

légendes, de traditions petites-russiennes, racontées avec un style plein de grâce, de fraîcheur et de poésie. Gogol ne pouvait les écrire que dans sa jeunesse. On y sent la nostalgie et l'amour du pays natal, une connaissance profonde de la vie des paysans. Ces *Soirées* dérivent directement de *Rouslane* et de *Loudmila*. Mais c'est un pas de plus vers la littérature populaire *démocratisée*. Quand on a lu ces contes, on éprouve une sympathie irrésistible pour la contrée qui les a produits. Voyez, par exemple, cette description du Dniepr à Kief :

« Il fait beau regarder, depuis le milieu du Dniepr, les hautes montagnes, les vastes prairies et les forêts verdoyantes ! Ces montagnes ne sont pas des montagnes : elles n'ont pas de base, en haut comme en bas, c'est un sommet aigu ; au-dessus comme au-dessous, on voit le ciel immense. Ces forêts qui se dressent sur ces collines ne sont pas des forêts : ce sont des cheveux qui ont poussé sur la tête énorme du *lieschi*. Au-dessous, sa barbe flotte dans l'eau, et sous sa barbe comme sur ses cheveux, on voit le ciel immense. Ces prairies ne sont pas des prairies : c'est une ceinture verte, qui entoure le ciel rond ; et au-dessus, comme au-dessous, folâtre la lune. »

Et cette autre[1] :

« Comme le Dniepr est beau, lorsque, par un temps calme, ses flots coulent librement à travers les forêts et les collines ! L'eau ne remue pas, elle ne fait aucun bruit ; vous regardez, et vous ne savez si cette surface majestueuse est en mouvement ou immobile ; on dirait du verre ; il semble que cette route bleue comme un miroir, immense dans sa largeur, infinie dans sa longueur, s'élance et tourbillonne.

1. Extrait du conte intitulé : *L'Horrible vengeance*.

« Alors le soleil ardent aime à regarder des hauteurs éthérées, et à enfoncer ses rayons dans le froid cristal des eaux ; les arbres du bord aiment à projeter leur ombre sur les flots ! Chargés de branches touffues, ils se réunissent sur la rive avec les fleurs des champs, et penchés, ils se mirent dans l'eau sans se lasser, contemplent leur claire image, lui sourient, et la saluent en agitant leurs feuilles. Ils n'osent pas regarder le milieu du Dniepr ; il n'y a que le soleil et le ciel bleu qui puissent le faire ; l'oiseau même y arrive rarement. Aucune rivière au monde n'égale sa magnificence !

« Comme il est beau le Dniepr, lors d'une chaude nuit d'été, quand tout dort : l'homme, la bête, l'oiseau ; Dieu seul contemple majestueusement le ciel et la terre, et secoue ses vêtements avec dignité. Les étoiles en jaillissent ; elles brûlent et éclairent le monde, et toutes se réflètent dans le Dniepr. Il les tient toutes dans son lit obscur ; aucune d'elles ne peut lui échapper, à moins qu'elle ne s'éteigne dans le ciel ; la sombre forêt peuplée de corbeaux endormis, et les montagnes depuis longtemps boisées, s'efforcent, en se pressant, de le couvrir au moins de leurs ombres gigantesques. C'est en vain ! rien au monde ne peut cacher le Dniepr. Ses flots d'azur coulent lentement, et la nuit comme le jour, on peut le voir d'aussi loin qu'il soit possible à l'œil humain d'atteindre. Par suite du froid de la nuit, il se presse et se rapproche du rivage, où il forme des vagues argentées, qui reluisent comme le fil d'un sabre de damas ; et lui, tout azuré, s'endort de nouveau. Le Dniepr est beau alors, et il n'y a pas de rivière qui lui soit égale ! Mais quand, sur les montagnes, se ramassent les nuages bleus, la sombre forêt est ébranlée jusque dans ses fondements, les chênes craquent, et l'éclair, sillonnant en zigzags les nuages, illumine soudain l'univers entier. Alors le Dniepr est terrible ! Ses vagues s'élèvent, mugissent et se heurtent contre les collines, puis reculent couvertes d'écume et poussent des cris plaintifs pour fondre au loin. »

Je ne puis résister à la tentation de traduire presque en entier un des plus beaux de ces contes : *La nuit de mai*. On pourra, en le lisant, se faire une idée de

cette riche poésie populaire dont la Petite-Russie est le berceau.

## I

### HANNA.

« Une chanson sonore retentissait dans les rues du village de ***. C'était l'heure où jeunes paysans et jeunes paysannes, fatigués des travaux du jour, formaient un cercle bruyant, éclairé par la lueur d'une belle soirée, et faisaient entendre des chants où la joie se fondait dans la rêverie. Le soir tout pensif couvrait mélancoliquement le ciel d'azur, et tous les objets prenaient des formes vagues et lointaines. Déjà les ténèbres s'approchaient, mais les chants ne s'éteignaient pas encore. Un jeune Cosaque, Levko, le fils du *golova* du village[1], sortit du groupe des chanteurs, une *bandoura*[2] à la main. Il traverse les rues, en dansant et en tirant des accords de son instrument. Bientôt il s'arrête doucement devant la porte d'une *khata*[3]... Après quelques instants de silence, il se met à jouer et à chanter :

> Le soleil est bas, le soir est proche,
> Viens vers moi, mon petit cœur.

« Non, on voit que ma beauté aux yeux brillants s'est « fortement endormie ! » dit le Cosaque, après avoir fini sa chanson. Puis, s'approchant de la fenêtre : « Hanna ! Hanna ! « dors-tu, ou ne veux-tu pas venir? Tu crains peut-être « d'être vue ; ou tu ne veux pas sans doute exposer ton joli « minois au froid ! Ne crains rien, il n'y a personne. La « soirée est chaude. Si quelqu'un se montre, je te cacherai « sous ma *svitka*[4], j'enroulerai ma ceinture autour de ta « taille, je te couvrirai de mes mains, et tu ne seras pas

1. *Golova*, maire et juge à la fois.
2. *Bandoura*, espèce de guitare.
3. *Khata*, maison en bois.
4. *Svitka*, vêtement en drap grossier.

« aperçue. S'il fait froid, je te serrerai plus fortement sur « mon cœur, je te réchaufferai de mes baisers, je mettrai « ma *chapka*[1] sur tes petits pieds blancs, mon cœur, mon « petit poisson ! montre-toi ! Passe à travers la fenêtre, ne « fût-ce que ta petite main blanche... Non, tu ne dors pas, « fière sauvage! » dit-il d'une voix où perçait la honte de s'être humilié un instant. « Il te plaît de te moquer de moi ! « adieu ! »

« Il se retourna, remit sa *chapka* sur sa tête, et s'éloigna fièrement de la fenêtre, en tirant des sons harmonieux de sa *bandoura*. Alors, le loquet en bois remua, la porte s'ouvrit avec bruit, et une jeune fille, qui pouvait avoir dix-sept printemps, se montra dans l'obscurité du soir; puis, jetant autour d'elle des regards modestes, et sans lâcher le loquet, elle franchit le seuil. Ses yeux clairs brillaient comme des étoiles dans le demi-jour; son collier de corail jetait des reflets rouges; et les yeux d'aigle du jeune homme purent remarquer la rougeur dont ses joues se couvrirent.

— « Quel impatient tu fais! » lui dit-elle à demi-voix; « tu te fâchais déjà ! Pourquoi as-tu choisi ce moment? Il y « a beaucoup de monde dans les rues... je suis toute sai- « sie... »

— « Oh ! ne tremble pas, ma belle ! serre-toi plus fort « contre moi ! » dit le jeune amoureux en l'embrassant, et en rejetant la *bandoura* suspendue à son cou par une longue courroie. Puis, s'asseyant sur les degrés de la porte, il ajouta : « Tu sais que je te vois rarement. »

— « Sais-tu ce que je pense? » dit la jeune fille, en jetant sur lui des regards pensifs. « Quelque chose me dit que « nous ne nous verrons plus si souvent. Les gens sont mau- « vais : les jeunes filles sont envieuses, et les jeunes pay- « sans... Je remarque même que ma mère, depuis quelque « temps, me surveille davantage. J'avoue que j'étais plus « gaie chez les autres ! »

« Une expression d'ennui se peignit sur son visage en prononçant ces paroles.

— « Il n'y a que deux mois que tu es chez tes parents, et « tu t'ennuies déjà! Peut-être même te suis-je importun ! »

1. *Chapka*, bonnet à quatre coins.

— « Oh! non, » fit-elle en souriant. « Je t'aime, cosaque « aux sourcils noirs! Je t'aime parce que tu as des yeux « foncés, et quand tu me regardes, mon âme sourit ; elle est « gaie, elle est heureuse, quand tu caresses ta moustache « noire, quand tu marches dans la rue, en chantant et en « jouant sur ta guitare ; j'aime à t'entendre. »

— « Oh! ma Hanna! » s'écria le jeune homme, en l'embrassant et en la serrant sur son cœur.

— « Assez, Levko! Dis-moi, as-tu parlé à ton père? »

— « Quoi? » dit-il, comme s'il se réveillait d'un songe. « Que nous voulons nous marier?... Je le lui ai dit. » — Mais il prononça ces mots avec une certaine tristesse.

— « Eh bien? »

— « Que faire avec lui? Le vieux, comme toujours, a feint « d'être sourd : il n'entend rien, et me gronde même de ce « que je cours, dit-il, Dieu sait où! Mais ne désespère pas, « Hanna! Je te donne ma parole de cosaque que je saurai « le fléchir. »

— « Oui, Levko, tu n'as qu'à dire un mot, et tout se fera selon tes désirs. Je le sais par expérience... Vois! vois! continua-t-elle, en inclinant la tête sur ses épaules, et en regardant en haut, où le ciel chaud de l'Ukraine devenait bleu, tapissé au-dessous par les branches touffues de cerisiers qui se dressaient devant eux. — Vois comme les étoiles brillent au loin ; en voilà une, deux, trois, quatre, cinq... N'est-ce pas que les anges du bon Dieu ont ouvert les petites fenêtres de leurs maisons célestes et nous contemplent? N'est-ce pas, Levko, qu'ils regardent notre terre? Ah! si les hommes avaient des ailes comme les oiseaux, afin de voler bien haut, bien haut... Oh! cela fait peur! Pas un de nos chênes ne pourrait atteindre le ciel. Et cependant on dit que, dans un pays lointain, il y a un arbre dont le sommet s'agite dans le ciel même, et où Dieu descend dans la nuit de Pâques.

— « Non, Hanna, Dieu a une longue échelle qui va du ciel à la terre. Les saints archanges la dressent dans la nuit de Pâques, et lorsque Dieu met son pied sur le premier échelon, tous les mauvais esprits s'enfuient et tombent en masse dans l'enfer. C'est pour cela que ce jour-là il n'y en a aucun sur la terre. » — « Comme l'eau murmure doucement! on

dirait un enfant dans son berceau, » continua Hanna, en montrant du doigt l'étang, mélancoliquement entouré d'une sombre forêt d'érables, et pleuré par des saules, qui noyaient dans l'eau leurs branches affaissées. Semblable à un vieillard impuissant, il tenait dans ses froides étreintes le ciel lointain et sombre, en couvrant de ses baisers glacés les étoiles scintillantes, qui jetaient de pâles reflets au milieu de l'obscurité, comme si elles pressentaient la prompte apparition du brillant roi de la nuit. Près de la forêt, sur la colline, dormait une maison aux volets fermés ; la mousse et des plantes sauvages couvraient le toit : des pommiers touffus croissaient devant les fenêtres; la forêt, en l'embrassant de son ombre, jetait sur elle des reflets obscurs et sauvages.

— « Je me souviens, comme à travers un songe, » dit Hanna, qui ne la quittait pas des yeux, « il y a longtemps, bien longtemps, quand j'étais encore petite et que je demeurais chez ma mère, d'avoir entendu raconter des histoires étranges sur cette maison. Levko, tu les connais sans doute, dis-les-moi !... »

— « Laisse-la, ma belle ! Pourquoi faire attention à ce que racontent les vieilles femmes et les imbéciles? Cela te troublera, tu auras peur, et tu ne pourras pas dormir tranquillement. »

— « Raconte-le-moi, mon beau cosaque ! » lui dit-elle, en approchant son visage de sa joue, et en l'embrassant. — « Non, on voit que tu ne m'aimes pas, que tu as une autre jeune fille ! Je n'aurai pas peur, je sommeillerai tranquillement. Mais je ne pourrai pas m'endormir si tu ne me racontes cette histoire. Je serai agitée, je penserai... voyons ! raconte, Levko !... »

— « Ils ont raison, ceux qui disent que le diable est dans la tête des jeunes filles pour exciter leur curiosité. Eh bien ! écoute ! Il y a longtemps, mon cœur, vivait dans cette maison un *sotnik*[1]. Il avait une fille blanche comme la neige, blanche comme ton visage. Il avait depuis bien des années perdu sa femme, et désirait en épouser une autre. — « Me gâteras-tu comme autrefois, petit père, quand tu auras une

1. *Sotnik*, mot à mot ; centurier.

nouvelle femme? » — « Oui, ma fille, je t'aimerai encore davantage ! Je te donnerai encore plus souvent des boucles d'oreille et des coraux ! » — Le *sotnik* amena dans sa maison sa nouvelle épouse. Elle était jeune et belle ; elle était blanche et rose ; mais elle regarda sa belle-fille d'une façon si étrange, que celle-ci poussa un cri en la voyant. La nuit arriva ; le *sotnik* se retira avec sa jeune femme dans sa chambre ; la blanche demoiselle s'enferma dans la sienne. Elle était triste et se mit à pleurer. Tout à coup, elle regarde : un chat tout noir rampe vers elle ; son poil est en feu et ses ongles de fer résonnent sur le plancher. Dans son effroi, elle saute sur un banc ; le chat la suit ; elle se cache derrière son lit, le chat s'élance sur elle et veut l'étrangler. Elle jette de hauts cris et parvient à repousser son ennemi, mais le chat revient de nouveau sur elle. La peur la saisit. Le sabre de son père était suspendu à la muraille. Elle le prend et en assène un coup au chat : une patte avec ses ongles de fer tombe sur le plancher, et l'animal, poussant des cris plaintifs, disparaît dans un coin obscur. La jeune épouse passa toute la journée suivante dans sa chambre ; le lendemain, elle se montra, avec la main couverte de bandages. La pauvre demoiselle devina que sa marâtre était sorcière, et qu'elle lui avait coupé la main. Le lendemain, le *sotnik* ordonna à sa fille de porter de l'eau, de laver le plancher comme une simple paysanne, et lui défendit d'entrer dans les appartements des maîtres. La pauvre fille était bien triste, mais que faire? elle obéit à son père. Le cinquième jour, le *sotnik* chassa sa fille, les pieds nus, sans même lui donner un morceau de pain pour la route. Alors, l'enfant se mit à pousser des sanglots, en couvrant son blanc visage de ses mains : « Petit père, tu as perdu ta fille! La sorcière a égaré ton âme ! Que Dieu te pardonne; quant à moi, malheureuse, il ne veut pas sans doute que je vive !... » Et alors, vois-tu?... » Levko se tourna vers Hanna en lui montrant la maison : — « Regarde là-bas : un peu plus loin que la maison, le bord le plus élevé de l'étang, c'est de là que la demoiselle s'est jetée dans le lac... »

— « Et la sorcière ? demanda craintivement Hanna, en tournant vers lui ses yeux remplis de larmes.

— « La sorcière ? Les vieilles femmes prétendent qu'à

partir de ce jour toutes les noyées sortent du lac pendant les nuits éclairées par la lune, pour aller se réchauffer dans le jardin, et que la fille du *sotnik* est devenue leur reine. Une nuit, elle aperçut sa marâtre près de l'étang ; elle se jeta sur elle et l'entraîna au fond de l'eau. Mais la sorcière ne perdit pas sa présence d'esprit : elle se changea sous l'eau en une des noyées, et échappa aux joncs verts avec lesquels on voulait la battre. Crois donc aux vieilles femmes ! Elles racontent aussi que, toutes les nuits, la demoiselle réunit les noyées et examine séparément le visage de chacune d'elles, afin de tâcher de reconnaître la sorcière, et que, jusqu'à présent, elle n'a pas encore réussi... Mais j'entends un bruit de voix. Ce sont les nôtres qui reviennent de la danse. Adieu, Hanna ! Dors tranquillement, et oublie ces inventions de vieilles femmes. »

— « Adieu, Levko ! » dit Hanna, en jetant des regards pensifs sur la sombre forêt.

« La lune immense commençait à se projeter majestueusement de dessus terre. Elle était encore à moitié cachée, et déjà le monde entier était rempli d'une lumière solennelle. L'étang faisait jaillir des étincelles. L'ombre des arbres commençait à se dessiner sur le fond de la verdure. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

## II

Vient ensuite cette belle description d'une nuit de l'Ukraine :

« Connaissez-vous les nuits de l'Ukraine ? Non, vous ne les connaissez pas ! Voyez ! la lune regarde du milieu du ciel ; la voûte céleste infinie s'étend, s'élargit et devient encore plus infinie ; elle brûle et aspire ; toute la terre brille d'un éclat argentin ; l'air est merveilleux, frais et étouffant à la fois, plein de douceur ; c'est un océan de parfums. Nuit divine ! nuit enchanteresse ! Les forêts, pleines de ténèbres, sont immobiles, et projettent leurs ombres immenses. Les

étangs sont calmes; le froid et l'obscurité de leurs eaux sont tristement enfermés dans les murailles d'un vert sombre des jardins. Les buissons, encore vierges, de putiers et de merisiers, étendent timidement leurs racines dans la terre froide, et de temps en temps agitent leurs feuilles, comme s'ils étaient furieux et indignés de ce que le beau zéphyr, le vent de la nuit, se glisse soudain vers eux et les couvre de baisers. Tout le paysage dort. En haut, tout respire, tout est beau, solennel. L'immensité et le merveilleux saisissent l'âme; et des foules de visions argentines sortent avec harmonie de ses profondeurs. Nuit divine! nuit enchanteresse! Soudain, tout s'anime: les forêts, les étangs, les steppes. Le tonnerre majestueux du rossignol de l'Ukraine retentit, et il semble que la lune, pour l'écouter, s'arrête au milieu du ciel. Le village, comme fasciné, est assoupi sur la hauteur. La masse des cabanes est encore plus brillante sous les rayons de la lune; leurs murailles peu élevées se détachent encore plus éblouissantes dans l'obscurité. Les chants ont cessé. Tout est silencieux. Quelques étroites fenêtres sont encore éclairées. Derrière d'autres, une famille attardée soupe. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il s'agissait pour Levko d'amener son père à donner son consentement à son mariage avec Hanna. Ce n'était pas chose facile, d'autant plus que, le même soir, Levko avait entendu le *golova* dire des paroles d'amour à celle qu'il aimait. Furieux, il réunit ses camarades, et, avec leur aide, il se venge de son père en lui jouant toutes sortes de bons tours. Ici, nous approchons du dénouement.

## III

### LA NOYÉE.

« .... L'auteur de tout ce tapage nocturne approchait lentement de la vieille maison et de l'étang. Il est inutile, je

crois, de dire que c'était Levko. Sa noire *touloupe*[1] était déboutonnée : il tenait sa *chapka* à la main, et la sueur coulait tout le long de son corps. Le bois d'érables placé en face de la lune était plongé dans une obscurité majestueuse. L'étang immobile fit sentir sa fraîcheur au marcheur fatigué, et le força à se reposer sur le bord. Tout était silencieux; dans les profondeurs de la forêt on n'entendait que les notes éclatantes du rossignol. Un sommeil irrésistible ne tarda pas à alourdir ses paupières ; ses membres fatigués s'engourdirent ; sa tête se pencha... « Non, autrement je serais capable de « m'endormir ici! » dit-il en se levant, et en se frottant les yeux. Il regarda autour de lui : la nuit lui parut encore plus brillante. Une lumière étrange, enivrante s'ajoutait à celle de la lune. Un brouillard argenté tombait tout autour. Le parfum des pommiers en fleurs et des fleurs de la nuit se répandait partout. Il considéra avec étonnement les eaux immobiles de l'étang : l'étrange maison s'y reflétait. Au lieu des sombres volets, on voyait des fenêtres et des portes vitrées. Il lui semblait qu'une fenêtre s'ouvrait. Retenant son haleine, et sans quitter l'étang du regard, il lui parut qu'il se trouvait au fond, et qu'il voyait : d'abord un beau bras blanc s'appuyer sur la fenêtre, puis une tête souriante avec des yeux brillants sous des longs cheveux chatains s'appuyer sur ce bras; cette tête remuait et souriait... Son cœur tressaillit... L'eau s'agita, et la fenêtre se ferma. Il s'éloigna lentement de l'étang, et regarda du côté de la maison : les sombres volets étaient ouverts ; les fenêtres étaient éclairées par la lune. « Comme on peut se fier au dire des gens » — pensa-t-il intérieurement — « La maison est neuve; les cou« leurs sont fraîches. Quelqu'un l'habite. » Il s'approcha tout doucement, mais la maison était silencieuse. Le chant du rossignol éclatait en fusées sonores, et quand il s'éteignait dans la fatigue et la tendresse, on entendait le frôlement et les cris du grillon, ou le coassement de l'oiseau des marécages qui frappait de son bec aigu le vaste miroir de l'eau. Levko éprouva, dans son cœur, un calme très-doux. Il prit sa *bandoura* et se mit à chanter.... La fenêtre s'ouvrit doucement, et la même tête dont il avait vu l'image dans l'étang

1. *Touloupe*, petite pelisse de mouton.

regarda et écouta attentivement la chanson. Ses yeux étaient à moitié cachés sous ses longs cils. Elle était pâle comme de la toile, comme l'éclat de la lune; mais comme elle était belle ! Elle se mit à rire.... Levko frissonna.

— « Chante-moi, jeune Cosaque, une chanson ! » dit-elle d'une voix douce, en penchant sa tête, et baissant entièrement ses cils épais.

— « Quelle chanson dois-je te chanter, belle demoiselle? »

« Les larmes coulèrent doucement le long de son pâle visage.

— « Jeune cosaque, » dit-elle, et sa voix avait quelque chose de touchant — « trouve-moi ma marâtre ! Tu auras tout ce que tu voudras ! Je te récompenserai richement. J'ai des manchettes de soie, des coraux, des colliers. Je te donnerai une ceinture ornée de perles. J'ai de l'or... Trouve-moi ma marâtre ! C'est une horrible sorcière. Elle m'a tourmentée; elle m'a fait travailler comme une simple paysanne. Regarde mon visage: c'est à l'aide de breuvages impurs qu'elle a fait disparaître les couleurs de mes joues. Regarde mon cou: ces tacbes bleuâtres qu'y ont faites ses ongles de fer ne s'effaceront jamais. Regarde mes pieds : ils ont beaucoup marché, non-seulement sur les tapis, mais encore sur le sable ardent, sur la terre humide, sur les épines des buissons. Et mes yeux ! regarde mes yeux ! ils ne voient plus, tellement ils ont pleuré.... Trouve-moi ma marâtre !.... »

« Sa voix, qui s'était subitement élevée, s'arrêta. Des torrents de larmes coulaient le long de son pâle visage. Un sentiment de pitié et de douleur s'appesantit sur le cœur du jeune cosaque.

— « Je suis prêt à tout faire pour toi, demoiselle ! » dit-il d'une voix agitée : « mais comment puis-je la trouver ? »

— « Regarde, regarde ! » dit-elle rapidement, — « elle est ici ! elle joue sur le bord et danse avec mes filles. Mais elle est très-rusée. Elle s'est changée en noyée; cependant je sais, je sens qu'elle est ici. Je souffre de sa présence. A cause d'elle, je ne puis nager librement comme un poisson. Je vais au fond comme une clef. Cherche-la ! »

« Levko regarda sur le bord : à travers un brouillard fin et argenté, il vit des jeunes filles, légères comme des ombres, dans des chemises blanches comme une prairie émaillée de

muguets, des colliers d'or brillaient à leur cou; mais elles étaient pâles : leur corps semblait être composé de nuages transparents. Le chœur, en jouant, se rapprocha de lui. Il entendit des voix.

— « Jouons au corbeau! » crièrent-elles, comme le jonc sur le bord de l'eau, lorsqu'au soir il est carressé par les lèvres aériennes de la brise. — « Qui sera le corbeau? »

« On tira au sort, et une jeune fille sortit de la foule. Levko la considéra attentivement. Son visage, ses vêtements étaient les mêmes que ceux de ses compagnes. On voyait qu'elle ne jouait ce rôle qu'à regret. La bande se forma et échappa rapidement à ses atteintes.

— « Non, je ne veux plus être le corbeau! » dit la jeune fille fatiguée : — « Cela me fait de la peine d'enlever des petits à leur pauvre mère ! »

— « Ce n'est pas toi la sorcière! » pensa Levko. « Mais qui est-ce qui va la remplacer ? »

« Les jeunes filles tirèrent de nouveau au sort. « C'est moi ! » dit l'une d'elles.

« Levko la considéra attentivement. Elle courait hardiment après la bande et sautait dans toutes les directions pour atteindre sa victime. Levko remarqua que son corps n'était pas si brillant qne celui des autres : à l'intérieur, se dessinaient des taches noires. Soudain, on entendit un cri : le corbeau se jeta sur une des jeunes filles et la saisit; Levko crut voir des ongles, et sur son visage, une joie méchante.

— « Voilà la sorcière ! » dit-il en la montrant du doigt, et en se retournant vers la maison.

« La demoiselle se mit à rire, et les jeunes filles, poussant des cris, entraînèrent celle qui avait joué le rôle de corbeau.

— « Comment te récompenser ! Je sais que tu refuserais de l'or : tu aimes Hanna ; mais ton père ne veut pas que tu l'épouses. Il t'en empêche. Prends et remets-lui ce billet...

« Elle tendit sa main petite et blanche ; son visage rayonna d'un éclat merveilleux. Tout tremblant et le cœur agité, il prit le billet, et... se réveilla. »

## IV

### RÉVEIL.

— « Est-ce que réellement je me serais endormi ? » se dit Levko en se levant. — « J'en suis si impressionné, que je me demande si c'est un rêve !... C'est étrange ! » répéta-t-il en regardant autour de lui. La lune, arrêtée au-dessus de sa tête, indiquait l'heure de minuit ; partout régnait le silence ; un vent froid venait de l'étang ; près de lui se dressait tristement la vieille maison avec ses volets fermés, la mousse et l'herbe sauvage montraient qu'elle était depuis longtemps inhabitée. Il ouvrit alors sa main qu'il avait tenue fortement serrée pendant son sommeil, et poussa un cri d'étonnement, en y voyant un billet. « Ah ! si je savais lire ! pensa-t-il en le regardant de tous les côtés. En ce moment il entendit un bruit derrière lui. »

C'était son père, le *golova,* qui, accompagné de quelques paysans, donnait la chasse à l'auteur d'une mystification, dont il avait été victime dans la soirée. Il ordonna de saisir Levko. Mais quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'ayant pris connaissance du billet, il vit qu'il avait été écrit par le commissaire du district, qui lui intimait l'ordre de marier son fils à Hanna ! Il fallut bien y consentir !

« Levko s'éloigna rapidement, et, le cœur tout joyeux, se dirigea vers une *khata* bien connue et entourée de petits cerisiers. — « Que Dieu te reçoive en son saint paradis, bonne et belle demoiselle ! » pensa-t-il. — « Que tu sois éternellement heureuse au milieu des anges ! je ne dirai à personne le miracle qui s'est accompli cette nuit ; je te le confierai à toi seule, Hanna ; toi seule me croiras, et ensemble nous prierons pour l'âme de la pauvre noyée. » Il s'approcha de la *khata :* la fenêtre était ouverte, les rayons

de la lune venaient éclairer Hanna qui dormait auprès; sa tête était appuyée sur sa main, ses joues étaient enflammées, ses lèvres remuèrent doucement, en prononçant son nom d'une voix à peine distincte. « Dors, mon ange ! rêve à ce qu'il y a de plus beau en ce monde ; et ce ne sera pas encore si beau que ton réveil. » Puis, il fit le signe de la croix sur elle, ferma la petite fenêtre et s'éloigna.

« Quelques minutes après tout dormait dans le village ; la lune seule, d'un éclat merveilleux, nageait dans les immenses solitudes du beau ciel ukraïnien..... »

Ces contes eurent à leur apparition un grand succès. Ils furent surtout appréciés par Pouchkine. Ce dernier, plus que tout autre, était à même de goûter cette poésie populaire, ces belles descriptions de la nature. Les *dilettanti* vraiment patriotes les lurent avec frénésie. Ils ne pouvaient pas croire qu'une contrée aussi dénuée de caractère, aussi pleine d'une triste uniformité que l'Ukraine ait pu fournir des sujets si poétiques. Gogol fut le moins heureux de tous. D'un caractère ambitieux et impressionnable, il rêvait une œuvre grandiose, gigantesque, en comparaison de laquelle ses contes ne lui paraissaient que des essais de collégien tout au plus. « Oui, écrivait-il à ce sujet à Pogodine : — ils tomberont dans l'obscurité jusqu'à ce que j'aie produit quelque chose de grand, d'artistique. Mais je vis dans l'inaction, je ne veux rien faire de petit et je ne puis trouver quelque chose de grand.... »

Il partit pour son pays natal, et se mit à étudier l'histoire de la Petite-Russie. Lorsqu'il revint à Pétersbourg, il rapportait sa fameuse épopée petite-russienne : *Tarass Boulba*, empruntée à l'époque où les Cosaques étaient encore indépendants.

Tarass Boulba est un vrai type de ces chefs co-

saques, toujours prêts à monter à cheval et à batailler. La guerre est son élément; en temps de paix, il recherche encore ce qui peut lui ressembler: tout ce qui exige de l'activité, du mouvement, ce qui remue et émotionne, la chasse et les plaisirs de la table. Ses deux fils reviennent de l'académie de Kief où ils ont fini leurs études. Au lieu de les recevoir en père tendre et aimant, il commence par se battre à coup de poings avec l'aîné, Ostap. Ce dernier est un vrai fils de Cosaque. Les verges n'avaient pu le forcer à étudier; la crainte seule d'être envoyé dans un couvent put l'y contraindre. Le plus jeune, André, avait beaucoup plus de goût pour les livres. D'un caractère ardent et passionné, il était devenu éperdûment amoureux d'une jolie Polonaise qu'il avait entrevue à Kief.

Tarass Boulba se voyant père de deux grands et forts Cosaques n'a rien de plus pressé que de leur donner le baptême de feu. Il les conduit à la capitale des Cosaques. Ici encore, Gogol se laisse aller à son amour pour les beautés de son pays. Nous aurons souvent l'occasion de le remarquer. Toutes les fois qu'il le peut, il se complaît à décrire la nature, les effets du soleil, de la lune, de la nuit. Il le fait avec amour; il caresse et châtie ses descriptions de paysages. Un peintre ne ferait pas avec plus de délices le portrait d'une maîtresse bien-aimée. Nous voici dans les steppes de l'Ukraine:

« Plus ils avançaient, et plus la steppe devenait belle. A cette époque, tout le sud, tout cet espace qu'on appelle maintenant la Nouvelle-Russie jusqu'à la mer Noire, formait une solitude vierge et verdoyante. Jamais la charrue n'avait creusé de sillon à travers les vagues immenses des plantes

sauvages ; les chevaux seuls, disparaissant au milieu d'elles, comme dans une forêt, les foulaient aux pieds. Rien dans la nature ne pouvait être plus beau : la terre, à la surface, ressemblait à un océan vert-doré, d'où jaillissaient des millions de fleurs différentes. A travers les tiges fines et hautes des herbes se glissaient des clochettes vertes, bleues et violettes ; le genêt jaune montrait son sommet pyramidal ; le trèfle blanc, avec sa tête en forme de parasol, brillait sur la surface ; un épi de blé, venu Dieu sait d'où, grandissait au milieu d'une touffe. Les perdrix fouillaient ce labyrinthe, en allongeant le cou. L'atmosphère était remplie de mille sifflements d'oiseaux divers. Les vautours se tenaient immobiles dans l'air, en déployant leurs ailes, et fixaient leurs yeux sur l'herbe. Les cris poussés par un troupeau d'oies sauvages qui disparaissaient à l'horizon résonnaient dans un lac lointain. La mouette s'élevait lentement au-dessus de l'herbe, et se baignait voluptueusement dans les flots azurés de l'air. Puis elle disparaissait, et ressemblait alors à un petit point noir. Voyez ! elle a donné un coup d'ailes, et reluit sous l'éclat du soleil !.... Que le diable vous emporte, steppes, tellement vous êtes belles !... »

Et, au déclin du jour :

« Le soir, la steppe entière se transforme. Toute sa brillante étendue reflétant les derniers rayons du soleil prend une teinte de plus en plus sombre ; on voit l'ombre s'allonger et devenir d'un vert foncé, les vapeurs s'élèvent de plus en plus épaisses ; chaque petite fleur, chaque brin d'herbe exhale une odeur d'ambre, et la steppe entière est parfumée. Sur le ciel d'un bleu sombre, un pinceau gigantesque semble projeter des larges bandes d'un vert rosé, des nuages transparents et légers apparaissent par endroits avec une teinte blanchâtre, et un petit vent frais, séduisant comme les vagues de la mer, balance à peine les tiges des herbes et touche leurs joues.

« Toute l'harmonie qui résonnait pendant le jour a cessé ; elle est remplacée par une autre. Les brillantes belettes sortent en rampant de leurs trous, s'arrêtent sur leurs pattes de derrière, et font entendre leurs sifflements dans la

steppe. Le chant des grillons devient plus fort. De temps en temps on entend d'un lac éloigné le cri du cygne dont l'écho argentin traverse l'air..... Les Cosaques, après avoir soupé, se couchèrent, et laissèrent errer dans l'herbe leurs chevaux dont les pieds étaient garrottés. Les étoiles de la nuit les regardaient. Ils entendaient tout ce monde infini d'insectes qui remplissaient l'herbe : leurs cris, leurs sifflements, tout retentissait au milieu de la nuit, expirait dans l'air frais, et berçait leur sommeil. Si quelqu'un d'entre eux se levait pour un moment, il pouvait voir la steppe remplie de vers luisants, jetant de brillantes étincelles. Quelquefois le ciel, en certains endroits, se colorait des reflets ardents de joncs secs brûlés dans la prairie, et une troupe sombre de cygnes, volant vers le nord, prenait soudain une teinte d'un rose argenté ; il semblait que des mouchoirs rouges volaient dans les ténèbres. »

Ne dirait-on pas un tableau? Comme Gogol devait aimer sa patrie! Et avec quel soin il nous dépeint les beautés pittoresques de l'Ukraine jusque dans leurs plus petits détails! Bientôt Tarass Boulba avec ses deux fils et son escorte arrive à la *Siétch*, « ce nid d'où s'envolent les Cosaques forts et fiers comme des lions! et d'où la liberté se répand dans toute l'Ukraine. »

Ici, nous assistons au genre de vie de ce peuple indépendant, aimant le bruit et les aventures. En temps de paix, il est bruyant, paresseux, vivant au jour le jour sans penser au lendemain; c'est une orgie continuelle. Nous voyons un Cosaque s'obstiner à garder sa *svitka* malgré la chaleur : « Car, dit-il, si je l'ôte, j'irai la boire à l'instant. » Un autre ne peut avoir une pièce de monnaie dans sa poche sans aller rendre visite au juif du cabaret. A côté de cette gaieté folle et bruyante comme celle de l'ivrogne, règne le plus grand respect pour la propriété.

Si un Cosaque vole un de ses compagnons, on l'attache au poteau d'infamie, on dépose à ses côtés un bâton avec lequel chaque passant a le droit de le frapper. Le meurtrier est enterré avec sa victime.

La *Siétch* est divisée en plus de soixante *kourènes*, petites républiques indépendantes, commandées chacune par un *ataman*. Les cosaques élisent à la tête de la *Siétch* un *koschévoi*. En temps de paix, ce dernier ne jouit d'aucune autorité ; il est traité comme un simple Cosaque, et peut être cassé par ses derniers. Mais que la guerre soit déclarée par la foule assemblée, et le *koschévoi* entre dans toute la plénitude de ses droits. Ce n'est plus l'humble exécuteur des volontés d'une foule capricieuse, c'est un maître, un despote aux droits illimités. Il donne des ordres pour l'expédition, et les Cosaques l'écoutent les yeux baissés. Alors tout bruit, tout tapage cesse ; on ne songe plus qu'à s'armer et à entasser les vivres sur les fourgons.

Tarass Boulba voulant faire faire à ses fils leurs premières armes, décide le *koschévoi* à entreprendre une expédition. Le prétexte était tout trouvé. Le clergé polonais, par une propagande maladroite, avait indisposé les populations de l'Ukraine.

L'armée des Zaporogues se dirige vers les provinces polonaises, en répandant partout sur son passage la dévastation et la ruine. Elle va mettre le siége devant Doubno, place forte de la Volhynie. Les habitants, résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, ne tardent pas à manquer de vivres. La famine ravage la ville assiégée. Cette dernière était commandée par un *voïévode,* dont la fille avait fait autrefois une forte impression sur le cœur d'André, à Kief. Celui-ci

apprend d'une jeune Tatare, qui était sortie de la ville par un souterrain, que celle à qui il avait voué un culte ardent mourait de faim. André, saisi d'épouvante, prend avec lui des aliments et entre dans la ville assiégée. La Tatare le conduit dans la maison du *voïévode*, et là, fasciné par la beauté de la jeune Polonaise, il oublie tout et renie sa patrie, son père, son frère et ses compagnons d'armes. Sur ces entrefaites, les Zaporogues apprennent que les Tatars, profitant de leur absence, ont pillé la *Siétch*. Une partie d'entre eux quitte alors le siége pour se mettre à la poursuite des pillards. Les assiégés, de leur côté, ont reçu des renforts. Ils font une sortie. Un combat terrible s'engage. Les Cosaques, inférieurs en nombre, luttent héroïquement. La description épique de ce combat ressemble beaucoup à celles d'Homère. Les plus vaillants s'adressent des défis. Quand un Cosaque tombe, ses dernières paroles avant d'expirer, sont pour « *la terre russe.* » A chaque instant, Tarass Boulba leur chef, demande à ses Zaporogues : « Eh bien ! *pany*, avez-vous encore de la poudre dans vos gibecières? la force des Cosaques n'est-elle pas encore affaiblie? les Cosaques ne plient-ils pas? » C'est alors que le vieil *ataman* aperçoit son fils André chargeant ses frères à la tête d'un régiment de hussards polonais : « Eh bien, mon fils, tes *Lahki*[1] t'ont-ils été d'un grand secours?» André ne répond pas. — « Ainsi, tu as vendu ta religion? tu as vendu les tiens? Arrête et descends de cheval ! » Le jeune homme obéit comme un enfant et, ni mort ni vivant, s'arrête devant Tarass. « Ne

1. Le mot *Lahki* est un mot d'injure que les Russes et le Petits-Russiens donnaient et donnent encore aux Polonais.

bouge pas. Je t'ai engendré, je te tuerai!» Et il le tue, sans que le malheureux ait songé à résister. Bientôt les Polonais l'emportent, grâce à leur supériorité numérique. Ostap est fait prisonnier, Tarass lui-même est gravement blessé et ne doit son salut qu'au dévouement d'un de ses vieux compagnons d'armes qui le rapporte en croupe. Une fois guéri de ses blessures, il ne songe qu'à s'enquérir du sort de son fils. Déguisé et accompagné d'un Juif, il se rend à Varsovie. Mais tous ses efforts pour sauver Ostap sont vains. Il a même la douleur d'assister au supplice de ce dernier; et lorsque Ostap expirant sur la roue s'écrie d'une voix déchirante : « *Batko!* (père) où es-tu? m'entends-tu? — J'entends! » ose répondre Tarass.

Le vieil ataman ne tarde pas à donner de ses nouvelles aux Polonais. Cent vingt mille Cosaques envahissent les provinces polonaises; ils mettent tout à feu et à sang et ne sèment que ruines sur leur passage. L'hetman de la couronne, Potocki, est battu, et peut à peine s'échapper. Il présente des propositions de paix que les Cosaques acceptent. Mais le vieux Tarass, qui ne peut faire assez de victimes pour venger la mort de son cher et brave Ostap, continue à ravager la Pologne avec son seul régiment. Il est bientôt obligé de fuir devant toute une armée polonaise. Potocki l'atteint sur les bords du Dniestr. Les Cosaques parviennent à percer les rangs ennemis et à sauter avec leurs coursiers dans le fleuve. Tarass, descendu de cheval pour ramasser sa vieille pipe qui était tombée dans l'herbe, est pris par ses ennemis. Ces derniers, voulant se venger du mal qu'il leur a fait, l'attachent à un arbre et le brûlent tout vif. En mourant, le vieux Cosaque a la consolation de voir

ses compagnons à l'abri de toute poursuite : « Adieu, camarades ! s'écrie-t-il, ne m'oubliez pas, et, au printemps prochain, revenez faire un tour par ici? Eh bien ! diables de *Lahki*, vous m'avez pris? vous pensez que le Cosaque craint quelque chose en ce monde? Attendez! il viendra un temps où vous apprendrez à connaître ce que c'est que la religion russe orthodoxe ! Déjà, maintenant, les peuples qui sont loin et ceux qui sont proches sentent que la terre russe va enfanter un tsar, et aucune force en ce monde ne pourra lui résister !..... »

A la même époque, Gogol fut nommé professeur d'histoire du moyen âge à l'université de Pétersbourg. Il débuta par une leçon très-éloquente. Les étudiants étaient ravis et attendaient avec impatience la leçon suivante. « Mais, dit l'un d'eux dans ses mémoires, — Gogol, arrivé assez tard, commença par cette phrase : L'Asie est un volcan d'où jaillissent les peuples. — Puis il dit quelques mots sur l'émigration des nations, mais d'une façon si froide, si peu animée, que l'ennui nous saisit bientôt et que nous ne pouvions croire que c'était le même Gogol qui avait si brillamment débuté. Il nous indiqua ensuite les cours d'histoire dans lesquels nous pourrions trouver des renseignements sur ce sujet, salua et partit. La leçon avait duré vingt minutes en tout. Les suivantes furent les mêmes, de sorte que son auditoire finit par devenir de moins en moins nombreux. Un jour—c'était en octobre—nous attendions Gogol dans la salle de réunion. Tout à coup, nous voyons entrer Pouchkine et Joukovski...... Gogol arriva au bout d'un quart d'heure, et, nous autres, nous suivîmes les trois poëtes dans la salle. Gogol

monta en chaire, et, sans que nous sachions pourquoi, il se mit à nous lire un aperçu sur l'histoire des Arabes. La leçon fut aussi brillante que l'avait été la première. Il faut croire que Gogol, informé à temps de l'intention des poëtes, s'était préparé à leur servir un plat de leur goût. Après la leçon, Pouchkine s'entretint avec Gogol, mais je n'entendis que le mot : entraînant! Toutes les leçons suivantes furent sèches et ennuyeuses. On voyait qu'il s'ennuyait et qu'il avait en même temps conscience de l'ennui de ses auditeurs. Il arrivait souvent qu'il restait une demi-heure tout au plus en chaire, puis on ne le voyait plus pendant une semaine ou deux..... »

Ce qu'il y a d'étrange, c'est que Gogol faisait retomber toute la faute sur les étudiants eux-mêmes. « Personne ne m'écoute, écrivait-il un jour à Pogodine; aussi, je laisse de côté toute exposition artistique et n'ai pas le désir de réveiller des auditeurs endormis..... Il n'y a pas un seul étudiant qui me comprenne!.... » L'année suivante, il donna sa démission et se livra exclusivement à la littérature.

A partir de cette époque, il change complétement d'objectif. Ce n'est plus la Petite-Russie, avec ses légendes, son histoire poétique, ses beaux sites, qui l'attire. Le fantastique continue à exercer sur lui la même fascination, mais à un autre point de vue. Pétersbourg, avec ses milliers d'employés, de jeunes gens ambitieux, mais pauvres et obscurs; le riche parvenu à côté de celui qui travaille, qui souffre en silence; la misère, les privations côtoyant la richesse et l'opulence, voilà ce qui l'attire. Ses héros ne nous apparaissent plus sous des couleurs brillantes. Il les

prend désormais dans la vie réelle et nous les représente avec tout ce qu'ils ont de ridicule, de faible, de lâche et de bas; mais il sait les rendre intéressants tout en ne nous montrant que le mauvais côté de la médaille. On les plaint dans leurs folies, dans leurs défauts, parce qu'ils souffrent. On rit et on pleure à la fois, parce que tous ces types sont pris sur le vif et qu'ils sont le produit de la réalité la plus douloureuse. Il les décrit avec l'*humour* qui le caractérise et qui désormais portera son nom. Le *Portrait* a un air de parenté avec les contes fantastiques de Hofmann. Le jeune Tchartkof est sérieusement adonné à la peinture; il fait de l'art pour l'art. Mais comme tous les débutants, il végète dans la médiocrité, dans la pauvreté même. Avec ce qui lui reste d'argent, il achète un tableau d'occasion. C'était le portrait « d'un vieillard, au visage bronzé, amaigri, aux pommettes saillantes; les traits de la figure semblaient avoir été dessinés lors d'une contraction nerveuse et portaient le reflet du midi. Ce vieillard était drapé dans un large costume asiatique..... Le portrait paraissait n'avoir pas été complétement achevé, mais la force du pinceau était frappante. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'étaient les yeux. Ils regardaient dans le portrait lui-même, détruisant ainsi son harmonie par leur force étrange. C'étaient des yeux vivants, des yeux humains. On eût dit qu'ils avaient été enlevés à un homme encore en vie pour être posés dans ce tableau. Ce n'était plus ce sentiment de jouissance profonde qui enveloppe l'âme entière lorsqu'on contemple l'œuvre d'un peintre, quelqu'effrayant que soit le sujet. C'était un sentiment maladif, irritant. »

Le jeune peintre, réduit à la misère et ne pouvant payer son loyer, est menacé d'être expulsé de son modeste logement. Tout à coup il découvre une forte somme d'argent cachée derrière le cadre du tableau. Dès lors, il change complétement de genre de vie. Il quitte son pauvre réduit pour prendre un appartement splendide sur la perspective Newsky. Ses tendances idéales, son ambition disparaissent; il lui faut de la gloire, de la renommée et de l'argent à tout prix. Ses désirs sont satisfaits. Mais un remords le poursuit et le ronge. Il ne peut s'empêcher d'avouer à chaque pas qu'il a quitté l'art pour le métier. Les succès de ses collègues l'irritent. Et puis les yeux étranges du diabolique vieillard ne le perdent pas de vue. Partout il les voit, même dans son sommeil ; et il meurt fou.

Dans le *Manteau* et les *Mémoires d'un fou*, nous voyons des employés pauvres, mais bons et honnêtes, souffrir misérablement. Baschmatchkine est un scribe. Toute son ambition est de réunir assez d'argent pour s'acheter un manteau qui le protége contre le froid. Il est travailleur, simple et modeste; placé dans une sphère plus haute, il eût pu se rendre vraiment utile. Mais il a une tâche abrutissante : c'est de faire le métier de copiste. Ce travail machinal l'a abêti ; il est devenu presque idiot. Les *Mémoires d'un fou*, n'ont rien de vertigineux, de sauvage et d'emporté, comme le *Manuscrit d'un fou*, qui est un des plus beaux épisodes du *Pickwick-Club*, de Dickens. C'est un pauvre petit employé, moins que rien, presque un laquais, qui passe toute sa journée à tailler des plumes pour son directeur. Il a plusieurs fois entrevu la fille de ce dernier, et en est devenu

éperdument amoureux. La conscience de son néant et l'idiotisme de ses prétentions le rendent fou. Il se figure être le roi d'Espagne.

Le cœur se serre en lisant ces contes. Tous ces types, pris dans le vif, dans ce que la réalité psychologique à de plus triste et de plus ridicule à la fois, ne nous inspirent qu'un sourire douloureux et contraint.

La *Perspective Newsky* est du même genre. C'est toujours l'étouffement des illusions, de l'idéal par la froide réalité. Le jeune peintre Piskaref rencontre, le soir, sur la *perspective*, une jeune fille, belle à rendre fou. Dans son illusion enfantine, il la prend pour une de ces apparitions divines, pour un de ces anges qui consentent quelquefois à descendre sur la terre et à faire le bonheur d'un élu. Il la suit. Quel n'est pas son étonnement, lorsqu'il se heurte brusquement à la réalité la plus dégoûtante ! Celle qu'il croyait un ange n'est qu'une prostituée. Le choc est trop fort. Ses illusions poétiques sont brusquement brisées, et il se laisse aller au suicide.

Ces dernières productions assurèrent définitivement la gloire de Gogol. Ce n'était plus de l'élucubration instinctive, impersonnelle : c'était un talent créateur parfaitement sûr de ses forces. Avec lui, la littérature russe, après avoir atteint l'indépendance, l'originalité, entrait en plein dans le réalisme. Notre auteur en avait lui-même le sentiment lorsqu'il écrivait à Pogodine :

« J'ai quitté l'université, et, depuis un mois, je suis redevenu un cosaque insouciant. Inconnu, j'avais occupé cette chaire — inconnu j'en suis descendu. Mais dans ces dix-huit mois, j'ai beaucoup appris et

ajouté aux trésors de mon âme. Ce ne sont plus des pensées enfantines, mais des idées élevées, remplies de vérité et d'une profondeur effrayante qui m'agitent..... Soyez bénis, hôtes célestes, qui m'avez procuré des minutes d'un bonheur ineffable dans mon humble mansarde. Tout le monde vous ignore; je vais vous cacher au fond de mon âme, jusqu'à un réveil nouveau, et lorsque vous apparaîtrez avec une force plus grande, l'insolence de l'ignare savantasse n'osera pas tenir contre vous.... C'est à toi seul que je le dis, car les autres me traitent de vantard. Mais, passons sur tout cela! Je respire un air frais. Cela est nécessaire à ma vie, comme la pluie aux fleurs, et la promenade à celui qui est toujours enfermé dans son cabinet. Rions, rions davantage! vive la comédie? »

Cette *comédie* était déjà toute trouvée. Elle s'appelait le *Réviseur*. La scène est d'un autre genre. Ce n'est plus la capitale qui en fournit le sujet. C'est la province avec ses mesquineries, ses vices, ses défauts et ses ridicules. Gogol daube en plein les fonctiontionnaires de province. Il les flagelle et les fouette de traits sanglants. C'est la satire dans ce qu'elle a de plus vif, presque de la caricature, mais c'est toujours la réalité, car ceux qui ont séjourné quelque temps dans une province russe peuvent hardiment mettre un nom sur chacun de ces types. Et cette réalité n'est plus douloureuse, elle ne fait plus pleurer. C'est un rire franc, plein de malice qui vous monte à la gorge, lorsque vous voyez ces trompeurs, trompés à leur tour. La ville de province X*** possédait une collection de fonctionnaires, qui, à cette époque comme aujourd'hui, songeaient d'abord à

remplir leurs poches avant de se soucier du bien de l'État. Un des principaux personnages de la pièce, c'est le maire de la ville, vieilli sous le harnais officiel. Bien qu'il soit concussionnaire, il a bonne tenue, il pose l'homme sérieux; chacun de ses mots porte : l'effet en est étudié d'avance. C'est un vieux matois qui connaît toutes les ficelles du métier (qu'on veuille bien me pardonner cette expression)!

Le juge qui a un peu plus lu que tous ses collègues est un esprit fort. Il se vante d'être vénal, mais il prend, quoi? des bagatelles! Il a la faiblesse d'aimer les jeunes lévriers.

L'inspecteur des hospices est à la fois un fripon et un dévot. Il spécule un peu sur la nourriture et l'habillement des malades; mais bast! ils sont condamnés à mourir; mieux vaut donc qu'ils meurent au plus vite!

Le maître de poste est curieux comme une vieille femme; il avoue naïvement qu'il aime à décacheter les lettres qui lui sont confiées. Les secrets qu'il surprend ainsi l'amusent beaucoup.

Khlestakof est le principal personnage de la pièce. Caractère faible, tête légère, il agit et parle sans réfléchir. Il ment sans le savoir, pour le plaisir de mentir. C'est un de ces hommes qui finissent par être persuadés eux-mêmes de ce qu'ils inventent. Au moment où l'action s'engage, il est arrivé à l'hôtel, complétement décavé. Le maître de l'hôtel refuse de lui servir à manger à crédit. Sur ces entrefaites, le maire apprend d'une manière détournée et officieuse qu'un *réviseur* (employé ayant pouvoirs extraordinaires et envoyé par le ministère de l'intérieur pour contrôler et examiner la gestion des diverses administrations

provinciales) va arriver du jour au lendemain dans la ville de X***. Dans son émoi, il réunit tous les fonctionnaires des divers services. On délibère sur les moyens de jeter de la poudre aux yeux du nouvel Argus. Mais toutes les consciences sont troublées; on se reproche réciproquement ses malversations. Il faut cependant se tirer d'affaire, et le désordre est si grand partout! L'arrivée de deux jeunes propriétaires, toujours en quête de nouvelles, les trouble encore davantage. Ils annoncent qu'un jeune homme venant de Pétersbourg est descendu à l'hôtel. Plus de doute, c'est le réviseur! L'apparition de la tête de Méduse n'eût pas plus terrifié les coupables. On tient conseil. Le maire se sacrifie pour tous, et consent à aller trouver notre Khlestakof (car on a deviné que c'était lui). Il part, et dans son effroi, il prend un énorme étui pour son tricorne. Il y a de quoi, en effet, être troublé! Pensez donc, il a impitoyablement pressuré les marchands, les rues n'ont jamais vu un balai; le gouvernement avait assigné des fonds pour la construction d'une chapelle à l'hospice; la chapelle n'a jamais été bâtie, et, il a annoncé dans un rapport *ad hoc* qu'elle avait été brûlée. Que d'accusations! l'exil en Sibérie serait une punition insuffisante! Aussi, s'il en échappe, « il offrira un cierge comme jamais personne n'en a offert, et chacun de ces animaux de marchands devra lui fournir à cet effet cent vingt livres de cire! »

Le moment était bien choisi! notre héros Khlestakof, affamé, était en négociations avec le garçon pour avoir un dîner à crédit, et le maître d'hôtel avait menacé de le faire arrêter, s'il ne payait pas. Le maire entre. Ici commence un quiproquo bien amusant.

Khlestakof se figurant qu'on est venu l'arrêter pour le mettre en prison, se défend comme un beau diable. Le maire est tout interdit. Dans son trouble, il se croit menacé par cet orage. Il tremble, il supplie le prétendu *réviseur* de ne pas le perdre! « il a une femme, des petits enfants! » (Farceur! il n'avait qu'une fille bonne à marier!) Dans son effroi, il perd toute perception et croit que le *réviseur* lui dit qu'il ne veut pas aller en prison pour lui. Enfin, de guerre lasse, ils s'entendent un peu; le maire finit par l'amadouer et par le loger chez lui avec tous ses bagages. Ici, Khlestakof nage en plein dans le bonheur. Il est choyé, comblé d'égards et de prévenances. Le maire est aux petits soins pour lui; il lui montre les hospices, les écoles, etc. Khlestakof ne sachant à quoi attribuer tous ces honneurs, et ignorant le rôle qu'on lui prête, perd la tête. Il se croit, en réalité, un grand personnage, et ses fanfaronnades ne connaissent plus de bornes. Il a composé des opéras, tels que, le *Mariage de Figaro*, *Robert le Diable*, la *Norma;* écrit des romans; il est au mieux avec les ministres et les ambassadeurs, etc. Tout cela éclate et part comme les fusées d'un feu d'artifice. Ce hâbleur est pénétré lui-même de ce qu'il dit. Inutile d'ajouter que tous ses auditeurs l'écoutent, remplis d'admiration et de respect. Le maire lui-même y est pris. Pourquoi, direz-vous? Eh! mon Dieu, c'est une chose si terrible qu'un *réviseur* qui peut vous casser et vous faire emprisonner! Et puis, quand on a la conscience chargée, on tremble pour sa carrière et on prend l'alarme au moindre bruit. C'est toujours la fable des *Bâtons flottants*.

Le quatrième acte est le plus amusant! Tous les

fonctionnaires se réunissent dans l'antichambre de Khlestakof. Il s'agit de l'amadouer, de lui *graisser la patte*, comme on dit vulgairement, afin de gagner quelques bons points sur le rapport que le *réviseur* va immanquablement envoyer à Pétersbourg. Mais, qui va entrer le premier?

Le juge se décide.

« *Le juge* (*à part*). Mon Dieu ! fais que je m'en tire heureusement ! Mes genoux vont se briser ! (*Tout haut se redressant et tenant son chapeau à la main.*) J'ai l'honneur de me présenter : le juge du tribunal de ce district, assesseur de collége Lapkine-Tapkine.

« *Khlestakof.* Je vous en prie, asseyez-vous ! Vous êtes le juge de cette ville ?

« *Le juge.* En 1816, j'ai été nommé pour trois ans, par la noblesse du district, et depuis cette époque, j'ai toujours gardé cette place.

« *Khlestakof.* Est-ce une place bien avantageuse ?

« *Le juge.* Après trois périodes triennales, j'ai reçu l'ordre de Vladimir du quatrième degré, avec l'approbation de mes chefs. (*A part.*) L'argent est dans ma main qui brûle comme si elle était sur un brasier.

« *Khlestakof.* L'ordre de Vladimir me plaît. Celui de Saint Anne du troisième degré ne me plaît pas tant.

« *Le juge* (*à part*). Mon Dieu ! je ne sais où je suis assis ! Il me semble que c'est sur des charbons ardents.

« *Khlestakof.* Qu'avez-vous dans la main ?

« *Le juge* (*perdant la tête, et laissant tomber son argent*). Rien.

« *Khlestakof.* Comment, rien ? je vois que vous avez laissé tomber de l'argent.

« *Le juge.* Mais non ! (*A part.*) Me voilà jugé ! on va m'arrêter !

« *Khlestakof* (*ramassant les billets*). C'est de l'argent !

« *Le juge* (*à part*). Maintenant, tout est perdu, perdu !

« *Khlestakof.* Savez-vous, prêtez-le-moi !

« *Le juge* (*empressé.*) Mais comment donc !... avec grand

plaisir ! (*A part.*) Courage ! courage ! Vierge Marie, sauve-moi !

« *Khlestakof.* En route, j'ai fait beaucoup de dépenses, ceci et cela..... mais je vous le renverrai quand je serai arrivé.

« *Le juge.* Mais non ! pourquoi ? vous me faites beaucoup d'honneur... Sans doute, par mes faibles moyens, mon zèle et mon ardeur, je m'efforce de mériter.... (*Il se lève et posant la main sur la couture de son pantalon.*) Je ne veux pas vous importuner davantage. N'avez-vous aucun ordre à me donner ?

« *Khlestakof.* Quel ordre ?

« *Le juge.* Mais pour le tribunal du district ?

« *Khlestakof.* A quoi bon ? je n'en ai pas besoin maintenant, non, grand merci !

« *Le juge* (*sortant, à part*). La ville est prise !

« *Khlestakof* (*seul*). Le juge est un brave homme ! »

Et tous défilent de cette manière avec plus ou moins de *trémolos* dans la voix, plus ou moins d'*agitando* dans l'attitude. Khlestakof, d'une impudence sans égale, leur demande de l'argent. Ils s'exécutent de bonne grâce, heureux d'en être quittes à si bon marché. Puis, c'est le tour des marchands. Ils forcent l'entrée, en dépit des ordres formels donnés par le maire, qui redoutait avec raison qu'ils ne missent le prétendu *réviseur* au courant de la manière dont il les écorchait. Khlestakof écoute leurs doléances avec le plus grand sang-froid et empoche leur argent. Désormais notre fat ne doute plus de rien. Il se croit entre les mains d'une fée enchanteresse, et se regarde sérieusement comme un personnage important. Tous ces honneurs, ces courbettes et ces cadeaux le grisent. Il fait la cour à la femme et à la fille du maire en même temps; puis, acculé au pied du mur, il demande la main de la fille. Ici se passe une scène très-

amusante. Le maire perd la tête en apprenant que les marchands et quelques femmes ont profité de sa courte absence pour se plaindre de lui à Khlestakof.

« Je ne le ferai plus, Votre Excellence! ne me perdez pas!

« *Khlestakof.* Qu'avez-vous donc!

« *Le maire.* Les marchands ont porté plainte à Votre Excellence. Je vous jure sur mon honneur qu'il n'y a pas la moitié de vrai dans ce qu'ils ont dit. Ce sont eux qui trompent et qui écorchent le peuple. La femme du sous-officier vous a dit que je l'avais fait fouetter! Elle en a menti sur mon honneur. *Elle s'est fouettée elle-même.*

« *Khlestakof.* Que le diable l'emporte, qu'ai-je à démêler avec elle!

« *Le maire.* Ne les croyez pas. Ce sont tous des menteurs!.... Quant aux marchands, ils n'ont pas leurs pareils pour tromper.

« *Sa femme.* Sais-tu quel honneur nous fait M. Khlestakof? Il demande la main de notre fille.

« *Le maire.* La voilà partie! Ne vous fâchez pas, Excellence! Elle est un peu folle, comme sa mère! »

Le pauvre homme finit par croire à son bonheur. Quant à Khlestakof, il voudrait encore faire durer ce beau rêve un peu plus longtemps. Mais son domestique le rappelle à la réalité. Le bon sens de ce dernier lui a fait voir qu'on avait pris son maître pour un autre, et que le terrain brûlait sous leurs pieds. On pouvait d'un moment à l'autre s'apercevoir de la supercherie, et alors Dieu sait ce qui serait arrivé! Khlestakof se rend à ses raisons, mais avant de partir, il écrit à un de ses amis de Pétersbourg une lettre dans laquelle il raconte son aventure, tourne en ridicule tous les différents personnages qui ont

passé sous ses yeux, et le prie de vouloir bien insérer cette lettre dans un journal. Puis il prend congé de la famille et part. Son futur beau-père a bien soin de le munir d'argent et de lui faire donner les meilleurs chevaux de la poste.

Avec le cinquième acte, nous arrivons au dénouement. Les parents de la jeune fiancée ne se possèdent plus de joie. Quel honneur pour eux d'avoir pour gendre un employé du ministère envoyé en mission extraordinaire ! Le maire, avant tout, veut se venger des marchands, dont les dénonciations lui avaient causé une peur atroce. Il les écrase de son dédain et leur annonce le prochain mariage de sa fille. Ceux-ci voyant qu'ils ne sont pas les plus forts baissent la tête devant l'orage. Puis la famille se met à bâtir des châteaux en Espagne. Le père deviendra général ; on habitera Pétersbourg ! Bientôt la ville entière est au courant de la grande nouvelle du jour. Tous les employés, petits et grands, toutes les dames s'empressent de venir féliciter ces heureux parents. Ceux-ci acceptent ces coups d'encensoir avec une feinte modestie. Tout à coup apparaît le trouble fête, le *Deus ex machinâ !* Le maître de poste, toujours curieux, avait saisi au passage la lettre de Khlestakof à son ami, afin d'en connaître le contenu. C'est cette lettre qu'il vient lire tout haut. La foudre serait tombée aux pieds des employés, du maire et de sa famille, qu'ils n'auraient pas été plus terrifiés. Adieu paniers, vendanges sont faites ! Ils sont tous furieux de se voir si honteusement ridiculisés, plus furieux encore d'avoir donné de l'argent à un intrigant qui les a dupés et devant lequel ils se sont humiliés ! Ils ne peuvent pas comprendre comment ils ont pu jouer un rôle si sot,

si indigne. Mais rien ne saurait égaler la fureur du maire :

« Comment ! moi, je suis un vieil imbécile ? j'ai pu perdre l'esprit comme une bête ! Voilà trente ans que je sers ; aucun marchand, aucun fournisseur n'a pu me rouler ; j'ai dupé fripons sur fripons ; j'ai trompé des coquins qui étaient prêts à voler le monde entier ; j'ai jeté de la poudre aux yeux à trois gouverneurs !.... (*Faisant un geste de la main.*) Et qu'est-ce que c'est que des gouverneurs !... Il a demandé la main de ma fille, l'imbécile ! Regardez-moi, regardez-moi tous ; que le monde entier, que toute la chrétienté voie comment un maire a été dupé ! sot ! vieux fou ! Tu as pris un torchon pour un personnage important ! Et maintenant, il galope sur la route au bruit des clochettes ! Il racontera à tous cette histoire ! mais c'est encore peu ! il se trouvera un écrivassier, un barbouilleur de papier pour te ridiculiser. Voilà qui est outrageant ! Il n'épargnera ni mon grade, ni mes fonctions. Et tous me donneront des coups de langue et applaudiront. Pourquoi riez-vous ? Moquez-vous de vous-mêmes !... (*Dans sa rage, il trépigne.*) Si je les tenais ces barbouilleurs de papier ! Oh ! maudits libéraux ! graine du diable ! Je vous mettrais un mors, je vous broierais tous tant que vous êtes. — (*Il montre le poing..... Après quelques instants de silence.*) Je ne puis encore recouvrer mes esprits. C'est vrai ! quand Dieu veut punir quelqu'un, il lui ôte l'intelligence. Ce fat avait-il quelque chose qui le fît ressembler à un réviseur ? Certainement non ! Et tout à coup, tous se mettent à crier : Voilà le réviseur ! Qui a le premier répandu cette nouvelle ? Répondez !

Chacun, comme cela arrive en pareil cas, rejette la faute sur son voisin. Mais ce n'est pas tout. Un gendarme entre et annonce l'arrivée du *vrai réviseur*. Tableau ! c'est le dernier coup de massue !

Cette comédie, comme on le voit, est très-simple au point de vue du plan et du sujet. La *portraiture* en fait le seul mérite. C'est un pendant au *Malheur*

*d'avoir de l'esprit* de Griboïédof, dans une sphère plus modeste, il est vrai, mais avec plus de réalité dans les types. Que mes lecteurs français n'aillent pas croire que le sujet de cette pièce soit de pure invention! Le prétendre, serait peu connaître les mœurs de la Russie d'autrefois. Des histoires de ce genre sont arrivées à plusieurs reprises, et il s'est toujours trouvé des aventuriers assez hardis pour jouer ce rôle.

Cette comédie, on le conçoit, devait soulever des tempêtes de protestations et de critiques. Tous les employés qui fourmillent dans la capitale et dont la conscience n'était pas toujours à l'abri de tout remords croyaient s'y reconnaître. C'est Gogol lui-même qui nous le dit dans une lettre à Scheptkine:.... « Tout le monde est contre moi. Les employés vieux et respectables crient que rien ne m'est sacré, puisque j'ai touché à leur caste. Les employés de la police, les marchands, les littérateurs sont indignés! Ils m'éreintent et vont cependant voir la pièce; à la quatrième représentation on ne pouvait se procurer de billets. Si l'empereur n'avait pas daigné s'interposer, ma comédie n'aurait pas été jouée. Il y avait des gens qui demandaient qu'elle fût défendue. Je comprends maintenant ce que c'est qu'un auteur comique. A la moindre apparition de la vérité tous se révoltent contre vous. Qu'aurait-ce été si j'avais pris mon sujet dans la vie pétersbourgeoise que je connais maintenant beaucoup mieux que la vie de province?.... » Cette opposition générale et systématique finit par décourager complétement Gogol, qui, dans sa naïveté, croyait encore à l'influence morale du théâtre. Un autre motif qui ne le désespérait pas

moins, c'était la manière dont le rôle de Khlestakof avait été rendu. L'acteur chargé de ce rôle ne l'avait pas compris et l'avait totalement défiguré. Aussi Gogol perdit-il entièrement courage : « Je suis fatigué d'âme et de corps, écrivait-il à ce sujet, personne ne connaît mes souffrances. Qu'ils vivent tous en paix ! ma pièce me dégoûte ? »

Il finit par tomber dans un marasme si profond qu'il projeta de s'enfuir à l'étranger. « Je pars, écrit-il à Pogodine, là-bas je pourrai dissiper l'ennui que me causent quotidiennement mes compatriotes. L'écrivain contemporain, l'auteur comique, l'écrivain moral doivent se tenir le plus loin possible de leur patrie. Nul n'est prophète en son pays. Ce n'est pas parce que toutes les classes de la société m'en veulent que je m'attriste; mais il m'est pénible et douloureux de voir mes compatriotes injustement indisposés contre moi. Ils prennent pour collectif ce qui n'est que partiel, l'exception pour la règle. Un portrait fidèle et pris au vif est pour eux une pasquinade. Montrez sur la scène deux ou trois coquins ; des milliers d'honnêtes gens vont crier : Nous ne leur ressemblons pas ! — Mais qu'ils vivent en paix !... Je vais à l'étranger, non pas parce qu'il m'a été impossible de supporter une telle situation, mais pour rétablir ma santé, me distraire et préparer mes futurs travaux. Il est temps de créer quelque chose avec beaucoup de soin... »

Cette lettre nous donne une idée du caractère de Gogol. Impressionnable et involontairement égoïste comme tous les esprits ambitieux, il s'enthousiasmait de ses créations et se faisait ainsi illusion sur la portée morale qu'elles devaient avoir. La résistance, la cri-

tique l'irritaient; et il tombait immédiatement dans un profond abattement. Sa vie morale ne fut qu'une suite de « hauts et de bas. »

A partir de cette époque il parcourut l'Europe, s'arrêtant plus volontiers à Rome, et revenant en Russie, à Moscou surtout où se trouvaient ses amis : Pogodine, Schévyref, Axakof, Scheptkine, etc. Ce genre de vie lui plut énormément. De loin, il apprit à mieux connaître et à mieux aimer sa patrie. « Lorsque je suis en Russie, dit-il dans sa *Confession*, l'idée que je m'en fais est éparpillée dans mon cerveau. Je perds courage et je n'ai plus l'envie de l'étudier. Mais quand je suis à l'étranger, l'idée de ma patrie ne fait plus qu'un tout; je ressens de nouveau le désir de la connaître et j'éprouve de plus en plus l'envie de voir quelqu'un qui vient de quitter mon pays. Je sais questionner, et au bout d'une heure, j'en apprends beaucoup plus que je ne pouvais le faire en Russie dans une semaine... »

Ces voyages, son séjour à Rome opérèrent un grand changement dans le caractère de Gogol. Il tourna au mysticisme. Ce ne fut pas, toutefois, une de ces transformations soudaines que rien ne motivait. Il y était déjà préparé par l'influence du milieu dans lequel il avait passé sa jeunesse et par l'idée qu'il s'était toujours faite de la mission sacrée qui incombe à l'écrivain. Du reste, à cette époque, l'Europe était travaillée par de grands courants, moitié philosophiques, moitié religieux. Les théories de Schelling, de Hégel, de Fourier et de Saint-Simon avaient fait partout des adeptes. Gogol, par suite de son caractère sensible, rêveur, et de son éducation, embrassa le mysticisme. Ce n'était plus assez pour lui de faire de

la propagande. Le rôle de l'écrivain, à ses yeux, était un apostolat, une espèce de sacerdoce. Du reste, vivant à Rome, il se trouvait dans un milieu qui le disposait tout naturellement à cet état moral. Quelques-uns de ses compatriotes allèrent même jusqu'à le soupçonner de vouloir quitter l'orthodoxie pour embrasser le catholicisme. Sa mère, sans doute, se fit l'écho de ces accusations, car il lui écrivit un jour de Rome : « L'orthodoxie est la même religion que le catholicisme; il n'est donc pas besoin de changer l'une pour l'autre. »

Ces théories mystiques ne firent qu'exciter davantage l'impressionnabilité nerveuse de Gogol. Il fut sujet à des accès, et son exaltation religieuse n'en devint que plus grande. Il considérait ses souffrances comme des épreuves que le ciel lui envoyait pour expier ses fautes. Il s'opéra bientôt en lui un changement complet, au physique comme au moral. Gogol ne fut plus que l'ombre de lui-même; il devint méconnaissable. Ce célèbre auteur comique, d'une verve intarissable, aimant à rire et à plaisanter, se transforme en une espèce d'ascète à moitié fou. Comme le fier Sicambre, il finit par brûler ce qu'il avait autrefois adoré. C'est dans cet ordre de sentiments qu'il fit paraître en Russie un livre sous le titre de : *Extraits de ma correspondance avec mes amis.* Cet opuscule produisit une pénible impression sur les admirateurs de son talent. Il n'y avait plus d'illusion à se faire. Biélinsky lui-même, qui avait toujours été un de ses partisans les plus zélés, ne lui épargna pas ses critiques. L'esprit de Gogol n'en fut que plus assombri. Il se produisait cependant quelques éclaircies. Gogol, redevenu alors lui-même, ajoutait quel-

ques chapitres à ses *Ames mortes;* puis, lorsque le marasme le reprenait, il brûlait ce qu'il avait écrit.

En 1848, il alla faire un pèlerinage aux Lieux-Saints et revint en Russie. Il passa les dernières années de sa vie à Moscou. Son état moral empira de jour en jour. Affaibli par un jeûne très-rigoureux et par de longues insomnies, il finit par ne plus garder que quelques lueurs de sa raison. Dans son hallucination, il croyait entendre des voix qui lui prédisaient sa mort. Il expira le 21 février 1852.

Gogol est un des plus grands auteurs que la Russie ait produits. Sa place est à côté de Pouchkine. On retrouve dans tous les deux la même force d'originalité et la même vigueur de talent. Pouchkine, en sa qualité de poëte, reste plus dans les nuages. Son imagination enfante des héros pris dans le milieu où il vivait; il les dessine et les dépeint avec un soin persistant, sans se préoccuper des accessoires, et ne les mettant presque jamais en contact avec la réalité. Gogol fait descendre la littérature des hautes sphères où l'avait laissée Pouchkine. Il y a plus de fini dans ses types, car ils sont réels, ils sont plus humains; nous les voyons se mouvoir, parler; nous reconnaissons l'influence du milieu dans lequel ils vivent et l'action qu'ils exercent à leur tour sur ce milieu. D'un autre côté, Gogol procède directement de Pouchkine. Il le complète et fait un pas de plus en avant en *démocratisant* pour ainsi dire la littérature. Aussi l'influence du premier sur le second est-elle visible; on la sent à chaque pas; Gogol lui-même s'en fait gloire. Voici ce qu'il dit à Pletnéef, au sujet de

la mort du grand poëte : « Tout le plaisir de ma vie, toutes mes plus hautes jouissances ont disparu avec lui. Je n'entreprenais rien sans ses conseils. Je n'écrivais pas une ligne sans me le représenter devant moi. Ses paroles, ses observations, ses sourires, son approbation, — voilà ce qui m'occupait et m'encourageait....... »

Ce qui caractérise tout particulièrement les productions de Gogol, ce qui leur donne un cachet tout spécial, c'est son *humour*, sa préférence pour les côtés comiques de la nature humaine. Dans ses premiers ouvrages, il se livre à ce penchant avec tout l'entraînement de la jeunesse. C'était un rire franc, mais irréfléchi. Plus tard, l'ardeur du tempérament se calma ; la vie reprit ses droits, et la réalité se fit sentir avec tout son poids d'amertume, avec tous ses désenchantements. C'était toujours le rire, l'*humour ;* mais sous ces trilles sonores, sous ces masques et ces caricatures on sentait la note triste, le mineur, on devinait aussi parfois les larmes. Dans le *Réviseur*, les portraits sont chargés ; il est visible que l'auteur a concentré dans quelques types pris à dessein toutes les faiblesses, tous les vices qu'on peut attribuer à la généralité des fonctionnaires. Ici la caricature a un but moral. Cette tendance s'accentue encore davantage dans les *Ames mortes*[1]. L'auteur, avec toute la

1. Pour bien comprendre ce que veut dire ce mot étrange, il faut savoir qu'avant l'émancipation des paysans, la fortune d'un noble s'évaluait d'après le nombre de serfs mâles ou d'*âmes* qu'il possédait. Ainsi, quelqu'un qui avait *mille âmes* était très-riche. Le recrutement se faisait, en prenant tant de recrues par mille *âmes*. Or, comme le recensement n'avait lieu que très-rarement, et qu'il servait de base à la capitation, il arrivait souvent qu'un

modestie qui a toujours caractérisé le vrai talent, nous apprend lui-même que ce sujet lui fut inspiré par Pouchkine, « qui voulait en faire quelque chose comme un poëme. » Il faut donc remercier le grand poëte de s'être dépouillé de son idée, au profit d'un rival, ou plutôt d'un ami, qui, par les tendances de son caractère, pouvait en tirer un chef-d'œuvre. La donnée, en effet, est on ne peut mieux appropriée au genre de Gogol. Ce n'est pas un sujet de roman; l'idée première a un air de parenté avec celle qui a inspiré *Gil-Blas*. Figurez-vous un fonctionnaire déclassé, qui, désireux de faire fortune par des moyens rapides, va de ville en ville, de village en village, s'abouche avec différents fonctionnaires, avec nombre de propriétaires pour acheter des âmes mortes. Quels types, quels caractères l'auteur ne va-t-il pas rencontrer sur son chemin? Le héros de ce livre, Tchitchikof, est un ancien employé de la douane, qui s'est fait chasser pour concussions. Il cache sous un extérieur agréable, des manières polies, une grande ambition. Il poursuit son projet gigantesque avec une ténacité que rien ne rebute. Il sait plaire à tous, car il excelle à flatter le côté faible de chacun. C'est un de ces hommes qui, prêts à tout risquer pour s'enrichir, et ne reculant devant rien, pas même devant la bassesse et l'avilissement, car le côté immoral de leur conduite leur échappe, peuvent, une fois parvenus, se ranger et vivre comme tout le monde. Ils sont alors honnêtes et avares à la fois.

propriétaire était obligé de payer l'impôt pour des serfs morts. Ce n'était qu'au recensement suivant, qu'il pouvait rétablir le chiffre réel des paysans qu'il possédait.

Autour de lui vient se grouper une intéressante collection de types de propriétaires russes.

Malinof est doux et sentimental par excellence. « Il y avait même trop de sucre dans son caractère. » Blond, avec des yeux bleus, il dédaigne les choses de ce bas-monde. Il passe sa journée à fumer la pipe, à rêver aux délices de l'amitié ou à former des projets impossibles. Son esprit, endormi dans ces habitudes paresseuses de lama thibétain, a fini par perdre toute originalité. Ce n'est plus qu'une pâte molle, sans consistance et sans caractère.

Madame Korobotchka vit dans une solitude absolue qui a fait d'elle une vulgaire bourgeoise. Elle croit aux cartes, aux songes. Elle marchande comme une épicière. Lorsque Tchitchikof va se coucher, elle offre de lui envoyer un domestique pour lui chatouiller la plante des pieds, afin de pouvoir s'endormir plus facilement.

Mais quel est ce bruit que l'on entend? On dirait un ouragan! C'est l'impétueux et ardent Nosdref. Il passe sa vie aux foires des environs où se réunissent les propriétaires de la contrée. Le jeu, le vin, les cartes, les orgies de la débauche, la fièvre, un amour des jouissances matérielles qui déborde à chaque moment, — voilà ce qui le fait vivre. Pour un rien, il vous tutoie, il vous appelle son ami, son frère et vous embrasse; quelques instants après, il est prêt à tomber sur vous à coups de poing. Il a toujours quelque chose à vendre ou à échanger.

Ce colosse, à la démarche lourde, aux manières gracieuses comme celles d'un ours, c'est Sobakiévitch. Il parle peu, mange beaucoup, dévore plutôt. C'est la force, la force brutale dans ce qu'elle a de plus imposant.

Mais arrivons à ce village presque désert qui semble avoir été ravagé par la peste ou le choléra. C'est là qu'habite Plouchkine l'avare. Ses serfs mal nourris meurent comme des mouches. Au château, il n'occupe que quelques chambres et porte toutes les clefs sur lui. Son visage est jaune, froid et sec comme du parchemin. N'y cherchez aucune expression ; son cœur ne bat plus, son regard ne s'illumine que lorsqu'il tâte de l'argent. Il a peur de tout le monde; il croit qu'on le vole sans cesse. L'hospitalité même lui est une charge.

Tchitchikof ne réussit pas dans son projet. Il est trahi en plein bal chez le gouverneur par le bavard Nosdref. Il part dans une autre province. Ici les caractères appartiennent à une autre classe. Ils sont plus vifs, plus jeunes, plus modernes.

Tentétnikof et Platonof sont deux types de la jeune génération. Forcés de vivre à la campagne et ne trouvant rien dans ce milieu qui réponde à leurs aspirations, ils prennent une teinte de romantisme. Ils s'ennuient et n'ont pas le courage de remonter le courant. Ne voulant pas admettre franchement la vie telle qu'elle est, ils se laissent abattre ; ils végètent, et leur jeunesse se fane dans la plus impardonnable inaction.

Piétoukh et Skoudronjoglo sont tout autres. Impuissants à refaire la réalité, ils l'ont prise telle qu'elle était et s'efforcent d'en tirer le plus de profit possible. Le premier est un gastronome, un épicurien, gras, rebondi, dodu. On le voit toujours en mouvement. Pétulant et sautillant comme un collégien en vacances, il apparaît à vos côtés au moment où vous vous y attendez le moins.

Skoudronjoglo est un agronome passionné. En quelques années, il a décuplé ses revenus. Il sait tirer parti de tout et rien ne se perd entre ses mains. Mais, conscient de son mérite et de ses capacités pratiques, il ne parle qu'avec mépris ou une aigreur mêlée de fiel, de ses voisins moins habiles que lui.

Ce vieillard, grand, gros et robuste, c'est le général Bétristchef, un type de la haute hiérarchie militaire, dont l'esprit est « un mélange bizarre de vanité, d'amour-propre, d'ambition, de mesquinerie et de susceptibilité. » Plein de haine ou d'envie pour ceux qui, plus heureux, l'ont devancé, il est bon et affable pour les gens qui savent le prendre par ses nombreux côtés faibles et flatter sa vanité.

Un type bien original c'est celui du colonel Koschkaref. Il a transformé sa terre en un petit État, avec de nombreux bureaux qui portent tous des enseignes plus ou moins prétentieuses, telles que : « COMITÉ D'AGRICULTURE; — DÉPÔT D'INSTRUMENTS D'AGRICULTURE; — COMPTABILITÉ; — ÉCOLE NORMALE, etc. » Il va sans dire que toutes ces différentes administrations n'ont aucune raison d'être, et qu'elles ont été uniquement créées pour satisfaire les goûts bureaucratiques du maître.

Finissons par un portrait que l'on ne peut considérer sans une certaine pitié, — celui de Khlobouïef: Esprit peu pratique, envisageant ses terres comme un moyen de vivre en grand seigneur, il a fini par se ruiner et perdre ses serfs. Dépourvu d'énergie, il manque des forces nécessaires pour lutter contre la mauvaise fortune; il s'est laissé entraîner par le courant et en est arrivé au dernier degré de l'affaissement moral et de la pauvreté. Ce type est assez fré-

quent en Russie ; et combien de Khlobouïefs ont reçu le dernier coup de grâce lors de l'émancipation des paysans !

Vous voyez, rien n'y manque, et la collection est complète. Tous les ridicules, toutes les faiblesses, tous les vices inhérents à notre pauvre humanité s'y trouvent. Et pour accentuer encore davantage les taches nombreuses qui couvrent ce grand tableau, on voit bien loin, derrière, apparaître quelques ombres brillantes, sympathiques, telles que Mourazof, vieux millionnaire, enrichi par le travail et l'honnêteté, âme droite, sincère, remplie de charité chrétienne pour ses semblables, — ou le général-gouverneur de la province, cœur noble et généreux que la bassesse et la vénalité révoltent au plus haut degré.

Tel est dans son ensemble le célèbre roman de Gogol. Et maintenant si l'on veut remonter à l'idée première qui a inspiré l'illustre écrivain, on y retrouvera ce que nous avons déjà signalé plusieurs fois, à propos de lui et d'autres écrivains russes de cette époque : — le mécontentement de l'ordre de choses existant et le sentiment d'un idéal plus élevé, d'une société plus parfaite. Les créations de Gogol proviennent de la même idée qui inspira Tchatzky, Oniéguine et Pétchorine ; seulement, le premier, avec l'*humour* qui le caractérise, a saisi la nature russe dans ce qu'elle a de plus ridicule, de plus vulgaire. Les esprits sérieux ont dû avoir le cœur saisi et attristé à la vue de tous ces types qui défilaient sous leurs yeux. Pouchkine, dont les jugements étaient pour Gogol un critérium fidèle, en écoutant pour la première fois la lecture des *Ames mortes*, devint de plus en plus sombre. Et quand son ami eut terminé, il ne

put s'empêcher de s'écrier : « Dieu ! comme notre Russie est triste ! »

Une autre qualité qui caractérise Gogol, c'est le grand et profond amour qu'il nourrissait pour son pays. Ce sentiment semble, au premier coup d'œil, contraster d'une façon étrange avec son penchant à tout ridiculiser. Mais qu'on y réfléchisse un peu, et on verra qu'ils concordent parfaitement tous deux ! Cet amour pour la Russie éclate à chaque page et même dans les plus petits détails. Un domestique, un cocher, une petite fille de village, les chevaux, — tout y est décrit avec un fini, une minutie de détails qui prouvent combien l'auteur était plein de son sujet. Le héros principal du roman, Tchitchikof, est toujours en voyage. Comment remplir les intervalles qui séparent une visite rendue à un propriétaire et celle qu'il se propose de faire à un autre ? Les distances sont si longues en Russie ! L'auteur s'amuse et flâne en route. Tantôt il met en scène le cocher de Tchitchikof, Séliphane, faisant la leçon à ses chevaux.

« Tchitchikof, plongé dans ses réflexions, ne voyait pas que son cocher, charmé de l'accueil que lui avaient fait les domestiques de Manilof, adressait des observations très-judicieuses au cheval de volée attelé du côté droit. Ce cheval hongre était très-rusé ; il faisait semblant de tirer, mais en réalité, c'étaient le cheval bai et l'alezan clair surnommé *l'assesseur* (car il avait été acheté chez un assesseur), qui tiraient si consciencieusement que le contentement se lisait dans leurs yeux. « Fais le finaud tant que tu voudras ! je « serai encore plus malin que toi », dit Séliphane en se penchant en avant, pour fouetter le paresseux. — « Sache ce « que tu as à faire, espèce de pantalon allemand ! Le bai « est un cheval respectable, il remplit son devoir, je lui

« donnerai avec plaisir une mesure d'avoine de plus ; à « l'*assesseur* aussi !.... Eh bien ! eh bien ! pourquoi secoues-« tu les oreilles ? imbécile ! écoute quand on te parle ! je ne « t'apprendrai rien de mauvais, mal appris ! Eh ! où vas-« tu ? » Ici, nouveau coup de fouet : — « Barbare ! »

Puis Séliphane se lance dans un monologue sans fin, comme le font habituellement les cochers russes lorsque la route est longue et ennuyeuse.

Mais l'objet sur lequel Gogol s'arrête avec le plus de prédilection, c'est le paysage, la nature avec son immense étendue, ses plaines sans fin, plates, unies, parfois incultes et presque jamais accidentées ; ses chaussées qui se déroulent comme un long et droit ruban, d'une façon si monotone, et ses villages clair-semés, aux cabanes pauvres, basses, couvertes de chaume et aux murailles grises. Tous les accessoires qui composent ces immenses tableaux, jusqu'au costume et aux chansons des paysans, sont tristes et sombres. « Jusqu'à présent, dit Gogol dans une de ses lettres, je ne puis entendre les sons mélancoliques et déchirants de notre chanson qui résonne dans les espaces infinis de la Russie. Ces sons font frissonner mon cœur, et je suis étonné de ce que les autres n'éprouvent pas les mêmes sensations. » Nous avons déjà donné plusieurs descriptions de cet écrivain si sympathique. Finissons notre étude sur lui par ces belles lignes sur le voyage de Tchitchikof :

« Des deux côtés de la grande route apparaissent les poteaux verstiques, les relais de poste, les puits, les chariots, les maisons grises avec leurs samovars, les villageoises, et le paysan barbu accourant de l'auberge avec de l'avoine sur ses bras, le piéton couvert de haillons ; les petites villes construites à la hâte avec leurs boutiques en bois, leurs tonneaux de farine, les pains blancs, les barrières

d'octroi, les ponts réparés, les champs incultes, les voitures antiques des propriétaires, un soldat à cheval conduisant un caisson vert rempli de poudre, avec une inscription indiquant le numéro de la batterie, des bandes vertes, jaunes, noires se détachant sur la steppe, une chanson retentissant au loin, les sommets des pins se perdant dans le brouillard, le son d'une clochette expirant dans l'espace, les corbeaux, les mouches, et l'horizon sans fin.... Russie ! Russie ! je t'aperçois depuis le beau pays lointain que j'habite[1]. Ta nature est pauvre.... Tout est ouvert, désert et égal en toi, tes petites villes sont à peine visibles dans les plaines, comme des points, comme des signes ; rien ne flatte et ne séduit les regards. Mais quelle force secrète, incompréhensible attire vers toi ? Pourquoi ta chanson, triste, parcourant toute ta longueur et toute ta largeur, d'une mer à l'autre, retentit-elle sans cesse à mes oreilles? Qu'y a-t-il dans cette chanson ? D'où lui viennent ces appels et ces sanglots qui saisissent le cœur ? Quels sont ces accords maladifs qui pénètrent dans l'âme, et tourbillonnent autour de mon cœur? Russie ! que me veux-tu? Quel est ce lien mystérieux, caché, entre nous? pourquoi me regardes-tu ainsi? pourquoi tout ce qui est en toi fixe-t-il sur moi des yeux pleins d'attente? Je m'arrête, hésitant et immobile, et déjà un nuage menaçant couvre ma tête, et ma pensée est muette devant ton immensité. Que me prophétise cet espace illimité ? Ne peux-tu pas faire naître des pensées infinies, quand toi-même tu n'as pas de bornes? Ne peux-tu pas produire des héros, lorsqu'il y a tant de place pour se déployer ? Ce puissant espace se replie tout menaçant sur mon âme, et sa force terrible se reflète dans les profondeurs de ma pensée ; mes yeux sont illuminés par une puissance surnaturelle..... quel lointain brillant, merveilleux, inconnu à la terre ! Russie !.... »

Et la description du galop de la *troïka*[2] sur la grande route :

1. Il ne faut pas oublier que Gogol était en Italie lorsqu'il écrivait ces lignes.

2. *Troïka*, attelage à trois chevaux, qui est fort en usage en Russie.

« Quel est le Russe qui n'aime pas à aller vite? Est-ce son âme tendant à tourbillonner, à voltiger, et prête à dire: « Que le diable emporte tout! » qui ne l'aime pas?... Il vous semble qu'une force inconnue vous enlève sur ses ailes, vous volez et tout vole autour de vous: les poteaux verstiques, les marchands assis sur le bord de leurs chariots, la forêt des deux côtés de la route avec ses allées sombres d'aulnes et de pins, le bruit de la hache, et le cri des corbeaux volent au-devant de vous; la route elle-même vole dans un lointain inconnu; ces apparitions rapides ont quelque chose d'effrayant; vous ne pouvez distinguer l'objet qui disparaît à vos yeux: il n'y a plus que le ciel, les légers nuages, et la lune déchirée qui paraissent immobiles. Oh *troïka!* oiseau-*troïka!* qui t'a inventée! tu ne pouvais naître que chez un peuple déluré.... *L'iamstchik* [1] n'a pas de grosses bottes allemandes: il n'a que sa barbe et ses moufles, il est assis, on ne sait sur quoi; mais il siffle, brandit son fouet, entonne sa chanson — et les chevaux s'emportent, les rais des roues ne forment plus qu'un cercle uni, la route tremble, le piéton s'arrête et pousse un cri d'effroi, et la *troïka* file devant vous!.... Russie, où cours-tu? Réponds! Elle ne répond pas. La clochette fait entendre un son merveilleux; l'air déchiré en lambeaux résonne et devient vent; tout ce qui est sur la terre vole, et les autres peuples s'écartent pour la laisser passer. »

1. *Iamstchik*, postillon.

## CHAPITRE V

### LA CRITIQUE LITTÉRAIRE. — POLÉVOÏ (1796-1846). — TÉLÉGRAPHE DE MOSCOU.

La lutte des romantiques et des classiques eut un vif retentissement en Russie et passionna fortement les esprits. A l'origine cette lutte était inégale. Les classiques avaient pour eux l'ancienneté des théories, des chefs-d'œuvre littéraires qu'ils citaient à l'appui de leurs arguments et de nombreux organes, tels que : l'*Entretien*, la *Société des amateurs de la littérature russe*, et le *Messager de l'Europe*, sous la direction du professeur Katchénovsky. La situation des romantiques n'était pas si favorable. Ils étaient réduits à publier de petits recueils et des almanachs. Le *Fils de la patrie* leur ouvrait quelquefois ses colonnes. Mais il était loin d'avoir des tendances romantiques. Il partageait, au contraire, avec l'*Abeille du Nord*, l'honneur peu enviable de faire une guerre acharnée à tout ce qui était étranger, français surtout, ainsi qu'à la liberté de la pensée.

C'est dans ce milieu que débuta Polévoï. Il fit d'abord cause commune avec le parti que soutenait le

*Messager de l'Europe*. Mais les idées arriérées des classiques ne le séduisirent pas longtemps ; il se rangea sous le drapeau des romantiques. Une autre cause qui influa beaucoup sur ce changement, ce fut sa liaison avec le cercle des *Schellingistes* de Moscou, — cercle qui comptait parmi ses principaux membres le prince Odoievsky, Vénévitinof, Kirief et Androssof. Il étudia pendant quelque temps et avec ardeur le système du philosophe allemand ; puis l'abandonna pour passer aux théories éclectiques de Cousin. Ses travaux ne tardèrent pas à lui acquérir une certaine réputation littéraire. Il collaborait alors aux *Archives du Nord*, revue de Bulgarine. Mais cette position dépendante ne répondait pas à ses goûts, à son ambition. Depuis longtemps déjà il nourrissait le projet d'avoir son organe à lui. Il résolut de mettre ce projet à exécution, et adressa le programme de sa nouvelle revue au ministre de l'instruction publique, l'amiral Schichkof (1824). L'autorisation lui fut donnée.

Cette nouvelle fit grand bruit dans les cercles littéraires et fut accueillie avec un certain déplaisir. Les publicistes pétersbourgeois regrettaient un collaborateur de talent. Les classiques comprenaient à merveille qu'ils allaient avoir en Polévoï un ennemi de plus. Mais aucun ne pressentait l'importance que devait acquérir Polévoï, dans le domaine de la critique littéraire. Ce dernier, en effet, était justement l'homme de la situation. Jusque-là, les questions littéraires n'avaient été agitées que par ceux qu'elles intéressaient directement ; la critique ne sortait pas de cette sphère exclusive. Peu lui importait de connaître les besoins et les goûts de la masse des lecteurs ! *Odi pro-*

*fanum vulgus!* Polévoï, sorti de la classe moyenne, était plus porté qu'un autre à se révolter contre l'ostracisme que les écrivains imposaient au public. C'est dans le but de satisfaire aux besoins de ce dernier et de l'initier à tout ce qui concernait le goût littéraire qu'il fonda le *Télégraphe* de Moscou.

« Si vous voulez vous faire une idée de ce que doit être une revue contemporaine, dit-il dans le premier numéro, figurez-vous un miroir dans lequel vient se refléter le monde moral, politique et physique. Un journal de ce genre apportera autant de profit que beaucoup de livres. Tout le monde ne peut passer son temps à lire d'énormes volumes : y en a-t-il beaucoup qui soient habitués à une lecture systématique, réfléchie? L'avantage est évidemment du côté des revues : le journaliste nous offre quelque chose de vraiment utile, de vraiment élégant, sans nous effrayer par la grosseur du livre. La presse doit profiter de l'avantage qu'elle a de donner des extraits choisis de tous les ouvrages curieux et intéressants, et d'apprendre aux lecteurs tout ce qui se passe de nouveau. Le journaliste est un porteur de nouvelles. Quand on le rencontre on ne lui demande pas : Que savez-vous? — mais : Qu'y a-t-il de nouveau? Voilà pourquoi la critique, à mon avis, doit occuper une des meilleures places dans une revue — pourvu qu'elle soit faite avec esprit, vérité, et entendement. Ajoutez-y les nouveautés littéraires, les nouvelles les plus importantes des sciences, des arts, et des beaux-arts, — et sachez offrir tout cela d'une façon impartiale et variée. »

Le programme était parfaitement conçu pour l'époque. Polévoï eut, en outre, le bonheur de s'entourer

de collaborateurs éminents. Maximovitch, jeune savant distingué, y publia des articles sur les sciences naturelles; Krassovsky, des traductions d'articles scientifiques. Nommons aussi le prince Viazemsky, puis, plus tard, Pouchkine. La partie musicale et humoristique était traitée par le prince Odoïevsky. Polévoï s'était réservé la place la plus importante. Tout en suivant d'une façon soutenue le mouvement intellectuel en Europe et en Russie, il lisait, traduisait, critiquait tout ce qui paraissait de nouveau dans le monde littéraire, tant à l'étranger que dans son propre pays. Rien n'échappait à son esprit infatigable et toujours en éveil. C'est ainsi qu'il fut le premier à signaler à l'attention du public russe une science qui, pour lui, était encore toute nouvelle, — je veux parler des systèmes d'économie politique d'Adam Smith, de Storch et de Say. Mais le genre auquel il donna la première place fut la critique esthétique. Dans cette sphère, il fut le premier critique russe, digne de porter ce nom, car, avant lui, on s'était borné à une polémique partiale ou à des articles peu sérieux.

Appartenant par ses tendances à l'école romantique, il battit en brèche les classiques, en démontrant que la Russie n'avait encore produit que deux vrais poëtes : Derjavine et Pouchkine. Cette attitude sévère et indépendante, son audace à renverser de leur piédestal des noms qui, jusqu'alors, avaient été classés au premier rang, lui attirèrent de nombreux adversaires. Le *Télégraphe* fut en butte aux attaques de tous les organes de l'école classique. Il n'en fut pas de même du public. Ce dernier, qui suivait la lutte d'une façon impartiale et désintéressée,

prit franchement parti pour Polévoï. Il se sentit attiré vers lui par le côté sérieux et sain de ses jugements. Aussi le *Télégraphe*, qui, au commencement, avait tiré à sept cents exemplaires, ne tarda pas à compter près de deux mille lecteurs. Chacune de ses livraisons était attendue avec impatience. Il devint le livre obligé des salons. Pendant les dix années de son existence, il jouit de la même popularité, et Polévoï fut reconnu comme l'arbitre du bon goût littéraire et le père de la vraie critique russe. Sa popularité alla toujours en croissant. Citons à ce sujet une anecdote qui prouve combien il était alors sympathique aux Moscovites.

Un de ses adversaires les plus ardents, Pisaref, ne se contentant pas de l'accabler d'épigrammes et de calembours, inséra dans un de ses vaudevilles des couplets dirigés contre lui. Malheureusement, il avait compté sans le public.

« Les sifflets, le tapage, les cris assourdirent tellement l'actrice qui les chantait, qu'elle dût se boucher les oreilles et quitter la scène. Tous se mirent à éclater de rire, et les défenseurs de Polévoï croyaient déjà triompher lorsqu'on entendit les cris : — L'auteur! l'auteur! Pisaref, bravant les sifflets de ses adversaires, se montra dans la loge du directeur et avait à peine salué, qu'une tempête de cris couvrit les quelques rares *bravos* de ses amis. Il dut se retirer devant cette démonstration menaçante[1]. » Polévoï, dans son activité infatigable, ne se contenta pas de maintenir le succès de sa revue. Il trouva encore le temps d'écrire quelques romans, qui sont oubliés

1. *Histoire de la littérature russe*, par P. Polévoï.

aujourd'hui, et de publier une *Histoire de Russie* en cinq volumes. C'est un travail consciencieux, assez estimé des savants modernes. Là aussi il battit en brèche les idées reçues et la méthode de Karamzine. Dans l'exposition et l'enchaînement des faits, on peut constater l'influence des historiens occidentaux : Niébuhr, Guizot, Herder, Schlœtzer, etc. Ce n'est plus l'histoire de l'État et des souverains, telle que nous la donne Karamzine, c'est celle de la nation elle-même.

Les allures indépendantes de l'éminent critique ne tardèrent pas à lui attirer des ennemis plus sérieux. Les événements, dont l'Europe occidentale avait été le théâtre en 1830, avaient effrayé le gouvernement russe. L'émeute de décembre (1825) lui avait déjà ouvert les yeux. La Russie était alors gouvernée par une politique réactionnaire, effarouchée, qui voyait des complots partout. Tout ce qui était contraire aux idées reçues, tout ce qui portait un cachet de libéralisme était aussitôt mis à l'index et traité de révolutionnaire. La censure, surtout, se montrait d'une sévérité mesquine ; parfois même elle élaguait et retranchait sans raison. Les classiques, conservateurs et routiniers en littérature, la dominaient complétement. Le *Télégraphe*, dans son ardeur à signaler tout ce qui se produisait de nouveau dans le monde intellectuel européen, ne tarda pas à se faire passer pour un journal subversif et dangereux. Il fut serré de près par la censure. Un nouveau méfait commis par lui acheva de le perdre. Il était alors de bon ton, dans la presse officieuse et réactionnaire, de lâcher la bride à un patriotisme faux, exagéré, étroit et *chauvin*. Quelques auteurs dramatiques étaient venus à la

rescousse. Ces tendances devaient déplaire à Polévoï, esprit censé et libéral. Il leur fit une guerre acharnée dans sa revue ainsi que dans le *Peintre nouveau*, feuille satirique annexée au *Télégraphe*. Une critique un peu trop acerbe du drame de Koukolnik, intitulé : *La main du Tout-Puissant a sauvé la patrie*, fournit une arme excellente à ses ennemis qui cherchaient depuis lontemps un prétexte plausible pour se débarrasser de lui. Le *Télégraphe* fut supprimé, et une enquête administrative ordonnée contre son rédacteur en chef.

Avec ce journal, finit en même temps la carrière du célèbre critique. Il eut le bon esprit de quitter à temps l'arène littéraire et de faire place à des talents plus jeunes. Son attitude, comme critique, fut toujours exempte de passion et de parti pris. Il a pu écrire avec toute justice dans ses Mémoires :

« J'ose dire hautement que jamais je ne me suis laissé entraîner ni par la haine — sentiment qui est méprisable à mes yeux, ni par l'envie — sentiment que je ne comprends pas. Tout ce que j'ai dit et écrit n'a jamais été en opposition avec mes convictions; mon cœur a toujours eu de l'attrait pour le bien; il a toujours fortement battu pour tout ce qui était grand, beau, et utile. »

# CHAPITRE VI

## LA CRITIQUE LITTÉRAIRE (*suite*). — BIÉLINSKY (1815-1841).

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de l'influence des théories de Schelling, sur le développement de la littérature russe à l'époque qui nous occupe. Le philosophe allemand avait trouvé de nombreux adeptes à Moscou, ce centre intellectuel de la Russie. La théorie du progrès individuel des peuples, tant au point de vue politique et social qu'au point de vue littéraire, avait donné aux jeunes intelligences de l'époque l'idée de refaire l'histoire de leur pays sur de nouvelles bases, et surtout de s'occuper de ses futures destinées. Le sujet était vaste et grandiose. Aussi fut-il l'objet de débats passionnés. Les uns affirmaient que la Russie, formée et initiée à la vie politique beaucoup plus tard que les autres nations, devait continuer à suivre la voie que lui avait tracée Pierre le Grand, et à s'approprier les idées de l'Europe. Les autres soutenaient que la Russie était assez forte pour pouvoir vivre de sa propre vie et se passer de toute tutelle étrangère. Ces deux systèmes formè-

rent, vers 1830, deux écoles bien tranchées, les *Slavophiles* et les *Occidentaux*. Les adeptes de la philosophie de Schelling avaient plusieurs organes. Le principal était le *Messager de Moscou* (1827-1830), rédigé par Vénévitinof, puis après la mort de ce dernier, par Pogodine. Citons, en outre, l'*Européen* de Kirievsky, qui ne tarda pas à être supprimé, et l'*Observateur* de Moscou. L'université de cette ville, représentée par des autorités telles que Pavlof, Nadiéjdine, Schevyref, et Pogodine, s'était aussi rangée sous le drapeau du philosophe allemand. Ce fut dans ces circonstances qu'apparut Biélinsky.

Fils d'un médecin de district et rudement mené par son père, il eut une jeunesse très-malheureuse. Privé de tous les plaisirs habituels de l'enfance, il acquit de bonne heure un caractère sérieux et l'amour de l'étude. Voici ce que raconte à ce sujet un de ses anciens professeurs de gymnase : « Il m'empruntait des revues, jugeait et critiquait ce qu'il avait lu, et me faisait questions sur questions. J'eus bientôt pour lui une vive amitié. Nos âges et notre situation respective en faisaient mon inférieur, mais je ne me rappelle pas que j'aie jamais discuté avec quelqu'un d'autre, à Penza, d'une manière plus agréable, les questions littéraires et scientifiques. Nos entretiens se continuaient au gymnase où j'enseignais l'histoire naturelle. Vous pouvez vous imaginer ce qui se passait pendant les classes, où, en face d'un professeur passionné et jeune encore, était assis un élève épris aussi des belles-lettres. Je commençais naturellement à parler zoologie, botanique, et je tâchais de continuer sur ce thème ; mais toujours, soit au commencement, ou au milieu de la leçon, grâce à moi ou à

Biélinsky, les sciences naturelles se transformaient en théories ou en histoire de la littérature. De Buffon naturaliste, je passais à Buffon l'écrivain; de la *Géographie des plantes* de Humboldt, à ses *Tableaux de la nature*, puis à la poésie des divers pays; Tacite, Shakespeare, Schiller, Joukovsky, — chacun avait son tour.... Bien souvent, lorsque j'allais me promener hors de la ville, Biélinsky m'accompagnait et m'accablait de questions sur Walter-Scott, Byron, Pouchkine, sur le romantisme et sur tout ce qui agitait nos jeunes cœurs dans ce bon vieux temps..... »

Il lisait avec ardeur les articles de Nadiéjdine et de Polévoï; il essaya même d'écrire des poésies.

« Étant en seconde, dit-il dans une lettre, — j'écrivis des vers et me regardai comme un rival dangereux pour Joukovsky; mais les temps sont changés. Vous savez que, dans la vie du jeune homme, chaque heure a son importance; il se moque aujourd'hui de ses croyances d'hier. Je vis que je n'étais pas né pour être poëte et ne voulant pas aller à l'encontre de la nature, j'ai cessé depuis longtemps d'écrire des vers. Il se produit souvent dans mon cœur des mouvements extraordinaires; mon âme est parfois remplie de forts sentiments et de vives impressions; mon esprit enfante des pensées élevées, nobles; je veux les rendre en vers, et ne le peux pas! J'écris, puis je jette la plume avec chagrin. J'ai un amour passionné pour tout ce qui est beau, élevé. J'ai une âme ardente, et cependant je ne puis traduire mes pensées et mes sentiments. La rime ne vient pas et se rit de mes efforts, j'ai donc dû me contenter de la simple prose. J'ai beaucoup de choses commencées,

mais rien de fini ni de poli qui puisse paraître, ne fût-ce que dans le *Journal des Enfants.* »

Biélinsky entra à l'université de Moscou; mais là, comme au gymnase, il vécut de sa vie à lui, il travailla pour soi, ce qui le fit passer pour « un étudiant médiocre. » L'université eut cependant une grande influence sur son esprit. Elle était, comme nous l'avons dit, le centre de la propagande de la philosophie schellingienne. On s'en occupait surtout dans la faculté de philologie. Les étudiants les plus capables de cette faculté avaient formé entre eux un cercle littéraire, où l'on remarquait entre autres : Axakof, Katkof, Klioutchnikof, Krasof, etc., noms qui plus tard devaient devenir célèbres. Ce cercle, dont Biélinsky ne tarda pas à faire partie, était présidé par Stankiévitch, fils d'un riche gentilhomme de Varonège, nature rêveuse, impressionnable et maladive.

Il exerça une grande influence sur tous ceux qui l'entouraient, non pas tant par l'ascendant de la logique et du raisonnement, que par ses goûts purs et élevés pour le beau. L'université de Moscou était alors à l'apogée de son épanouissement. Elle comptait dans son sein des jeunes gens qui plus tard devaient faire parler d'eux. Ils avaient pour guides des professeurs, comme Pavlof et Nadiéjdine. Ces deux derniers avaient quitté Schelling pour Hégel. Stankiévitch, qui était un admirateur passionné de ce dernier, se chargea de populariser son système philosophique dans son cercle. Le soir, on se réunissait chez lui; le temps se passait en causeries et en discussions animées. On se jetait à corps perdu dans cette lutte intellectuelle; une controverse sur la dé-

finition d'un mot abstrait causait des brouilles de quinze jours. La moindre brochure qui paraissait dans un coin quelconque de l'Allemagne sur la philosophie de Hégel était lue avec avidité, et passait de mains en mains. « C'était aussi nécessaire, dit à ce propos un contemporain, de savoir par cœur Goethe, et surtout la seconde partie de *Faust*, que d'avoir un habit. La philosophie de la musique était au premier rang. Il va sans dire qu'on ne parlait pas de Rossini, qu'on n'avait que de l'indulgence pour Mozart; en revanche, on faisait des dissertations philosophiques sur chaque accord de Beethoven. »

Cet entraînement de la première heure ne pouvait pas cependant durer. Ces exagérations idéalistes firent peu à peu place à un entendement plus pratique de la vie réelle.

A côté de ce cercle, il en existait un autre, ayant comme le premier des tendances idéalistes, mais s'occupant d'autres questions. Les principaux représentants en étaient Herzen et Ogaref. Leurs discussions roulaient surtout sur des questions sociales et politiques. Plus tard, vers 1840, lorsque ces deux écoles se rencontrèrent dans le domaine de l'application, elles s'expliquèrent, et reconnurent qu'elles étaient d'accord sur plusieurs points communs. Herzen était de beaucoup supérieur à ceux qui l'entouraient. Il se distinguait par la force de son esprit, un grand talent d'écrivain, une instruction variée, une vaste érudition et une profonde connaissance de la littérature sociale de l'Europe occidentale. Il avait en politique des vues éminemment libérales. Son influence fut sensible sur Biélinsky, car elle servit à modérer les exagérations de son idéalisme.

Un peu plus tard, l'université de Moscou reçut une nouvelle impulsion. Les jeunes professeurs, envoyés à l'étranger, en étaient revenus avec de nouveaux matériaux. Après la mort de Stankiévitch (1841), le cercle qu'il présidait continua à subsister. Mais ses tendances devinrent moins exagérées. Granovsky, un de ses principaux représentants, ne tarda pas à se lier avec Herzen. Autour de ces deux célébrités, vinrent se grouper une foule de jeunes écrivains. Ils collaborèrent avec Biélinsky aux *Annales de la Patrie*, puis plus tard au *Contemporain*. Plus ou moins imbus des théories idéalistes de la philosophie allemande, ils ne poursuivaient qu'un seul but : c'était de développer dans le milieu qui les entourait la notion des nouvelles formes sociales appliquées dans l'Europe occidentale. Ce cercle était naturellement destiné à exercer, plus tard, une grande influence sur la littérature russe : Herzen, par ses travaux variés ; Granovsky, par ses ouvrages historiques ; Solovief, Kavéline et Pavlof par leurs études remarquables sur l'histoire russe ; Frolof, Botkine, Koudravtzef, etc., par leurs travaux sur l'histoire contemporaine de l'Europe, et sur les sciences politiques et économiques.

Biélinsky, tout en subissant les influences variées de ce milieu, devait arriver plus tard au premier rang. Il débuta dans sa carrière de critique par un article intitulé : *Rêveries littéraires*, qui parut dans la *Renommée*, annexe du *Télescope* de Nadiejdine. Cet article avait été écrit sous l'inspiration des idées de Schelling et de Polévoï. Biélinsky allait même plus loin que son maître, car, dans ses *Rêveries*, il niait l'existence d'une littérature en Russie. — « Nous

n'avons pas de littérature, je le répète avec plaisir et enthousiasme, car je vois dans cette vérité une garantie de nos succès futurs..... Étudiez attentivement la marche de notre société, et vous reconnaîtrez que je dis la vérité. Voyez comme la nouvelle génération, ne croyant plus au génie ni à l'immortalité de nos œuvres littéraires, ne pense guère à produire à la hâte, mais se livre avidement à l'étude, et puise l'eau vive de l'instruction à la source même. Il est visible que le siècle de *l'enfantillage* s'en va. Et Dieu veuille qu'il disparaisse au plus vite! mais que Dieu veuille aussi que tous soient au plus vite désillusionnés sur le compte de la prétendue richesse de notre littérature. Une noble pauvreté est préférable à une vaine richesse! Le temps viendra où l'instruction coulera à flots en Russie, où la physionomie intellectuelle de la nation se dessinera; c'est alors que nos artistes et nos écrivains imprimeront à toutes leurs œuvres le cachet de l'esprit russe. En attendant, il nous faut étudier, étudier, et étudier! »

Les *Rêveries littéraires* étaient un début très-heureux. Un nouvel article intitulé : *Des nouvelles russes et des nouvelles de Gogol*, qui parut dans le *Télescope* de 1835, attira définitivement sur lui l'attention générale. Gogol était encore à cette époque un débutant. Lu avec intérêt par le public, il était jugé d'une manière défavorable ou superficielle par des écrivains comme Senkovsky, Bulgarine, Gretch, etc. Ils ne voyaient en lui qu'un conteur amusant, spirituel, à la façon de Paul de Kock. Polévoï, dont le romantisme ne pouvait pas s'accommoder des tendances réalistes de Gogol, n'était guère capable de

l'apprécier. Biélinsky fut le premier à vanter le vrai talent de Gogol. Selon lui, la réalité, la vie avaient aussi leur poésie. C'était celle de l'époque; c'était aussi celle qui faisait le mérite artistique des œuvres de Gogol.

Cette théorie, qui était alors tout à fait nouvelle, marquait une transformation complète dans les idées de Biélinsky. Ce ne sera pas la dernière, et ses adversaires en profitèrent souvent pour lui reprocher la légèreté et l'inconséquence de ses principes. Biélinsky venait, en effet, de quitter Schelling pour Hegel.

Il participa à la rédaction de l'*Observateur* de Stépanof, et lorsque Schévyref se fut retiré, il prit la direction de cette revue. Il appartenait alors au cercle de Stankiévitch, et était en relations intimes avec ce dernier ainsi qu'avec Herzen. Mais l'esprit de Biélinsky ne pouvait facilement se plier aux opinions reçues. La contradiction l'irritait et le faisait aller jusqu'à l'exagération. Cependant, lorsque son erreur lui était clairement démontrée, il avouait franchement ses torts. Telle fut la cause de ses prétendues inconséquences. Il en arriva, dans ses critiques, à exclure de la poésie tout ce qui en faisait le fond, et à prétendre qu'elle n'existait que par elle-même et par la beauté de la forme. En conséquence, il attaqua beaucoup d'écrivains et de poëtes qui avaient passé jusqu'alors pour avoir un certain talent. Gogol, seul, put trouver grâce devant lui. Et encore pour expliquer l'exception qu'il faisait en sa faveur, il dut pousser sa théorie jusqu'à ses dernières limites, et s'exposer à de fréquentes contradictions. Il est à remarquer que Biélinsky eut toujours pour Gogol une sympathie irrésistible. Plus le talent de ce dernier se développe,

et plus le célèbre critique devient indulgent dans ses études sur la littérature russe contemporaine. Après avoir, à l'exemple de Nadiejdine, vanté les peuples qui n'ont pas de littérature, il finit plus tard par abandonner son système de négation, et par avouer que la Russie possédait réellement une littérature qui avait son histoire et qui était susceptible de développement.

Mais Gogol, comme nous l'avons dit, n'était aux yeux du critique qu'une exception. L'art et la poésie étaient passés par lui au crible : avec une exagération impitoyable il en élaguait les principaux éléments. Dans son célèbre article sur l'*Anniversaire de Borodino* de Glinka, il refuse hardiment à la poésie le droit de s'ingérer dans les questions sociales. Il lui demande de se plier humblement devant la brutalité des faits. C'était la théorie hégélienne poussée au-delà de ses limites.

Les écrivains français n'étaient pas non plus à l'abri de ses attaques. Tout pénétré des idées de la philosophie allemande, il n'avait que haine et mépris pour une littérature qui quittait les régions abstraites et élevées de l'art pur, pour se mêler des affaires d'ici-bas. Georges Sand était tout particulièrement en butte à ses traits. Mais Herzen finit par le faire revenir sur ses préventions. Son influence adoucit et tempéra ce qu'il y avait d'exagéré dans ses opinions. Il l'amena à être moins exclusif, et lui fit comprendre le talent artistique et la portée sociale des œuvres du célèbre romancier français.

Biélinsky était difficile à mater, même quand il s'agissait des théories philosophiques de Hégel. Il voyait clairement les côtés faibles de ce système, et surtout

la difficulté de le concilier avec la raison, avec la réalité. Un de ses contemporains raconte à ce sujet l'anecdote suivante :

« Un jour que l'on avait discuté des heures entières sur le panthéisme timide des Berlinois, Biélinsky se leva et s'écria d'une voix saccadée et tremblante : — « Vous voulez me persuader que le but de l'homme « est d'amener l'esprit absolu à la connaissance de « soi-même, et vous vous contentez de ce rôle! Quant « à moi, je ne suis pas assez sot pour servir d'humble « instrument à qui que ce soit. Si je pense, si je souf- « fre, je pense et souffre pour moi. Je ne veux pas de « votre esprit absolu, en supposant qu'il existe! Je le « repousse, car je n'ai rien de commun avec lui [1]. »

Biélinsky était allé si loin, qu'il devait forcément rompre avec les théories hégéliennes. Il fut obligé de reconnaître qu'il s'était égaré. D'un autre côté, la revue qu'il dirigeait, l'*Observateur*, avait dû cesser de paraître (1839) ; elle était trop exclusive et manquait de variété. Cette crise fut difficile à traverser pour Biélinsky. Obligé de compter à chaque pas avec les exigences de la vie matérielle, il fut en outre profondément affligé de l'insuccès de sa revue. Pour comble de chagrin, il se voyait chaque jour en butte aux attaques acerbes, et parfois injustes, de ses adversaires ; il n'avait pas même la consolation de se réfugier dans sa vie intérieure, car il se sentait en désaccord avec lui-même et avec ceux qui l'entouraient. Aussi fit-il bon accueil à la proposition de Kraïevsky, qui lui offrit de collaborer aux *Annales de la Patrie*.

1. *Essais historiques. Biélinsky*, par Pypine, *Messager de l'Europe*. Mai 1873.

Ce fut avec empressement qu'il quitta Moscou. Pétersbourg exerça sur lui une heureuse influence. — « Pétersbourg opère sur quelques natures une action salutaire, » dit-il dans un de ses premiers articles: *Moscou et Pétersbourg.* — « Il semble d'abord que son atmosphère vous enlève vos plus chères convictions, puis vous ne tardez pas à remarquer que ce n'était pas des convictions, mais des rêves enfantés par une vie oisive et l'ignorance complète de la réalité; il vous reste peut-être de tout cela une lourde tristesse; mais il y a quelque chose de sacré et d'humain dans ce sentiment. »

Le talent de Biélinsky allait accomplir une troisième évolution: il était alors dans tout son épanouissement. L'influence du milieu nouveau qui l'entourait lui avait ouvert les yeux sur ses anciennes erreurs. On s'en aperçut lorsqu'il publia ses articles sur le *Malheur d'avoir de l'esprit*, le *Réviseur*, et les œuvres de Lermontof. Il ne se règle plus exclusivement sur les théories de l'esthétique, il fait la part du côté moral et psychologique. Ces nouveaux aperçus s'accentuent encore davantage dans son article sur *la Littérature russe de* 1840, où il apprécie l'importance des questions sociales qui occupent une grande place chez les écrivains français. Un peu plus tard, il définit hardiment la théorie de « l'art appliqué à la vie. » — « La liberté de créer, dit-il, s'accorde très-bien avec les besoins de la vie contemporaine; il n'est pas nécessaire de s'imposer des sujets ou de forcer la fantaisie, il faut tout simplement être un bon citoyen, être le fils de son pays et de son époque, s'approprier leurs intérêts, fusionner ses propres tendances avec les leurs; il faut avoir de la sympathie, de l'amour,

un sentiment sain et pratique de la vérité, qui ne sépare pas les opinions de la réalité, les œuvres de la vie. »

Biélinsky publia, dans les *Annales de la Pâtrie*, de longs articles sur la littérature et la poésie russes; sur Pouchkine et Lermontof. Sa royauté fut désormais incontestée, et toute une génération de jeunes écrivains, tels que Gontcharof, Nékrassof, Maïkof, etc., se forma à son école.

En 1846, Biélinsky dut quitter les *Annales de la Patrie*. Le mauvais état de sa santé l'obligea à aller passer quelques mois dans le sud de la Russie. A son retour à Saint-Pétersbourg, il fut invité à collaborer au *Contemporain*, —revue fondée par Nékrassof et Panaïef. Il y retrouva plusieurs des amis de sa jeunesse qui avaient appartenu aux cercles de Stankiévitch et de Herzen.

Il ne fit qu'accentuer davantage ses tendances réalistes; il se posa hardiment en défenseur de l'école *naturelle*, dont il regardait Gogol comme le fondateur. La polémique ne l'intéressa pas moins vivement. Lorsqu'il était à Moscou, il accablait de ses sarcasmes des revues pétersbourgeoises, telles que : l'*Abeille du Nord* et le *Fils de la Patrie* de Gretch et de Bulgarine, ou la *Bibliothèque* de Senkowsky, — organes d'écrivains au petit pied, mesquins, et adversaires déclarés de tous ceux qui avaient du vrai talent. A Pétersbourg, il tourna ses armes contre les *Slavophiles* de Moscou [1], qui avaient pour principal organe le *Moscovite*. Mais sa polémique n'avait plus ce caractère hautain, injurieux et méprisant d'autrefois. —

1. Voyez plus loin le chapitre des *Slavophiles*.

« Le slavophilisme, — dit-il quelque part, — comme opinion, est digne de respect, même quand on a des convictions contraires. On peut dire beaucoup pour sa défense, lorsqu'on examine les causes qui l'ont produit; mais lorsqu'on l'étudie de plus près, on est obligé de conclure que cette coterie littéraire a une existence et une importance purement négatives, qu'elle est produite et qu'elle vit non pas pour soi, mais pour justifier et défendre l'idée qu'elle doit fatalement combattre... Le côté négatif du slavophilisme mérite surtout notre attention, non par ses déclamations contre l'Occident en pourriture (les Slavophiles ne le connaissent pas, car ils le mesurent avec une aune orientale), mais parce qu'il est opposé à l'européisme russe; et là-dessus les Slavophiles disent quelque chose de très-sensé, dont la moitié au moins est à approuver. »

Biélinsky eut fort à souffrir des Slavophiles, et surtout de Pogodine et de Schévyref. Les changements et les évolutions qui s'étaient accomplis à plusieurs reprises dans ses opinions étaient son côté faible et prêtaient à l'attaque. Ses adversaires s'acharnaient à lui reprocher l'inconséquence et la légèreté de ses principes. Et lorsqu'il entra hardiment dans la voie du réalisme, ils le traitèrent d'impie, d'idolâtre. Pogodine surtout, qui, à cette époque comme aujourd'hui, faisait de la polémique à coups de massue, l'appelle « un athéiste, un socialiste, un propagandiste. »

Les nouvelles écoles produites par le slavophilisme ne respectèrent pas davantage la mémoire du célèbre critique. Récemment encore, on a vu des revues et des journaux comme l'*Epoque*, le *Temps*, le *Citoyen*,

s'acharner sur Biélinsky et répéter ces vieilles accusations.

Nous avons démontré précédemment que cette prétendue inconséquence, qu'on a tant de fois reprochée à Biélinsky, n'était au fond que l'égarement d'un esprit franc et sincère qui, cherchant lui-même sa route, revenait sur ses pas pour prendre une autre voie, toutes les fois qu'il reconnaissait son erreur.

Biélinsky dit lui-même à ce sujet, « qu'il est depuis longtemps admis que celui qui aime la vérité plus que lui-même doit être toujours prêt à lui sacrifier son amour-propre et à avouer franchement qu'il peut se tromper. »

A propos d'une critique sur les *Nuits russes*, du prince Odoiévsky, voici ce que Biélinsky répondait aux Slavophiles qui accusaient l'Europe occidentale de tomber en pourriture : — « Oui, la situation de l'Europe contemporaine est horrible au point de vue moral. Nous dirons plus : elle n'est une nouveauté pour personne, et surtout pour l'Europe elle-même ; là-bas on parle et on écrit sur ce sujet avec une plus grande connaissance de cause et avec plus de conviction que chez nous. Mais quelle conclusion devons-nous en tirer? Devons-nous dire avec Faust [1] que l'Europe est à son agonie, que nous autres, Slaves, nous allons préparer des crêpes pour le monde entier et célébrer les obsèques de la défunte? Une telle idée, si elle était connue en Europe, n'y effrayerait personne... Mais on ne peut pas conclure si légèrement sur des objets aussi graves que la mort, non pas d'un peuple, mais de la partie la meilleure et la plus civi-

1. Personnage des *Nuits russes*.

lisée du monde. L'Europe est malade, c'est vrai; mais ne craignez pas qu'elle meure; sa maladie provient de sa surabondance de santé, de la surabondance de ses forces vitales : c'est une maladie passagère, c'est une crise intérieure occasionnée par la lutte du nouveau avec ce qui est vieux, par l'effort qu'elle fait pour rompre avec les bases sociales du moyen âge, et pour les remplacer par d'autres, fondées sur l'esprit et la nature de l'homme. Ce n'est pas la première fois que l'Europe est malade : elle l'était déjà à l'époque des Croisades, et on attendait alors la fin du monde; elle l'était avant et pendant la Réforme, et cependant elle n'est pas morte, à la satisfaction de ses exécuteurs testamentaires! En marchant dans la voie de notre développement, nous autres, Russes, nous avons la faiblesse de mesurer à notre aune les manifestations de l'histoire de l'Occident. Est-il étonnant, après cela, que l'Europe nous apparaisse tantôt comme une maison de fous, tantôt comme étant en proie à une maladie incurable? Nous crions : « Occident! Orient! La race teutonne! La race slave! » — et nous oublions que sous ces mots se cache *l'humanité!* Nous pressentons le bel avenir qui nous attend; mais nous voulons le subordonner absolument à la mort de l'Europe... Ne serait-il pas plus humain de raisonner ainsi : « Un progrès infini et de grands succès nous attendent dans l'avenir! Mais le développement et les succès de l'Europe viendront aussi à leur tour! » Est-ce que le bonheur d'un frère doit dépendre de la perte d'un autre? Quelle pensée peu philosophique, peu civilisée et peu chrétienne! »

Et dans un autre endroit, en parlant du même sujet : — « Ce n'est pas aux changements que nous pou-

vons apporter à tout ce qui s'est passé sans nous et se rit de notre volonté que nous devons penser, mais à l'amélioration de nous-mêmes selon la voie qui nous a été indiquée par une volonté supérieure. Il est temps de cesser de *paraître;* il faut commencer à *être;* il est temps de quitter cette mauvaise habitude que nous avons de nous contenter de mots, et de prendre l'extérieur et les formes européennes pour de l'européisme. Nous dirons plus : il est temps de cesser d'admirer ce qui est européen sous prétexte qu'il n'est pas asiatique, mais de l'aimer, de l'apprécier, d'aspirer vers lui parce qu'il est *humain*, et de rejeter, en conséquence, tout ce qui n'est pas humain dans l'européen, avec la même énergie que s'il était asiatique. La vie russe, les mœurs russes contiennent tant d'éléments européens, que nous n'avons nullement besoin de nous adresser à l'Europe pour constater ce qui nous manque; et en étudiant ce que nous avons emprunté à l'Europe, nous pouvons parfaitement voir ce qui nous est nécessaire. »

Bien que Biélinsky ait été un des représentants les plus avancés du parti des *Occidentaux*, il appréciait les théories des Slavophiles avec une modération, une impartialité de jugement que ses adversaires auraient dû imiter. — « On sait, dit-il, qu'aux yeux de Karamzine, Ivan III est de beaucoup supérieur à Pierre le Grand, et que la Russie, avant ce grand réformateur, était meilleure qu'après. Voilà la source du slavophilisme que, du reste, sous beaucoup de rapports, nous regardons comme une manifestation très-importante, prouvant que le temps est proche où notre littérature pourra enfanter et produire. Le slavophilisme touche aux questions les plus vitales, les

plus importantes de notre vie sociale. Quant à la manière dont il les traite et les envisage, c'est une autre affaire. Mais il est avant tout une opinion qui, comme toutes les opinions, est digne d'estime.... »

Citons en terminant l'éloge que fait de lui un de ses contemporains.

« Celui qui a su prêcher ardemment tout ce qu'il y a de noble, de beau et de grand, est digne, pendant sa vie et après sa mort[1], d'une chaude sympathie. Vaillant défenseur de la vérité, Biélinsky n'a jamais hésité à rompre avec le mensonge toutes les fois qu'il l'a reconnu, et a répondu fièrement à ceux qui lui reprochaient de changer d'opinions, que celui qui apprécie la vérité ne trahit jamais ses sentiments. Il semble avoir été créé de façon à ce que sa nature ne put tenir contre la vérité, quelque fortement qu'elle heurtât ses anciennes opinions, et quels qu'aient été les sacrifices qu'elle exigeait de lui. Il donnait hardiment et honnêtement le nom de génie à celui qui paraissait le mériter, et, grâce à son flair de critique, il se trompait rarement. Il attaquait aussi hardiment et honnêtement, allant quelquefois à l'encontre des opinions reçues, ce qui lui paraissait faux et boursouflé ; il dépassait parfois les bornes, mais au fond, il ne se trompait jamais. Les théories l'entraînèrent comme beaucoup d'autres ; mais il y eut toujours en lui quelque chose de plus haut que les théories — ce qui manquait à bien d'autres. Fils de son époque, il ne la devança pas, il ne devait pas le faire..... Si Biélinsky

1. En 1847, Biélinsky dut aller se faire traiter à l'étranger, car il était poitrinaire. De retour à Pétersbourg, il mourut l'année suivante, à l'âge de trente-huit ans. Son corps fut enseveli au cimetière de Volkof.

vivait encore, il serait à la tête de la critique, par la simple raison qu'il aurait conservé la plus précieuse qualité de sa nature, je veux parler de son impuissance à s'entêter opiniâtrément dans une théorie contraire au vrai, à l'art et à la vie. »

# CHAPITRE VII

## LES SLAVOPHILES. — POGODINE ; — SCHÉVYREF. LE MOSCOVITE

Les plus sérieux adversaires de Biélinsky furent les *Slavophiles*. Cette école parut à une époque où la lutte entre les classiques et les romantiques semblait avoir fait son temps. Il se trouva alors des écrivains qui, fiers des immenses progrès que la littérature russe avait accomplis, crièrent à l'indépendance de la vie nationale. Déniant hardiment à l'Europe le droit de tutelle qu'elle avait exercé depuis quelques siècles, ils affirmèrent que la Russie possédait un degré de civilisation intellectuelle et sociale assez avancé pour pouvoir marcher librement dans la voie de son développement, telle qu'elle lui était indiquée par l'histoire. En vertu de cette théorie, ils attaquèrent le principe qui avait présidé aux réformes de Pierre le Grand, ces réformes elles-mêmes, et tout ce qui en avait été la conséquence naturelle. Leur idéal était Ivan III, ainsi que la Russie telle qu'elle était constituée à cette époque. Que serait devênu ce pays,

quelle destinée aurait été la sienne si, au lieu d'être lancé dans une voie européenne par la main de fer de Pierre Ier, il se fût développé de lui-même, sans aucune influence étrangère, s'il eût continué à vivre de sa propre vie? Certes, la question était bien oiseuse, et l'hypothèse difficile à discuter. Il n'en est pas moins vrai que le slavophilisme trouva de nombreux adeptes à Moscou. Leurs adversaires reçurent le surnom d'*Occidentaux* parce qu'ils défendaient les réformes de Pierre le Grand, et prétendaient que la Russie n'était pas encore assez mûre pour pouvoir se passer de l'Europe.

Les principaux représentants du groupe des Slavophiles étaient Pogodine, Schévyref, et surtout Axakof, Khomiakof et Kirievsky. Les Slavophiles purs eurent longtemps recours au *Moscovite* — organe de Schévyref et de Pogodine ; plus tard ils eurent leurs propres recueils. La vivacité de la polémique donna lieu, comme toujours, à des exagérations de part et d'autre. Les Slavophiles ne parlaient de l'Europe occidentale et surtout de la France qu'avec le plus profond mépris. C'était pour eux un monde fini, usé, qui avait fait son temps, que la pourriture commençait à attaquer, et où l'intelligence était fortement viciée et corrompue.

En revanche, ils proclamaient la supériorité de la vieille civilisation byzantine, de la Rouss antique, et ne cessaient de parler du brillant avenir qui attendait le monde slave, ainsi que de son triomphe en Europe. Les théories socialistes qui, à cette époque, commençaient à faire du bruit, étaient l'arme préférée dont ils se servaient pour prédire la chute prochaine du monde occidental. A ces théories qu'ils re-

gardaient comme pernicieuses et fatales pour les sociétés modernes, ils opposaient la situation qui était faite aux individus dans la Rouss antique, ainsi que ses rapports intimes avec l'organisation communale de cette époque. Voici ce que leur répondait un contemporain qui appartenait au parti des *Occidentaux*. « Le *Moscovite* a emprunté ses arguments aux vieilles chroniques russes, au catéchisme grec et au formalisme de Hégel. L'auteur croit que le principe de l'individualité était développé dans l'ancienne Russie, et que l'individu éclairé par l'Église grecque possédait au plus haut degré le don d'abnégation, et sacrifiait sa liberté à la raison d'État..... Que signifient ces solutions métaphoriques qui présentent la question au rebours? A quoi bon ces images, ces symboles au lieu de faits? Est-ce que les Slavophiles ont étudié les chroniques de Byzance, pour s'approprier la contagion grecque? Nous ne sommes pas des Grecs du temps des Paléologues, pour discuter sur l'*opus operans* et l'*opus operatum* pendant qu'un avenir grand et inconnu frappe à notre porte... La méthode philosophique des Slavophiles n'est pas nouvelle. Vers 1830, la droite du parti des Hégeliens procédait de la même manière; il n'y a pas d'absurdité qu'on ne puisse faire passer en la revêtant des formes d'une dialectique oiseuse, ou en lui donnant l'aspect d'une profonde métaphysique..... L'auteur slavophile, en parlant de la représentation suprême de l'individu, n'a fait que paraphraser la définition très-connue que Hégel a donnée de l'esclavage dans sa *Phænoménologie : Herr und Knecht*..... »

Ainsi, les Slavophiles, en voulant remonter aux

sources primitives de la Rouss, et en rejetant tout ce qui était européen, se donnaient exclusivement le brevet de patriotes, d'ultra-nationaux. En revanche, ils accusaient leurs adversaires d'avoir des tendances cosmopolites. Nous avons vu précédemment ce que leur répondait Biélinsky, en objectant que l'amour de la patrie n'exclut nullement l'amour de l'Europe, c'est-à-dire de l'humanité.

Les Slavophiles de Moscou ne professaient que le plus profond dédain pour la littérature *pétersbourgeoise*. C'est là, en effet, que dominaient les *Occidentaux*, et l'école *naturelle* dont Gogol doit être regardé comme le créateur, dont Biélinsky avait, à plusieurs reprises, formulé les principes, et dont Granovsky, Herzen, puis Tourguénief et le prince Odoïevsky accentuaient les tendances. Cette école, foncièrement russe, s'adressait à la vie réelle, au peuple. Elle eut ses défauts, ses exagérations, mais elle fit faire à la littérature un grand pas dans la voie tracée par Gogol. Les Slavophiles ne pouvaient lui pardonner de se placer sur un terrain qu'ils revendiquaient pour eux-mêmes, et qu'ils regardaient comme leur propriété exclusive. Pour un rien, ils eussent crié au plagiat.

En résumé, l'école slavophile naquit d'un mouvement de réaction contre les théories sociales et philosophiques qui envahissaient la Russie. Elle parla au nom de la patrie, au nom de l'indépendance nationale. Sincère dans ses tendances, elle fut trop violente dans sa polémique qui alla jusqu'à l'exagération, et parfois même jusqu'à l'absurde. Reniant toute solidarité intellectuelle et morale entre les peuples, elle aurait voulu enfermer la Russie dans une

vie étroite, abstraite, la nourrir d'une atmosphère qui n'eût jamais été renouvelée. Elle n'avait que du mépris pour l'Occident, qu'elle ne connaissait pas, ou qu'elle s'obstinait à ne pas vouloir connaître. Elle désirait pouvoir rejeter de l'histoire de son pays tout ce qui s'était passé depuis l'avénement de Pierre le Grand. Voilà précisément quel fut son plus grand tort. Et Biélinsky lui répondait avec beaucoup de justesse : « La période de Pierre I[er] est devenue beaucoup plus rapidement populaire que celle des tsars de Moscou. Elle a pénétré profondément dans notre histoire, dans nos mœurs, dans notre sueur et notre sang; elle a quelque chose qui nous touche de plus près; le mélange dégoûtant de l'insolence de caserne et de la bureaucratie autrichienne ne constitue pas son trait principal. Elle nous rappelle les précieux souvenirs de notre puissance croissante, de notre gloire et de nos malheurs; elle a tenu sa parole et créé un État puissant. Le peuple aime le succès et la force. »

Le slavophilisme eut cependant quelque chose de bon, non pas tant dans ses théories que dans ses résultats. Il réussit à contrebalancer l'engouement qu'on avait alors pour tout ce qui était européen; il attira en outre l'attention des écrivains sur l'histoire nationale, les données sociales qu'elle renfermait, ainsi que sur la poésie populaire — questions qu'on avait eu le tort de négliger pour ne s'occuper que d'abstractions philosophiques [1].

1. En France, on est trop souvent porté à confondre le *Slavophilisme* avec le *Panslavisme*. Le premier, bien qu'improprement appelé ainsi, était un parti purement littéraire, dont les doctrines

sont aujourd'hui tombées en désuétude. Le second a une signification purement politique. Et à ce point de vue, il ne dérive nullement du premier comme l'ont prétendu plusieurs écrivains, qui s'appuient pour le démontrer sur des vers de Khomiakof et autres témoignages de ce genre. Quant au panslavisme littéraire, il n'existe encore qu'à l'état embryonnaire.

## CHAPITRE VIII

### POÉSIE POPULAIRE. — KOLTSOF

La littérature commençait à descendre de la haute sphère où elle avait été reléguée jusqu'alors et à s'identifier avec la réalité et avec la vie. Elle perdait de plus en plus de son caractère aristocratique pour se rapprocher du peuple et s'intéresser à lui. Nous avons constaté tous les symptômes de cette nouvelle tendance dans Gogol; nous les retrouvons une fois de plus dans Koltsof (1809-1842).

Ce dernier naquit à Voronège. Son éducation fut incomplète; mais il en remplit les lacunes en s'adonnant passionnément à la lecture. C'était alors l'heureuse époque où l'on croyait sincèrement à la poésie, à son influence sur le développement moral de l'individu et de la société. Koltsof éprouva, comme tout le monde, un goût très-vif pour les vers. Ses débuts furent cependant pénibles. Il sentait en lui le sentiment poétique, mais la rime était rétive et venait difficilement.

La jeunesse du poëte fut assez triste. Il la passa dans les steppes, où il aidait son père dans son né-

goce. Une passion malheureuse qu'il éprouva à cette époque vint jeter un peu de vie et de coloris sur ses occupations vulgaires qui n'avaient rien de bien poétique. Koltsof devint éperdument amoureux d'une jeune servante qui était entrée au service de sa famille. « Ce n'était, » dit Biélinsky, en parlant de cet épisode — « ni un amusement, ni l'expression d'un sentiment inconscient, produit par les premiers besoins d'un jeune sang tout bouillant. Non, c'était une passion profonde et forte, qui fit sentir son influence sur la vie entière de Koltsof. Non-seulement il aima, mais il respecta, il vénéra l'objet de son amour... » Malheureusement ce lien qui était la vie et le bonheur du jeune poëte déplut à sa famille. Il fallait le briser coûte que coûte. On profita, pour le faire, d'un voyage de Koltsof dans les steppes; et, lorsqu'il revint, il ne *la* trouva plus. Il en fut tellement atterré, qu'il tomba malade, en proie à une fièvre brûlante. Lorsqu'il fut guéri, il partit comme un fou dans les steppes, à la recherche de la malheureuse.... Il finit par apprendre qu'elle était morte....

Cet amour, malgré son étrangeté, eut une immense influence sur le talent poétique de Koltsof. Il le rendit plus productif, plus naturel, et donna à ses vers un cachet de tristesse et de rêverie qui était tout à fait nouveau. C'est vers cette époque qu'ayant fait un voyage à Moscou, il se lia avec Stankiévitch et ses amis. Son séjour dans les deux capitales lui fut profitable à tous les points de vue. Il étendit le cercle de ses relations, fut présenté à Pouchkine, à Joukovsky, au prince Viazemsky, à une foule d'écrivains et de journalistes. Il se retrempa au contact de ce milieu d'élite, et commença en même temps à faire parler

de lui. Lorsqu'il revint à la maison paternelle, lorsqu'il se retrouva en face de la vie prosaïque qu'il avait menée autrefois, il se sentit tout autre. — « La chaleur et la tranquillité règnent dans mon âme, » écrivait-il vers cette époque à un de ses amis. — « L'été délicieux, le temps superbe, le ciel bleu, le jour splendide, le soir calme — tout cela est beau, merveilleux, enchanteur ; je sens la vie, et je noie toute mon âme dans les charmes de notre été. » ..... « La steppe m'a de nouveau fasciné; et le diable sait si je l'ai aimée à la folie. Comme elle était belle, et avec quel enthousiasme je chantais : *Le temps de l'amour*. Cette chanson lui allait très-bien. Mais plus tard la steppe m'ennuya. Elle plaît par moments, tout à coup, mais pas pour longtemps. Je venais la voir, puis je retournais en ville, dans le tourbillon de la vie, dans la lutte des passions! Car la steppe par elle-même est trop uniforme, trop silencieuse. » ..... « Ces deux derniers mois valent plus que cinq ans passés à Voronège. Quand je m'étudie, je ne me reconnais plus. Je m'occupe peu de littérature, je ne lis pas beaucoup — je n'ai pas le temps; ma tête est remplie d'absurdités; c'est un matérialisme laid, dégoûtant, et cependant nécessaire. Nage dans les eaux où t'entraînent les nécessités de la vie; plonge-toi dans la vase, courbe-toi en arc, et tiens-toi roide et droit en même temps. Et je fais tout cela avec plaisir. » ..... « Tous ceux qui me voient, me regardent avec curiosité, comme si j'étais un monstre d'outre-mer. Je m'en suis d'abord formalisé, mais j'ai réfléchi que j'avais tort. Il ne faut pas se mettre en colère contre les hommes, ni leur demander beaucoup; il est impossible de redresser un arbre tordu,

et dans les bois il y en a plus de tordus que de droits. Le monde est vrai : il juge d'après lui-même.»

Cette période d'apaisement, de tolérance et d'indulgence vis-à-vis des autres ne dura pas longtemps. Koltsof s'était laissé influencer par les idées du cercle de Biélinsky, où il comptait de nombreux amis. Il eut le tort de vouloir appliquer à la réalité des théories qui, excellentes dans la sphère littéraire, étaient impraticables dans la vie pratique. Il essaya de les propager dans son milieu. Il ne tarda pas à s'apercevoir que non-seulement il n'avait aucun succès, mais qu'il était en désaccord avec tous ceux qui l'entouraient et qui ne pouvaient le comprendre. Cette situation anormale lui pesa beaucoup. La vie de province, la société, ses occupations, tout lui devint à charge.

« Je voudrais vous écrire, — dit-il dans une lettre à un de ses amis de Moscou (1838) — mais mon esprit ne peut rien produire. Depuis que je suis à Voronège, je me suis abêti sans savoir pourquoi! soit par suite de mes affaires commerciales, soit par suite du changement de vie. Je m'étais si bien habitué à vivre avec vous; j'avais si vite oublié tout le reste! Ici il faut faire tout le contraire, car le commerce exige une grande application. Je suis décrépit et lourd, je crains de devenir purement matérialiste. Que Dieu m'en preserve, ce serait commencer un peu tôt..... »

Des idées semblables et l'impossibilité morale où il se trouvait de se réconcilier avec un milieu qui lui semblait inférieur, l'irritèrent de plus en plus contre le genre de vie qu'il menait.

« Le cercle de mes amis est étroit, dit-il, dans une autre lettre — le monde qui m'entoure est dé-

goûtant, il m'est pénible d'y vivre, et je ne sais pas comment je ne m'y suis pas encore perdu! Une force bienfaisante me protége invisiblement. Mais si je ne me transforme pas bien vite, je tomberai sûrement, aussi vrai que deux fois deux font quatre... » — «Tout autour de moi je ne vois que Tatars sur Tatars, Juifs sur Juifs, et un tas d'affaires! Je construis deux maisons; ajoutez à cela des procès, des services à rendre, des domestiques, des réceptions, des visites, des comptes, des payements, des querelles, des disputes! Comment puis-je encore écrire? Et pourquoi écrire? pour vous, pour vous seuls! »

Il y avait cependant beaucoup d'exagération dans les plaintes du poëte. Rien n'avait changé autour de lui. Lui seul s'était transformé depuis son retour de Moscou. S'étant approprié de nouvelles idées, de nouvelles théories, il ne pouvait plus voir ce qui l'entourait avec les mêmes yeux. Son cœur, ses pensées étaient à Moscou, au milieu de ses amis. A Voronège, il était comme en pays étranger, et complétement dévoyé. Ces nouvelles dispositions morales devaient tôt ou tard amener un conflit entre le poëte et ceux qui l'entouraient. Des témoignages contemporains nous affirment qu'il eut beaucoup à souffrir de sa famille et de ses anciens amis.

Koltsof alla se retremper à Moscou et à Pétersbourg, où il passa trois mois avec Biélinsky. De retour à Voronège, il éprouve plus que jamais de l'antipathie pour le genre de vie et la société qui lui étaient imposés. Cette lutte mesquine de chaque jour, qui irritait toutes les fibres de son âme, altéra insensiblement sa santé. Une violente secousse morale qu'il éprouva à cette époque vint encore empirer

sa situation. Koltsof tomba amoureux d'une femme qui, à en croire Biélinsky, « était ce qu'il lui fallait : belle, spirituelle, instruite, d'un caractère s'harmoniant parfaitement avec la nature ardente du poëte. » Le besoin la força à se séparer de lui.

Succombant à une lutte qui avait fini par épuiser ses forces morales et physiques, le pauvre poëte nourrissait encore l'espoir de quitter Voronège. Voici ce qu'il disait à ce sujet dans plusieurs de ses dernières lettres à ses amis : « Quel avis me donnerez-vous? Dois-je rester à Voronège ou tout quitter et aller à Pétersbourg? Si je reste, la vie est trop dure. Mais, quoi qu'on dise, on ne me chassera pas.

« ..... Il y a encore un moyen de tout arranger, c'est de me marier. Mais il faudrait prendre ce qui plairait aux autres. Ce serait me sacrifier, me perdre et perdre ma femme. Aller à Piter[1] ! on ne me donnera pas un sou. Mais, supposons que j'aie de quoi payer mon voyage!... Une fois arrivé là-bas, qu'y ferai-je? Me placer comme commis? je ne le peux pas; travailler seul? c'est la même chose. Compter sur mes vers? que m'en donnera-t-on? J'aurai à peine de quoi acheter des bottes et du thé, et voilà tout. Mon talent, à dire vrai, ne vaut pas grand'chose. Écrire quelques chansons par an — c'est une folie; on ne me les payerait pas cher. Écrire en prose? je ne sais pas, et j'ai trente-trois ans. Voilà ma situation. »

C'est ainsi qu'il passa les dernières années de sa vie, placé entre la triste et dure nécessité de vivre dans un milieu qui lui était étranger et antipathique, et le désir immense d'aller retrouver des amis qui

1. Nom vulgaire donné à Pétersbourg, parce que Pierre Ier, son fondateur, signait souvent ses lettres *Piter*.

avaient toutes ses pensées. Six mois après avoir écrit la dernière lettre que nous venons de citer, Koltsof n'était plus. Il mourut jeune et sans avoir donné tout ce qu'il faisait espérer, comme beaucoup de ses amis, comme la majorité des grands écrivains de cette époque. Les uns furent enlevés par une mort subite, dans toute la force de leur talent. Les fatigues incessantes d'une lutte inégale, d'un travail acharné tuèrent les autres. La littérature alors était fatale à tous ceux qui en faisaient un culte, un sacerdoce.

Koltsof fut le premier poëte-chansonnier de la Russie. Mais ses productions, sous leur apparence populaire, cachaient des sentiments vifs et profonds. La vie du peuple, ses joies et ses souffrances, — voilà quel fut son thème favori. Sa muse aimait à chanter l'amour de la jeune fille ou du paysan, comme dans : *le Temps de l'amour ; le Faucheur*, etc. Il pouvait bien en parler, lui qui avait tant souffert, toutes les fois qu'il avait donné son cœur. Dans d'autres chansons, comme : *la Fuite; la Chanson du brigand*, sa muse prend un ton plus fier, parfois même plus sauvage. Il y a là-dedans un vague écho des chansons cosaques. Mais le ton dominant de son lyrisme est celui des *doumas* du centre de la Russie, c'est-à-dire un ton triste et parfois élégiaque. Dans ces rêveries, l'amour, le bonheur, les aspirations idéales, tout cela est écrasé par la réalité, — sentiment que Koltsof avait été plus qu'un autre à même de connaître. Voyez, par exemple, *le Sort du pauvre*.

« Le pain blanc, chez les étrangers, — est amer ; — c'est une boisson peu délayée — qui grise. — La parole libre —

est comme enchaînée : — les sentiments ardents — meurent sans écho. — Si parfois la joie — s'échappe de l'âme, — elle est aussitôt empoisonnée — par les méchants sarcasmes. — Le jour pur et clair — s'assombrit ; — le monde se voile — sous une noire tristesse. — Tu écoutes, tu regardes — en souriant ; — et dans ton cœur tu maudis — ton amère destinée. »

## DEUXIÈME PÉRIODE

**De 1840 à la guerre de Crimée.**

La période qui s'étend de 1840 à la guerre de Crimée fut, avant tout, une période de transition. Tout en reflétant les traits principaux de l'époque précédente, elle fut en même temps l'aurore d'une ère nouvelle. Et pourtant, jamais littérature ne se trouva dans une situation plus défavorable.

L'empereur Nicolas, arrivé à l'apogée de sa gloire, se regardait comme le défenseur du principe du droit divin. Conformément à cette mission qu'il s'était adjugée, il se montrait fort mal disposé pour le gouvernement de Louis-Philippe, et envoyait ses troupes étouffer la révolte de Hongrie. A l'intérieur, la politique despotique et centralisatrice des souverains avait tellement multiplié les rouages administratifs, que le mécanisme gouvernemental par trop compliqué était condamné à l'impuissance. Le mouvement communiqué aux rouages supérieurs devait se transmettre à tant de pièces, que, malgré la force du choc initial, les petits ressorts placés aux extrémités ne ressentaient rien et restaient immobiles. La Russie ressemblait à un corps immense que la léthargie a

privé de tout mouvement. Dans les couches supérieures seulement, on remarquait un semblant de vie et d'agitation. Cet état d'impuissance était évident, palpable, mais ne paraissait effrayer personne. Cela avait duré ainsi pendant bien des siècles. Et puis, à quoi bon le mouvement? Où étaient les besoins à étudier, les questions puissantes à résoudre? On sentait vaguement que cet état de choses ne pouvait pas se prolonger, qu'une société ne peut pas être éternellement condamnée à l'inertie, mais où aller quand l'horizon qui nous entoure est fermé !

La vie était donc reléguée dans les couches supérieures, mais là encore, il y avait plus d'agitation que d'action. La polémique de Biélinsky, les écrits de Guizot, la théorie du parlementarisme anglais et français, les idées philosophiques de Hégel et de ses disciples — tout cela mêlé et confondu avait contribué à la formation, en Russie, d'un parti qui se donnait le nom de parti *libéral*. Gardons-nous cependant de lui attribuer plus d'importance qu'il n'en avait en réalité. Les libéraux russes passaient leur temps à parler de la politique étrangère, à discuter la supériorité de tel ou tel système constitutionnel ou social, à parler philanthropie, théories humanitaires, etc. En réalité, tout leur travail se bornait à émettre des *pia desideria*. Nouveaux Répétilofs, ils discutaient beaucoup, criaient encore plus, et auraient pu trouver place dans la comédie de Shakespeare : « *Much ado about nothing*. »

En dehors de ce libéralisme de salon, il y avait aussi quelques velléités de socialisme. Les uns avaient pris dans des ouvrages français et dans les romans de Georges Sand des plans de réformes à appliquer à la

situation des classes inférieures et à celle des femmes. D'autres voyaient dans la commune telle qu'elle avait existé en Russie, à l'origine, une ressemblance intime avec l'organisation sociale de l'Europe. Mais les uns et les autres ignoraient les premiers mots des sciences sociales, et tombaient dans des exagérations que justifiait pleinement leur ignorance. Toute cette agitation se produisait dans un cercle restreint, inaccessible aux masses. Et puis, quel fruit toutes ces belles théories humanitaires pouvaient-elles apporter à un pays, où les deux tiers de la nation étaient condamnés au servage?

En outre, une main de fer pesait sur toute expression de la pensée humaine. La censure était encore plus oppressive que du temps de Pouchkine. Son ciseau se livrait aux caprices les plus fantaisistes; et on raconte sur cette époque les anecdotes les plus étranges. Il faut lire dans les mémoires du temps le récit des difficultés que les écrivains rencontraient à chaque pas pour sauver l'intégrité de leurs œuvres. Voici ce que nous dit à ce sujet Tourguénief : « La vie était bien pénible à cette époque, et la jeune génération d'aujourd'hui n'a rien éprouvé de pareil. Le matin, la censure vous retournait vos épreuves pleines de ratures, couvertes de mots écrits à l'encre rouge et comme ensanglantées. Quelquefois il fallait aller trouver le censeur, lui présenter des explications inutiles ou humiliantes, se justifier, écouter ses arrêts sans appel et souvent ironiques. Dans la rue on rencontrait un général ou un chef qui vous accablait de sottises ou vous faisait des compliments, ce qui était encore pis. Quand on regardait autour de soi, on voyait la vénalité en pleine vogue, le servage peser sur le

peuple comme un rocher, les casernes se dresser partout; il n'y avait pas de justice, on parlait de fermer les universités, les voyages à l'étranger étaient impossibles, on ne pouvait faire venir un livre sérieux, un sombre nuage pesait sur ce qu'on appelait alors l'*administration* des lettres et des sciences; la dénonciation se glissait partout; entre les jeunes gens, il n'y avait ni lien commun ni intérêts généraux; c'était partout la peur et l'adulation [1]. »

Ce sombre tableau n'avait rien d'exagéré, et il fallait que les jeunes écrivains eussent l'esprit fortement trempé pour résister à un pareil régime. Leur seule ressource était de se réunir en petit cercle chez Biélinsky ou chez Pletnéef, où ils lisaient leurs écrits, discutaient les nouvelles questions littéraires, et s'encourageaient mutuellement.

Le romantisme avait fait son temps. Gogol avait indiqué à la jeune génération littéraire de nouvelles sources d'inspiration. Biélinsky, qui était alors dans toute sa renommée, formulait les règles nouvelles de la critique, en montrant que l'art doit être l'expression fidèle de la vie. Les théories de Hégel étaient ardemment discutées par les étudiants des universités. Les romans de Dickens et de Thackeray étaient très en vogue. A Lamartine et à Victor Hugo avait succédé Georges Sand. C'est à ces diverses influences, tant extérieures qu'intérieures, qu'il faut attribuer la naissance d'une nouvelle école littéraire, à laquelle les Russes donnent le nom d'*école naturelle*. Dès le début, elle compta dans son sein, des jeunes talents qui devaient plus tard arriver à la célébrité, comme: Tour-

1. Tourguénief, tome I. *Souvenirs de Biélinsky*.

guénief, Gontcharof, Pisemsky, Dostoïevsky. D'abord hésitante — car, par suite de l'état moral de la société, le cadre de ses sujets était fort rétréci — elle finit par trouver un terrain riche et fécond qu'elle exploita avec succès. Son programme était tracé d'avance, c'était l'étude du peuple. Les Slavophiles, en s'appuyant sur le principe de la nationalité, les Occidentaux, en prenant pour point de départ les théories de Hégel, étaient également arrivés à la même conclusion. Ce mouvement populaire fut encore plus vivement accentué par les théories libérales et socialistes dont nous avons parlé tout à l'heure. C'est sous cette triple influence que l'école *naturelle*, laissant de côté la société civilisée, se rapprocha des couches inférieures dont elle s'attacha à représenter la vie dans des mémoires, des récits et des nouvelles.

# CHAPITRE PREMIER

LA PEINTURE DANS LE ROMAN. — HERZEN : A QUI LA FAUTE ? — GONTCHAROF : UNE HISTOIRE ORDINAIRE. — SOLLOHOUB : LE TARANTASS.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler de Herzen. A Moscou, dans les cercles formés par la jeunesse ardente et studieuse, il s'était fait remarquer par son esprit, son talent et la variété de son instruction. Nous avons dit quelques mots de son influence sur les opinions de Biélinsky. Herzen débuta dans la carrière littéraire par un opuscule intitulé : *Le dilettantisme dans la science* où il se montra fervent partisan de Hégel. Cet opuscule fut suivi des *Lettres sur l'étude de la nature* dans lesquelles il prouve que l'antagonisme de la science et de la philosophie diminue de plus en plus. Son œuvre principale est une nouvelle qui a pour titre : *A qui la faute?* et qu'il publia sous le pseudonyme d'*Iscander*[1]. Nous trouvons dans ce roman, à côté de l'influence de Hégel, des philosophes et des romanciers français du dix-huitième siècle, une tendance à imiter l'*Oniéguine* de Pouchkine.

1. *Iscander*, mot persan qui veut dire Alexandre.

Dimitri Kroutzifersky, fils d'un pauvre médecin, est un jeune homme timide, doux, modeste et laborieux. Il entre comme précepteur dans la maison du général Négrof. Ce dernier est le prototype des généraux en retraite et vivant dans leurs terres, tels qu'on les voyait encore avant l'émancipation. Il a quelque analogie avec le portrait du général Bétristchef de Gogol. D'une forte corpulence et haut en couleur, il était impitoyable pour ceux qui venaient troubler sa digestion. Tous les matins, après avoir pris le thé, il avait l'habitude de laver la tête à son intendant. Cela se passait invariablement de la manière suivante. Pendant que le général fumait en se promenant dans la salle, l'intendant paraissait à la porte, son rapport à la main. Le général n'y faisait aucune attention, et continuait à marcher d'un air grave. Parfois, il s'approchait de la fenêtre, et y restait longtemps, le front soucieux, le regard fixe; il lui arrivait même de pousser de profonds soupirs. On pouvait croire qu'il repassait dans son esprit de grands projets, de profonds souvenirs; en réalité, il ne songeait absolument à rien. Lorsqu'il avait fini de fumer sa pipe, il s'approchait de son intendant, lui prenait son rapport, et sans le lire, commençait à le traiter de coquin. « C'est fini, lui disait-il, ma patience est à bout, je vais te renvoyer à la basse-cour et faire ton fils soldat. — Vous êtes tout puissant, Excellence, » répondait l'intendant trop habitué à ces scènes pour s'en émouvoir.

Sa femme, beaucoup plus jeune que lui, était une personne sentimentale et romanesque. Elle avait poussé l'abnégation et l'esprit de sacrifice jusqu'à recueillir chez elle une jeune fille, Loubenka, fruit

d'une liaison de son mari avec une de ses paysannes. Cette jeune fille avait passé sa jeunesse dans une situation très-pénible. D'un esprit peu ordinaire, exaltée et passionnée, elle était obligée de supporter en silence la fausse pitié dont elle était l'objet, ainsi que l'humiliation d'une position dont elle ressentait toute l'amertume. Dimitri, qui avait occasion de la voir tous les jours, finit par s'éprendre d'elle. Il y avait dans leur situation réciproque quelque chose d'analogue. Il la demande en mariage au général Négrof qui y consent et Loubenka accepte. Une fois mariés, ils vont s'installer à Moscou, où Dimitri avait obtenu une place de professeur. Loubenka aimait-elle son mari? non. Elle avait été touchée de son affection. Habituée à n'inspirer que du dédain ou de la pitié, elle avait trouvé en lui seul des marques d'un profond intérêt. C'était de l'amitié, de la reconnaissance qu'elle éprouvait pour lui, ce n'était pas de l'amour. On le devine, celui qui fera battre son cœur n'est pas loin. Parmi ceux qui fréquentaient leur maison, se trouvait le jeune Beltof. Il était riche, avait beaucoup vu et beaucoup voyagé. C'était un descendant de ces héros byroniens, d'Oniéguine et de Pétchorine, que nous avons vu apparaître à l'époque du romantisme. Comme eux il s'ennuie, il est triste, son inaction lui pèse. Il voudrait travailler, se rendre utile, mais la fausse éducation qu'il a reçue, le milieu dans lequel il a été élevé, ont paralysé ses efforts. Il devient amoureux de Loubenka. Cette dernière, qui dominait complétement le faible Dimitri, se sent dominée à son tour. Tout ce qu'elle avait amassé dans son cœur de sentiment et de passion trouve enfin une issue. Beltof, cédant aux conseils d'un vieil

ami de la famille, s'éloigne pour toujours; mais c'était trop tard. Loubenka meurt d'une maladie de langueur, et son mari, voyant son bonheur brisé, cherche des consolations dans la boisson.

A qui la faute si cette famille si calme, si tranquille a une fin si tragique? Est-ce aux deux époux qui, ayant des caractères opposés, n'ont pas vu que le bonheur et la sécurité étaient impossibles? Est-ce à Loubenka qui a oublié ses devoirs, ainsi que la reconnaissance qu'elle devait à son mari, et s'est donnée au brillant Beltof? Est-ce enfin à ce dernier qui, désœuvré et ennuyé, n'a rien trouvé de mieux que de séduire la femme de son ami? En tout cas, le caractère de ce dernier et le récit de ses relations avec Loubenka sont tracés d'une main magistrale. Ce qui distingue particulièrement Herzen, c'est la vigueur de touche et la finesse de l'analyse. Chez lui, le côté poétique s'efface devant l'idée. La profondeur d'observation, l'esprit et l'humour qui brillent en plus d'un endroit, — voilà ce qui le rend si séduisant au lecteur.

Il est à regretter que cet écrivain si original ait brisé de lui-même sa carrière, en se jetant dans le mouvement socialiste. Exilé d'abord à Perm, il fut autorisé plus tard à occuper divers postes administratifs à Novgorod et à Pskof, tout en restant sous la surveillance de la police. Quelques années après, il passa à l'étranger et vécut tour à tour en France et en Angleterre. Il se fixa définitivement à Londres vers 1854; c'est là qu'il publia son célèbre journal *Kolokol* (la Cloche) et quelques pamphlets politiques, dirigés contre le gouvernement russe. Il organisa une société secrète dont les principaux membres étaient

les émigrés russes : Ogaref, Kelsief[1] et Bakounine. Il essaya un moment de faire de la propagande socialiste en Russie, en s'appuyant surtout sur les sectaires, bien qu'il les méprisât profondément. Disons cependant à sa décharge que, malgré le ton violent de ses pamphlets, il obéit toujours et en tout à ses convictions. Sa propagande eut, pendant un certain temps, assez de succès. Mais l'affranchissement des serfs et les réformes qui en furent la conséquence la rendirent impuissante. Herzen devint plus modéré; le ton de ses écrits perdit de sa violence, comme le prouve son *Récit de mes années de prison et d'exil* qui parut dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il mourut en 1869.

Beaucoup moins profond que Herzen, Gontcharof est peintre avant tout. Il fait de l'art pour l'art. Il ne cherche pas à creuser son sujet, et n'obéit qu'aux inspirations de son imagination. Au point de vue du style et du dessin, c'est un talent de premier ordre. Le héros de son *Histoire ordinaire*, Adouief, est un pigeon voyageur, qui :

> Traînant l'aile et tirant le pied
> . . . . . . . . . . . .
> Droit au logis s'en retourne.

Il regrette sa jeunesse perdue, mais il n'a rien appris et continue à vivre dans les nuages et à se nourrir

1. Kelsief servit d'intermédiaire entre Herzen et les sectaires. Il était fils de marchand, et n'avait pu terminer son cours d'études à l'école de commerce de Moscou. Il s'enfuit de Russie, emportant avec soi un certain nombre de documents concernant les sectaires, qu'il avait dérobés au ministère de l'intérieur. Il les publia à Londres sous le titre de : *Recueil des mesures prises par le gouvernement russe contre les sectaires*. Plus tard, il fut gràcié, et obtint l'autorisation de rentrer dans sa patrie.

d'illusions. Son oncle a un caractère tout à fait opposé, et le contraste de ces deux natures est assez bien rendu. Autant le neveu est rêveur, autant l'oncle est pratique et positif. Il est à regretter que le portrait de ce dernier manque de vie et d'animation. C'est plutôt la personnification d'une idée qu'un type vivant.

Le comte Sollohoub est bien inférieur aux écrivains précédents. Son roman *Le Tarantass*[1] se distingue par une partialité qui saute aux yeux. Le vieux Vassili a grandi « comme poussent les choux et les pois. » Il a reçu une éducation élémentaire. Il administre ses terres à la russe. La philanthropie et les procédés agronomiques lui sont absolument inconnus. Le jeune Ivan, au contraire, a été élevé à la française, et a parachevé son éducation à Paris. Ici, naturellement, vient la peinture obligée de la frivolité et de la légèreté des mœurs de notre capitale. Par un prodige que l'auteur n'a pas voulu nous expliquer, le jeune Ivan, ce Russe francisé, se sent subitement saisi d'amour pour son pays, et revient dans sa patrie afin de recommencer son éducation. Les deux propriétaires, voyageant en poste, se communiquent leurs idées, et le parallèle est naturellement en faveur du vieux Vassili. Les préférences de l'auteur sont un peu trop visibles; et en dépit de ses qualités intrinsèques, le *Tarantass* est un plaidoyer fort maladroit en faveur du slavophilisme.

1. *Tarantass*, simple voiture de poste.

## CHAPITRE II

### L'ÉCOLE NATURELLE. — TOURGUÉNIEF : MÉMOIRES D'UN CHASSEUR. — MOUMOU.

Tourguénief est le chef de l'école *naturelle*. Après avoir terminé ses études philologiques à Pétersbourg, il alla en 1843 à l'université de Berlin dont il fréquenta les cours avec Stankiévitch, Granovsky et Frolof. A cette époque, le gouvernement russe était convaincu lui-même de l'insuffisance des études universitaires, et le ministre de l'instruction publique, le comte Ouvarof, envoyait, tous les ans, les meilleurs élèves suivre les cours de l'étranger. Tourguénief débuta par quelques pièces qui sont aujourd'hui complétement oubliées, bien qu'à cette époque, elles aient été charitablement louées par Biélinsky. Ses *Mémoires d'un Chasseur* le rendirent tout à coup célèbre. La triste situation des serfs russes l'affligeait profondément, et sous l'empire des idées humanitaires et sociales qui régnaient alors, il résolut de combattre ce mal de toutes ses forces. Ce fut à l'étranger qu'il écrivit ces *Mémoires*. Voici ce qu'il dit lui-même à ce sujet : « Je ne pouvais plus res-

pirer le même air, ni vivre avec ce que je détestais; je n'avais pas assez de force de caractère pour cela. Je dus m'éloigner de mon ennemi, afin de tomber plus fortement sur lui. Cet ennemi avait une forme déterminée, et portait un nom connu : — c'était le servage. Je résolus de lutter contre lui jusqu'à la fin, je jurai de ne jamais me réconcilier avec lui. Ce fut mon serment d'Annibal. » Il ajoute qu'il n'aurait pas écrit ces *Mémoires* s'il était resté en Russie. Était-ce parce que, à l'étranger, il se sentait plus libre et moins influencé, ou parce que le spectacle qu'il avait sous les yeux ne rendait que plus visible l'infériorité sociale de son pays?

Quoi qu'il en soit, Tourguénief en publiant ses *Mémoires d'un chasseur* frappa un grand coup, et on peut dire en toute justice que jamais renommée ne fut mieux méritée. D'un bout à l'autre, l'ouvrage respire un parfum vrai et pénétrant de la vie russe. Pour la première fois peut-être, la haute société vit que le *moujik* était un homme, qu'il avait une âme capable de sentir et de souffrir, et qu'il n'était pas une brute, une chose faite pour être exploitée par le seigneur. Aucun écrivain de cette époque n'a étudié si fidèlement, si profondément le paysan russe.

Tourguénief, afin d'être plus libre et de dépeindre son sujet sous toutes ses faces, a choisi la forme du récit, ce qui lui permet de faire passer sous nos yeux des situations et des caractères très-variés. Nous commençons déjà à entrevoir les qualités de l'auteur, qui se déploieront d'une façon plus large et plus brillante dans ses œuvres ultérieures. Tourguénief excelle à peindre les individualités, mais il les peint sans les flatter. Son fusil sous le bras, il va de village en vil-

lage, de forêt en forêt, et raconte tout ce qu'il a vu sans rien ajouter.

Ainsi, dans le récit intitulé : *Khor et Kalinytch*, nous voyons deux paysans de caractères tout à fait opposés. Khor est assez riche pour se racheter, mais il préfère payer la redevance annuelle. Positif et pratique, il sait s'arranger avec son *barine* et les autres autorités, se faire obéir de ses sept grands garçons, parle peu et pense beaucoup. Kalinytch ne possède rien, il passe ses journées à suivre son *barine* à la chasse, sans songer au pain du jour et du lendemain. Rêveur et exalté, il adore son maître, et toutes les fois qu'il discute, il parle avec animation et chaleur.

Ermolaï est une protestation vivante contre le servage. Il défend sa liberté individuelle comme il le peut et à sa manière. Il est chargé de fournir de gibier la table de son maître. Cet enfant de la nature est un chasseur enragé ; on le rencontre sur tous les chemins, portant le même habit en été comme en hiver, et suivi d'un chien d'une nature aussi insouciante que son maître. Ermolaï vit comme l'oiseau sur la branche ; il est bavard, distrait, aime à boire et ne peut rester en place. Lorsqu'il marche, ses pieds glissent sur terre, son corps se balance lourdement, et cependant il est capable de faire soixante verstes en vingt-quatre heures. Sa vie est des plus accidentées ; il passe la nuit dans les marais, sur les arbres, sur les toits, dans les caves, dans les granges ; il lui arrive parfois de perdre son fusil, son chien, ses habits, d'être battu ; mais il finit toujours par revenir à la maison avec son fusil, son chien et ses habits.

Beaucoup de ces récits sont d'une tristesse navrante, et nous montrent en même temps tout le stoïcisme du

*moujik*. Le vieux Vlas a été à pied à Moscou prier le *barine* de diminuer sa redevance annuelle. Il s'est fait chasser, et s'en revient, sachant bien que sa vieille femme « souffle dans ses doigts pour oublier sa faim. » Mais il se console en pensant que si on vient le saisir pour payer l'arriéré, on ne trouvera rien à prendre. Cette idée de jouer un tour à ses maîtres l'égaye un peu, et il entonne une de ces chansons si mélancoliques dont la poésie populaire abonde en Russie. Le vieux Soutchok a été tour à tour, et selon la volonté de ses maîtres, cuisinier, « non pas en ville, mais au village, » puis cafetier (il ne sait pas lui-même ce que c'est que cet emploi), puis *akhteur* au *kéatre* du *barine*, puis cocher, puis de nouveau cuisinier, puis enfin pêcheur. Sa nouvelle maîtresse ne permet pas à ses domestiques de se marier, sous prétexte qu'elle est vieille fille.

Un autre récit où l'auteur nous montre à nu les plaies du servage, est celui intitulé *le Bourmistre*. Cet intendant qui gère le village en l'absence du maître exploite et pressure les paysans. Il a enlevé à un pauvre vieux serf qu'il déteste, ses deux fils aînés, pour les envoyer au régiment. Il a pris aussi l'unique vache que ce paysan possédait, et veut enlever son troisième garçon. Puis, quand le seigneur vient faire sa tournée, il lui baise les pieds, l'appelle son père, son bienfaiteur, se confond en bassesses; et le seigneur, charmé d'avoir un si fidèle serviteur, ne voit que par ses yeux.

Une autre fois, le chasseur, par une pluie battante, a perdu sa route.

— « Je m'approchai d'une hutte, je regardai sous le toit « de paille, et j'aperçus un vieillard si décrépit qu'il me

« rappela ce bouc mourant que Robinson trouva dans une « des grottes de son île. Ce vieillard était accroupi et, cli- « gnant ses petits yeux, il mâchait des pois secs et durs, en « les retournant de tous côtés dans sa bouche, prudemment « et à la façon des lièvres (il n'avait plus de dents). Il était « si absorbé par cette occupation, qu'il ne remarqua pas « mon arrivée. » — *Diédouschka*[1] ! eh! *diédouschka*, lui dis-je. Il cessa de mâcher, leva très-lentement ses sourcils, et ouvrit péniblement les yeux. — Quoi? barbouilla-t-il d'une voix enrouée. — Y a-t-il un village tout près d'ici? Le vieux se remit à mâcher ses pois; il ne m'avait pas entendu. Je répétai ma question plus haut que la première fois. — Un village? et pourquoi faire? — Pour me mettre à l'abri. — Quoi? — Pour me mettre à l'abri. — Ah! Il se gratta la nuque, et m'indiqua le chemin que je devais prendre. Je le comprenais difficilement; ses moustaches l'empêchaient de parler, et sa langue lui obéissait avec peine. — « D'où es-tu? lui dis-je? — Quoi? — D'où es-tu? — D'Ananief. — Que fais-tu ici? — Quoi? — Que fais-tu ici? — Je suis garde. — Que gardes-tu? — Les pois. — Ah! et quel âge as-tu? — Dieu le sait? — Tu as la vue mauvaise? — Oui, quelquefois je ne vois rien. — Et alors, pourquoi es-tu garde? — Les *anciens* seuls le savent. — Les anciens! pensai-je, et non sans pitié je regardai le vieillard. »

Le cœur se serre quand on lit avec quel stoïcisme le paysan meurt. On ne peut pas le retenir à l'hôpital, et il insiste pour rendre le dernier soupir dans sa cabane. Là, couché sur le poêle d'argile, il attend la mort tranquillement, sans proférer une seule plainte, sans répondre aux questions qu'on lui adresse, et ne se retournant que pour demander un verre de *kvass*. La mort n'est-elle pas pour lui la fin désirée d'une vie de travail, de souffrances, de servitude? N'ayant rien à regretter, que lui fait de quitter

1. *Diédouschka*, nom donné aux vieux paysans.

cette terre? — « Oui — conclut l'auteur — le Russe meurt d'une façon étrange! »

Un récit poétique au plus haut degré est celui de *Biéjine Loug*, où le chasseur égaré passe la nuit avec de jeunes pâtres, et nous raconte leur conversation. Il y a de très-belles descriptions, quoique ce récit soit un peu trop long. Dans un autre intitulé : *les Chanteurs*, l'auteur nous raconte un tournoi dans un cabaret, entre deux paysans qui passaient pour avoir les plus belles voix :

« Le premier, le loueur, sort du cercle et, fermant à moitié les yeux, commence d'un ton de fausset. Sa voix était assez agréable et assez douce, bien qu'un peu enrouée; il jouait avec elle et la maniait comme eût fait une fauvette. La chanson éclatait en fusées brillantes, il passait d'une octave à une autre, et sans cesse revenait aux notes supérieures qu'il soutenait avec une adresse toute particulière, se taisait, puis reprenait subitement le même motif avec une bravoure qui avait quelque chose de provoquant. Ses transitions étaient tantôt hardies, tantôt amusantes. Un amateur l'eût écouté avec plaisir, un Allemand eût été transporté d'indignation. C'était un *ténor léger*. Il avait choisi une chanson gaie, qui portait à la danse.... Encouragé par les témoignages d'une satisfaction générale, le loueur lança de telles roulades, et fit de tels efforts de gorge, que lorsque, fatigué, pâle, couvert de sueur et la tête en arrière, il jeta sa dernière note en point d'orgue, une explosion de cris lui répondit....

« Yakof se taisait, regardant autour de lui, puis se cacha le visage dans ses mains. Tous le dévoraient des yeux. Lorsqu'il découvrit sa figure, elle était pâle comme celle d'un mort, ses yeux brillaient à peine à travers ses cils baissés. Il soupira profondément et chanta. Le premier son était faible et hésitant, il ne semblait pas sortir de sa poitrine, mais venir de loin, comme s'il avait volé par hasard dans la chambre. Ce son tout tremblant produisit sur nous un effet étrange, nous nous regardâmes, et la femme du cabaretier se redressa. Ce premier son fut suivi d'un autre plus ferme

et plus prolongé, mais encore tout tremblant ; on eût dit une corde subitement agitée, et exhalant un dernier soupir. Puis la chanson, s'échauffant et s'élargissant, versa des flots d'une triste mélodie.... Je dois dire que j'ai rarement entendu une pareille voix ; le timbre en était légèrement brisé et semblait même un peu fêlé ; elle avait quelque chose de maladif, mais elle cachait une vraie et profonde passion, de la jeunesse et de la force, de la douceur et une douleur entraînante, insouciante. L'âme russe vraie, ardente, respirait en elle et vous prenait au cœur. La chanson continuait. Yakof était en proie à une sorte d'extase ; sa timidité avait disparu ; il était tout entier à son bonheur. Sa voix n'hésitait plus ; elle tremblait encore, mais de ce tremblement intérieur et à peine sensible de la passion, qui entre comme une flèche, dans le cœur de l'auditeur ; elle se développait dans un crescendo de plus en plus fort... Il chantait, oubliant complétement son rival et nous tous ; semblable à un vaillant nageur porté sur les vagues, il était excité par notre sympathie silencieuse et passionnée. Il chantait, et chacune des notes respirait ce je ne sais quoi de national, de large ; c'était la steppe qui se déroulait devant nous dans un lointain infini. Je sentais mon cœur se gonfler, et mes yeux se remplir de larmes. Des sanglots étouffés me frappèrent subitement ; je regardai.... c'était la femme du cabaretier qui pleurait, appuyée à la fenêtre. Yakof jeta sur elle un regard rapide, et sa voix prit une teinte plus douce. Le cabaretier était rêveur ; Morgatch s'était détourné ; Obaldouï, comme pétrifié, ouvrait stupidement la bouche ; le paysan en habit gris sanglotait tout bas dans un coin, et branlait la tête avec un triste murmure ; sur le visage bronzé du Sauvage, et de ses cils immobiles, coulait une grosse larme ; le loueur levait son poing serré vers le ciel. Je ne sais à quoi aurait abouti cet énervement général, si Yakof ne s'était subitement arrêté sur une note très-aiguë et très-élevée. Personne ne poussa un cri, personne ne bougea, tous semblaient attendre une suite ; Yakof élargit ses yeux comme si notre silence l'étonnait. Puis après nous avoir regardés d'un air interrogatif, il vit que la victoire était à lui. — Yakof ! dit le Sauvage en lui mettant la main sur l'épaule et.... il se tut.

« Nous étions tous comme pétrifiés. — Le loueur se leva

doucement et s'approcha d'Yakof. « Tu.... ta.... tu as gagné, » put-il à peine prononcer, et il s'enfuit du cabaret. »

Le genre de Tourguénief offre quelque analogie avec celui de Gogol ; mais le premier est plus vrai et recherche moins les côtés laids et ridicules. Il est aussi plus fidèle que Grigorovitch, dont nous allons parler tout à l'heure. Il photographie pour ainsi dire la réalité, sans la recouvrir, comme ce dernier, d'un coloris moitié sentimental, moitié pastoral.

*Moumou* est l'histoire intéressante des amours d'un paysan sourd et muet que sa maîtresse a fait portier. Harassime, bien que taillé en Hercule, a le cœur très-tendre. Il devient amoureux d'une des blanchisseuses de la *barinia.* Mais cette dernière a déjà disposé de Tatiana, et veut la marier à son serf-tailleur. Pour ne pas exciter la colère de Harassime, elle ordonne à Tatiana de passer devant lui en chancelant comme si elle était ivre. Le portier n'éprouve plus que du dégoût pour celle qu'il aimait, et se console en recueillant un petit chien, Moumou, dont il fait son favori. Malheureusement, Moumou aboie pendant la nuit sous la fenêtre de la grande dame, ce qui l'empêche de dormir. Elle ordonne à ses domestiques de faire disparaître ce chien. Ces derniers font en vain le siége de la loge, ils ne peuvent en forcer l'entrée, et sont obligés de monter la garde. Harassime, voyant qu'il n'est pas le plus fort, sort avec son chien sous le bras, va le noyer, et retourne à son village.

## CHAPITRE III

**L'ÉCOLE NATURELLE. — GRIGOROVITCH : LES ÉMIGRANTS. — PISEMSKY : LE LIESCHI, LE PÉTERSBOURGEOIS. — DOSTOÏEVSKY : LES PAUVRES GENS.**

Grigorovitch a traité les mêmes sujets que Tourguénief, mais avec moins de bonheur. Au lieu d'adopter la forme vive et variée du récit, il choisit celle du roman, ce qui l'a forcé de délayer par trop ses compositions. Ne connaissant que superficiellement la vie du paysan, il dut combler les vides par des descriptions et des tableaux qui font ressembler ses nouvelles à une idylle écrite à loisir dans le cabinet. Ce n'est plus le serf misérable entrevu à travers le prisme de la réalité; ce sont tout au plus des héros bucoliques qui figureraient beaucoup mieux dans une pastorale. Tels sont les *Pécheurs* et les *Émigrants.*

Dans ce dernier roman, nous voyons un riche propriétaire, Biélitzine, qui vient passer l'été avec sa femme et sa fille dans son village de Marino. Ils font une entrée triomphale au milieu de toute la population curieuse de voir ses seigneurs. Biélitzine et sa

femme, pénétrés des théories sociales et humanitaires qui étaient alors en vogue, désirent s'attacher l'affection de leurs serfs. Mais lui ne sait dire aux paysans que : « Cela va bien, vieux ? » et sa femme ne cesse de répéter en français à sa fille : « Mais saluez donc, Mary, mais saluez donc ! » Dès le lendemain, Biélitzine et sa femme, résolus de s'enquérir des besoins de leurs paysans, se mettent à l'œuvre. Madame Biélitzine veut étudier le mécanisme de la basse-cour ; mais elle ne comprend rien au compte des vaches, du lait et du beurre. L'argent produit par la vente du beurre est employé à acheter du sel pour saler le beurre, — tel est le cercle vicieux dont elle ne peut sortir. Son mari est aussi incapable. Il envisage son domaine en artiste : son seul souci est de tracer un jardin anglais et d'appliquer les lois de la perspective. Cependant à quelques pas d'eux régnaient la misère et le chagrin. C'était une pauvre famille de paysans dont le père, Lapscha, presque poitrinaire, craignait beaucoup sa femme, et représentait le type de l'impuissance physique et morale. Accablé de dettes, il avait cédé pour de l'argent son jeune garçon, Pierre, à des mendiants, afin de pouvoir payer sa redevance. Catherine était une femme très-énergique qui avait conscience de sa supériorité sur son mari. En apprenant la disparition de son enfant, elle tombe dans un désespoir profond et va se jeter aux pieds de ses maîtres. Ceux-ci, touchés de sa douleur, mais ne sachant comment la consoler, lui donnent pour ses enfants des bonbons, des bottines et des rubans. Le seigneur essaye cependant de faire quelque chose pour cette famille. Il possède, à quelques cents verstes de là, un assez vaste enclos de

prairies. Il offre à la famille Lapscha d'aller exploiter ce terrain et de s'y construire une cabane.

L'auteur nous raconte les malheurs et les souffrances de cette famille dans ce nouveau séjour. Bientôt Pierre est retrouvé, et comme le seigneur a vendu la prairie, Catherine et ses enfants reviennent à Marino. Le récit de leurs malheurs touche profondément Biélitzine et sa femme. Ils sentent que, jusqu'à présent, ils n'ont su ni étudier ni comprendre les vrais besoins de leurs paysans. — « La situation de propriétaire-noble, dit madame Biélitzine à son mari — nous impose des obligations sévères et sacrées. Ce n'est ni une phrase ni un mot vide de sens..... Si nous ne possédions que des terres et des forêts, notre indifférence serait pardonnable, notre ignorance excusable. Mais nous avons entre les mains des êtres vivants, des centaines de familles dont le sort est en notre pouvoir..... Nous nous habillons, dansons, perdons follement notre argent; nous prenons au sérieux ce qui n'est que sottise, et méprisons presque les devoirs qui nous sont imposés par la conscience, la religion et tous les sentiments humains..... Non, nous sommes loin de vivre comme nous le devrions. » Combien, ajoute l'auteur, de pareils discours qui n'ont abouti à rien! Heureusement que madame Biélitzine, sous des dehors mondains et frivoles, cachait un bon cœur et une grande âme! Elle se mit courageusement à l'œuvre, et réussit à faire du bien. Son mari, plus léger et plus futile, passa son temps à étudier le progrès des idées libérales en Europe.

Pisemski, à son début, se montra hésitant. Il cherchait à imiter Gogol, en chargeant les procédés de ce

dernier, et en appuyant surtout sur le côté trivial de la nature humaine. Plus tard, il finit par trouver sa voie, et dans deux nouvelles : le *Pétersbourgeois* et le *Lieschi*, il montre déjà de l'indépendance et de l'originalité. Il excelle surtout dans les esquisses physiologiques, et ses paysans, beaucoup moins poétiques que ceux de Grigorovitch, ressemblent davantage aux vrais *moujiks*. Le *Pétersbourgeois* est l'histoire d'un paysan de Kostroma, spirituel et déluré, qui, ayant perdu sa femme bien-aimée, va oublier son chagrin dans les tavernes de Pétersbourg. Il se fait, à cause de sa mauvaise conduite, renvoyer au village où il s'enrichit grâce à son caractère énergique et à son esprit plein de ressources. La même année, Pisemsky fit paraître dans le *Contemporain* une seconde nouvelle intitulée le *Lieschi*, qui dénote chez l'auteur des progrès visibles. C'est l'histoire d'un intendant voleur et exploitant la crainte que le *lieschi* (loup-garou) inspire aux paysans, pour pressurer ces derniers. Il est enfin pris en flagrant délit par la police, et puni comme il le mérite. Dans ces deux nouvelles, Pisemsky nous fait entrevoir les qualités qui le caractériseront plus tard : l'absence de tout artifice et l'amour du vrai.

Dostoïevsky se forma aussi à l'école de Gogol. Comme ce dernier, il fait naître un sourire qui cache des larmes. Choisissant pour objet de ses études la classe moyenne, celle des petits employés, il met à nu leurs luttes et leurs souffrances de chaque jour. Les héros de ses *Pauvres gens* nous apparaissent avec des faiblesses, et sous des côtés parfois comiques, mais d'un ridicule navrant. Quoi de plus triste, par exemple, que de voir Pokrovsky, ce pauvre petit

vieillard que la tyrannie de sa femme a rendu ivrogne, suivre le corps de son fils, un jeune étudiant, mort poitrinaire?

« Le corbillard partit au galop. Le vieillard trottait derrière, et pleurait tout haut, ses sanglots tremblaient, car la respiration lui manquait. Le pauvre homme perdit son chapeau et ne s'arrêta pas pour le ramasser, sa tête était mouillée par la pluie, la bise glaciale lui fendait la figure. Il ne semblait pas s'apercevoir du froid ; tout en versant des larmes, il courait tantôt d'un côté de la voiture, tantôt de l'autre. Les pans de son vieil habit se déployaient au vent comme des ailes. Dans toutes les poches se balançaient des livres (c'étaient les livres de son fils) ; il tenait à la main un énorme bouquin. Les passants se découvraient et faisaient le signe de la croix. D'autres s'arrêtaient et regardaient avec pitié ce pauvre vieillard. Les livres tombaient à tout moment de ses poches dans la boue. On l'arrêtait, on lui montrait ce qu'il avait perdu ; il le ramassait et courait pour rattraper le corbillard. »

Et l'aventure de cet employé tellement pauvre, qu'il était obligé d'aller au ministère avec des bottes éculées, et un habit déchiré aux coudes! Dans une de ses copies, il avait passé toute une ligne; il est appelé devant le chef de division pour se disculper.

« Je voulais ouvrir la bouche pour dire quelque chose et demander pardon, mais cela me fut impossible. M'enfuir, je ne l'osais pas. C'est alors, ma chère amie, qu'il m'arriva une drôle d'aventure, et quand j'y pense, je peux à peine tenir ma plume, tellement j'en suis encore tout honteux. Mon bouton — que le diable l'emporte! — mon bouton qui ne tenait plus qu'à un fil, s'arracha tout à coup, sauta, roula avec bruit, et alla s'arrêter aux pieds de Son Excellence. — Et cela au milieu d'un silence général. C'était là toute ma justification, mon excuse, tout ce que je voulais dire à Son Excellence. Les conséquences en furent terribles. Son Excellence fixa aussitôt ses regards sur ma figure et mon

costume. Je voulus rattraper mon bouton, mais j'avais perdu la tête. Je me baissai pour le saisir, mais il roulait, roulait, de sorte que cela me fut impossible. Je puis dire que je fus d'une maladresse exemplaire ! Je sentis alors que mes dernières forces commençaient à m'abandonner, que ma réputation, que tout, tout était perdu.... Enfin, je rattrapai mon bouton, je me levai, je me redressai, et en imbécile que j'étais, j'aurais dû rester tranquille, et mettre les mains sur la couture du pantalon ! Mais non ! je me mis à rajuster le bouton au fil arraché, comme s'il pouvait tenir, et ce qu'il y avait de plus drôle, c'est que je souriais ! »

A côté du sourire que fait naître la situation ridicule de ce pauvre employé, n'éprouve-t-on pas un certain sentiment de pitié en voyant l'abaissement et l'humiliation auxquels la pauvreté réduit la dignité humaine ?

## CHAPITRE IV

THÉATRE. — OSTROWSKY. SES COMÉDIES : ENTRE NOUS, NOUS NOUS ARRANGERONS ; — CHACUN DOIT RESTER A SA PLACE ; — PAUVRETÉ N'EST PAS VICE ; — ON NE VIT PAS COMME ON VEUT.

Ostrowsky choisit ses types dans la classe marchande, soit à Moscou soit en province. Cette classe, pour la sévérité des mœurs, la tyrannie des préjugés et le despotisme de l'autorité paternelle, ressemble beaucoup à celle des paysans. Les personnages qu'Ostrowsky met en scène sont fidèles à la réalité. Mais la lecture de ses pièces fait naître la monotonie et l'ennui. Elles sont presque toutes taillées sur le même patron. Il y a trop d'uniformité dans les caractères, l'intrigue, les situations et le dénouement. Le père est infailliblement un tyran qui veut être obéi, et qui marie sa fille soit par calcul, soit par caprice. La mère et la fille sont toujours des êtres faibles, impuissants, qui ne savent que courber la tête. Le commis épouse la fille de son patron, soit parce que ce dernier veut soustraire sa fortune à la liquidation et ne rien donner à ses créanciers

(comme dans : *Entre nous, nous nous arrangerons*), soit parce qu'il est travailleur et honnête (comme dans : *Pauvreté n'est pas vice*). La comédie : *On ne vit pas comme on veut* sort du cadre ordinaire, et a des côtés plus animés, plus dramatiques. Pierre, un jeune et riche marchand, a épousé une jeune fille, Dascha, qu'il avait enlevée de la maison paternelle. Mais l'amour qu'il avait d'abord éprouvé pour sa femme fait place à l'ennui. Il ne peut rester chez lui, et passe ses soirées auprès d'une jeune fille, Grouscha, devant laquelle il se fait passer pour garçon. Grouscha ne tarde pas à apprendre la vérité; elle se moque de lui en pleine fête et le chasse. Pierre ne se possède plus de fureur ; il prend un couteau et veut tuer sa femme qu'il regarde comme un obstacle à son bonheur. Il erre dans la campagne comme un fou. — « Il me semblait voir des choses étranges, dit-il dans sa confession, — j'apercevais des inconnus, et moi de les suivre. Je leur demandais où était ma femme ; ils me riaient au nez et m'indiquaient plusieurs endroits. Je marchais, je marchais toujours..... Tout à coup, j'entends une cloche..... je lève la main, je regarde..... je suis sur le bord de la Moskova..... Ce souvenir est étrange, et encore maintenant, j'en frissonne. Toutes mes débauches passées m'apparurent comme sur ma main ; cela me fit peur ! Je me rappelai les mots de mon père lorsqu'il me disait que j'allais vers le précipice..... Oui, c'est vrai — je n'oublierai jamais ce moment. — Beau-père, belle-mère, vivez avec nous ! Aidez-moi, bonnes gens, à effacer mes péchés. » C'est le cas de dire : *All's well that ends well.*

Ce qu'on pourrait encore reprocher à Ostrowsky, c'est la rapidité et le peu de soin avec lesquels ses

pièces semblent être écrites. Les scènes se succèdent les unes aux autres sans laisser de fortes impressions; l'intrigue se déroule trop vite, le dénouement est trop précipité, et on ne peut pas suivre le développement progressif des caractères.

# TROISIÈME PARTIE

## LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

---

### PREMIÈRE PÉRIODE

**De la guerre de Crimée à l'abolition du servage.**

La guerre de Crimée porta un coup mortel au vieil édifice social qui avait été si péniblement élevé pendant des siècles. La Russie, frappée au cœur, se réveilla de son long sommeil, et, regardant autour d'elle, ne vit que ruines et néant. Le passé ne pouvait plus exister, mais où prendre les matériaux nécessaires pour constituer le présent et assurer l'avenir? Elle comprit son infériorité réelle et, avec un courage qui l'honorait, se mit au travail. Le gouvernement prit hardiment l'initiative et mit à l'étude le projet d'abolition du servage, ainsi que d'autres réformes sociales. La vie ne tarda pas à circuler. C'est un beau spectacle que le réveil d'une nation! La société remuée jusque dans ses fondements commença à s'agiter. Les idées purement théoriques et abstraites dont elle s'était nourrie jusqu'alors ne pouvaient plus lui suffire. Le temps pressait et tout était à faire. La

presse quotidienne, profitant de la latitude qui lui était accordée, put discuter les questions du jour.

La littérature devait naturellement se ressentir de cette impulsion, et on peut dire qu'elle ne fut pas au-dessous de sa mission. Elle avait été la première à mettre hardiment le doigt sur la plaie et à découvrir les sources du mal dont souffrait le pays. Maintenant que sa voix était écoutée, elle chercha une autre sphère d'activité. L'école *naturelle*, dont nous avons signalé les débuts dans les chapitres précédents, apparaît ici dans toute la splendeur de son talent. En attaquant les couches supérieures de la société, elle se sent sur son terrain. Les uns s'attachent à démontrer l'impuissance de la génération élevée sous l'influence des idées de 1840, en présence d'une vie et d'idées nouvelles. Les autres portent les derniers coups à la vieille société qui tombe, en faisant ressortir ses vices, ses travers et ses faiblesses.

## CHAPITRE PREMIER

### L'ÉCOLE NATURELLE. — TOURGUÉNIEF : ROUDINE ; — UN NID DE GENTILSHOMMES ; — A LA VEILLE.

Une des plus grandes figures littéraires de cette époque est, sans contredit, Tourguénief. Après avoir dit son mot sur la question du servage, il s'attacha à décrire la situation morale de ses contemporains. La fidélité avec laquelle il les représente fait son principal mérite. Il sait deviner avec un flair merveilleux les nouveaux besoins, les nouvelles idées. Sans chercher à résoudre les questions du jour, il attire l'attention de la société sur chaque nouveau problème qui commence à agiter les esprits, et certes cela est quelque chose. Il s'attache surtout à dépeindre les hommes *inutiles*, ces représentants de la génération de 1840, qui, pleins d'enthousiasme et d'ardeur, se contentent de parler sans pouvoir agir.

Roudine est le prototype de ces *inutiles*. L'auteur nous le montre vivant à la campagne, chez madame Lasounsky, femme égoïste, vaniteuse, se croyant fort spirituelle et cherchant à s'entourer de gens distin-

gués. C'est là que Roudine trouve l'occasion de développer ses théories. Il parlait avec facilité, il possédait au plus haut degré la musique de l'éloquence, mais l'abondance des idées le rendait obscur. Il se grisait du bruit de ses paroles. Il était de ces gens dont parle Gratiano dans une pièce de Shakespeare: « Je suis l'Oracle; quand j'ouvre la bouche, empêchez qu'un chien n'aboie[1]. » Enthousiaste et s'exaltant facilement, il paraissait plein de feu, de hardiesse et de vie, mais tout cela n'était qu'extérieur. Au fond, il était vide, froid et égoïste. Il parlait avec conviction et éloquence de la nécessité de travailler, de se rendre utile aux autres, mais ce n'était que des mots, des mots et des mots. Contradiction vivante de ses propres théories, il n'avait jamais rien fait lui-même et était incapable de faire quelque chose. On pouvait dire de lui ce que Montesquieu disait de quelqu'un dans ses *Lettres persanes :* C'était un *décisionnaire* universel.

Il produisit cependant une forte impression sur le cœur de la jeune Nathalie Lasounsky. Cette dernière est un de ces types de femme que Tourguénief excelle à peindre. Elle parlait peu, écoutait beaucoup, sentait fortement et profondément; son intelligence était éveillée et curieuse; mais le travail intérieur qui se passait en elle était un secret pour tous. Elle se trompa sur le compte de Roudine. N'ayant pas encore assez d'expérience pour savoir distinguer le solide du brillant, elle crut qu'il était aussi fort dans la vie pratique qu'orateur éloquent. Roudine entra

1. I am sir Oracle; and when I ope my lips, let no dog bark. *The marchant of Venice.*

complétement dans son rôle d'apôtre. Il lui parla de la honte de rester oisif, de la nécessité de travailler. Il lui lut les premières pages des articles et des œuvres qu'il projetait. Il se plut à développer son esprit, à lui expliquer le romantisme et la philosophie des Allemands, et l'entretint du grand ouvrage qu'il méditait sur : *Le tragique dans la vie et dans l'art.*

Nathalie se laissa aller à son amour ; mais lorsque, effrayée de ce que sa mère avait eu connaissance de leurs rendez-vous, elle pria Roudine de prendre une décision, celui-ci perdit tout à coup son ardeur et montra une faiblesse d'enfant. Nathalie, qui était autrement trempée, se révolta. Comment lui qui avait si éloquemment parlé du sacrifice, de la liberté, de l'abnégation, il ne trouvait pas de meilleure solution que celle de courber la tête et de se soumettre? Nathalie ouvrit les yeux et comprit enfin le peu de consistance du caractère de Roudine. Celui-ci quitta la maison de madame Lasounsky pour aller prêcher ailleurs ses théories, sans pouvoir une seule fois les appliquer.

Que faut-il penser du type de Roudine? Était-ce un hypocrite, un Tartuffe, ou un vulgaire *pique-assiette*, comme l'appelle un personnage du roman? Non, car il n'avait aucun but et était incapable de calculer. Roudine était naïvement convaincu de ce qu'il disait; son grand défaut c'était l'incontinence de la parole. Après avoir erré partout, essayé de tout, et vécu longtemps dans la misère, il alla se faire tuer sur une barricade à Paris. Était-ce un homme *inutile* dans toute l'acception du mot? Non encore ; car tout en étant incapable d'appliquer ses théories à la vie pratique, il pouvait, par la chaleur de son éloquence,

inspirer aux autres l'amour du travail. A cette époque, la société russe n'était encore qu'à la veille de l'action, et les Roudines pouvaient jouer un rôle assez efficace.

Lavretzky, dans *Un nid de gentilshommes*, appartient aussi à la génération des hommes inutiles, mais à un autre point de vue. Si ses efforts sont stériles, c'est par suite de la fatalité qui pèse sur sa vie. Il a à lutter non contre sa propre impuissance, mais avec une situation et des idées contre lesquelles la volonté humaine la plus énergique ne peut rien. Marié de bonne heure, il part avec sa jeune femme pour Paris. Cette dernière, frivole, mondaine et sans cœur, le trompe avec un habitué du boulevard et tombe dans le clan des femmes à la mode. Lavretzky revient seul dans ses terres, le cœur brisé et n'attendant plus rien de la vie. Il fait la connaissance de sa jeune parente, Lisa, qui a quelque ressemblance avec Nathalie dans *Roudine*. D'un esprit moins curieux et moins développé, elle a plus de sentiment et de religion. Lavretzky sent son cœur se réveiller. Un beau jour, il lit dans un journal parisien la nouvelle de la mort de sa femme. Il est donc libre! Il va pouvoir sortir d'une situation équivoque et recommencer une nouvelle vie avec Lisa! Malheureusement la nouvelle de la mort de madame Lavretzky ne tarde pas à être démentie; celle-ci revient demander pardon à son mari et lui promet de vivre tranquille à la campagne. Lisa frappée au cœur se montre forte et résignée. Elle est la première à conseiller à Lavretzky de remplir son devoir. Elle voit dans le coup qui la frappe la main de la Providence. «Nous avons été bien vite punis,» dit-elle, et elle va chercher des consolations

dans un monastère. C'est ainsi que la fatalité brise la vie de ces deux êtres sympathiques.

Mais le roman a encore d'autres tendances. La vieille querelle des Slavophiles et des Occidentaux, ravivée par les réformes qui sont à l'ordre du jour, y trouve aussi sa place. Le parti des Occidentaux est représenté par Panchine, jeune fonctionnaire en passe d'avancement et très-assidu auprès de Lisa. Il avait reçu une éducation superficielle, mais il connaissait à fond la science du monde; peu délicat sur le choix des moyens, il voulait réussir à tout prix. Son opinion sur les réformes pouvait se résumer ainsi : « La Russie est un pays arriéré, il faut rattraper l'Europe. On dit que nous sommes un peuple jeune : chansons ! nous manquons d'esprit d'invention, et nous sommes condamnés à vivre d'emprunts. Nous sommes malades, parce que nous ne sommes Européens qu'à demi. C'est à l'administration, c'est aux fonctionnaires d'élever la Russie au niveau du reste de l'Europe. » Lavretzky, qui avait reçu une éducation incomplète, mais qui possédait un esprit beaucoup plus clair et plus positif, envisageait autrement les choses; selon lui, il était illogique et impossible d'agir par sauts et par bonds. Il traitait les réformes issues du cerveau des réformateurs bureaucratiques, de replâtrage. Les fonctionnaires, disait-il, sont impuissants, car il leur manque la connaissance du peuple et la foi réelle.

Il ne faut pas cependant nous étonner si Tourguénief, bien connu pour son *européisme*, donne raison à Lavretzky. L'*occidentalisme* de Panchine n'est ni raisonné ni convaincu. C'est l'opinion hasardée et superficielle d'un jeune fonctionnaire qui a étudié la

Russie sans être sorti de son cabinet. Le slavophilisme de Lavretzky n'a rien de fanatique ni de violent. C'est le résultat d'une connaissance sérieuse et éclairée de son pays, et d'un esprit voyant sainement les choses.

Le titre du roman : *A la veille* (1859) est-il emprunté aux circonstances dans lesquelles il a été écrit? On semblerait le croire, car cette œuvre parut à la veille d'une nouvelle époque. Les critiques de l'école *avancée* trouvent dans ce roman des signes visibles de décadence et prétendent que le talent de Tourguénief commence à baisser. Selon eux, son héros, le Bulgare Insarof, venu en Russie pour faire ses études, est bien inférieur aux types précédents. Il n'a que des qualités négatives : on voit bien ce qu'il n'est pas, mais il est difficile de préciser ce qu'il est. Pourquoi, disent-ils, Hélène, nature concentrée et exaltée, repousse-t-elle Schoubine, cet artiste impressionnable et nerveux, et Bersénief, cet étudiant sérieux et modeste dont toute l'ambition se borne à une chaire de professeur, pour épouser et suivre Insarof dans sa noble et périlleuse mission? N'est-il pas évident qu'Hélène s'est laissé séduire par les côtés romantiques de son héros ?

Nous sommes loin de partager cette opinion. Tourguénief a voulu montrer que le temps des rêveries et des discussions stériles était passé, qu'il ne fallait plus de Roudines, mais bien des Insarofs, c'est-à-dire des hommes d'action. Insarof est moins spirituel, moins brillant que Schoubine, moins instruit et moins profond que Bersénief, mais il leur est de beaucoup supérieur par l'idée à laquelle il s'est consacré, et par le but qu'il poursuit en silence et modestement.

Un des beaux côtés du talent de Tourguénief, c'est la perfection et la finesse de touche avec lesquelles il dessine les portraits de femme. Nathalie, esprit ardent et curieux, est avide de savoir. Lisa, moins brillante, a plus de sensibilité et de religion. Hélène, plus exaltée, est surtout faite pour l'action. Marie, dans *le Calme*, est une nature concentrée, fière, sauvage. Elle déteste la poésie; mais quand Astakhof lui débite *le Mancenillier* de Pouchkine, elle le prie de lui répéter ces vers et de les copier. Plus ces héroïnes nous apparaissent sous des traits sympathiques, plus nous nous apitoyons sur leur sort. Nathalie voit sa vie brisée par la faiblesse de caractère de Roudine. Lisa va s'enfermer dans un couvent. Hélène suit son mari, mais il s'éteint dans ses bras, à Venise, sans avoir vu sa patrie. Marie, abandonnée par celui qu'elle aime, se noie de désespoir.

Pourquoi ce parti pris chez l'auteur de nous faire assister à la lutte impuissante de ses héros contre la fatalité? N'y avait-il d'autre issue que le suicide ou la résignation? Tourguénief ne va pas si loin. Il se contente de constater les faits; il ouvre la blessure, fait pleurer, mais ne guérit pas. Ses héros sont passifs avant tout. Roudine, ce type de la génération de 1840, est une force, mais une force dépensée inutilement en éloquence et en aspirations platoniques. C'est, comme a dit un critique : « le triste produit d'une triste situation sociale. » Lavretzky ne rentre pas tout à fait dans le même genre. Il pourrait faire quelque chose, mais sa vie est brisée par la fatalité. Il sent qu'il doit quitter la scène et céder la place à la jeune génération. Aussi quand, revenant voir la maison où il a tant aimé et tant souffert, il trouve, à la place de ceux qu'il a

connus, une jeunesse rieuse et insouciante, il ne peut s'empêcher de s'écrier : « Jouez, soyez gais, croissez, jeunes forces; vous avez beaucoup d'années devant vous, et il vous sera plus facile de vivre. Vous n'aurez pas besoin comme nous de chercher votre route, de lutter, de tomber, et de vous relever au milieu du brouillard. Nous tâchions de rester sains et saufs; mais combien d'entre nous y sont parvenus! Pour vous, vous devez faire quelque chose, travailler, et la bénédiction des vieux sera sur vous! » Telle est la bienvenue adressée par la vieille génération de 1840 et par Tourguénief en tête, à l'époque nouvelle qui s'ouvre pour la Russie! C'est en lisant le parallèle de *Hamlet* et de *Don Quichotte* qu'on peut avoir le secret des tendances de l'auteur. Polonius était un vieillard actif et pratique, plein de bon sens, bien que borné et bavard. Pour lui, Hamlet est plutôt un enfant qu'un fou. Il ne le prend pas au sérieux, et il a raison. Les Hamlets sont inutiles aux masses, ils ne leur donnent rien et ne peuvent les diriger, car ils ne savent pas où aller eux-mêmes. Et du reste, ils méprisent la foule. Sancho est tout à fait autre. Il se moque de Don Quichotte, car il sait que ce dernier est fou. Mais il quitte tout pour suivre cet écervelé, lui est dévoué, court les plus grands dangers, et est fier d'être son écuyer. Comment Tourguénief explique cette différence entre Polonius et Sancho? La foule, dit-il, est capable de se laisser aveugler et de s'enthousiasmer sans calcul. Elle est toujours prête à suivre ceux qui, ne craignant rien, vont en avant, cherchent, tombent, se relèvent. Les Hamlets n'aiment pas et ne croient à rien. Ils sont seulement occupés d'eux-mêmes, ils sont isolés et, par conséquent, impuissants.

Ce portrait de Hamlet n'est-il pas la condamnation de l'époque que nous étudions, et qui n'a su produire que des Roudines? Nous comprenons maintenant pourquoi Hélène préfère Insarof à Bersénief. L'auteur, en nous montrant la supériorité du sentiment sur la réflexion, nous fait entrevoir que le règne des Roudines est fini, et que celui des hommes d'action va commencer.

## CHAPITRE II

L'ÉCOLE NATURELLE. — SES TENDANCES SATIRIQUES. — PISEMSKY : MILLE AMES. — STCHÉDRINE : ESQUISSES DE PROVINCE. — DOSTOÏEVSKY : LES HUMILIÉS ET LES OUTRAGÉS.

L'école *naturelle* ne se contenta pas seulement de nous peindre l'état de la société russe à la veille des réformes, elle s'attacha aussi à porter les derniers coups à une époque qui commençait à disparaître.

Pisemsky, après avoir débuté par des nouvelles, essaya du roman. Il chercha dans ses *Mille âmes* à condenser plusieurs mondes à la fois, à nous dévoiler leur intérieur, leurs vices, leurs faiblesses, et certes son talent ne fut pas au dessous de la tâche qu'il avait entreprise. L'auteur nous transporte d'abord dans une petite ville de province, et nous peint l'intérieur d'une famille tranquille, aux mœurs patriarcales. Godnef, directeur de gymnase, mis à la retraite, est la bonté même. Affable, souriant et charitable, il ne peut pas croire à l'existence du mal, et envisage les choses avec une naïveté qui a quelque chose d'enfantin. Nastasia, sa fille, a beaucoup de cœur et d'é-

nergie; tout en ne connaissant pas le monde, elle le devine et ne se fait aucune illusion sur lui. Gâtée par son père, elle achève elle-même son éducation, en lisant les journaux et les revues, et se laisse séduire par le nouveau courant qui commençait à se faire jour dans la littérature de cette époque.

A côté, et comme pour faire contraste à ce tableau si calme, si tranquille, habite une vieille générale immensément riche, qui possède mille *âmes*[1] et dont la fille Pauline est maladive et contrefaite. Cette dernière s'est laissé séduire par son parent, le prince Ivan, bien qu'il fût marié et père de plusieurs enfants. Le prince est un spéculateur, qui aime à vivre sur un grand pied, et qui, sous des dehors brillants, cache une âme égoïste et cynique. Les relations qui existent entre Pauline et son cousin ne peuvent durer plus longtemps. Pauline a fini par comprendre le caractère de celui qu'elle aimait, et se cherche un mari. Mais comme elle est laide, contrefaite, et que son passé n'a pas été tout à fait exemplaire, elle n'a guère le droit d'être exigeante.

Sur ces entrefaites, arrive le nouveau directeur du gymnase, Kalinovitch. C'est un jeune homme sorti de l'Université de Moscou. Ayant eu une jeunesse pauvre et dépendante, Kalinovitch nourrit, sous un extérieur distingué et séduisant, un grand fond d'égoïsme et une ambition insatiable. Il est accueilli et traité comme un fils par le vieux Godnef ; Nastasia finit par l'aimer et se donne à lui. Elle l'adore comme un dieu, et éprouve pour lui une passion capable de

1. Voir ce que nous avons dit sur la signification du mot *âmes*, dans la note de la page 185.

tout sacrifier. Kalinovitch fait aussi la connaissance du prince Ivan; il est reçu dans la maison de la vieille générale. Le prince jette ses vues sur lui, et veut le marier avec Pauline. Kalinovitch jeune, et pas encore assez corrompu, repousse cette proposition avec indignation. Il a réussi à faire imprimer une nouvelle dans une revue de Pétersbourg : son projet est d'arriver à la gloire littéraire, et de vivre du fruit de son travail. Et Nastasia? Qu'en faire? L'épouser, c'était se condamner à une pauvreté éternelle! Il trouva un moyen terme en se fiançant avec elle et partit pour Pétersbourg.

Que de désillusions l'attendaient dans cette capitale! Nous entrons avec l'auteur dans les coulisses du monde littéraire et du monde bureaucratique. Le directeur de la revue qui avait imprimé la nouvelle de Kalinovitch ne se souvient plus ni du nom de l'auteur, ni du titre de son œuvre. Il ne compte jamais à ses collaborateurs que la moitié de ce qui leur est dû, et trouve toujours de l'argent pour entretenir une danseuse. Le chef de division auquel Kalinovitch présente ses lettres de recommandation est un parvenu qui traite avec beaucoup d'égards un jeune comte attaché à ses bureaux, mais qui prouve à Kalinovitch du haut de sa grandeur et de son éloquence qu'il n'y a rien à faire à Pétersbourg, et que la province offre un champ beaucoup plus vaste à l'activité des jeunes gens. Notre héros repoussé partout tombe dans un désespoir profond et finit par devenir malade. Il pense à la famille Godnef qui l'avait traité avec tant de soins, et, dans cette situation d'esprit, il écrit à Nastasia. Celle-ci, effrayée, n'hésite pas un instant. Son père est paralysé; elle le quitte sans re-

mords de conscience. Elle n'a pas d'argent; elle en trouve en vendant l'héritage qui lui revient du côté de sa mère, et arrive à Pétersbourg. Kalinovitch, touché de tant de dévouement, se repent d'avoir voulu quitter une jeune fille qui a tout sacrifié pour lui. Il pleure comme un enfant, et reprend courage. Mais l'homme, a dit Montaigne, « n'est que rapiècement et bigarrure. » Kalinovitch n'était pas fait pour se contenter d'un bonheur paisible, et pour enfermer ses désirs ambitieux dans le cercle étroit d'une vie de travail quotidien et d'un confort relatif. Il finit par tomber dans un marasme profond, et dans un état d'irritation qui éclate bientôt au dehors. Par suite de son impuissance à gagner un morceau de pain, et de la nécessité où il est réduit de vivre avec le dernier argent de Nastasia, il n'éprouve plus que du mépris et du dégoût pour lui-même. C'est dans cette situation qu'il rencontre le prince Ivan. Il apprend avec une certaine joie que Pauline, ayant perdu sa mère, est maîtresse de sa fortune et qu'elle n'est pas encore mariée. Que faire? Abandonner Nastasia qui avait tout quitté pour venir le soigner, qui lui avait donné tout son argent? c'était de la cruauté, une infamie sans nom! Mais épouser Pauline, c'était réaliser ses beaux rêves, c'était l'indépendance, la liberté! La lutte fut terrible; et, pendant quelques jours, ce dilemme implacable le secoua rudement. Mais enfin il succomba. Le prince, avec un cynisme éhonté, prit sur lui d'arranger son mariage, moyennant une somme de cinquante mille roubles que Kalinovitch aurait à lui payer le lendemain de la cérémonie. Ce dernier dut y consentir, mais ne put s'empêcher de lui dire en signant : « Nous sommes, ma

foi, de fiers coquins tous les deux. — Que faire? » répondit le prince.

Kalinovitch, grâce à son mariage et à l'influence d'une jeune et jolie baronne qui passait pour être intimement liée avec un haut personnage, arriva rapidement aux honneurs. En atteignant le but qu'il avait rêvé, il ne se trouvait nullement gêné dans le monde nouveau où sa femme l'avait introduit. Mais s'il était heureux du côté de l'esprit et de l'ambition, il était loin de l'être par le cœur. Il avait envoyé à Nastasia une somme de vingt-cinq mille roubles pour assurer son avenir, mais cette dernière lui avait fait retourner cet argent. En outre, il avait appris les anciennes relations de sa femme avec le prince Ivan, et cette nouvelle ne fit qu'augmenter l'aversion qu'il éprouvait pour Pauline. Cependant, il avançait rapidement dans le chemin des dignités. Il fut nommé vice-gouverneur dans la province où il avait été autrefois directeur de gymnase. C'était là une carrière digne de ses capacités. Fonctionnaire honnête et travailleur, il entra, dès le premier jour, en hostilité avec le gouverneur, vieux routinier et vénal comme tous les fonctionnaires de l'ancienne école. Il parvient même à le faire destituer et à être nommé à sa place. Dès lors il déclare une guerre impitoyable à la vénalité, à la concussion, à l'arbitraire. Il punit les maires qui se font donner des cadeaux par les marchands; force un riche fermier des eaux-de-vie, qui s'est enrichi aux dépens du peuple, à léguer à la ville une somme considérable; il menace le directeur des prisons, parce qu'il spéculait sur le travail et la nourriture des détenus. C'était plus que de la sévérité, c'était une haine implacable dans laquelle il cherchait

l'oubli de ses souffrances morales. On commença par le traiter de fou, puis diverses dénonciations furent envoyées contre lui. Une dernière mesure mit le comble à l'indignation générale : le prince Ivan, qui spéculait sur les fournitures, avait présenté un faux cautionnement. Kalinovitch le fit arrêter et garder comme un criminel ordinaire. On vit dans cette sévérité un acte de vengeance personnelle. Le gouvernement ordonna une enquête. Quand les chagrins arrivent, a dit Shakespeare quelque part, ils ne viennent pas un à un comme des tirailleurs, mais par bataillons. Kalinovitch, qui ne trouvait nulle part ni bonheur ni repos, vit aussi sa femme se tourner contre lui. Pauline, ne pouvant supporter davantage le mépris et les reproches de son mari, s'était enfuie à Pétersbourg pour prendre fait et cause pour le prince Ivan et demander le divorce.

C'est dans cette triste situation que Kalinovitch, abandonné de tous, n'ayant que des ennemis et luttant seul, rencontre Nastasia qui s'est faite actrice et vient jouer dans la ville où Kalinovitch est gouverneur. En revoyant celle qu'il a aimée, celle qui lui rappelle sa jeunesse, ses nobles aspirations, tout ce que le passé a de beau et de frais, Kalinovitch sent son cœur s'attendrir. Il lui dévoile ses souffrances, lui raconte ses rêves et ses luttes. Nastasia qui l'aime encore le console de son mieux et consent à ne plus le quitter. Bientôt l'orage éclate sur la tête de Kalinovitch. Il est destitué et exclu du service. Le prince Ivan est remis en liberté et s'attache à Pauline qu'il dépouille de tout ce qu'elle possède. La pauvre femme, trompée par tous, se donne la mort. Kalinovitch se retire à Moscou, après avoir épousé Nastasia. « Il se

maria parce qu'il n'avait plus d'espérance et qu'il n'attendait plus rien de la vie. Nastasia, artiste dans l'âme, quitta la scène et devint sa femme parce qu'il n'avait plus qu'elle au monde, et qu'il était de son devoir de soutenir et de consoler la vie de cette grande intelligence brisée, mais encore bien chère. »

Le roman de Pisemsky n'est pas seulement un tableau, une satire sociale. Kalinovitch a les vices de la vieille société qui s'en va : une ambition insatiable, la soif de l'argent, des honneurs et des richesses et une conscience élastique. Il est, en outre, le représentant de cette nouvelle génération d'employés qui commençaient à apparaître à l'époque des réformes, et qui sont aussi honnêtes, consciencieux et travailleurs, que les anciens fonctionnaires étaient routiniers, paresseux et concussionnaires. Kalinovitch n'est donc pas un type idéal. Pisemsky est trop réaliste pour cela. C'est le portrait fidèle d'une société qui se trouve entre deux époques ; et ce contraste de vices et de qualités dans une même nature est très-bien rendu par l'auteur.

Stchédrine (Saltykof) est exclusivement satirique. Dans ses *Esquisses de province*, il flagelle la société de son temps avec une verve impitoyable. Écrivain humoristique avant tout, il abuse un peu trop de son esprit, au détriment du dessin qui est souvent incomplet et inachevé. Il nous transporte dans un des coins les plus reculés de la Russie, dans une ville « qui ne se distingue ni par de magnifiques édifices, ni par des jardins de Sémiramis, qui n'a pas même de maisons à trois étages ni de pavés; mais il y a quelque chose de patriarcal dans toute sa physionomie, quel-

que chose de calme dans le silence qui plane sur les toits. En arrivant dans cette ville, vous sentez, pour ainsi dire, que votre carrière se termine ici, que vous ne pouvez plus déjà rien demander à la vie, qu'il ne vous reste plus qu'à vivre du passé et à digérer vos souvenirs. En effet, cette ville n'a pas de route qui conduise plus loin, on dirait qu'on est à l'extrémité de la terre. Partout où vous regardez, ce sont les forêts, les prairies et les steppes; les steppes, les prairies et les forêts. » C'est dans cette ville que l'auteur va nous montrer une série de types qui ont un air de famille avec ceux de Gogol.

C'est d'abord le maire Jelvakof qui emploie les chevaux des pompes à promener sa nombreuse famille, et qui, effrayé par le *réviseur*, défend de les atteler même en cas d'incendie. C'est ensuite le chef de police Marémiankine, qui, voulant montrer à ce même *réviseur* qu'il sait tout, lui annonce qu'on a découvert un cadavre sans tête; mais il lui est impossible de retrouver la tête de ce cadavre imaginaire. Le sous-lieutenant en retraite Jivnovsky a bu tout ce qu'il possédait; il va à Pétersbourg, parce qu'un farceur lui a dit qu'on offrait un million à celui qui se nourrirait de sucre pendant un an. Le gouverneur de la province est un vieillard tombé en enfance que son secrétaire mène par le bout du nez. Sa fille, la princesse Anna, ne sachant que faire de ses trente ans bien sonnés, s'amourache d'un jeune employé de son père. Au premier rendez-vous qu'elle lui accorde, ce lovelace imbécile profite de son émotion pour lui demander une place vacante de commissaire de police.

Un type bien défini est celui de l'employé de la

nouvelle école. Voici comment il se dépeint lui-même :

« Vous vous trompez, si vous croyez que je vais appeler
« un paysan, et le déplumer de mes propres mains ! Fi !
« vous ne savez donc pas quelle odeur il exhale ! et puis
« je ne veux pas me donner cette peine. J'appelle tout sim-
« plement quelqu'un des scribes, et je *lui dis : Mon cher,*
« *tu me dois tant et tant*[1], et voilà ! Quant à ce qu'il fait,
« cela m'est bien égal... Chez nous, ce n'est pas de la
« vénalité, c'est de l'administration bien entendue. Je
« n'exige que ce qui *me revient.... Je suis un homme comme*
« *il faut.* Je suis un enfant du siècle. Je veux avoir un bon
« cigare et un verre de bon Château d'Yquem. Je dois (en-
« tendez-vous ?) je dois être bien habillé ; il est nécessaire
« que tout dans ma maison soit confortable ; *le gouver-*
« *nement me doit tout cela.* Je suis garçon, *j'ai besoin d'une*
« *belle ;* je suis un homme avec des opinions très-éclairées,
« il faut donc que mon esprit soit tranquille, et ne soit gêné
« ni par la pauvreté, ni par l'absence de comfort. »

Nous arrivons maintenant aux types de propriétaires. Louzguine est un sybarite. Il n'aime pas la ville à cause de ses intrigues et de ses cancans. Pétersbourg lui plaît encore moins. Là il n'y a pas d'êtres humains, mais quelque chose de froid, de *visqueux*. Il faut passer son temps à faire antichambre, à quémander le sourire d'un personnage important. Il préfère vivre dans ses terres d'une façon indépendante et à son aise. Il comprend lui-même son impuissance. Mais il est tellement habitué à cette vie indolente que penser est un fardeau pour lui. Bouérakine a un caractère tout à fait opposé. Il passe ses journées à se promener dans sa chambre, la tête

1. Les phrases imprimées en italiques sont en français dans l'original.

occupée d'une idée fixe; par exemple : le dégel, ses causes, sa signification, ses divers sens réels et allégoriques; — ou bien : qu'arriverait-il si, au lieu de la boue qui couvre le terrain derrière ma maison, il y avait une verte prairie couverte de fleurs? — Semblable aux Lamas du Thibet, il trouve dans cette concentration de l'esprit une force attrayante qui l'abêtit comme de l'opium. Il se vante, en outre, d'être le bienfaiteur de ses serfs, mais il n'est philanthrope qu'en paroles, et laisse son intendant allemand battre ses paysans. Gorékhvastof est un de ces risque-tout, qui passe son temps à duper au jeu et à exploiter l'amour des femmes pour leur prendre de l'argent. Dans ses moments d'épanchement et d'ivresse, il ne peut s'empêcher d'avouer hautement qu'il est un coquin et un misérable. Dans une sorte d'apothéose finale, l'acteur nous montre un convoi funèbre composé de tous les types qu'il a fait passer sous nos yeux; c'est la vieille société qui s'en va!

Dostoïevsky, dans son roman, *les Humiliés et les Outragés*, ne fait que répéter le thème qu'il a déjà développé dans ses *Pauvres gens*. Le prince Valkovsky, homme cynique, avide d'honneurs et surtout d'argent, mais adroit, habile, sachant feindre et dissimuler, dépouille complétement son ancien homme d'affaires. Son fils Alexis, bon cœur, sincère, naïf, mais faible et léger, enlève la fille de cet intendant, Natascha, et vit quelque temps avec elle, pour l'abandonner plus tard. L'un des types les mieux rendus est celui de Nelly, fille naturelle du prince. Cette enfant a un caractère sauvage, violent; elle qui n'a jamais reçu que de mauvais traitements, elle se méfie des bontés dont on l'entoure, irrite les

gens à dessein, afin d'avoir le plaisir de leur tenir tête, ou de montrer son stoïcisme quand on l'accable de coups. Mais ce roman est bien inférieur au premier du même auteur; ses rares qualités sont noyées dans des longueurs et une diffusion qui engendrent l'ennui.

## CHAPITRE III

### LA PEINTURE DANS LE ROMAN. — GONTCHAROF : OBLOMOF.

L'école naturelle, dans sa galerie de physionomies morales, ne nous a pas seulement offert des *inutiles*, comme Roudine. A côté des théoriciens et des phraseurs qui se contentent de prêcher l'action, nous voyons Oblomof — autre produit du temps, éviter la société et s'isolant du monde, vivre dans une paresse dont rien ne pouvait le faire sortir. Par suite de l'éducation qu'il avait reçue et de son caractère timide et apathique, il était fatigué et désenchanté avant d'avoir vécu. Il ne sortait pas de chez lui et ne quittait jamais sa robe de chambre qui « avait à ses yeux beaucoup de mérites; elle était tendre, s'assouplissant facilement, on ne la sentait pas sur soi; comme un esclave docile, elle obéissait aux moindres mouvements du corps. » Oblomof restait couché, non pas comme un malade ni comme un homme fatigué, ni même comme un paresseux, mais parce que « c'était son état normal. » En vain ses amis l'appelaient, en vain la vie frappait à sa porte, en vain les ques-

tions matérielles de l'existence venaient troubler son repos. Il se plaignait, geignait, essayait de se lever, puis retombait dolent et encore plus fatigué. Oblomof était-il un paresseux ordinaire? non, car sa tête et son imagination travaillaient; il se plaisait à faire des plans, des projets, et leur réalisation platonique le rendait aussi heureux que si ç'eût été de la réalité.

Quelquefois, cependant, son apathie dont il avait conscience le plongeait dans la tristesse; l'envie le rongeait en voyant les autres vivre complétement et largement. Il souffrait par moments de ce que son esprit et sa volonté semblaient paralysés peut-être pour toujours. Alors son énergie presque éteinte se réveillait, la vie l'attirait; mais son corps était de pierre et n'obéissait plus à son âme. Et puis le travail n'était-il pas pour lui synonyme de l'ennui?

Stoltz, son ami intime, était tout l'opposé. Formé d'os, de muscles et de nerfs comme un cheval anglais pur sang, il était toute vie, tout mouvement. Élevé rudement par son père et appelé de bonne heure à faire usage de ses forces, il s'était habitué à regarder le travail comme étant le but de l'existence. Toujours en garde contre son cœur et son imagination, il envisageait la vie franchement et sous son aspect réel. « Même dans ses entraînements, il sentait la terre sous ses pieds et assez de forces pour redevenir libre en cas d'exagération. »

Ce que les conseils pressants n'avaient pu faire pour sauver Oblomof, une jeune fille l'opéra. Olga est un des plus beaux types féminins qui soient jamais sortis de l'imagination d'un écrivain russe. Il est même si parfait, si idéal, qu'on se demande si jamais

pareille femme a existé. Olga, privée de bonne heure de sa mère, n'était surveillée que par une tante fort insouciante. Grâce à la liberté dont elle jouissait et à l'influence de Stoltz, elle avait déjà des opinions très-arrêtées sur la vie. En elle, tout était simple et naturel : son regard, ses paroles, son attitude. Il n'y avait rien de faux ni de calculé. Elle savait se posséder, « tenir en équilibre la pensée avec la volonté, la volonté avec l'exécution. » Ne découvrant à personne son cœur, elle étudiait attentivement la vie au fur et à mesure qu'elle se déroulait devant elle, écoutait la voix de son instinct, et contrôlait ce qu'elle voyait ou entendait, à l'aide des observations qu'elle avait déjà amassées.

Stoltz lui apprit à connaître Oblomof, et elle résolut de le sauver. Elle réussit à le tirer momentanément de sa paresse, et, fière de l'influence qu'elle exerçait sur lui, elle se prit à l'aimer ou du moins crut l'aimer. Oblomof se laissa dominer. Tout alla bien pendant que leur amour se borna à des rendez-vous, à des promenades, à des discussions et à des lectures à deux. Mais une fois qu'il fut question de mariage, une fois que l'amour sortit du domaine du rêve et de la poésie pour entrer dans la vie pratique, accompagné d'une foule d'exigences, de tracas et de soucis, Oblomof, effrayé, recula. Il eut conscience de son impuissance, il vit que c'était trop demander à ses forces, et qu'il était incapable de faire le bonheur d'Olga. Dans sa loyauté, il avoua ses hésitations et ses craintes à cette dernière. Celle-ci le comprit, elle sentit que ce qu'elle avait aimé en lui c'était son œuvre, « le futur Oblomof. » Ils se séparèrent. Olga épousa Stoltz, sur le bras duquel elle pouvait s'appuyer en

toute assurance, et envisager l'avenir sans crainte. Oblomof retomba dans son ancienne apathie et s'y enfonça de plus en plus. Stoltz essaya plusieurs fois encore de le sauver, mais ce fut en vain; il était mort moralement. Sa chute lente et irrévocable a quelque chose de tragique.

Doit-on le ranger dans la catégorie des *inutiles*, comme l'a fait Dobrolioubof? non. Le *roudinisme* et l'*oblomovisme* sont deux maladies bien différentes. Roudine était un phraseur, vivant plus par la tête que par le cœur. Oblomof avait un cœur noble et honnête, un cœur d'or, où aucune fausse note ne résonnait; son âme était « transparente comme le cristal. » Roudine n'avait pas conscience de son impuissance; il croyait que pérorer et agir est tout un. Oblomof, au contraire, comprenait la tristesse de sa situation. — « Mon avenir me tourmente, disait-il dans un de ses moments d'épanchement à Stoltz — je creuse moi-même mon tombeau et je pleure sur moi. Je vois tout, je comprends tout, mais je n'ai ni force ni volonté. » Roudine se faisait illusion sur la vie et sur le milieu qui l'entourait. Oblomof envisageait sainement les choses, et savait caractériser finement les hommes. Malheureusement pour lui, son « petit individu était las de ce grand monde, » comme dit Portia dans le *Marchand de Venise* [1].

La différence de ces deux types nous explique aussi la différence qui existe entre le talent de Tourguénief et celui de Gontcharof. Tourguénief est surtout le peintre de l'esprit, Gontcharof celui du cœur. Les types de Tourguénief sont animés, ils se développent

1. My little body is aweary of this great world.

dans leur contact de chaque instant avec la vie. Gontcharof fait seulement des tableaux ; ses portraits sont merveilleux par la finesse et la délicatesse du dessin, mais ils sont trop abstraits, trop en dehors de la vie ; il leur manque l'animation et le mouvement.

## CHAPITRE IV

**THÉATRE. — OSTROWSKY : L'EMPLOI LUCRATIF ; — L'ORAGE. — POTIÉKHINE : LE CLINQUANT. — SOLLOHOUB : L'EMPLOYÉ.**

Ostrowsky, dans sa comédie *l'Emploi lucratif*, traite à peu près le même sujet que Pisemsky dans ses *Mille âmes*, et avec un talent égal. Il nous représente deux générations d'employés tout à fait opposées. Vyschnewsky est un vieillard, mari d'une jeune et charmante femme. Persuadé que l'argent est le but de la vie, il croit qu'il peut acheter l'amour de sa femme en la couvrant de bijoux et de toilettes. Il profite de son haut emploi pour remplir sa cassette *per fas et nefas*. Biélogoubof, son subordonné, homme sans éducation, mais pratique, partage les mêmes idées que son chef : c'est un second Moltchaline. « Quel profit la science donne-t-elle, s'écrie-t-il, quand on n'est ni craintif ni tremblant devant ses chefs? »

Jadof, le neveu de Vyschnewsky, se révolte contre la vénalité. Pauvre, il ne veut vivre que du produit de son travail, et espère être encouragé par l'opinion publique. Son oncle essaye de lui prouver la moralité de la concussion, il lui objecte que l'opinion publique

est désarmée devant le succès et la richesse; mais il ne parvient pas à convaincre son neveu, et le chasse de sa maison. Biélogoubof et Jadof épousent deux jeunes filles, deux sœurs. Élevées stupidement par leur mère, elles sont persuadées que le devoir de la femme est de ne rien faire, et celui du mari de travailler pour l'habiller et lui donner tout le luxe désirable. Pendant que Biélogoubof met en pratique le mieux qu'il peut les théories de son chef, Jadof demande à un travail honnête les ressources nécessaires pour faire vivre son ménage. Malheureusement Pauline, sa femme, qui a le cœur bon, mais l'esprit peu développé, ne l'entend pas ainsi. Elle est jalouse des brillantes toilettes que portent sa sœur et les autres femmes; elle veut quitter son mari et retourner chez sa mère. Jadof, qui l'aime beaucoup, lutte longtemps, partagé qu'il est entre son amour et le sentiment de l'honnêteté. Il succombe, par crainte de perdre sa femme. « Adieu! — s'écrie-t-il avec désespoir, — beaux rêves de jeunesse! Adieu, grandes leçons! Adieu, mon avenir honnête! Je vieillirai un jour; j'aurai des cheveux gris, j'aurai des enfants!..... Laisse-moi pleurer pour la dernière fois! » Il va avec sa femme demander à son oncle un emploi lucratif. Ce dernier reçoit Jadof avec ironie, et d'un air triomphant il se moque de ses anciens rêves. Jadof, fouetté par ces sarcasmes, relève la tête : il désavoue la démarche qu'il a faite, — « Je ne sais pas où cacher ma honte, dit-il. Oui, j'ai honte d'être ici. » Et, chassé de nouveau par son oncle, il ajoute :

« Je m'en vais, Pauline, tu peux aller chez ta mère, je ne te retiens pas davantage. Maintenant je ne faiblirai plus. Si le sort me condamne à manger du pain noir, j'en mange-

rai. Rien ne me séduira, non. Je veux toujours avoir le droit de regarder chacun en face, franchement et sans honte ; je veux pouvoir lire et entendre les satires et les comédies qui attaquent la vénalité, et en rire de tout mon cœur. Si ma vie ne se compose que de travail et de privations, je ne murmurerai pas. Je ne demande qu'une chose à Dieu. Quoi? me direz-vous ! C'est de voir arriver le temps où l'employé vénal redoutera le tribunal de l'opinion publique beaucoup plus que la justice elle-même ! »

Pauline ouvre enfin les yeux et comprend les sentiments honnêtes de son mari. La lutte de ces deux morales si opposées est retracée avec beaucoup de finesse d'analyse. Le côté psychologique est vivement dessiné, et la pièce ne manque pas d'un certain coloris dramatique. Seulement, Jadof aime un peu trop à *poser* et à étaler son honnêteté ; il devrait être moins déclamateur et plus retenu.

Dans l'*Orage*, comme dans les pièces précédentes, l'auteur nous trace un tableau du despotisme de famille dans la classe marchande. Mais ici les couleurs sont beaucoup plus poétiques, et le sujet s'élève jusqu'au drame. Catherine a pour belle-mère une femme qui, toute remplie des traditions du passé, veut régner sur son fils et sa bru, ne leur permet pas de faire un mouvement sans sa permission, et leur rend la vie impossible. Elle aime un jeune marchand, Boris, et pendant l'absence de son mari, elle se donne entièrement à cet amour. Mais quand son mari revient, elle n'éprouve plus que de l'aversion pour ce dernier ; ses caresses lui sont insupportables ; le repentir et le dégoût de la vie entrent dans son âme. Le type de Catherine est au plus haut degré poétique; elle est femme dans toute l'acception du mot. Elle ne peut se partager entre son mari et son amant. Sa

faute l'obsède et ne lui donne ni trêve ni repos ; elle se jette dans le Volga, avec l'espoir « que ceux qui aiment prieront pour elle. » L'*Orage* marque l'apogée de la gloire littéraire d'Ostrowsky. Après, son talent déclina et baissa sensiblement. Il ne fit plus que se répéter, et ses pièces postérieures sont pâles, ternes et sans vie.

Potiékhine possède moins l'entente de la scène qu'Ostrowsky. Ses pièces sont presque toutes à tiroirs et cousues de fils blancs. Le héros du *Clinquant* est un fonctionnaire d'un désintéressement idéal. Il méprise et déteste tous ceux qui ne possèdent pas cette vertu, quelles que soient, d'ailleurs, leurs autres qualités. Il est lui-même rempli de vices, et n'inspire que le dégoût. Les diverses scènes de cette pièce, prises séparément, sont menées avec entrain et spirituellement écrites; mais beaucoup d'entre elles sont inutiles.

La comédie du comte Sollohoub, l'*Employé*, n'est célèbre que par la remarquable critique qu'en a faite Pavlof.

## DEUXIÈME PÉRIODE

**Depuis l'abolition du servage jusqu'à nos jours.**

L'empereur Alexandre II, d'un trait de plume, venait de rendre la liberté à vingt-quatre millions de serfs (1er février 1861). Ce grand et courageux acte d'humanité était suivi d'une foule de mesures libérales, judiciaires et administratives. Ce qu'avaient rêvé les tristes victimes du coup de décembre 1825, ainsi que les libéraux et les socialistes plus ou moins convaincus de 1840, était accompli. La lumière se faisait, soudaine et ardente; elle brillait pour tous. Une révolution sociale aussi grandiose devait exercer une forte commotion sur les esprits. De nouveaux horizons leur étaient ouverts. Toutes les questions qui avaient été débattues dans la période précédente prenaient un corps, une réalité; toutes les réformes que l'on avait tant désirées s'effectuaient l'une après l'autre : l'organisation des communes rurales en *self-government*, l'institution des justices de paix et des tribunaux d'arrondissement, la procédure écrite remplacée par la procédure orale, la publicité des débats, l'institution du jury et des assemblées territoriales formées des trois grandes classes de la nation, l'abolition

de la censure préventive, et bien d'autres mesures arrivant coup sur coup, détruisaient l'ancien ordre de choses. L'air entrait non plus par les fenêtres ni par les portes, mais par une brèche immense faite à la muraille.

On comprend combien toutes ces innovations durent agiter la nation. La fièvre s'empara des esprits. Tous se jetèrent dans l'arène et chacun voulut dire son mot. Les *rétrogrades* et les *conservateurs* regrettaient l'ancien ordre de choses. L'ébranlement de la vieille société et l'apparition de temps nouveaux leur inspiraient de l'effroi. Ils prédisaient à la Russie le sort de la France, et voyaient déjà leur patrie en proie à la propagande socialiste et prolétaire. D'autres au contraire — c'étaient les *socialistes* — trouvaient qu'on n'avait pas assez fait. Le paysan aurait dû recevoir son lot de terre sans rachat pécuniaire. Ils demandaient l'abolition des classes et toutes les libertés politiques que possèdent les États les plus avancés de l'Europe. Le parti vraiment *libéral* était seul à se réjouir. Il pressentait qu'il y avait encore beaucoup à faire, mais il comprenait aussi que le pays n'était pas suffisamment préparé pour recevoir des institutions politiques plus complètes. « A chaque jour suffit sa peine, » disait-il, et il comptait beaucoup sur l'action du temps.

L'abolition du servage fut une aurore nouvelle pour la littérature et pour la presse. Les sujets, les questions abondaient ; les types se produisaient plus nombreux et plus variés. Le roman commença à s'occuper d'une nouvelle théorie qui venait de faire son apparition — le *nihilisme*. Que signifiait ce mot étrange? D'où venait cette doctrine? Était-elle le produit de la

situation sociale au moment des réformes, ou les causes qui l'avaient déterminée remontaient-elles à une époque antérieure?

Les *nihilistes* rejetaient toute autorité en religion, en morale, en politique, dans les lettres et les sciences, comme dans les arts. La poésie, l'amour, le sentiment, la nature elle-même n'étaient, pour eux, que de vains mots. Ils regardaient le mariage comme une institution absurde, et n'admettaient que l'attraction brutale et matérielle entre les deux sexes. Cette étrange doctrine n'est pas née en 1861 : elle couvait déjà depuis longtemps. L'oppression de la pensée qui avait caractérisé le règne de Nicolas, le despotisme de son administration, les écrits des comités secrets de Londres, les révélations étranges qui s'étaient faites après la guerre de Crimée, les rêves brisés des libéraux de 1825 et les théories des socialistes de 1840 : — tout cela avait contribué à l'élaboration du nihilisme.

Latent et plus ou moins abstrait jusqu'en 1861, il prit un corps à partir de cette époque. A l'influence des socialistes français vint s'ajouter celle des systèmes philosophiques de Moleschott, de Büchner, et surtout de Schopenhauer. Aux nihilistes s'adjoignirent les socialistes mécontents des réformes incomplètes d'Alexandre II. Le nihilisme trouva surtout de nombreux adeptes parmi la jeunesse des universités, que séduisaient de préférence les tendances négatives de la littérature russe.

Il ne faut pas cependant s'exagérer outre mesure l'importance de cette propagande. On vit bon nombre d'étudiants, épris de l'idée de ne reconnaître aucune autorité, travailler d'eux-mêmes à leur développe-

ment, et transformer le nihilisme en une sorte de théorie du *help-self;* d'autres l'adoptèrent par mode. Chez les uns comme chez les autres, ce ne fut qu'un défaut de jeunesse, que la vie et l'expérience devaient corriger. Il y a cependant des nihilistes sincères. Ceux-là prêchent l'action et s'appellent : *les hommes de l'avenir.* Conséquents et convaincus, ils appliquent leurs théories; organisent des phalanstères, des sociétés secrètes, font de la propagande révolutionnaire. Ils donnèrent la main aux insurgés polonais et fomentèrent les troubles qui éclatèrent à l'université de Pétersbourg en 1863. Sur ce terrain, ils se rencontrent avec les socialistes. Ils furent renforcés de quelques femmes et de quelques jeunes filles qui abandonnèrent leurs familles pour vivre dans les phalanstères, et avoir le plaisir de se couper les cheveux, de porter des lunettes, de fumer dans les rues, de fréquenter les cours d'anatomie, et de proclamer l'indépendance de la femme. Faut-il en conclure que ces soi-disant hommes d'action ne doivent pas être pris au sérieux, comme le prétend un critique français [1]? Non, le procès de Nietchaief et celui de Dolgouschine [2] prouvent qu'ils travaillent dans l'ombre et cherchent à s'attirer le peuple. Il serait plus juste de dire que, jusqu'à présent, ils ont été impuissants. Le peuple et les ouvriers peu nombreux des usines

1. Voir la préface de Prosper Mérimée dans la traduction de *Pères et Enfants* de Tourguénief, publiés par la librairie Charpentier. Paris, 1863.

2. Au moment où j'écris ces lignes, le sénat de Pétersbourg vient de juger un procès politique où étaient impliqués des jeunes gens et des femmes. Le chef de cette société, Dolgouschine, âgé de vingt-cinq ans, était accusé d'avoir rédigé et répandu une proclamation adressée *Au peuple russe*, et une autre : *Aux hommes intelligents.*

ne sont encore ni assez développés ni assez *prolétaires* pour comprendre ces nouveaux apôtres.

Les côtés monstrueux du nihilisme attirèrent l'attention de l'école *naturelle*, qui avait toujours à sa tête Tourguénief, Gontcharof, Pisemsky et Dostoïevsky. Cette école, dans les deux périodes précédentes, avait étudié la société au point de vue négatif.

En 1840, elle avait attaqué le servage; après la guerre de Crimée, elle s'était attachée à montrer l'impuissance de la vieille génération en présence d'un nouvel ordre de choses. Elle ne vit dans la société actuelle que des nihilistes; ce fut là sa faute. Fourvoyée au milieu d'un monde inquiet, agité, aux tendances réalistes et qui ne ressemblait en rien à la société précédente, l'école naturelle se montra hésitante, parfois même hostile, en ne prenant dans les nouvelles tendances que leur côté exagéré. Négligeant tout le reste, elle s'attaqua seulement à ce qui répugnait le plus à ses vieilles opinions. Au lieu de peindre, avec le talent qui lui est propre, les luttes, les aspirations de la génération contemporaine, de nous montrer ses qualités et ses défauts, elle ne l'envisage que sous un point de vue pessimiste qui ressemble à une sorte de parti-pris; elle finit par se détacher de plus en plus de la vie nouvelle.

A côté de cette école, il s'en est formé une autre, la *nouvelle* école qui commence à faire parler d'elle depuis plusieurs années. Cette école, très-réaliste dans ses tendances, s'attache surtout aux couches inférieures de la société. Voulant remplir le vide laissé par l'école naturelle, elle s'est jetée à une extrémité tout à fait opposée, et s'est lancée parfois dans des

exagérations très-regrettables. Malheureusement pour elle, ses principes ne sont pas encore nettement définis, et jusqu'à présent elle n'a pas produit beaucoup. Entre ces deux écoles, il reste encore un grand vide qui n'a pas été comblé. La littérature russe, comme on le voit, bien que jeune encore, est arrivée ausitôt que ses sœurs aînées au réalisme. Elle doit ses progrès rapides à la fidélité avec laquelle elle a toujours su reproduire le dévelopement des idées modernes dans la société.

## CHAPITRE PREMIER

L'ÉCOLE NATURELLE ET LE NIHILISME DOCTRINAIRE. — TOURGUÉNIEF : PÈRES ET ENFANTS ; — FUMÉE ; — POUNINE ET BABOURINE.

Nous avons vu avec quel talent et quelle finesse d'analyse le chef de l'école naturelle a su peindre les *inutiles* de la dernière génération. Quelle fut son attitude en présence des nouvelles forces auxquelles il avait souhaité la bienvenue par la bouche d'un de ses héros, Lavretzky? Comment sut-il rendre dans *Pères et Enfants* (1861) les mérites et les faiblesses de ces deux générations qui se rencontrèrent sur le seuil d'une époque nouvelle? N'était-ce pas un peu tôt pour apprécier les *Enfants*, puisqu'ils commençaient seulement à se mettre à l'œuvre?

Tourguénief prétend qu'en peignant son Bazarof, il a eu dessein de reproduire le portrait d'un jeune docteur russe qu'il avait rencontré aux bains de l'île de Wight, et qui l'avait frappé par l'originalité de ses idées. Mais Bazarof n'est pas une individualité. C'est un type. Qu'il l'ait voulu ou non (et le titre du roman l'indique lui-même), Tourguénief nous a tracé un parallèle entre les deux générations. Le représentant des

*Enfants* est le nihiliste Bazarof qui vient passer ses vacances, avec son ami Arcade Kirsanof, dans la propriété du père de ce dernier. Les deux vieux Kirsanof, Nicolas et Paul, ont été élevés tous deux sous l'influence des idées de 1840. Le jeune Arcade, au contraire, a embrassé avec enthousiasme la théorie du nihilisme qui commençait déjà à être en vogue. Mais c'est un adepte peu sérieux et peu convaincu, et ses instincts d'aristocrate reparaissent à chaque instant. Il est évident, en étudiant les relations qui existent entre les *Pères* et les *Enfants*, que l'auteur se sent gêné. Il lui manque la foi. Il a beau faire, ses vieilles idées reprennent le dessus, et il ne peut s'en dépouiller. Il peint Bazarof d'une main peu sûre et hésitante. On voit que son héros ne lui est guère sympathique, il ne s'incarne pas en lui comme dans ses romans antérieurs, il le traite *objectivement*, comme disent les Allemands. Tantôt il lui met dans la bouche des aphorismes du genre de ceux-ci :

« Il y a des sciences comme il y a des métiers et des professions. Il n'y a pas de science dans l'acception qu'on donne à ce mot. — Quels sont ces rapports mystérieux qui s'établissent entre un homme et une femme? Nous connaissons la véritable nature de ces relations, nous autres physiologistes. Étudie la structure de l'œil ; je voudrais bien savoir où tu y trouveras l'étoffe de ce regard énigmatique dont tu parlais. Tout cela n'est que romantisme, divagation, langage d'artiste. — Le seul mérite du Russe, c'est qu'il a une chienne d'opinion de lui-même. — La nature ne signifie absolument rien ; elle n'est pas un temple, mais un atelier, et l'homme y est un ouvrier. »

Dans ses discussions avec Paul Kirsanof, Bazarof

répond avec la froide brutalité d'un socialiste et d'un athée : « Aristocratie, libéralisme, principes, progrès, s'écrie-t-il, que de mots étrangers à notre langue et parfaitement inutiles ! Un vrai Russe n'en voudrait pas pour rien. » Il se moque des lois de l'humanité, de la logique de l'histoire. « Nous agissons en vue de ce qui nous paraît utile. Aujourd'hui il nous paraît utile de nier, nous nions. » Bazarof se vante d'appartenir à un parti fort nombreux, et quand on lui objecte l'impuissance des nihilistes à mettre à la raison le peuple entier, il répond par ce vieux dicton russe : « Une chandelle d'un sou a suffi pour brûler tout Moscou. » C'est peu pour Bazarof d'étaler ses principes ; l'auteur nous le montre encore brutal, dur et peu respectueux à l'égard de ses vieux parents. Il est donc visible que Tourguénief a tâché de nous rendre aussi antipathique que possible le représentant de la génération des *Enfants*. Et cependant, il semble attiré vers lui par une force involontaire, par une attraction dont il ne peut se défendre. Combien Bazarof est supérieur à tous ceux qui l'entourent ! Comme ils sont petits, comparés à ce pauvre étudiant qui ne rêve qu'une modeste place de médecin de district, et qui travaille à son développement intellectuel avec tant d'énergie et d'indépendance ! On excuse l'exagération de ses principes, parce qu'on voit en lui une force, une vraie force qui s'impose aux autres. Les *Pères* à côté de ce grand enfant sont faibles et même ridicules. Nicolas Kirsanof n'ose avouer à son fils qu'il a logé dans la maison sa maîtresse dont il a un enfant ; et il rougit en la lui présentant. Paul, cet anglomane rasé et habillé dès le matin, est un avocat

peu sérieux, et défend mal sa génération. Ses arguments sont faibles, ils ont l'air de lieux communs et ne peuvent guère résister aux coups de boutoir que leur porte Barazof. Lorsqu'il parle avec emphase du bien public, l'étudiant lui demande avec justesse, quel avantage il procure au bien public, en restant les bras croisés? Paul ne trouvant rien à répondre est obligé de changer la conversation. Madame Odintsof elle-même, cette femme froide, égoïste, évitant avec soin tout ce qui peut troubler la tranquillité de son cœur, ne laisse pas que d'être fortement impressionnée par Bazarof, et ce dernier, malgré son mépris des femmes et de l'amour, sent naître en lui une vraie passion.

En un mot, et malgré les efforts visibles de l'auteur, la figure de Bazarof ressort d'une façon très-lumineuse, et laisse toutes les autres dans l'ombre. En voulant faire un parallèle impartial des *Pères* et des *Enfants*, l'auteur ne sut satisfaire ni les uns ni les autres. Les premiers s'y voyant ridiculisés protestèrent, les autres poussèrent de hauts cris d'indignation.

Les *Apparitions* sont un de ces petits bijoux de fantaisie, écrits dans un moment de délassement. L'auteur nous y apparaît comme un des grands maîtres du style; nous le voyons s'élever à la poésie descriptive sans avoir l'air de la chercher[1]. Nous en dirons autant de ses *Étranges histoires*. Ces dernières se distinguent surtout par l'étrangeté des caractères qui y sont remis en relief. La fantaisie, la bizarrerie y dominent; bizarrerie des personnages, bizarrerie des aven-

1. Nous recommandons à nos lecteurs l'excellente traduction qu'en a faite Prosper Mérimée pour la *Revue des Deux-Mondes*.

tures. Dans l'*Innocent*, une jeune fille de bonne maison quitte sa famille pour s'attacher à un vieux mendiant moitié fou et moitié innocent. Le *Roi Lear de la steppe* nous représente un propriétaire noble, géant par le corps, peu doué sous le rapport de l'esprit, mais cachant sous son épaisse enveloppe un cœur bon et généreux. Ces deux premiers récits se distinguent par la vigueur avec laquelle les caractères sont dessinés. Les autres : l'*Abandonnée*, l'*Aventure du lieutenant Yergounof*, sont peut-être plus faibles, bien que la fantaisie y domine à dose égale. Du reste, comme les lecteurs français ont pu prendre connaissance de ces récits dans la *Revue des Deux-Mondes*, nous ne nous y arrêterons pas davantage.

Nous arrivons à son dernier roman : *Fumée* (1867). Lorsque Tourguénief l'écrivit, il avait eu le temps de voir à l'œuvre la nouvelle génération. Aussi se montre-t-il moins hésitant que dans *Pères* et *Enfants ;* sa main est plus sûre, et son pinceau court hardiment sur la toile. Malheureusement, l'auteur, négligeant les avis que lui avait donnés la critique à l'occasion de son dernier roman, s'obstina et alla encore plus avant dans cette voie pessimiste. Son portrait de Bazarof pouvait prétendre à une certaine vérité, à une certaine impartialité. Mais dans le groupe des jeunes progressistes que l'auteur nous montre réunis à Baden-Baden, nous ne voyons plus que des caricatures. Nous immolons volontiers à ses traits satiriques le groupe des jeunes généraux rétrogrades, qui passent leur temps à parler, dans le français habituel aux salons de Pétersbourg, contre l'abolition du servage et l'audace des folliculaires. Mais pourquoi traiter avec dédain et raillerie la jeunesse du

jour? Tourguénief ne nous apparaît plus ici que comme un esprit désenchanté, sceptique. Son roman est une satire méchante et remplie de fiel. Il nous peint les jeunes progressistes, leurs idées enthousiastes, leurs exagérations, sous des traits qui font peine à voir. Nous ne rencontrons que des fous, des sots ou des dons Quichottes. Goubaref, le chef de la bande, cache sa nullité sous un silence qui impose. Bambaïef, toujours sans le sou, est sans cesse enthousiasmé de quelque chose. Comme l'Osrick de *Hamlet*, il a dû complimenter le sein de sa nourrice avant de le téter. Une vieille veuve bavarde et cancanière nourrit le projet d'émanciper les femmes au moyen des machines à coudre. Ils ne font que parler « du rôle et de l'avenir de la Russie, mais en termes généraux, en commençant par les œufs de Léda, sans rien approfondir, sans rien conclure. Ils pressurent cette malheureuse question, comme des enfants mâchent du caoutchouc. Naturellement, l'Occident *pourri*[1] » a aussi son compte. « Quelle scie! pensez-vous. Cet Occident qui est pourri nous bat cependant à plate couture : et si seulement ils le méprisaient réellement. Mais tout cela n'est que verbiage et mensonge! Nous l'insultons, et cependant nous faisons cas de son opinion, c'est-à-dire de l'opinion des braillards de Paris. »

L'auteur, pour flageller ces têtes folles, se sert de Potouguine, par la bouche duquel il fait l'apologie de l'Occident — apologie qui n'est qu'une variation exécutée sur un thème de Biélinsky.

En dehors de ces tendances regrettables, l'auteur

1. Voir notre article sur les Slavophiles, page 220.

nous représente les amours d'une femme mariée, Irène, avec le jeune Litvinof. Celui-ci, tout entier à sa passion, abandonne sa cousine Tatiana, avec laquelle il était fiancé. Tourguénief dessine ces deux portraits de femme avec le talent que nous lui connaissons. Irène comprend et méprise le milieu qui l'entoure, mais n'a pas eu le courage de quitter une position qui lui a tant coûté à acquérir, pour s'enfuir avec Litvinof. C'est une femme faite pour la passion et l'intrigue. Elle est à la fois ambitieuse et dangereuse coquette. Tatiana est un des plus beaux portraits qu'ait produits le pinceau du célèbre romancier. Son instinct de femme lui fait découvrir qu'elle a une dangereuse rivale, et que le cœur de son fiancé ne lui appartient plus. Mais, avec un tact et une dignité qu'on ne saurait trop admirer, elle dédaigne la lutte, et repart en Russie. Litvinof ne tarde pas à la suivre; il n'avait pu décider Irène à s'enfuir avec lui. Nous arrivons à l'apothéose finale, qui est un trop beau morceau pour ne pas le traduire :

« Anéanti, désespéré, malheureux, Litvinof respirait cependant; il respirait après les souffrances et les déchirements intérieurs de la semaine passée, après tous les coups qui l'avaient frappé successivement. Toute cette lutte l'avait d'autant plus secoué qu'il n'était pas fait pour de pareils orages. Il n'espérait plus, et tâchait de ne se rappeler de rien. Il retournait en Russie, car il fallait bien aller quelque part, mais il n'avait pas de plan. Il ne se reconnaissait plus ; il ne comprenait pas sa conduite; il lui semblait avoir perdu son *moi*, et du reste, il s'intéressait peu à ce *moi*. Quelquefois, il lui semblait qu'il conduisait son propre cadavre ; seuls, les frissons de cette maladie morale incurable, qui le secouaient de temps en temps, lui rappelaient qu'il était encore en vie. Parfois, il lui paraissait incompréhensible qu'un homme, — un homme ! ait pu se laisser dominer

à ce point par une femme! par l'amour! — « Faiblesse honteuse! » — se disait-il, et alors il secouait son manteau et s'enfonçait dans un coin; — « le passé est fini, commençons une nouvelle vie. » Une minute après, et il souriait amèrement, s'étonnant de soi-même. Il se mit alors à regarder par la portière. Le jour était gris et humide; il ne pleuvait pas, mais il y avait encore du brouillard, et les nuages flottant très-bas cachaient le ciel. Le vent soufflait dans une direction opposée à celle du train; des tourbillons d'une fumée blanchâtre, isolés, ou mêlés avec d'autres plus sombres, couraient en s'étendant à l'infini, le long de la portière près de laquelle était assis Litvinof. Il se mit à suivre des yeux cette vapeur, cette fumée qui s'enroulait sans cesse, s'élevait et retombait, tourbillonnait et glissait sur l'herbe et sur les buissons, se tordait, se déroulait et se fondait dans l'air; les tourbillons succédaient aux tourbillons, ils se suivaient sans cesse et étaient toujours semblables. — Jeu uniforme, rapide et ennuyeux! Quelquefois le vent changeait, la route faisait une courbe.... Cette masse disparaissait subitement pour reparaître de l'autre côté, et ramenait avec elle cette longue traînée de fumée qui cachait de nouveau à Litvinof la vue de la large vallée du Rhin. Il regardait, et d'étranges pensées envahissaient son cerveau... Il était seul dans le wagon, et personne ne pouvait le distraire. — « Fumée! fumée! » répéta-t-il à plusieurs reprises, et tout lui parut être subitement de la fumée, tout, sa propre vie, la vie russe, tout ce qui était humain, et tout ce qui était russe. — « Tout est fumée et vapeur, pensait-il — tout semble charger perpétuellement, partout de nouvelles images; les apparitions succèdent aux apparitions, et en réalité, c'est toujours la même chose. Tout se précipite, et se hâte quelque part, et tout disparaît sans laisser de traces, sans avoir rien atteint. Un autre vent souffle, tout se jette du côté opposé, et là, se répète le même jeu éternel, agité et inutile..., » Il se rappela alors beaucoup de choses qu'il avait vu accomplir avec bruit et fracas, ces dernières années.... « Fumée! — murmurait-il. — Fumée! — Il se rappela les discussions échauffées et bruyantes qu'il avait entendues chez Goubaref, dans de grands et de petits salons, chez les libéraux et les rétrogrades, chez les jeunes et les

vieux.... Fumée! répéta-t-il, — fumée et vapeur! — Et ses aspirations à lui, ses sentiments, ses efforts, ses rêves?..... Il se contenta de secouer la main... »

Ainsi donc tout est fumée! Les réformes accomplies, les discussions, les théories, les opinions, le progrès et les aspirations du peuple russe, la vie russe elle-même, tout cela n'est que fumée! *Vanitas vanitatum!*

Il est inutile de dire quelle tempête d'indignation ce roman souleva au sein du public et de la critique. L'auteur fut accusé d'avoir écrit un pamphlet contre son pays. Il vit lui-même qu'il avait été trop loin; il comprit quel désaccord profond régnait entre la société nouvelle et ses vieilles opinions; et dans une petite pièce de vers : *Assez!* il exprima le dessein de quitter l'arène littéraire.

De fait, il garda le silence pendant plusieurs années. Depuis quelque temps cependant, il a fait paraître deux ou trois récits qui sont lus avec avidité — preuve que le public, tout en ne partageant pas toutes les opinions du célèbre écrivain, rend justice à son talent. Dans le dernier de ces récits qui a pour titre : *Pounine et Babourine*, l'auteur emprunte son sujet au passé. A-t-il renoncé à l'étude de la société contemporaine? C'est ce que nous ignorons. Quoi qu'il en soit, Tourguénief nous présente ici un type nouveau, qu'il dessine avec son talent ordinaire. Le héros est pris dans la classe prolétaire : c'est un *miestchanine* vivant sous l'ancien régime. Babourine, malgré l'obscurité de son origine, a des idées très-avancées pour l'époque. Il est républicain et philanthrope. Il désapprouve l'application des châtiments corporels aux paysans; il entretient à ses frais un de

ses compagnons, — être faible et innocent s'il en fût, « parce que c'est le devoir du pauvre d'aider son « pauvre prochain, » dit-il. Ce compagnon, Pounine, est un des types les plus originaux que Tourguénief ait jamais imaginés; il le dessine d'une main magistrale en quelques coups de pinceau. Figurez-vous « un long, long corps dans une souquenille jaune, « surmonté d'une haute casquette; le visage allongé, « tendre, sans barbe, avec de petits yeux rouges, et « un' drôle de nez semblable à une gousse, ayant « l'air d'être suspendu au-dessus de petites lèvres « gonflées; ces dernières, tremblotant et s'arron- « dissant quelquefois, faisaient entendre un siffle- « ment aigu, et les longs doigts de ses mains os- « seuses, allongées l'une sur l'autre sur sa poitrine, « accomplissaient un mouvement de rotation. De « temps en temps, elles restaient immobiles, les « lèvres cessaient de siffler et de frissonner, et sa « tête se penchait en avant, comme s'il écoutait « quelque chose. » Babourine, par suite de son libéralisme philanthropique, se fait chasser de chez la noble dame où il servait, et après avoir erré un peu partout, se fixe avec son inséparable Pounine à Pétersbourg. Leur société s'augmente d'une jeune fille pauvre, sans famille, et dont le caractère est aussi original que le nom (elle s'appelait Muse). Babourine l'avait recueillie, et se proposait de l'épouser. Mais cette petite sauvage préféra s'enfuir avec un jeune homme. Abandonnée bientôt par son amant, elle fut de nouveau reprise par son pauvre protecteur, qui, conséquent avec ses principes, l'épousa. Bientôt Pounine mourut, et Babourine fut arrêté pour avoir fait partie d'une de ces sociétés secrètes

qui protestaient contre le despotisme d'alors, et voulaient opérer une révolution au profit des paysans. Babourine fut envoyé en Sibérie où sa femme le suivit. C'est là qu'il apprit la nouvelle de l'abolition du servage. « Vous connaissez mon mari — écrivait à « ce sujet sa femme à un de leurs amis : — le malheur « ne l'a pas changé ; au contraire il est devenu plus « fort, plus énergique. Il a une volonté de fer, mais « il ne put se contenir ! Ses mains tremblaient en li- « sant le manifeste, puis il m'embrassa trois fois. Il « voulait dire quelque chose, mais cela lui fut impos- « sible. Il finit par pleurer, ce qui m'étonna beau- « coup, et s'écria tout à coup : Hourrah ! hourrah ! « Dieu protége le Tsar ! — Puis il but avec ses amis « à la santé du Tsar, de la Russie et de tous les « Russes libres. — Entendez-vous ? — leur dit-il — « Il n'y a plus maintenant d'esclaves en Russie ! » — N'est-il pas touchant de voir ce vieux républicain oublier ses souffrances, et prier pour ce gouvernement qui l'avait persécuté, mais qui avait réalisé ce que lui, pauvre inconnu, rêvait depuis des années !

Nous désirons pour la gloire de la littérature russe que Tourguénief continue à exploiter le nouveau filon qu'il vient de découvrir [1]. Son talent n'a pas faibli ; sa puissance d'observation est toujours aussi forte. Espérons qu'il a abandonné les tendances regrettables que nous avons signalées dans ses derniers romans, et le public russe dont il a été longtemps, et à juste titre, le favori, reviendra à lui.

1. M. Tourguénief a bien voulu nous confier qu'il travaille en ce moment à un nouveau roman. Nous l'attendons avec impatience, car la pénurie d'œuvres littéraires se fait vivement sentir en Russie.

## CHAPITRE II

L'ÉCOLE NATURELLE ET LE NIHILISME PRATIQUE. — PISEMSKY. — SES ROMANS : LA MER AGITÉE; — LES HOMMES DE 1841; — DANS LE TOURBILLON. SES COMÉDIES : LES MINES; — BAAL.

Si Tourguénief est supérieur à Pisemsky au point de vue de la variété et de la finesse des types, de l'analyse du cœur humain, et de la beauté du dessin, Pisemsky, en revanche, excelle de son côté à saisir au vif la nature et la vie; ce qui fait que ses créations sont quelquefois aussi laides que la réalité elle-même. Dans sa *Mer agitée* (1863) il s'attache, comme Tourguénief, à étudier les nihilistes, mais il nous les dépeint tels qu'ils sont, c'est-à-dire sous des dehors peu intéressants. Il jette son pinceau et donne libre carrière à ses goûts satiriques. C'est par ce côté qu'il se rapproche plus de Gogol que Tourguénief. Le tableau qu'il nous fait de la situation des esprits à cette époque n'a rien d'attrayant; il l'envisage sous ce point de vue exclusivement pessimiste qui caractérise l'école naturelle d'aujourd'hui. Il nous représente la société russe comme une mer agitée et remuée jusque dans ses profondeurs; ces bouleversements ont fait remonter à la surface tout ce que son sein recélait

d'impur, d'abject et de repoussant. Nous assistons à la confusion des idées, à l'abaissement du niveau moral, à la domination du mensonge et de la phrase. Chacun ne pense qu'à jouir; et pour y arriver, tous les moyens sont bons. C'est le commencement de cette nouvelle période où le nihilisme quitte les régions de la théorie, pour descendre dans le domaine de la vie pratique. Le héros du roman, Baklanof, est beaucoup plus matérialiste et plus pratique que le Bazarof de Tourguénief. Esprit peu sérieux, incapable de travailler, manquant de caractère, il aime à avoir la vie belle et large, sans se préoccuper des questions matérielles; il est poseur et menteur par-dessus le marché. Lénéva est sa digne compagne; elle aussi est peu soucieuse du choix des moyens. S'enrichir à tout prix, voilà son but. Les autres types sont à peu près de la même moralité. Pisemsky semble avoir compris le peu d'attrait et de sympathie qu'offraient ses divers personnages. « Ce n'est pas notre faute, — dit-il, — « si la vie actuelle renferme tant de grossièreté et de « sensualité, si la foule qui se donne le nom « d'éclairée est habituée aux phrases, à ne rien « faire ou à faire des bêtises; si, mettant de côté sa « grande force, le *bon sens*, elle se jette sur la pre- « mière lumière phosphorique venue, peu importe « où elle brille, et croit naïvement que c'est là la « seule force et l'unique salut. » Et comme épilogue, il ajoute : « Que l'historien futur lise notre récit avec « attention et confiance; nous avons mis sous ses « yeux le tableau fidèle, bien qu'incomplet, des « mœurs de notre temps; si la Russie ne s'y reflète « pas tout entière, toute sa fausseté y est du moins « peinte avec soin. »

Il faut croire que ce « tableau de mœurs » découragea complétement l'auteur, car dans son roman suivant : *Les hommes de 1840*, il laisse de côté l'actualité pour se rejeter dans le passé. Mais cette œuvre, malgré ses qualités réelles, n'impressionna pas le public, comme l'auteur aurait pu s'y attendre. La critique accusa le romancier de négliger les nombreuses questions qui se pressaient de tous côtés, et demandaient une solution, pour appliquer son puissant talent d'observation à une époque qui semblait déjà éloignée. Pisemsky comprit lui-même qu'il avait fait fausse route, et écrivit un roman d'actualité : *Dans le tourbillon* (1872), puis, l'année d'après, il fit paraître coup sur coup, deux comédies. Ces nouvelles productions nous font entrer en plein dans la seconde phase du nihilisme, qui, à notre époque, a perdu son caractère primitif de doctrine et de système de philosophie et dont le cercle d'action s'est considérablement élargi. Il n'est pas rare de rencontrer dans le monde des hommes qui, par leur éducation, leur position sociale, peuvent prétendre à être utiles à la société, et qui, cependant dans leur manière de voir, dans leur vie pratique, se sont appropriés *inconsciemment* certains côtés du nihilisme. Je dis *inconsciemment*, car ils protesteraient énergiquement si on les traitait de nihilistes. Naturellement, cette dualité d'opinions et de principes ne peut se rencontrer que chez des hommes doués d'une grande faiblesse de caractère. Naturellement aussi, ils sont exposés à se trouver dans des situations, où la fausseté et l'équivoque de leurs opinions apparaissent dans toute leur réalité, et alors il y a lutte, et parfois ils cèdent par crainte d'être traités d'hommes à préjugés, de rétrogrades,

mais lorsqu'ils sont acculés au pied du mur, ils n'hésitent pas, la nature et le sens moral reprennent le dessus, et ils rejettent loin d'eux cette enveloppe nihiliste dont ils ne s'étaient couverts que par goût ou par faiblesse.

Tel était le caractère du prince Grigorof, le principal personnage du roman de Pisemsky. Supérieur au milieu social qui l'entourait, il étouffait dans cette atmosphère qui ne présentait aucun aliment à ses aspirations. « Impressionnable par nature, et ayant une bonne mémoire, il s'appropriait facilement tout ce qu'il trouvait dans la vie ou dans les livres, et ne pouvait jamais l'oublier complétement. De sorte qu'avec le temps, il avait entassé dans son âme une masse d'idées et de sensations, et il cherchait avidement un fil indicateur qui lui expliquât toutes ces nouvelles idées. » Il crut trouver ce « fil indicateur » dans le nihilisme. Cette doctrine le séduisit par la nouveauté de ses aperçus, et par l'indépendance de ses procédés. Il l'embrassa avec ardeur, mais tout en l'appliquant à sa manière de voir, il se sentait embarrassé et novice chaque fois qu'il lui fallait prendre une résolution pratique. C'était un habit qui le gênait par l'ampleur extraordinaire de ses formes; chaque pas lui coûtait un effort immense. « Cela provient, disait-il — de ce que nous sommes un être double. Nous regrettons l'ancienne route et en même temps nous avons une forte envie de suivre la nouvelle; cette dualité est le pur produit de notre temps et de notre éducation. » Sous cette impression, il se met à étudier le milieu qui l'entoure, son passé, et les ressources morales et intellectuelles dont il dispose pour vivre « honnêtement et logiquement dans cette

époque de transition; » mais qu'a-t-il appris? de quoi se compose son bagage scientifique? « Les manières du monde, un peu de musique, un peu de corruption pétersbourgeoise, et un libéralisme faux et bâtard. » C'est bien maigre et léger! et par quoi le remplacer? Il demande alors au nihilisme ce que son milieu n'a pu lui offrir, et il conclut « que les sciences naturelles peuvent nous donner la meilleure réponse dans ce cas, car par elles seules l'homme apprend à se connaître, et quoi que nous disions, il est avant tout un animal. Ses besoins supérieurs sont, à mon avis, un luxe dont il peut se passer. »

On voit par cet aveu que le prince Grigorof est un mélange de deux époques. Il veut répudier ses anciennes opinions, se dépouiller de ce que l'éducation et son milieu social lui ont donné, et prouver qu'il n'a pas de préjugés, qu'il est dans le mouvement. C'est un grand seigneur qui essaye de jouer au démocrate, mais sous les habits grossiers qu'il a revêtus, il ne peut réussir à cacher son linge fin, ses mains blanches et délicates. Il parle d'un ton tranchant et résolu; mais dans la vie pratique il est plus hésitant; le vieil homme se révolte en lui. Dans sa jeunesse il s'était laissé séduire par les yeux bleus et le talent musical de la fille d'un ingénieur allemand, et l'avait épousée. Cette femme, d'un caractère apathique et d'un esprit peu développé, n'était guère apte à comprendre le travail intérieur qui s'opérait en son mari. Celui-ci essaye de l'initier à ses propres pensées, puis voyant que la princesse ne le comprend pas, il est bien vite désillusionné sur son compte. De là à aimer une autre femme, il n'y avait qu'un pas.

Il avait fait la connaissance de la fille d'un Polo-

nais, dont la mère était une aventurière. Le type d'Hélène, après celui du prince Grigorof, est un des plus saillants du roman. A l'opposé du prince, Hélène a un caractère complétement formé, des opinions bien définies, bien arrêtées, et une nature exaltée. L'ancien ordre de choses ne lui inspirait que de la répugnance; elle était arrivée d'elle-même et par la réflexion « vers l'idéal auquel elle devait aspirer, » c'est-à-dire aux théories socialistes appliquées à la délivrance de la Pologne.

Cette jeune femme, si hardie, si résolue, et en même temps si extrême dans sa manière de voir, devait vivement intéresser et séduire le prince. Cependant, son amour ne se produisit que lentement. Malgré toute son affectation à se dire matérialiste, « il était plutôt idéaliste, et bien qu'il ait été fortement convaincu qu'entre un homme et une femme qui s'aimaient, il *pouvait* et *devait* y avoir autre chose que des relations morales, bien qu'il sût qu'Hélène partageait son avis sur ce sujet, il n'avait pas cependant le courage de le lui dire, il lui semblait qu'il l'offenserait et l'humilierait en le faisant. »

Quoi qu'il en soit, le loup finit par jeter ses attributs de berger; Hélène devint la maîtresse du prince. Désormais, commence pour ce dernier une lutte morale résultant de la situation équivoque et anormale dans laquelle il se trouve placé. Le *tourbillon* des événements l'entraîne contre son gré, il perd pied à chaque instant, et chaque fois qu'il veut se raccrocher à une branche, survient un nouveau courant plus fort qui le rejette dans la mer; privé de tout point d'appui, il est bien prêt à perdre tout sens moral; il en vient même à désirer *platoniquement* que

sa femme (en vertu des principes du nihilisme) prenne un amant. Cette atmosphère de fausseté, de mensonge et de dépravation systématique finit aussi par altérer la notion de l'honnêteté chez la princesse. Il se produit alors en elle un fait psychologique monstrueux, qui n'est cependant que la conséquence logique de tout ce qui précède. Affolée par les intrigues qui l'entourent, repoussée par son mari, et perdant pied à son tour, elle consent à partir pour l'étranger avec un des amis du prince qui lui faisait la cour depuis longtemps.

Hélène seule reste debout au milieu de ce *tourbillon,* car, seule, elle sait ce qu'elle veut, et elle est toujours conséquente avec ses principes. « Les lois sont des traités, dit-elle, — et si je suis née après que ces traités ont été signés et sanctionnés, dois-je les observer, moi qui ne les ai pas signés ? Les traités ne sont obligatoires que pour ceux qui personnellement les reconnaissent. » Et quand on lui objecte que le vol, le meurtre, sont des crimes qu'il faut punir, elle répond : «En réalité, il n'y a pas de criminels ! Ils ne sont que la manifestation visible d'un ordre social mal organisé ! Changez cet ordre, et il n'y aura plus de criminels !..... Mais supposons même que cet ordre social soit excellent, et qu'il y ait cependant des gens qui, ne voulant pas s'y conformer, s'efforcent de s'y soustraire, ils ne sont pas coupables, car on voit qu'ils n'ont pas trouvé dans leur esprit des arguments assez forts pour les arrêter. » Est-il étonnant, après cette profession de foi, qu'Hélène puisse vivre dans une situation aussi fausse et aussi équivoque, calme et tranquille, comme si elle était dans son élément ? Il n'en est pas de même du prince. Cette vie lui pèse de plus en plus ;

mais, entraîné par le courant, il ne peut revenir sur ses pas. Ce qui le tourmente surtout, c'est la pensée que sa femme voyage à l'étranger avec un de ses amis. A quoi Hélène lui répond : — « Tu as une femme et une maîtresse, tu les aimes un peu toutes les deux, mais tu ne tiens pas à ce que l'une d'elles te trahisse !.... En un mot, tu t'es donné le droit de faire tout ce qu'il te plaît, et tu es très-mécontent quand les autres veulent agir aussi d'après leur volonté. — Je ne m'attendais guère à ce que des hommes empêtrés dans les sentiments et les préjugés les plus futiles osent affirmer qu'ils sont libres de tout cela !..... Des hommes libres ! c'est facile à dire !..... Mais y en a-t-il beaucoup ? Ce sont des unités parmi des centaines de mille, ce sont des héros. Non-seulement la trahison de leurs femmes, mais même les galères et la guillotine ne les effrayent pas. »

On voit par là que les deux amants ne s'entendent plus guère. Le nihilisme platonique du prince n'était pas à la hauteur du nihilisme doctrinaire d'Hélène. Les scènes et les explications devinrent de plus en plus fréquentes. Bientôt, Hélène se convainquit qu'elle n'était pas faite pour l'*amour*, mais pour la *politique*. Elle se mit en relations avec des agents envoyés par l'émigration polonaise en Russie. C'était de là qu'allait venir la rupture. Ce que la voix de l'honneur, de la conscience, ce que le sens pratique n'avaient pu faire, la politique l'opéra. Le prince, en contact avec les émigrés polonais, vit sa patrie menacée et insultée par eux; son orgueil national se révolta; cette corde vibrait encore en lui, et le nihilisme n'avait pas réussi à en faire un cosmopolite, un philanthrope humanitaire.

« Quel homme es-tu donc ? lui demanda Hélène qui ne pouvait comprendre sa conduite.

« — Oh ! ce n'est pas à toi à me juger ! — répond le prince non moins irrité : — et bien que tu dises que je ne suis qu'un prétendu socialiste et démocrate, j'ai la conscience pure, et j'ai fait plus que tous tes novateurs sans-culottes.

« — Eh bien ! qu'as-tu fait ? dis-le ?.,. riposta Hélène.

« — Ce que j'ai fait ! reprend le prince d'un ton sévère :

« — Il y a des offenses et des humiliations qui forcent l'homme à s'oublier... Je suis né dans un pays favorisé par l'ordre de choses actuel, mais je n'ai retiré de cet ordre aucun avantage personnel. Je n'ai pas servi, je n'ai reçu du gouvernement, ni rangs, ni décorations, je n'ai rien amassé, j'ai partagé et je partagerai encore ma fortune avec mon prochain ; j'ai détruit mon intérieur, et quelque pénible que cela m'ait été, j'ai perdu, brisé le sort d'une femme excellente qui m'était dévouée.... Mais quant à devenir complétement cosmopolite, quant à m'enthousiasmer parce que ces messieurs de l'Occident veulent écraser et ruiner ma patrie, excusez !.... Je peux dire hautement et sans honte que je suis Russe des pieds à la tête, et je ne permettrai à personne de toucher à ce sentiment ; je ne le sacrifierai à aucun bonheur humain quelque grand qu'il soit. »

Mais au-dessous des idéologues, qui luttent encore comme le prince Grigorof, existe une couche de nihilistes qui appliquent les idées de leurs coryphées. Chez eux, il n'y a ni lutte, ni hésitation ; dès les premiers pas qu'ils font, ils rompent avec la morale, et quelquefois avec la loi. C'est ce type peu attrayant que Pisemsky nous représente dans ses deux comédies : Les *Mines* et *Baal*.

La main puissante de l'auteur nous fait entrer ou plutôt nous pousse dans un monde à part qui nous donne la clef de toutes les intrigues immorales, de toutes les vilenies qui se produisent autour de nous. Nous sommes dans les coulisses de ce demi-monde,

et les différents personnages qui paraissent sur la scène sont peints avec une vérité, un réalisme qui ne les rendent guère attrayants. Les *Mines* nous montrent un journaliste mettant sa plume au service d'une intrigue administrative. L'autre pièce nous donne l'idée de ce que sont les hommes d'affaires aujourd'hui. Nous y voyons un avocat faire inconsciemment, je dirais presque naïvement les bassesses les plus honteuses. A toutes les remontrances qu'on lui adresse, il répond par son axiome favori : « Vivant au milieu des roses, on est involontairement imprégné de leur parfum. »

A la fin le dégoût vous saisit; on se demande s'il est possible que tout cela existe réellement, et lorsque la voix impitoyable de l'auteur s'écrie à la fin : « Reçois, Baal, ces deux nouvelles victimes, tourmente et déchire leur cœur et leur âme, dieu sanguinaire aux ongles de feu! Bientôt tous t'adoreront dans ce siècle sans idéal et sans espérances, — dans ce siècle des roubles de cuivre et de la fausse monnaie! » — on ne peut s'empêcher d'avouer que l'auteur a un peu trop abusé de cet épouvantail. Les idées de doute, de découragement et de désespoir qu'il fait naître en vous, ces portraits forcés, grimaçants, — tout cela est d'un réalisme qui fait mal.

## CHAPITRE III

**L'ÉCOLE NATURELLE ET LE NIHILISME SOCIAL. — LE ROMAN PSYCHOLOGIQUE. — DOSTOÏEVSKY : CRIME ET CHATIMENT ; — LES MAUVAIS ESPRITS.**

Figurez-vous que sous l'empire d'une hallucination mentale, le monde extérieur vous apparaisse sous des formes contrefaites, hideuses, sinistres. Au fond de ce tableau fantasmagorique que vous considérez comme à travers une lanterne magique, se détachent des rues étroites, sales, tortueuses, des maisons pauvres, vieilles et suintant l'humidité. Il s'exhale de tout cela un air malsain, lourd; des odeurs fétides qui ne sortent que des lieux hantés par la pauvreté, la débauche et le crime. De tous les coins, de tous les angles obscurs, vous ne voyez que des figures étiolées, maladives, ou sombres et sinistres. Bientôt une d'entre elles attire plus particulièrement votre attention. Par une force d'intuition toute merveilleuse, il vous est donné de voir ce qui se passe dans la chambre noire de ce cerveau, dans cette tête au regard fixe et fatiguée par la pensée. Vous suivez minute par minute le travail de tous ces éléments hybrides, la danse bizarre de toutes ces fantasmagories. Puis,

vous reculez épouvanté. Vous vous trouvez en présence d'un thiéraki halluciné, d'un monstre moral dont toute l'organisation, bien que complète, est faussée dans ses principaux ressorts. Vous assistez à des enfantements de la pensée qui ne vous inspirent que de l'horreur. Vous vous demandez si tout cela est possible! Et, lorsque l'hallucination cesse, lorsque la réalité reparaît, vous ressentez encore l'énervement et un vague effroi produits par ce rêve.

Telle est l'impression qui vous saisit, lorsque vous lisez pour la première fois le roman de Dostoïevský: *Crime et Châtiment*. Dès la première page, vous vous sentez emporté par une force invisible dans un monde étrange, fantastique. Toutes vos idées sont bouleversées. C'est à peine si vous avez le temps de vous demander où vous allez. Plus vous avancez et plus ce cauchemar vous oppresse. Vous lisez, lisez, haletant, éperdu, sans pouvoir analyser ni réfléchir, tellement ce monde monstrueux, extravagant, vous saisit et vous *empoigne*. Ce n'est qu'à la troisième ou quatrième lecture que vous parvenez à dominer les sensations étranges qui vous faisaient frissonner, à faire la part de la réalité et de la fantaisie, à analyser et à décomposer les faits psychologiques qui sont sous vos yeux.

Cette analyse — la voici dans son résumé le plus simple. Un étudiant, Raskolnikof, par suite de la triste situation où il se trouve, en arrive à conclure qu'en tuant une vieille prêteuse sur gages, il ne commet pas là un acte criminel. Tel est le sujet de la première partie du roman : Le *Crime*.

La pauvreté force Raskolnikof à quitter l'université. Sa fierté, la haute opinion qu'il a de lui-même

l'empêchent de chercher du travail. D'un autre côté, il a l'esprit très-développé par les nombreux ouvrages socialistes qu'il a lus avec avidité. Impressionnable, nerveux, il vit replié sur lui-même dans sa pauvre petite mansarde, sans sortir, sans bouger de place. Une haine craintive et maladive pour tout ce qui est humain s'empare de lui. La vue de la servante même le fait tomber en convulsions. C'est un monomane, un Hamlet qui n'a plus qu'une idée fixe. Sa pensée s'y arrête nuit et jour comme sur un point brillant qui l'obsède et l'attire. « Comment sortir de sa triste position, autrement qu'un homme ordinaire et sans froisser son amour-propre? » Il retourne ce problème sous toutes ses faces, car il n'a que cela à faire, il n'a plus *où aller*. Et comprenez-vous ce que cela veut dire : N'avoir plus où aller? Il ne reste plus qu'à se tourner du côté de la muraille et à attendre la mort, ou à sauter par-dessus la barrière que la loi a tracée pour les gens ordinaires. Ce terrible dilemme n'arrête pas longtemps notre héros. — « Les lois de la nature — dit-il — partagent les hommes en deux catégories : la catégorie inférieure ou ordinaire ne renferme que des êtres servant de matériaux propres à engendrer des individus semblables à eux; dans la seconde, ce sont les hommes proprement dits, c'est-à-dire ceux qui ont le talent de jeter dans leur milieu un mot *nouveau*. Les subdivisions sont naturellement infinies, mais les traits saillants qui caractérisent ces deux catégories sont assez vigoureusement tracés. Dans la première catégorie, celle des matériaux, sont compris les conservateurs, les partisans de l'ordre, qui vivent dans l'obéissance. A mon avis, ils sont obligés d'obéir, car c'est là leur

vocation, et cela n'a rien d'humiliant pour eux. Tous ceux de la seconde catégorie violent la loi, ce sont des destructeurs ou des gens qui sont enclins à détruire, selon leurs capacités. Les crimes qu'ils commettent ne sont naturellement que relatifs et, généralement, d'une gravité qui varie, car ils veulent détruire ce qui existe, au nom de ce qui est plus parfait..... Le présent appartient à la première catégorie, l'avenir à la seconde. Les premiers conservent le monde et en multiplient les habitants; les seconds dirigent le monde vers le but. Les uns et les autres ont un droit égal à l'existence. En un mot, il ont tous, à mon avis, le même droit, et *vive la guerre éternelle!* jusqu'à l'avènement d'une Jérusalem nouvelle, cela va sans dire..... »

Ce but, cette *Jérusalem nouvelle* — c'est le bonheur universel que rêvent tous les socialistes. Mais avant que ce bonheur ne soit réalisé, Raskolnikof veut vivre, « autrement mieux vaudrait ne pas vivre. »

Voilà le point de départ. Il ne s'agit plus que de tirer la conclusion. Et cette conclusion la voici :

« L'homme extraordinaire a le droit, non pas officiellement, mais par lui-même, d'autoriser sa conscience à franchir certains obstacles, quand l'application de son idée l'exige. Ainsi, si les inventions de Képler et de Newton, par suite de certaines combinaisons, n'avaient pu se faire connaître que moyennant le sacrifice d'une, de dix, de cent et d'un nombre plus grand de vies qui eussent été des obstacles à ces découvertes, Newton aurait eu le droit et aurait même été obligé de *supprimer* ces dix, ces cent hommes afin que ces découvertes fussent connues du monde entier.... Tous les législateurs et les guides de l'humanité, en commençant par les plus anciens, pour continuer par Lycurgue, Mahomet, Napoléon, etc., tous, sans exception, ont été des criminels, car en publiant de nouvelles lois, ils ont par là

violé les anciennes observées fidèlement par la société, et transmises par les ancêtres ; ils ne se seraient certainement pas arrêtés devant le sang, si le sang avait pu leur être utile. Il est même à remarquer que presque tous ces législateurs et ces génies ont particulièrement aimé à répandre le sang.... En conséquence, tous, non-seulement les grands hommes, mais encore ceux qui sortent de l'ornière, qui sont capables de dire quelque chose de nouveau, doivent par leur nature être nécessairement des criminels à un degré plus ou moins élevé. Autrement, il leur serait difficile de sortir de l'ornière ; quant à y rester, ils ne peuvent certainement pas y consentir ; et à mon avis, leur devoir est de ne pas y consentir.... »

Mais ce n'est pas le tout de s'élever à l'aide de paradoxes au-dessus de la loi, et d'en arriver à se prouver à soi-même, par une suite de raisonnements fallacieux, la légalité du crime ! Entre la perception et le fait, il y a encore une distance immense. Pour la franchir, il faut que le choc vienne du dehors. C'est ce qui arrive à Raskolnikof. Un jour qu'il était entré dans un café, il entendit un étudiant parler d'Aléna avec un officier. Le premier prouvait mathématiquement au second que la vie de cette vieille, riche mais inutile, ne pouvait entrer en ligne de compte avec la vie de cent jeunes gens pleins de force, mais s'étiolant dans la pauvreté. Il y avait quelque chose de fatal dans la coïncidence de cette conversation avec les idées qui obsédaient Raskolnikof depuis quelque temps. Il y vit une indication, un avertissement mystérieux.

Désormais la question sortait du domaine de la théorie, de la fantaisie ; elle prenait un corps, une réalité ; il n'y avait plus qu'à chercher les moyens de la résoudre. Certes, ce n'était encore qu'un projet, une

supposition, mais Raskolnikof ne voyait pas qu'en retournant cette pensée de tous les côtés, il finissait par s'habituer et se familiariser avec l'idée du crime. La persistance avec laquelle cette idée torturait son cerveau prouvait que ce projet exerçait sur lui une attraction fatale, irrésistible. Sous l'empire de ce cauchemar qui l'obsédait, il finit (toujours mentalement) par détailler tous les préparatifs du crime, par choisir la hache comme étant l'instrument le plus convenable, et par décider l'endroit où il prendrait cette hache. La force de cette maudite hallucination alla plus loin ; dans cet état qui ressemblait au somnambulisme, il se munit de fil, d'aiguilles, et de la toile nécessaire pour faire le petit sac qui devait contenir la hache. Tous ces détails s'accomplirent comme à son insu, mais quand tout fut prêt, il finit par reconnaître qu'il était arrivé, sans s'en apercevoir, au moment critique où la pensée fait immédiatement place à l'action. Acculé au pied du mur et n'ayant plus qu'à agir, il hésite, il recule.

En proie à la fièvre, au délire, il va errer aux environs de Pétersbourg. Fatigué, il s'endort à l'ombre d'un buisson et, là, il voit dans un rêve affreux tout ce qui l'attend. Il se secoue à son réveil, s'encourage, se bat les flancs et fait tout son possible pour se débarrasser de ce cauchemar qui ne lui laissait ni trêve ni repos. Il jure de ne plus y penser, et rentre en ville l'esprit plus calme et la tête moins fatiguée. Tout à coup, il s'aperçoit qu'il traverse la place de la Siennaïa, près de laquelle demeurait l'usurière. Comment y est-il arrivé ? Il n'en sait rien. Son effroi redouble quand il entend quelqu'un dire, dans la foule, que la sœur de la vieille Aléna ne sera pas chez elle

le lendemain et que cette dernière restera toute seule.
« Il rentra chez lui, comme s'il avait été condamné à mort. Il ne pensa à rien, et ne pouvait pas du reste penser; il sentit subitement dans tout son être qu'il n'avait plus ni esprit, ni volonté, et que tout était définitivement décidé. »

Le crime s'accomplit: aussitôt après, arrive le châtiment. Et, à vrai dire, le châtiment avait précédé le crime; il avait commencé le jour où Raskolnikof, par son orgueil et ses sophismes, s'était mis au-dessus des lois de la société. Cet affreux projet qui l'obsédait, cette espèce d'enchantement qui ne lui laissait pas une minute de repos, ce cauchemar qui nuit et jour torturait son cerveau, affaiblissait ou irritait ses nerfs, n'était-ce pas déjà le châtiment? Mais ce fut bien pis après. La pensée du crime *accompli* le poursuivit encore plus implacablement que ne l'avait fait le crime *médité*. Il fut obsédé par des hallucinations incessantes comme le Jonas Chuzzlewit de Dickens. Il se regarda comme moralement exclu de la société. Bourrelé de remords, et ne pouvant plus vivre, il alla vingt fois pour se livrer entre les mains de la police. Le hasard seul l'en empêcha. Quelquefois, cependant, ses anciennes théories lui reviennent à l'esprit, il relève la tête et se secoue, afin de se persuader qu'il n'est pas plus criminel que Mahomet ou Napoléon. Enfin, le repentir entre dans son âme. Une jeune prostituée, Sonia, est l'instrument choisi par l'auteur pour briser l'orgueil fantastique de Raskolnikof.

Ce dernier s'était rapproché de Sonia parce qu'il la regardait comme son égale en déshonneur, comme étant aussi un paria de la société. Il n'avait pas com-

pris qu'elle lui était de beaucoup supérieure, car si elle vendait son corps, c'était pour donner du pain à sa famille. L'influence de cette nature douce et sympathique finit par ramener Raskolnikof à des idées plus saines, plus morales. Il alla se livrer lui-même entre les mains de la police, et fut exilé en Sibérie où il put recommencer une vie nouvelle avec Sonia.

Tel est, dans ses traits généraux, le célèbre roman de Dostoïevsky. Raskolnikof, si l'on veut, n'est pas un type social; c'est bien plutôt l'incarnation de la lutte entre les théories nihilistes et la réalité. Ce qui fait le mérite du roman, c'est surtout la perfection à laquelle est poussée l'analyse psychologique des sentiments et des souffrances morales de Raskolnikof. Il est vrai que cela fatigue, énerve, et qu'il est difficile de se défaire bien vite de ces étranges impressions. Tous les héros du romancier sont fous, malades ou épileptiques. C'est par cette puissante force d'imagination que Dostoïevsky occupe une place importante, mais indépendante et isolée, dans la littérature russe d'aujourd'hui.

Nous venons de voir ce que produit l'intelligence quand elle est faussée par la théorie du nihilisme. Cette fois, Dostoïevsky généralise cette maladie. Ce n'est plus dans un individu, mais dans un groupe d'individus que nous trouvons les mêmes monstruosités, les mêmes aberrations. L'auteur, avec le talent que nous lui connaissons, nous transporte dans « le second dessous » de la société. Sur ce terrain, Dostoïevsky se rencontre avec Pisemsky. Mais là où ce dernier, par suite de ses tendances réalistes, nous montre le nihilisme dans ses effets pratiques, dans sa lutte avec les principes de la morale et de la famille,

Dostoïevsky analyse ses effets psychologiques et sa portée sociale sur les esprits faibles, gâtés ou à demi développés. On prétend que l'auteur, en écrivant ses *Mauvais esprits*, s'était inspiré du célèbre procès de Niétchaïef. Cette hypothèse a quelque chose de très-vraisemblable. Il y a un certain rapprochement entre l'assassinat de l'étudiant moscovite et celui de Schatof. En outre, les jeunes gens du cercle de Niétchaïef appartenaient, comme les *Mauvais esprits* de Dostoïevsky, au prolétariat de l'intelligence.

La bohème sociale dont nous allons étudier les types se composait d'individus d'origine et de caractères divers, mais reliés entre eux par les mêmes difformités morales. Tous, par leurs opinions, leurs tendances, appartiennent à un monde à part, renfermé, où grouillent toutes sortes d'idées malsaines. La société n'apprend leur existence que quand ce « second dessous », trop plein, éclate comme un volcan. On se demande alors d'où sortent tous ces gens-là, dans quelle atmosphère fausse et immorale ils ont été élevés. C'est à cette ébullition sociale que nous allons assister. Tous les types qui vont passer sous nos yeux ont chacun leur maladie, quelque chose dans le cerveau de brisé ou de détraqué. Tous sont gâtés par cette gangrène dont nous avons vu se produire les effets chez Raskolnikof.

Les personnages les plus saillants de cette bohème sont : Stavroguine et Verkhovensky. Chez le premier, c'est le sang qui est malade. Il est prêt à faire les plus grandes folies, à se livrer aux actions les plus basses et les plus ignobles, afin d'y trouver des jouissances bestiales. « Est-il vrai, lui demandait un jour Schatof, — qu'à Pétersbourg vous apparteniez à

une société secrète, bestiale et sensuelle? Est-il vrai que le marquis de Sade aurait pu être votre écolier? Est-il vrai que vous séduisiez et débauchiez des enfants?... Est-il vrai qu'une farce ignoble et sensuelle vous parût aussi belle qu'une action héroïque? Est-il vrai que vous trouviez, dans les deux extrémités, une beauté et une jouissance égales?..... Savez-vous pourquoi vous vous êtes marié si honteusement et si lâchement? Parce que la honte et la stupidité de cet acte vous paraissaient être du génie? Vous n'errez pas sur le bord, vous vous jetez hardiment la tête la première..... » C'est par la sensualité, la débauche qu'il appartient à la triste bohème que nous étudions. Quant à la politique, elle le laisse complètement indifférent « malgré son appétit de loup. »

Verkhovensky est le prototype de l'agitateur et du conspirateur. Intriguer — voilà son métier. Loin de fuir la société, comme le font ses dignes compagnons, il la fréquente avec ardeur et trouve moyen de la remuer et de la bouleverser sans cesse. Les bruits, les scandales, les cancans, le désordre — il dirige tout cela d'une main invisible. Il est même parvenu à exercer une certaine influence sur la femme du gouverneur de la province, madame von Lembke. Grâce à son talent d'homme remuant et intrigant, il pêche en eau trouble. L'état de la société d'alors favorisait on ne peut mieux ses desseins. A cette époque, les esprits sérieux se trouvèrent tout à coup débordés par un ramassis d'aventuriers et de coquins venus on ne sait d'où et que Falstaff aurait recrutés avec enthousiasme. Volontairement ou non, ils servent toujours d'instruments dociles et responsables aux agitateurs. Leurs rangs sont parfois grossis par les

braillards, les badauds, les faibles et les timides; et cette foule, si bizarrement mélangée, finit, grâce à sa hardiesse et son audace, par prendre le haut du pavé. C'est ce que l'on constate dans toutes les révolutions.

Autour de Verkhovensky viennent se grouper des prolétaires entraînés volontairement ou non dans cette *mer agitée*. Schatof avait épousé une gouvernante russe qui ne tarda pas à le quitter pour suivre Stavroguine. Caractère faible, volonté impuissante, il comprenait clairement toute la fausseté d'opinions et l'immoralité du parti avec lequel il avait de certaines accointances. « J'ai entendu dire, — disait-il à sa femme, — que tu me méprisais pour avoir changé d'opinions. Qu'ai-je quitté? des ennemis de la vraie vie, de petits libéraux passés de mode, craignant leur propre indépendance; des laquais de la pensée, des ennemis de la personne et de la liberté, des prédicateurs décrépits, de la charogne et de la pourriture! Qu'ont-ils pour eux? la vieillesse, la classe prolétaire, une basse incapacité, une égalité envieuse, une égalité sans mérite personnel, une égalité comme la comprennent un laquais ou un Français de 93!.... Mais le principal, c'est qu'ils sont tous des misérables! » Quoi qu'il en soit, Schatof n'avait pas le courage de briser entièrement avec ces « charognes! » C'est dans cette situation d'esprit que le trouva sa femme. Cette dernière, abandonnée par Stavroguine, était revenue pour accoucher, sous le toit conjugal, d'un enfant qui n'était pas de son mari. Cet incident, tout étrange qu'ait été sa nature, fut la planche de salut à laquelle Schatof s'attacha dans son désespoir. Il sentait qu'il s'embourbait, il lui fal-

lait, s'il voulait vivre, se raccrocher à quelque chose.

Son ami Kirilof était le plus excentrique de tous. Philosophe maniaque et sceptique, il souffrait à peu près de la même maladie que Raskolnikof. A force de fatiguer son cerveau par une foule de syllogismes, et d'appliquer son système de la négation à tout ce qu'il sentait, il en arriva à regarder le suicide comme une conclusion logique de son incrédulité raisonnée : « S'il y a un Dieu, disait-il, tout dépend de lui, et je ne puis rien faire contre lui. Si Dieu n'existe pas, tout dépend de ma volonté, et je dois le prouver. Je dois me tuer, car le point culminant de mon libre arbitre, c'est le suicide. » Kirilof n'était ni un socialiste ni un révolutionnaire. Il vivait trop dans les nuages pour s'occuper d'intrigues politiques. Il lui arrivait très-souvent de tomber dans des hallucinations qui finissaient par des attaques d'épilepsie.

« Il y a des moments (disait-il à Schatof), — et cela ne « dure que cinq ou six secondes de suite, où vous sentez « tout à coup la présence de l'harmonie éternelle. Ce n'est « pas quelque chose de terrestre, ce n'est pas non plus « quelque chose de céleste, mais l'homme, sous son enve- « loppe terrestre, ne peut pas éprouver de pareilles sensa- « tions. Il faut se transformer physiquement ou mourir. « C'est un sentiment clair et indiscutable. Il vous semble « être en contact avec toute la nature, et vous dites : Oui, « cela est vrai ; quand Dieu créa le monde, il a dit à la fin « de chaque jour de la création : oui, cela est vrai, c'est « bien.... Si cet état dure plus de cinq secondes, l'âme ne « peut le supporter et doit disparaître. Dans ces cinq se- « condes, je vis toute une existence humaine, et je vendrais « ma vie pour ces moments si courts, car ils en valent la « peine.... »

Kirilof fut conséquent avec ses principes ; ne pou-

vant supporter davantage le poids de son enveloppe terrestre, il s'en débarrassa par le suicide. Schatof et Kirilof n'appartiennent qu'indirectement au groupe de Verkhovensky. Chacun d'eux a l'esprit malade, quelque chose d'anormal dans les idées, mais ce sont des empiriques qui ne font de tort à personne. Il n'en est pas de même de Tolkatchenko, d'Erkel et de Schigalef. Ces derniers sont les vrais satellites, les agents dévoués de Verkhovensky. Le premier, nouveau Falstaff, est une personnalité étrange; il a près de quarante ans, et « passe pour connaître très-bien le peuple, surtout les filous et les coquins; c'est dans ce but qu'il fréquente les cabarets; il se recommande par ses vieux habits, ses bottes graissées, ses yeux rusés et sans cesse clignotants, et son argot. » Erkel est un de ces fanatiques qui jouent un rôle important dans les révolutions, car ils sont prêts à exécuter, sans s'émouvoir, les ordres les plus barbares. Schigalef est la tête du parti. Il a la réputation d'être plus fort et plus audacieux que Fourier. En effet, il n'est jamais à court de sophismes et de paradoxes pour légitimer les actes les plus violents.

Mais quel est le but de tous ces agitateurs? Veulent-ils, comme nos socialistes de l'Occident, déclarer la guerre au capital, à la richesse, à la propriété, aux classes élevées? Non, le sol russe n'a pas encore produit une classe de prolétaires assez nombreuse ni assez développée pour oser soulever ces problèmes. Ce qu'ils veulent, c'est anéantir les capacités, l'instruction. S'ils avaient pu, ils auraient coupé la langue à Cicéron, crevé les yeux à Copernic et lapidé Shakespeare.

— « A bas l'instruction et la science (s'écrie Verkho-
« vensky). — Il y en a assez comme cela pour un millier
« d'années. La soif de l'étude est une soif aristocratique.
« Avec la famille ou l'amour, cela engendre le désir de la
« propriété. Extirpons ce désir ; développons l'ivrognerie,
« les cancans, les dénonciations, une débauche inconnue
« jusqu'alors ; étouffons les génies dans leur berceau. Et
« tout cela pour arriver à une égalité complète. Il faut
« encore des convulsions, mais cela nous regarde, nous
« autres chefs du mouvement. Nous exigeons une obéis-
« sance, une impersonnalité complète. Et lorsque, chaque
« trente ans, Schigalef donnera le signal des convulsions,
« tous se mettront subitement à se manger les uns les
« autres, jusqu'à un certain point cependant, afin qu'on ne
« s'ennuie pas. L'ennui est une sensation aristocratique. »

Verkhovensky, comme Bazarof, croit son parti très-fort et très-nombreux :

« Savez-vous que nous sommes déjà maintenant terriblement forts? Les nôtres ne sont pas seulement ceux qui tuent, qui incendient, qui font des coups classiques ou qui mordent. Ceux-là ne sont que des obstacles. Je ne comprends rien sans discipline. Pour moi, je suis un coquin, et non pas un socialiste. Ah ! ah ! Je les ai tous comptés. Le précepteur qui se moque avec les enfants de leur Dieu et de leur berceau, est des nôtres. L'avocat qui défend un assassin bien élevé en prouvant qu'il était plus instruit que ses victimes, et que pour avoir de l'argent il ne pouvait pas ne pas tuer, est des nôtres. Les écoliers qui tuent un paysan afin d'éprouver une émotion, sont à nous. Le procureur, tremblant en plein tribunal parce qu'il n'est pas assez libéral, est des nôtres. Les jurés qui acquittent des criminels sont tous à nous. Les administrateurs, les littérateurs, tout cela est à nous ; ils sont nombreux, les nôtres, et ils ne le savent pas eux-mêmes. D'un autre côté, l'obéissance des écoliers et des imbéciles a atteint son apogée ; la bile a fait crever la vessie des professeurs : partout, une vanité sans limites, un appétit bestial, inouï.... Le peuple est ivre, les mères sont ivres, les enfants sont ivres, les églises sont vides,

et dans les tribunaux on n'entend que ces mots : condamné à deux cents verges ! Laissez croître cette génération ! Il est fâcheux que nous ne puissions pas attendre, ils seraient encore plus ivres ! »

Voilà le nihilisme dans ses effets les plus redoutables. Cette gangrène sociale est un mal qui ronge le monde moderne. La Russie n'en est pas plus exempte que les autres pays. Seulement, là, la lutte a un autre caractère. Le nihilisme, en rejetant toute autorité morale et intellectuelle, ne fait la guerre qu'à l'instruction, à l'intelligence. Les nihilistes russes visent, comme les socialistes de l'Occident, à l'égalité la plus complète ; mais ce mot a une tout autre signification que chez nous. Ils ne veulent pas l'égalité de la richesse, du capital, mais bien l'égalité morale, celle que produisent l'ignorance et le vice. Lorsque la société entière sera également idiote et débauchée, alors « vive la guerre éternelle, jusqu'à l'avénement d'une Jérusalem nouvelle ! » comme dit Raskolnikof.

Les romans *sociaux* de Pisemsky et de Dostoïevsky nous donnent la clef de ces explosions soudaines provenant « du second dessous » de l'intelligence ; et lorsqu'on a lu la *Mer agitée*, le *Crime et châtiment* et les *Mauvais esprits*, la nouveauté des théories de Niétchaïef, de Dolgouschine et *tutti quanti* n'a plus rien d'étonnant.

## CHAPITRE IV

### LA PEINTURE DANS LE ROMAN. — GONTCHAROF : LE PRÉCIPICE.

L'auteur d'*Oblomof* a voulu dire aussi son mot sur la nouvelle génération, et faire un second parallèle entre les *Pères* et les *Enfants*. Mais, peintre avant tout, il s'est acquitté de cette tâche avec moins de bonheur que Tourguénief. Le but de son roman est de nous montrer le contraste qui existe entre les *inutiles* de la vieille génération, et les prétendus progressistes de la nouvelle époque.

Le représentant des *inutiles*, Raïevsky, bien que d'un âge mûr, a une nature impressionnable, nerveuse et exaltée. Artiste par excellence, il envisage à ce point de vue tout ce qui se passe autour de lui. Le travail l'attire, mais ne le captive pas. Supérieur à Oblomof, il veut faire quelque chose, et rien ne lui réussit, car il est incapable d'effort suivi et ne vit que d'illusions. Son imagination impatiente ne peut supporter ni règles, ni méthode. A trente ans il n'avait encore rien semé, ni rien moissonné. Dans ses tableaux, il saisissait l'ombre, l'apparence de la réalité, dessinait le reste à la hâte et déjà fatigué, n'allait pas plus loin.

Ses yeux et son imagination cherchaient autre chose, et il volait sur les ailes de la fantaisie. Il ne savait rien, et semblait tout voir en lui comme dans un miroir; il se contentait de sentir. Il ne rencontra personne qui sût diriger ces élans impétueux, cette curiosité avide. Il aimait les femmes plutôt en artiste qu'en homme, avec l'imagination bien plus que par le cœur. Il s'était engoué tour à tour de sa cousine Sophie, de ses jeunes parentes Marthe et Viéra; il avait voulu les développer à sa façon, les convertir à ses théories. Mais la première, froide et grande dame, avait eu peur de l'écouter et s'était repliée sur elle-même; Marthe, encore trop enfant, ne l'avait pas compris; et Viéra, au grand étonnement de l'artiste, était déjà formée et finit par dompter cet apôtre idéaliste et peu sérieux.

Sous quels traits Gontcharof nous dépeindra-t-il la jeune génération? Va-t-il, comme Tourguénief, tâcher d'être aussi impartial que possible? Hélas! le portrait de Marc Volokhof est beaucoup plus chargé que celui de Bazarof, et que les dons Quichottes du roman : *Fumée*. Celui que Gontcharof nous donne comme étant le type de la jeune génération est sale, pauvrement habillé, mal peigné, brutal et cynique, il affecte de fouler aux pieds toutes les convenances. C'est un Diogène, fier de la crainte qu'il a su inspirer dans la ville qu'il habite sous la surveillance de la police. Il emprunte de l'argent en prévenant qu'il ne le rendra pas; il exploite sans honte la bonne foi et la générosité de Raïevsky, et le crible en retour de mille ironies brutales. En un mot, Gontcharof, comme tous les écrivains de l'école naturelle, a fait une caricature, une charge. N'est-il pas regrettable que Tourguénief,

Gontcharof, Pisemsky, Dostoïevsky, avec leur immense talent, n'aient vu dans la société d'aujourd'hui que des sots, des fous, des gens méprisables, dangereux ou cyniques? L'école *naturelle*, il est vrai, dans ses créations, a toujours envisagé le monde qu'elle étudiait à un point de vue négatif. Mais après avoir été si impartiale et même si indulgente pour les *inutiles* de 1840, ne pouvait-elle pas traiter avec moins de dédain et de mépris l'époque nouvelle, et faire de ses héros autre chose que des épouvantails?

Ce qui augmente l'aversion que nous éprouvons pour Marc Volokhof, c'est sa conduite à l'égard de Viéra. Cette jeune fille a quelque ressemblance avec Nathalie dans *Roudine*. D'un caractère concentré, Viéra recherche une vie isolée, indépendante, et n'aime pas à rendre compte de ses actions. « En regardant autour d'elle, elle ne voyait pas ce qui existait, mais ce qui devait être, ce qu'elle aurait voulu qui fût, et comme cela n'était pas, elle prit dans la vie ce qu'elle avait de vivant, de vrai, et s'en forma une image opposée, à peu d'exceptions près, à ce qui régnait autour d'elle... Dans les régions de la pensée, de la science, elle marchait d'un pas assez méfiant, aussi prudente qu'elle était avare et discrète dans ses sympathies. » Sa rencontre avec Marc fut d'un grand poids dans sa vie. Elle comprit, dès le premier jour, ce que ses théories avaient de ridicule et de monstrueux. Leur côté négatif, qui sapait par la base le passé et les vieilles autorités, lui plut davantage, car cela s'accordait aussi avec l'indépendance de ses opinions. Elle s'attendait à ce que, à la place de ces ruines, ce jeune et hardi missionnaire allait lui montrer un nouvel idéal, et

faire luire à ses yeux les vérités qu'elle avait tant cherchées. « Malheureusement, ce nouvel enseignement ne lui donnait que ce qui existait déjà; c'était la même vie, mais rapetissée, sans idéal et pleine de désillusions, puis au-delà, la mort et la pourriture. » Cette vie purement animale détruisait, mais ne créait pas. Viéra, un moment ébranlée, ne tarda pas à redevenir maîtresse d'elle-même. Là où elle ne voyait que mensonges et sophismes, elle réfutait victorieusement, à l'aide de ses observations personnelles et de sa logique. Là où elle ne pouvait répondre, elle se contentait de regarder dans les yeux de son âme, *in the mind's eye*, si l'apôtre croyait lui-même à sa doctrine, ou s'il se laissait seulement entraîner par de spirituelles et brillantes hypothèses. De là à vouloir jouer un rôle actif, à quitter la défensive pour prendre l'offensive, il n'y avait qu'un pas. Son rêve fut de ramener Marc au bien et à la vérité. A ses théories sur l'amour libre, matériel et attractif, qui cesse avec le caprice, elle opposa celle de l'amour vrai, vivifiant et humain. Entraînée par son zèle, elle ne s'aperçut pas que si son esprit restait libre, son cœur était épris. Mais la question de l'avenir les séparait. Marc, matérialiste et positif, voulait de la réalité. L'amour, pour lui, était l'attraction purement sensuelle et capricieuse de deux êtres qui se plaisent, et qui se séparent quand vient la satiété. Cette théorie bestiale répugnait profondément à Viéra, et Marc, se croyant vaincu, lui annonça son départ. C'est alors que Viéra, voyant avec désespoir tout se briser autour d'elle, céda. Mais sa faute ne tarda pas à lui apparaître dans toute son énormité, et elle ne voulut plus revoir Marc.

Combien le peintre est plus heureux, lorsque ses portraits sont simplement le produit de son pinceau et de ses observations artistiques? Gontcharof, quand il sait se dégager de tout parti pris, reparaît dans tout l'éclat de son talent. Quel fini, et quelle perfection dans le portrait de cette grand'tante qui, bien que vieille fille, a tant d'esprit pratique et de logique naturelle, — de Marthe et du jeune Vikentief, ces deux enfants amoureux, gais, insouciants, et ne soupçonnant rien du drame qui se passe à quelques pas d'eux, —de ce Kozlof, ce professeur grand enfant, qui vit enfoui dans ses classiques, qui ne veut rien connaître de la vie et de la réalité, et qui ne s'aperçoit pas que sa femme le trompe; — enfin de Touschine, ce type de la force physique et de la force morale, caractère franc, simple et ouvert, cet *homme* qui aime respectueusement Viéra *quand même!*

C'est au milieu de tous ces personnages, si franchement dessinés et tout d'une pièce, que s'agite et se démène Raïévsky, allumant à chaque type nouveau sa lanterne de Diogène, vivant en observateur *inutile*, et finissant par aller étudier la peinture à Rome.

On raconte que Gontcharof met des années entières à faire un roman. Cela explique peut-être le fini de ses portraits. Mais le développement qu'il donne à la peinture est peu proportionné à la simplicité de ses sujets.

## CHAPITRE V

LA NOUVELLE ÉCOLE. — LE ROMAN NIHILISTE, SOCIALISTE ET RÉALISTE. — TCHERNIASCHEWSKY : QUE FAIRE ? — OUSPENSKY : LE FAINÉANT ; — LA RUINE. — POMIALOVSKY, SLEPTZOF, LÉVITOF. RESCHÉTNIKOF : LES PODLIPOVTZIENS.

La *nouvelle* école qui a fait son apparition, il y a quelques années, a ses écrivains et compte, dans les rangs de la critique, un assez grand nombre d'apologistes. Laissant aux auteurs précédents l'étude et l'analyse des couches civilisées, elle s'est réservé le monopole des bas-fonds de la société et a arboré le drapeau du réalisme populaire. Mais, comme l'école naturelle, elle envisage ses sujets d'une façon négative, et semble rechercher avec plaisir les côtés les plus laids et les plus repoussants du peuple. Elle est allée d'une extrémité à l'autre, et est tombée du coup dans des exagérations dont il lui sera difficile de se relever. Elle qui se vante de ne pas idéaliser le paysan, comme l'ont fait Tourguénief et Grigorovitch, elle qui a la prétention d'être l'expression fidèle des tendances réalistes de la société actuelle, comment a-t-elle rempli son programme? Franche-

ment, il est difficile d'aimer le peuple, après avoir lu les écrits de Glèbe Ouspensky et *tutti quanti !*

Le roman de Tcherniaschewsky : *Que faire ?* eut un retentissement immense à son apparition, probablement parce qu'il fut prohibé par ordre du gouvernement. Son héros, Rakhmétof, est je ne dirai pas peu naturel, mais impossible. Ce type des *hommes de l'avenir*, pour être conséquent avec ses principes, accomplit des tours de force uniques dans leur genre. Après avoir beaucoup voyagé, il affranchit ses serfs et se fait lui-même *bourlak* [1] afin de pouvoir étudier de plus près la vie du peuple. Il est capable de lire quatre-vingt-deux heures de suite, d'avaler successivement huit verres de fort café. Malheureusement, il a une faiblesse très-peu démocratique, c'est d'aimer les bons cigares. Ce Rakhmétof, ce pur entre les purs, est tout au plus une curiosité bonne à mettre dans un musée ; et il ne trouvera guère, je crois, de jeunes gens qui auront l'envie de l'imiter.

Ouspensky est un des principaux coryphées de cette littérature, qui porte fièrement le nom de littérature de *moujiks*. Si encore elle nous initiait à la vie réelle, saine et normale du peuple ! Mais non ! tous ses héros sont des paysans brutes, idiots, ou des prolétaires en révolte perpétuelle contre la société. Pour les peindre, il ne faut pas aller au village, mais suivre les débats des tribunaux de police correctionnelle ou fréquenter les tavernes. J'ouvre, par exemple, un des principaux récits de Glèbe Ouspensky : Le *Fainéant*.

Le héros raconte d'abord comment son père, un

1. On appelle *bourlaki* les ouvriers de barques sur le Volga.

simple *miestchanine*, aimait à dire de gros mots ; et pendant dix pages nous voyons défiler sous nos yeux tous les termes d'injures les plus sonores, toutes les grossièretés dont le vocabulaire du peuple, en Russie, est si riche. Plus loin, un paysan, dans un long dialogue impossible à traduire, essaye de prouver sur ses doigts, comme Hamlet dans la scène du cimetière, que son corps étant sorti de la terre et devant y retourner, il n'est pas tenu de payer la redevance pécuniaire pour le lot qu'il a reçu; puis, ne pouvant expliquer clairement cette idée de haute métaphysique, il s'enfuit, dit l'auteur, « en poussant un cri de désespoir. » Le récit d'Ouspensky a aussi d'autres tendances. Son *Fainéant*, qui n'est encore qu'un gamin, s'imagine, par toutes sortes de tours, avoir protesté contre l'ordre de choses en vigueur, et se croit un héros. Il étudie mal ou pas du tout — protestation sociale! il passe son temps à pêcher à la ligne avec d'autres fainéants — protestation sociale!

« Je tombai (dit-il) dans le milieu de la protestation, au moyen de la fainéantise, et grâce à la sympathie du vieux pêcheur, qui exerça sur moi une influence très-forte, je me joignis à eux.... Il arrivait très-souvent que les petites et futiles professions qu'exerçaient ces gens n'étaient pas simplement une passion, mais une sorte de protestation qui, par sa force intérieure, forçait le vieux à dire en prenant sa ligne : « Cherchez-moi ! j'ai assez souffert, maintenant je vais pêcher, et zut ! » « Mes amis ! criait une bourgeoise dans toute la longueur de la rue : — *Mon* brigand de mari a engagé mon dernier habit pour acheter une oie ! — Oui, mais rappelle-toi, répondait aussi dans la rue le *brigand*, en serrant contre sa poitrine l'oie qu'il venait d'acheter : — Rappelle-toi, coquine, combien tu m'as fait souffrir ! oui ! lorsque tu voulais avec ton amant m'emballer dans un régi-

ment, canailles que vous êtes ! » En regardant avec quel amour cet homme pressait son oie contre sa poitrine, et avec quelle indignation il constatait ses droits, on ne pouvait voir dans cet acte un simple amusement né de l'ennui, mais une protestation ! »

Tous les héros d'Ouspensky protestent à leur façon contre l'ordre social : les uns en pêchant à la ligne, les autres en volant des oies, les troisièmes en s'adonnant à l'ivrognerie ! singulière façon de montrer la lutte de l'individu contre le milieu qui l'écrase !

Les tendances de l'auteur sont encore plus visibles dans un autre de ses romans, *la Ruine*. Ouspensky nous dépeint sous de sombres couleurs la haine du peuple contre les marchands, les employés et les classes élevées. Le règne de ces derniers est fini ; le temps est venu où le peuple va fouler aux pieds ses anciens oppresseurs, et envahir leurs châteaux « avec des auges et en haillons. » Le héros est un ouvrier qui s'est fait chasser pour son indiscipline. Il va partout dans les cabarets prêcher ses théories sociales et soulever le peuple contre l'oppression qui régnait autrefois. Tel est le sombre tableau que l'auteur nous fait du peuple russe. Espérons que les types que nous offre Ouspensky ne sont que les produits de sa fantaisie.

Pomialovsky, un autre écrivain réaliste, eut une jeunesse très-pauvre. C'est probablement à cela qu'il faut attribuer sa sympathie pour les pauvres et sa haine contre les riches. Cependant son héros Molotof, après s'être fait chasser de la maison où il était précepteur, pour avoir osé aimer la fille du maître, cherche le bonheur dans un travail honorable et honnête. Pomialovsky n'a pas des tendances aussi

prononcées qu'Ouspensky; son style est rude, haché, ses périodes courtes, mais imagées.

Sleptzof a beaucoup plus de talent que les deux écrivains précédents. Comme Ouspensky, il n'a écrit que des scènes et des récits, et a presque les mêmes tendances. Lévitof rentre dans le même genre; mais il dessine et analyse mieux ses types.

Nous arrivons au chef de la nouvelle école, Reschétnikof. Dans son plus célèbre roman, *Les Podlipovtziens*, il se place franchement sur le terrain du réalisme populaire. Il pouvait bien parler du peuple, lui qui en était sorti, qui avait vécu sa vie, et qui avait eu tant de mal à percer. C'est ce qui explique la différence qu'il y a entre lui et Tourguénief dans *Les mémoires d'un chasseur;* c'est ce qui fait aussi sa supériorité sur Ouspensky. Il n'étudie pas comme le premier le développement psychologique de l'individu, et n'a pas non plus les tendances sociales du second. Il dépeint les classes inférieures, surtout dans leur situation matérielle. Fataliste comme Tourguénief, il nous montre les efforts impuissants de la volonté individuelle contre la misère, ainsi que les effets de cette triste situation sociale qui veut que le pauvre soit toujours pauvre et exploité par le riche. Il décrit la réalité telle qu'elle est, sans l'idéaliser et sans l'enlaidir davantage. Ses coups de pinceau sont sobres, mais forts et énergiques. Le paysan, chez lui, est tel qu'on le rencontre au village, sur le Volga, ou dans les usines. Il ne nous offre pas, comme Ouspensky, des types faussés, contrefaits, des socialistes portant la *touloupe* du moujik, des mécontents et des déclassés qu'on ne rencontre que dans les tavernes de bas étage.

En quelques coups de pinceau, il nous fait la triste peinture du hameau de Podlipna, perdu au milieu des grandes forêts du gouvernement de Perm; et ne renfermant que des paysans abrutis par la pauvreté, n'ayant aucune notion du monde ni de la société. C'était en hiver. La neige passait par les ouvertures des toits. Les enfants, pour se réchauffer, se fourraient dans le poêle; l'un d'eux y meurt cependant de froid, car il n'y avait pas de bois pour faire du feu; un autre y est tué par une pierre tombée de la cheminée. Les grands et les vieux restent couchés sur le poêle. L'écorce d'arbre dont ils se nourrissent engendre des maladies dont beaucoup meurent. Les survivants assistent à l'agonie de leurs parents avec la plus grande indifférence, et même avec une certaine irritation. Ne devront-ils pas faire quelques dizaines de verstes, aller trouver le pope, la police qu'ils craignent tant et qu'ils ne savent comment payer? Pila avec sa femme, ses deux garçons, et son ami Sysoïko, finit cependant par quitter son hameau qui ressemble à un tombeau. Ils s'en vont chercher de l'ouvrage sur le Volga, et se joignent à une troupe de *bourlaki*.

« Ils marchaient, se taisant pour la plupart du temps. Chacun d'eux était sous la préoccupation d'une rêverie vague et concentrée, d'un chagrin et d'une joie. Tous pensaient au passé; mais l'avenir les réjouissait. Combien de voitures passèrent à côté d'eux avec des voyageurs couverts de riches fourrures! Les Podlipovtziens les saluaient en ôtant leurs bonnets, et étonnés du bruit des clochettes. Ils restaient longtemps à la même place, regardant les voitures qui s'éloignaient. Les voyageurs passaient sans saluer et sans les regarder. Ils ne savaient pas combien Pila et Sysoïko avaient souffert, ils ne savaient pas que toute leur

vie n'avait été que privations, malheurs, et larmes amères, qu'ils n'avaient pu rester plus longtemps dans leur hameau, qu'ils avaient fui la misère, qu'ils allaient, par la gelée, chercher quelque part un endroit où ils seraient mieux, où ils auraient du pain. Doivent-ils marcher encore longtemps? ils l'ignorent. Mais, comme ils sont partis, ils continuent à marcher, peut-être seront-ils plus heureux! Pour rien au monde, ils ne retourneraient en arrière, car là-bas, ils ont perdu Aproska, leur vache et leurs chevaux; là-bas on les battait et on les martyrisait. »

La vie des *bourlaki* sur le Volga, le lancement des barques à l'eau après le dégel, et la navigation sur ce fleuve sont dessinés avec intérêt. Qui ne connaît en Russie les tristes et poétiques chansons des *bourlaki* et surtout celle qui commence par ce vers: *En descendant le Volga, notre mère?* Elles sont toutes très-populaires. Le *bourlak* aime beaucoup à chanter. Lorsqu'il veut faire entendre une de ces chansons tristes et mélancoliques, « il s'assied, la tête appuyée sur les mains, il a l'air pensif; ses yeux respirent la vie, ses traits le chagrin. Quand vous prêtez l'oreille, vous voudriez toujours l'entendre; vous ne pouvez pas distinguer les paroles, vous ne saisissez qu'un son plaintif et prolongé. »

Le monde de Reschétnikof est tout autre que celui de Tourguénief; ce ne sont plus les mêmes héros, ce n'est plus la même langue. On a reproché au chef de l'école réaliste de n'avoir pas créé de types saillants. Mais le type est pour ainsi dire l'incarnation d'une société qui a déjà vécu, et les héros de Reschétnikof appartiennent à la vie actuelle. Il est regrettable que cet écrivain de talent soit mort si jeune (il n'avait que vingt-neuf ans), et qu'il n'ait pas eu le temps « d'achever la ligne commencée », comme

dit quelque part Théophile Gautier. Peut-être, s'il avait vécu, eût-il réussi à tracer les règles et les procédés du réalisme populaire. Malheureusement la nouvelle école n'a encore ni autorités, ni principes, ni voie déterminée. Entre le milieu préféré des écrivains naturels, et celui qu'ont choisi les écrivains réalistes, il y a un vide immense que personne n'a encore songé à combler. Tourguénief semble s'en être rapproché dans *Pounine et Babourine*. Mais la conjonction des deux écoles est-elle possible? C'est aux écrivains de l'avenir à résoudre cette question. La majorité des auteurs réalistes est allée trop loin, à son début. Du moment où l'art est exclu du roman, où ce dernier n'est plus qu'un calque, ou de la sténographie, on se ferme toutes les issues, on est condamné à l'impuissance et à la stérilité. Tout progrès, tout avenir est impossible. Espérons que l'étude de la vie corrigera ces écrivains et leur ôtera leurs exagérations. Qu'ils oublient leurs tendances sociales, leur rôle de propagateurs, et qu'ils nous peignent le peuple tel qu'il est!

## CHAPITRE VI

LE ROMAN HISTORIQUE. — LE COMTE ALEXIS TOLSTOÏ : LE PRINCE SÉRÉBRANNY. — LE COMTE LÉON TOLSTOÏ : LA GUERRE ET LA PAIX. — LE COMTE SALHIAS : LES PARTISANS DE POUGASTCHEF.

Si la littérature russe a préféré jusqu'à présent le roman *social* au roman historique, on peut dire en revanche que ses productions peu nombreuses dans ce dernier genre se recommandent par un mérite et des qualités incontestables. *Le prince Sérébranny* du comte A. Tolstoï rappelle assez le genre de Walter-Scott [1]. L'auteur nous montre le tsar Ivan le Terrible à l'époque où, après s'être débarrassé de ses tuteurs, il commence à faire une guerre acharnée aux boyards. Sa garde particulière (*Opritchniki*) se livre impunément à des excès qui révoltent le jeune prince Sérébranny de retour de sa mission diplomatique en Pologne. Il a la hardiesse de s'en plaindre hardiment au tsar, et son audace le sauve. Le roman renferme bon nombre de descriptions intéressantes, comme : l'intérieur du palais du tsar à Alexandrof, le genre de

1. Il a été traduit en français par le prince Galitzine.

vie d'Ivan, les mœurs et les aventures des brigands du Volga. Autour du tsar, nous voyons le féroce Maliouta Scouratof, sorte de Tristan l'Ermite, le bourreau des boyards, qui n'a d'amour que pour son fils Maxime dont l'âme noble et loyale ne peut supporter davantage les cruautés de son père et s'enfuit; — le jeune prince Viazemsky, caractère violent et emporté, — le rusé Basmanof, — et l'intrigant Godounof. Plus tard, nous assistons au supplice terrible de plusieurs de ces personnages. Nous ne pouvons que louer la fidélité avec laquelle l'auteur a dépeint toutes ces figures et décrit les mœurs de cette époque.

Le roman du comte L. Tolstoï : *La guerre et la paix*, est sans contredit un des plus beaux chefs-d'œuvre de la littérature russe. Il fut lu à son apparition avec beaucoup d'avidité, et produisit une grande sensation [1]. Le cadre en est immense [2], et les personnages sont innombrables. On n'y compte rien moins que trois empereurs avec leurs ministres, leurs maréchaux et leurs généraux, des officiers, des soldats, des nobles et des paysans. Des salons de Pétersbourg, l'auteur nous transporte dans les camps; de Moscou à la campagne. Et tout cela se lie, s'enchaîne clairement, sans confusion ; une foule de tableaux variés, changeants, passent sous nos yeux, également beaux, également saisissants. Le roman se divise en deux parties très-distinctes.

La *Paix*, bien qu'inférieure en coloris et en vivacité à la *Guerre*, n'en est pas moins intéressante

1. J'ai compté dans le catalogue de librairie de Méjof jusqu'à 84 articles critiques écrits sur ce roman.
2. Ce roman a paru en cinq volumes.

pour cela. C'est un tableau fidèle de l'aristocratie russe au commencement du siècle, — aristocratie légère, superficielle, subissant encore l'influence de l'époque de Catherine II, tout à fait française, et ayant honte de parler russe, probablement parce qu'elle connaissait très-mal cette langue. Nous assistons à une soirée chez madame Schérer, dame d'honneur de l'impératrice. Là, nous voyons le prince Vasile Kouraguine, vieillard arrivé aux hautes dignités à force d'intrigues, — ses deux fils, dont l'un, Anatole, est un officier élégant, beau garçon, joueur et débauché; l'autre, Hippolyte, est idiot, bien que lancé dans la diplomatie; — Hélène, sa fille, d'une beauté splendide, mais sans cœur ni esprit. Le prince Kouraguine veut la marier, et il a jeté son dévolu sur Pierre, enfant naturel du vieux et richissime comte Bésoukhof, et son héritier probable. Pierre, le héros du roman, a été élevé en France, et en a rapporté des idées très-avancées pour l'époque. C'est un grand enfant, qui, sous des formes herculéennes, cache un bon cœur et un grand fonds de simplicité. Naïf, distrait et rêveur, il ne sait que faire de sa jeunesse et de ses forces physiques.

Puis, comme pour faire contraste à cette aristocratie si guindée et si raffinée, l'auteur nous introduit avec Pierre dans une réunion de jeunes officiers de la garde, où l'orgie a atteint son apogée et où le caractère russe se montre dans toute sa franchise. Un de ces officiers, Dolokhof, parie avaler une bouteille de rhum, d'un trait, assis sur le bord extérieur d'une fenêtre du troisième étage et les jambes pendantes en dehors.

De là nous allons à Moscou, ville plus calme, plus

tranquille et moins française que Pétersbourg. L'auteur nous décrit l'intérieur de la famille du comte Rostof, dont la fille Natascha sera une des héroïnes du roman. La princesse Droubetzkoï, femme pauvre, intrigante, affronte toutes les humiliations pour pouvoir placer son fils dans la garde. Nous assistons à la mort du vieux comte Bésoukhof. Au moment où il agonisait, le prince Kouraguine, sa nièce et la princesse Droubetzkoï faillirent en venir aux mains, en se disputant le portefeuille qui renfermait le testament du mourant. Scandale bien inutile, car Pierre fut déclaré l'héritier unique de son père et autorisé à porter son nom !

Enfin, l'auteur nous transporte au château du vieux prince Bolkonsky, un des anciens généraux de Catherine II. C'est un vieillard sévère, despotique, ne pensant qu'au passé, égoïste, capricieux, dont le plus grand plaisir est de torturer sa fille. Le prince André son fils, un des aides de camp de Koutouzof, caractère indécis, a des élans d'énergie et veut faire quelque chose; mais il est désenchanté avant d'avoir vécu : chez lui la réflexion a tué le sentiment. Sa sœur, la princesse Marie, est un ange de résignation. Persécutée par un père égoïste et maniaque, elle souffre sans se plaindre. C'est une jeune femme qui, par suite de ses sentiments religieux, a besoin d'aimer et de se dévouer.

Le héros de la *Paix* est, comme nous l'avons dit, le comte Pierre Bésoukhof. C'est le produit d'une période de transition, c'est le type de la société russe au seuil d'une époque nouvelle. Pierre n'a pas de but dans la vie. Au sortir de la soirée de madame Schérer, il va avec les chevaliers-gardes attacher un em-

ployé de police dos à dos avec un ours, et les jeter tous deux dans la Moïka. Il se marie avec la jeune Hélène Kouraguine, sous l'influence de ses charmes, mais sans se rendre compte de ce qu'il fait. Maître d'une des premières beautés de la capitale qui ne tarde pas à devenir une Ninon à la mode, il n'en est pas jaloux, et ne semble pas seulement s'apercevoir que sa femme le trompe. C'est un grand enfant qui a l'air perdu au milieu d'un monde inconnu, étranger. Les théories mystiques des francs-maçons le tranquillisent un peu, mais ne le satisfont pas. L'auteur nous le montre plus tard, se promenant, distrait et en amateur, au milieu de Moscou en feu. Fait prisonnier par les Français, il est converti à la véritable science de la vie par un simple soldat, Karataïef. Faut-il voir là-dedans une allégorie? L'auteur a-t-il voulu montrer que le salut et l'avenir de la jeune société de cette époque ne pouvaient être réalisés qu'en abandonnant les traditions du siècle passé, et en se rapprochant du peuple?

Le portrait de Natascha Rostof est bien moins réussi. Cette jeune fille, malgré les traits sympathiques sous lesquels l'auteur la représente, offre des contrastes choquants. Fiancée au prince André Bolkonsky, elle ne peut attendre le retour de celui-ci. Par moments, elle s'écrie en s'adressant à sa mère: « Donnez-le-moi! je le veux! » Puis, perdant toute patience, elle se fait presque enlever par le bel Anatole Kouraguine, pour lequel elle éprouve une passion subite. Enfin, lorsque le prince André est tué à Borodino, elle se marie avec le comte Bésoukhof, et devient une épouse et une mère modèle bien que tenant son mari en laisse.

La *Guerre*, pour la beauté des peintures, la grandeur et l'animation des tableaux et la vivacité du coloris, est de beaucoup supérieure à la *Paix*. La description des batailles de Schöngraben, d'Austerlitz, de Borodino, de l'incendie de Moscou, et de la retraite de l'armée française, peut rivaliser hardiment avec ce que notre littérature offre de plus remarquable en ce genre, et je regrette que le cadre étroit de cet ouvrage ne me permette pas de traduire ces morceaux. Mais pourquoi faut-il que l'admiration qu'on éprouve pour ces beautés soit gâtée par les théories philosophiques de l'auteur? Le comte L. Tolstoï n'a vu dans cette lutte gigantesque entre deux mondes, dans ce grand mouvement de l'humanité, que le concours et l'enchaînement de causes accidentelles, indépendantes de la volonté humaine. Napoléon et Alexandre, Koutouzof et Bagration, les Français et les Russes ne sont que de simples pions mis en mouvement par la main de la destinée sur le vaste échiquier du monde. Le fatalisme de l'auteur est raisonneur, doctrinaire ; il rabaisse à sa petite mesure tous les grands événements de cette époque. Non-seulement il ne nous montre pas le point de jonction où finit l'initiative de la volonté humaine, et où commence l'action de la destinée, mais il confond les deux en subordonnant la première à la seconde. « L'homme est conscient « pour soi, mais il est un instrument inconscient « dans les mouvements de l'humanité. » C'est ainsi qu'il explique la campagne de 1812.

« Que peut la science dans une affaire de ce genre, où, comme dans toute affaire pratique, rien ne peut être prévu, et tout dépend d'innombrables conditions, dont l'importance n'apparaîtra qu'à un moment donné, et encore personne

ne sait quand ce moment doit arriver. Armfeld dit que notre armée est coupée; Palucci assure que nous avons placé l'armée française entre deux feux. Michaud prétend que le camp de Dryssa ne vaut rien parce qu'il est appuyé sur une rivière ; Pfoul affirme que cette rivière fait sa force. Toll propose un plan, Armfeld un autre; tous sont bons, tous sont mauvais, et les avantages de chacun d'eux ne seront visibles qu'au moment où le fait s'accomplira. Pourquoi parlent-ils tous du génie militaire? Est-ce un génie celui qui sait à temps amener un transport de biscuits, et aller soit à droite, soit à gauche?.... Au contraire, les meilleurs généraux que j'aie connus étaient bêtes ou distraits. Le plus capable est Bagration ; Napoléon lui-même l'avoue. Et Bonaparte? je me rappelle son visage borné, son air fat sur le champ de bataille d'Austerlitz. Un bon commandant d'armée n'a pas besoin de génie ni de qualités spéciales.... Il doit être borné, persuadé que ce qu'il fait est très-important (autrement la patience lui manquerait) ; seulement alors il sera un excellent général. Le mérite de la victoire ne revient pas aux génies, mais au soldat qui dans les rangs crie : « Nous sommes perdus ! » ou bien : « hourrah ! en avant ! »

Il y a dans cette théorie plus qu'une simple ironie à l'adresse des plans compliqués et savants des stratèges allemands, plans que l'impétuosité de Napoléon détruisait comme des toiles d'araignée : il y a une intention raisonnée, systématique de rapetisser la grandeur des événements et l'importance du rôle de la volonté individuelle. C'est ainsi qu'en parlant de la bataille de Borodino, l'auteur dit :

« Le résultat le plus proche était et devait être, pour les Russes, qu'ils allaient perdre Moscou (ce que nous redoutions le plus) ; et pour les Français qu'ils allaient perdre leur armée (ce qu'ils redoutaient aussi le plus). Ce résultat était alors très-visible, et cependant Napoléon donna, et Kou-

touzof accepta la bataille.... L'abandon et l'incendie de Moscou étaient aussi inévitables que la retraite des troupes sans combat derrière la Moskova, après Borodino. »

L'auteur nous fait un portrait très-original du comte Rostopchine, ce gouverneur de Moscou qui composa sur lui-même ce mauvais quatrain :

> Je suis né Tatare,
> Je voulus être Romain,
> Les Français m'appelèrent barbare,
> Les Russes, Georges Dandin.

Tolstoï dit de lui : « Rostopchine voulut diriger les « sentiments populaires. Ce beau rôle lui avait telle- « ment plu, il se l'était si bien approprié, que la né- « cessité de s'en dépouiller, la nécessité de quitter « Moscou sans avoir fait de l'effet le prirent au dé- « pourvu ; il perdit pied et ne sut plus que faire. »

Voici un échantillon de ses nombreuses proclamations aux habitants de Moscou :

« Quand il faudra agir, j'aurai besoin de gaillards solides. Je ferai un appel deux jours avant ; mais maintenant ce n'est pas encore nécessaire et je me tais. Les haches et les épieux serviront ; ce qu'il y a de meilleur, ce sont les fourches. Le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de seigle.... Je me porte bien ; j'avais mal à l'œil, mais maintenant je vois des deux yeux. »

Nous arrivons à la déplorable retraite de l'armée française :

« La situation de cette armée était semblable à celle d'un animal blessé, sentant sa fin prochaine, et ne sachant que faire. Étudier les manœuvres habiles et les plans de Napoléon depuis son entrée à Moscou jusqu'à l'anéantissement

complet de son armée, c'est étudier le sens des sauts et des convulsions d'une bête blessée à mort.... Rien n'empêchait l'armée française de réparer ses forces dans les riches provinces du Sud, mais les historiens oublient que les troupes de Napoléon ne pouvaient être sauvées, car elles portaient en elles-mêmes les conditions fatales de leur perte. Depuis la bataille de Borodino et le pillage de Moscou, elles avaient absorbé les éléments chimiques de leur dissolution..... Les soldats se sauvaient avec leurs chefs ne sachant où aller ; ils ne désiraient qu'une chose, c'était de sortir personnellement et au plus vite de cette situation sans issue que tous pressentaient, bien que vaguement. »

De tous ceux qui jouèrent un certain rôle dans cette célèbre campagne, Koutouzof seul trouve grâce devant les théories impitoyables de l'auteur, probablement parce que lui aussi comprenait inconsciemment l'impuissance de la volonté humaine contre les lois de la destinée. A la veille d'Austerlitz, il était seul à pressentir la défaite du lendemain, et nous le voyons dormir et ronfler pendant que le conseil de guerre discutait le plan de bataille. Lors de la retraite de Moscou, il devinait la faiblesse de l'armée française ; il était d'avis qu'il fallait la laisser fondre d'elle-même sans lui livrer bataille, et lui faire même un pont d'or pour qu'elle quittât au plus vite la Russie. « Les autres « généraux comme Ermolof, Miloradovitch, Platof, « se moquaient de lui, le calomniaient et faisaient les « braves devant la bête tuée. »

Napoléon, non-seulement passe comme les autres sous les fourches caudines (nous serions curieux de voir comment l'auteur explique, en vertu de la fatalité, sa fameuse marche du camp de Boulogne sur le Danube), mais encore nous apparaît comme un comédien, un poseur ridicule, qui ne songe qu'à pro-

duire de l'effet sur son entourage. Il est difficile de demander de l'impartialité à un romancier, moins encore qu'à un historien. Tout en passant légèrement sur les batailles d'Austerlitz et de Borodino, l'auteur donne à des rencontres partielles et à des exploits de partisans des proportions de véritables combats[1].

Le comte Salhias, dans son roman : *Les partisans de Pougastchef*[2], a voulu imiter les procédés du comte A. Tolstoï dans *le Prince Sérébranny*, mais il a été bien inférieur à son modèle. Tout en rendant justice à la manière dont il envisage et explique ce grand mouvement populaire, nous nous permettrons de ne pas être tout à fait du même avis que le correspondant russe des *Débats*[3]. L'action dirigeante de Pougastchef perd beaucoup de son prestige. Les caractères des principaux personnages sont peu sympathiques et manquent de naturel. La manière dont l'intrigue est exposée dans ses détails rappelle assez les romans historiques d'A. Dumas père. Comme ce dernier, le comte Salhias a le style facile et entraînant. Mais la peinture que l'auteur nous fait de la société russe à l'époque de Catherine II est peu fidèle, et pourrait aussi bien s'appliquer à une époque postérieure. Par un tour de force que rien ne justifie, il a réuni à Ka-

1. Les écrivains russes comparent avec orgueil l'élan national qui se produisit chez eux en 1812, avec le patriotisme de nos francs-tireurs en 1870-71. Ils oublient que la situation de Napoléon Ier ne peut être mise en parallèle avec celle des Prussiens, et que l'hiver meurtrier de 1812 fit beaucoup plus de mal aux Français que les partisans russes. Ce serait bien plus équitable de comparer le grand mouvement populaire de cette époque avec celui qui eut lieu en France pendant la première révolution.

2. Ce roman, qui est très-long, avait d'abord paru dans le *Messager russe* de 1873, sous le titre de *les Coureurs*.

3. Voir le numéro *des Débats* du 9 mai 1874.

zan des princes tatars, des Polonais prisonniers et même un Français qui s'était trouvé mêlé, on ne sait trop comment, à l'insurrection polonaise. Le comte Salhias a cru devoir imiter nombre d'écrivains russes, et faire de ce Français un bouffon dont les drôleries sont peu spirituelles et auraient pu parfaitement être supprimées.

## CHAPITRE VII

**INFLUENCE DU ROMAN FRANÇAIS. — KRESTOVSKY : LES MYSTÈRES DE PÉTERSBOURG ; — LE TROUPEAU DE PANURGE ; — HORS LA LOI. — STÉBNITZKY : NULLE PART. — BOBORYKINE : EN ROUTE. — LES FEMMES-AUTEURS : MESDAMES MARCO-VOVTCHOK, VS. KRESTOVSKY (PSEUDONYME). — LES JEUNES ÉCRIVAINS DU MESSAGER RUSSE.**

Chose étrange! bien que la langue française ait toujours été l'idiome favori des classes civilisées en Russie, nos écrivains n'ont exercé qu'une très-faible influence sur la littérature de ce pays. Dickens et Thackeray ont fait école; Victor Hugo, E. Sue, A. Dumas n'ont trouvé des imitateurs que parmi des romanciers de second ordre. Les productions de notre littérature contemporaine, tout en étant lues avec avidité par le public russe, ne rencontrent pas un accueil favorable près de la critique. Elle reproche à nos romanciers de viser à l'effet et à la phrase, d'inventer des caractères et des sujets qui n'ont aucun rapport avec la réalité, et qui ne sont que pure fantaisie. Malgré tous ces défauts, les *Mystères de Pé-*

*tersbourg* de Krestovsky eurent un grand succès. Le cadre de ces *Mystères* est beaucoup plus grandiose que le célèbre roman d'E. Sue. Les personnages plus nombreux sont pris dans toutes les classes de la société, les scènes sont plus variées. Nous voyons passer sous nos yeux des aristocrates et des mendiants, des hauts fonctionnaires et des filous, des jésuites et des criminels, des chercheurs d'or et des faux monnayeurs. Mais l'auteur a choisi une tâche trop au-dessus de ses forces. A part quelques tableaux supérieurement dessinés, comme la taverne Erscha, ce rendez-vous des aventuriers de bas étage, l'intérieur de la prison et de la célèbre maison de Viazemsky, ce refuge des vagabonds, le reste est faux ou exagéré. On voit que le romancier a été obligé de recourir à sa seule imagination. Les scènes et les épisodes abondent, mais tout cela s'enchevêtre ou est mal soudé, et on perd à chaque instant le fil de l'intrigue. Krestovsky, dans son *Troupeau de Panurge*, s'obstina, malgré les avis de la critique, à suivre la même voie. Le roman a les défauts du précédent, sans en avoir les qualités. C'est une série de scènes à effet, où l'imagination et la fantaisie jouent un rôle prédominant. Le sujet du roman est emprunté à une époque récente de troubles; l'incendie du *dvor* d'Apraxine, les désordres qui éclatent à l'université de Pétersbourg, la révolution polonaise, en forment les principaux épisodes; tout cela est réuni, confondu, mêlé d'une façon fausse et peu naturelle. Krestovsky baissait visiblement. Son dernier roman *Hors la loi!* qui a paru en feuilleton, il y a deux ans, dans le *Monde Russe*, témoigna de sa compléte décadence.

Stébnitzky et Boborykine n'ont imité que pour la

forme le roman français. Le premier, dans *Nulle part*, nous raconte l'histoire et la fin tragique d'une jeune nihiliste, Lisa Bakharef, et d'un socialiste, Raïner. Il nous introduit dans l'intérieur d'un phalanstère; nous ne savons pas si la description qu'il nous en donne est fidèle, mais, en tout cas, elle n'a rien de bien attrayant.

Boborykine, écrivain très-fécond, a beaucoup de verve, d'imagination et d'esprit: mais il manque de sérieux et de fond. Les héros de son roman *En route* sont trois collégiens qui, par leurs qualités extraordinaires, ressemblent assez aux *Trois Mousquetaires* de Dumas. Le plus remarquable d'entre eux, Télepnef, devient à dix-sept ans l'amant de sa jeune tante; étudiant, il est le favori d'une dame à la mode; et enfin, à Dorpat, il rencontre une jeune Russe qui le dompte et lui fait la leçon à merveille. En général, les types de Boborykine manquent de naturel. Nous ferons les mêmes réflexions sur ses romans ultérieurs : les *Faiseurs*, la *Moitié d'une vie*, et le *Docteur Tzyboulka*.

Madame Marco-Vovtchok a écrit en petit-russien; beaucoup de ses récits ont été traduits en russe par Tourguénief. Elle a voulu imiter les *Mémoires d'un chasseur*, mais ses œuvres manquent d'actualité, et ont le tort de paraître dix ans trop tard. Dans l'un d'entre eux, intitulé *Mascha*, nous voyons une jeune fille de serfs protester de toutes ses forces contre la corvée. Chaque fois que sa maîtresse veut la faire travailler, elle se dit malade, et passe des mois entiers enfermée dans la cabane de ses parents. Elle presse son frère de les racheter, et lorsqu'elle apprend qu'elle est libre, elle s'écrie : « Maintenant donnez-« moi de l'ouvrage, je suis bien portante; si vous sa-

« viez comme je suis forte! » L'héroïne d'un autre récit, *Igrouchetchka* (le *joujou*) est une petite fille de seigneurs, gâtée par ses parents, mais qui a un bon cœur et un esprit très-curieux. Quelquefois elle s'amuse à tourmenter la jeune Grouscha qu'on lui a donnée pour joujou: « Pourquoi t'ennuies-tu? lui « dit-elle. Sois gaie, je le veux, je suis ta maîtresse; « ris tout de suite. » D'un autre côté, le spectacle de l'asservissement des paysans choque ses instincts. Elle sent qu'il y a là-dedans quelque chose d'anormal, mais elle ne peut se le raisonner, et personne ne le lui explique. L'auteur dans ses récits est moins naturel que Tourguénief; il affiche un sentimentalisme qui le rapproche beaucoup de Grigorovitch.

Madame Krestovsky (pseudonyme[1]) a déjà écrit plusieurs romans, dont l'un d'eux, la *Grande Ourse*, a été traduit en français, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Nous avouons humblement n'avoir pas eu la patience de le lire jusqu'au bout. L'auteur a la prétention d'analyser l'âme jusque dans les moindres détails; mais tout cela se fait mécaniquement. C'est une morale recouverte d'un vernis de boudoir, à l'usage des jeunes pensionnaires.

Le *Messager russe*, qui lutte de toutes ses forces contre les tendances réalistes de la littérature contemporaine, a voulu aussi prêcher d'exemple. Il s'est adjoint la collaboration de quelques jeunes romanciers, tels que : Averkief, Avsienko et Markévitch, mais n'a guère été heureux dans son choix.

Le roman d'Averkief, *Histoire d'un jeune homme pâle,* que publie en ce moment la *Revue*, est d'un mé-

1. Son vrai nom est madame Khvotchinsky.

rite douteux, et nous conseillons au jeune écrivain de retourner au drame historique où il est beaucoup plus heureux. *Pour les biens de ce monde* d'Avsienko est d'une morale équivoque. Les deux héros, Ilyaschef et madame Schélopatof, sont des exploiteurs à la conscience élastique et auxquels tout réussit. Le vice doit-il être représenté sous des formes si séduisantes?

Markévitch, dans sa *Question oubliée*, donne le rôle principal à un jeune garçon beaucoup trop développé pour son âge. Cela choque la vraisemblance. *Marina d'Ali Rog* a la prétention d'être un tableau de la société contemporaine; mais les portraits sont faux; ils manquent de naturel et ressemblent parfois à de vraies caricatures.

# CHAPITRE VIII

LE DRAME HISTORIQUE. — MEY. — OSTROWSKY : LE FAUX DIMITRI ET VASSILI SCHOUÏSKY. — LE COMTE A. TOLSTOÏ : LA MORT D'IVAN LE TERRIBLE. — AVERKIEF : LE TEMPS D'AUTREFOIS A KASCHIRA. — VASSILI L'AVEUGLE ET SCHÉMIAKA.

L'histoire russe est très-riche en épisodes dramatiques. La période qui commence à la formation du grand-duché de Moscou, et qui comprend les luttes intestines des grands princes contre leurs vassaux, le règne d'Ivan le Terrible, les meurtres qui ensanglantèrent le trône de Russie et l'interrègne, pour finir à l'élection de la maison des Romanof, offre un vaste champ où les auteurs peuvent donner libre carrière à leur esprit d'invention. Cette époque est d'autant plus riche en éléments dramatiques, qu'elle a été étudiée dans ses moindres détails par les historiens contemporains. Mais les pièces qu'elle a produites sont-elles à la hauteur du sujet? A-t-elle inspiré un de ces chefs-d'œuvre qui font époque dans la vie intellectuelle d'une nation, et qui peuvent être classés parmi les productions des grands génies de l'humanité? A notre avis, la Russie n'a pas encore eu son Corneille, son Shakespeare ni son Schiller.

Nous retrouvons dans le drame russe, et d'une façon plus frappante, les particularités que nous avons signalées dans le roman. Les dramaturges, empruntant à Pouchkine ses procédés shakespeariens, s'attachent à faire ressortir sous ses traits les plus lumineux la figure principale. Le caractère du héros est dessiné jusque dans ses moindres détails psychologiques. Il en résulte que les autres personnages sont sacrifiés et doivent rester dans l'ombre comme de modestes satellites autour d'une brillante constellation. La marche de l'action en souffre, l'intrigue est presque nulle, les qualités scéniques manquent totalement, le dénouement qui est prévu n'inspire aucun intérêt, l'illusion n'existe pas, — tout cela est remplacé par des discours, des monologues, des dialogues qui sentent parfois l'emphase et la rhétorique. La femme y joue rarement un rôle saillant. Aussi les écrivains dramatiques russes, par suite de cette reproduction fidèle de la réalité, sont-ils obligés de déplacer à chaque moment le lieu de l'action et de produire un intérêt artificiel en introduisant dans leurs pièces une foule de personnages. Ce n'est plus un drame, une tragédie; c'est plutôt un ensemble de tableaux historiques.

Nous ne parlerons qu'à titre de mention des pièces de Mey : la *Fiancée du Tsar* et la *Pskovitanienne*. La seule scène vraiment théâtrale dans ce dernier drame est celle du *Vietché* ou assemblée populaire sur la place publique de Pskof. La tragédie de *Kozma Minine* ainsi que celle du *Voïévode* (qui est plutôt une comédie de mœurs) d'Ostrowsky, n'offrent que peu d'intérêt. Dans *Touschino*, l'auteur fait preuve de plus d'originalité et de fantaisie. Mais le lieu de l'action est sans cesse déplacé. C'est tantôt Moscou, tantôt le

camp du prétendant à Touschino[1], tantôt les remparts du monastère de Troïtzky, et enfin la ville de Rostof. Le drame du *Faux Dimitri et de Vassili Schouïsky* est sans contredit une des meilleures pièces d'Ostrowsky. Ce n'est pas sur l'imposteur qu'est concentré tout l'intérêt du drame, c'est bien plutôt sur son rival Schouïsky. Le caractère du faux Dimitri est cependant assez finement dessiné. Quoi de plus attrayant, en effet, pour un peintre et un poëte, que cette figure complexe, que ce moine évadé se faisant passer pour le tsarévitch que l'on croyait mort? Où a-t-il puisé cette foi en son étoile et cette audace nécessaire pour former et réaliser un plan si hardi? Qui lui a donné cette largeur de vues, cet esprit profond qui le rendaient supérieur a son siècle?

A côté de belles qualités, le caractère du faux Dimitri offrait des contradictions inexplicables, provenant sans doute de son origine et de son éducation primitive. Sa nature passionnée recherchait des plaisirs qui scandalisaient les austères puritains de Moscou. Ainsi, par le caractère libéral de ses réformes et par son genre de vie, il était en oppo-

1. Afin de rendre accessibles aux lecteurs français les sujets des divers drames compris dans ce chapitre, nous allons leur mettre sous les yeux un résumé succinct des grands événements de cette époque. Ivan le Terrible, le fondateur de l'unité de la puissance russe, laissa le trône à son fils Fédor. Son second fils, le jeune Dimitri, eut en partage la ville d'Ouglitch. Le favori des deux tsars, Boris Godounof, rêvant la couronne de Russie, fit assassiner Dimitri et succéda à Fédor. Mais à peine eut-il recueilli le fruit de son crime, qu'un jeune moine qui s'était enfui de son couvent en Pologne se fit passer pour le jeune Dimitri que l'on croyait mort. Il rassembla une armée de Polonais et de Cosaques, et marcha sur Moscou. Boris Godounof mourut sur ces entrefaites, et le faux Dimitri lui succéda. Mais il fut tué dans une émeute populaire, et remplacé par le boïard Schouïsky.

sition avec les usages et les mœurs qui existaient depuis des siècles. L'attitude de sa femme, Maryna Mniszek, et des nombreux Polonais qui l'avaient suivie à Moscou, irritait encore davantage le peuple. « Le tsar a des appartements nouveaux; sa garde « allemande porte des caftans nouveaux en velours « violet; les Russes ont une religion nouvelle. Les « Latins ont une église au Kremlin où ils disent des « messes toute la journée au grand scandale du peuple « baptisé et perdant ainsi leurs âmes. Ils mangent au « son de la musique, ne prient pas et ne lavent pas « leurs mains. Les Polonais maltraitent le peuple, « frappent et tuent ceux qu'ils rencontrent. Ils errent « dans les rues, dans les boutiques, dans les bazars, « et prennent tout sans payer. » Telles étaient les plaintes que proférait alors le peuple de Moscou.

Le rusé et ambitieux Schouïsky se met à la tête du mouvement. C'est lui qui est le nœud du drame. Ayant présidé à l'assassinat du jeune Dimitri, il savait à quoi s'en tenir sur l'authenticité des prétentions de l'imposteur. Accusé et convaincu d'avoir voulu soulever le peuple, il fut épargné par la générosité ou la faiblesse de caractère du faux Dimitri. Mais ayant été gracié sur l'échafaud même, il ne pardonna jamais à son ennemi cette humiliation publique. L'ambition, l'exemple et le succès de Boris Godounof, ainsi que la grandeur du but qu'il se proposait, le stimulaient encore davantage. En supprimant Dimitri, ne délivrait-il pas sa patrie de l'influence polonaise, et de l'ingérence du catholicisme? « La Russie, dit-il, ne « supportera pas un danseur sur le trône des tsars. « Tôt ou tard, cet aventurier, ce faux tsar payera son « audace de sa tête. Après... après... à moi la cou-

« ronne ! » Au dernier acte, nous assistons à la révolte du peuple, à l'attaque du Kremlin sous la direction de Schouïsky, et à la mort du faux Dimitri. Le sujet de la pièce est plein de grandeur. Les scènes en sont vraiment dramatiques. Les caractères du faux Dimitri et de Schouïsky sont bien saisis. Mais Ostrowsky n'a pas su s'élever assez haut au-dessus du domaine des faits. Fidèle à la réalité, il n'a pas voulu s'écarter des données historiques. Ses portraits pourtant offrent quelques taches. Le faux Dimitri, fiancé de Maryna Mniszek, devient, on ne sait trop pourquoi, amoureux de la fille de Boris, Xénie. Était-ce pour poétiser son sujet qu'il y a intercalé cette intrigue ? En outre, Schouïsky, malgré toute l'importance historique de son rôle, ne nous apparaît que comme un vulgaire ambitieux prêt à saisir la couronne « à l'aide de l'esprit, de la ruse et même du crime. »

La *Mort d'Ivan le Terrible* du comte A. Tolstoï, l'auteur du *prince Sérébranny*, est, sans contredit, un des plus beaux drames qui aient été écrits pour la scène russe. On n'y trouve pas, il est vrai, cette variété d'action, cette multiplicité des événements qui distinguent les pièces d'Ostrowsky. Les caractères, en revanche, y sont plus approfondis, et le portrait du tsar Ivan — cette figure si complexe au point de vue psychologique — est dessiné avec une perfection de détails qui n'a pas encore été égalée.

Ce drame fut représenté pour la première fois le 12 janvier 1866, au théâtre Marie, au bénéfice de l'acteur Nilsky. La direction le monta avec un soin tout spécial, et la mise en scène ne coûta pas moins de cent cinquante mille francs[1]. Il n'est pas besoin de dire

1. Cette pièce, traduite en allemand par madame Pavlof, a

qu'il eut un succès légitime. La donnée, en effet, est très-féconde. Au premier acte, nous voyons Ivan le Terrible, ce tsar qui pour la cruauté et la méfiance ne le cédait ni à Néron ni à Louis XI — prêt à déposer la couronne. Sous l'empire des remords qui le torturent, et craignant une mort prochaine, il veut se retirer dans un monastère, et invite le Conseil des boïards à lui donner un successeur. A cette époque, la Russie se trouvait dans une situation très-critique. Ravagée par la peste et par la famine, elle avait encore à se défendre contre les Polonais, les Suédois et les Tatars. Ivan, vieux et affaibli par les soucis et la maladie, n'avait pour héritier que son second fils Fédor, jeune homme faible de corps et d'esprit. Il voyait en outre dans tous les maux qui le frappaient la main de Dieu le poursuivant pour le meurtre de son fils aîné. C'était cette double considération qui l'avait porté à se donner, de son vivant, un successeur, et à aller finir ses jours dans un monastère. Les boïards réunis pour nommer un nouveau tsar ne peuvent s'entendre, et l'ambitieux et intrigant Boris Godounof leur conseille d'aller prier Ivan de reprendre la couronne. Pendant ce temps, ce dernier apprend que les Polonais ont été repoussés de Pskof. Un autre messager lui apporte une lettre dans laquelle le prince Kourbsky[1] le traite de « commère ivre » et souhaite que sa missive lui serve « de bonne fustigation. » Cette lettre irrite au plus haut degré le vieux tsar. Lui qui a puni tous ses ennemis, lui de-

été jouée avec succès à Weimar. Nous donnons, en ce moment, nos derniers soins à une traduction qui permette de représenter ce drame sur l'une de nos scènes parisiennes.

1. Voyez, page 23, ce que nous avons dit au sujet de cette correspondance.

vant lequel tous ont courbé la tête, il se voit impuissant à châtier le seul qui lui ait échappé. Il froisse cette lettre, et tout entier à sa rage, il s'écrie : « O « Kourbsky! tu aboies comme un chien derrière une « barrière parce que tu es en sécurité au-delà de la « frontière!... Et dire qu'il n'y a plus ici un seul de ses « complices! ni frère, ni parent, ni serf! J'ai réglé « leurs comptes à tous! Et je dois avaler ses insultes « en silence. »

Aussi, lorsque les boïards viennent lui annoncer le résultat de leur délibération, il oublie toutes ses résolutions ; sa colère éclate en amère ironie sous laquelle gronde sourdement la menace.

« Ah! ah! les voici! Ils viennent me présenter mon successeur! Ils sont en liesse; à bas le vieux tsar! Ils se le figurent déjà, marchant la besace sur le dos devant le palais. Peut-être, par pitié, me laisseront-ils un vieux caftan! Voyons, à qui dois-je céder ma place?...... En vérité, que suis-je déjà pour eux? Me reconnaîtront-ils sous ce froc de moine? Je les ai déshabitués à trembler devant leur souverain couronné. Comment donc m'écrit Kourbsky? J'ai abandonné mon armée! je suis devenu ridicule! j'écris sans art! Voyons donc ce tzar illustre qui, de mon vivant, a entrepris de me succéder! »

Les boïards, heureusement pour eux, le supplient de reprendre la couronne. Il se fait un peu prier, mais finit par accepter. « Malheur, dit-il, à celui qui osera désormais juger mes actions! » Il veut alors répudier sa femme et entamer des négociations au sujet de son mariage avec la princesse de Hastings, nièce de la reine d'Angleterre. Sur ces entrefaites, il apprend que les Polonais ont battu ses troupes. Il entre dans une colère épouvantable : « Les messagers « mentent! s'écrie-t-il? — Qu'on les pende! Mort à

« qui dira que je suis vaincu! Mes troupes ne peu-
« vent pas être battues! La nouvelle de *ma* victoire
« doit arriver! En attendant, qu'on aille célébrer des
« actions de grâce dans toutes les églises! »

Tous ces accès avaient affaibli la santé du vieux monarque. L'apparition d'une comète effraye son esprit superstitieux. Il y voit le présage de sa mort prochaine. Il fait alors consulter les devins, et ceux-ci lui prédisent qu'il mourra le dix-huit mars, jour de la Saint-Cyrille.

Le caractère le plus saillant et le mieux rendu, après Ivan, est celui de Boris Godounof. Ce dernier ne vise à rien moins qu'à monter sur le trône des tsars. « Que le tsar me permette seulement de gouverner pendant un mois, s'écrie-t-il dans son ambition, — je lui montrerai quelles forces la terre russe recèle dans son sein! Je lui prouverai ce que peut faire la puissance quand elle s'appuie sur des bienfaits et non pas sur la cruauté! Ah! qu'il est dur de voir tout cela et d'être réduit à un silence impuissant! » C'est pour arriver plus facilement à son but qu'il a persuadé aux boïards de réélire le tsar vieux et malade. Plus tard, lorsque ce dernier veut contracter un huitième mariage, Boris le supplie de renoncer à ce projet; mais toute son éloquence vient se briser contre la volonté inflexible d'Ivan. Enfin une occasion se présente. Le jour fatal de la Saint-Cyrille arrive, et Godounof, qui a consulté les médecins de la cour, sait que le moindre accès d'irritation peut tuer le tsar. Celui-ci, sous les dehors d'une gaieté contrainte, redoute cependant que la prédiction des devins ne se réalise. Il voudrait ne pas y croire; et il s'indigne à la pensée que ses boïards spéculent déjà sur sa mort.

..... Les devins (dit-il) ont voulu m'effrayer. Mais personne ne peut connaître d'avance le jour de sa mort! personne! Entendez-vous?

*Les boïards*. Nous entendons, prince.

*Ivan*. Pourquoi êtes-vous muets? Est-ce que quelqu'un peut dire: je vivrai tant et tant, et je mourrai à telle époque?

*Les boïards*. Non, seigneur.

*Ivan*. Eh bien! pourquoi gardez-vous le silence, eh?

*Schouisky*. Prince, nous prions Dieu nuit et jour, qu'il te donne la santé.

*Mstislawsky*. Et qu'il te guérisse au plus vite.

*Ivan*. Est-ce que je ne suis pas déjà guéri? Que voulez-vous dire par là? suis-je malade? Le soleil va se coucher et je suis mieux que ce matin. Je vivrai assez longtemps pour réorganiser mes États....... J'ai condamné les devins à mort parce qu'ils ont menti. A votre avis, mon arrêt est-il juste?

*Les boïards*. Très-juste, seigneur.

*Ivan*. Eh bien! s'il est juste, pourquoi vos langues sont-elles liées?

*Les boïards*. Prince, nous ne savons que dire!

*Ivan*. Vous ne savez que dire? Alors j'ai condamné des innocents? Les devins n'ont pas menti?

*Les boïards*. Ils ont menti, seigneur! et cette punition est bien faible en comparaison de leur faute.

*Ivan*. Enfin! voyez-vous comme ils ont peur d'ouvrir la bouche! Il faut leur arracher les mots avec des tenailles! (*silence*) Que chuchotez-vous entre vous?

*Les boïards*. Prince, nous ne disons rien.

*Ivan*. On dirait que vous vous attendez à quelque chose aujourd'hui! eh! qu'attendez-vous?....

C'est dans cette disposition d'esprit que le trouve Godounof, lorsqu'il vient lui communiquer la nouvelle réponse des devins. Il juge que le moment est venu de lui porter le coup de grâce. Et lorsqu'Ivan, effrayé de la fixité de son regard, lui demande ce que signifie son silence, Boris, d'un ton très-solennel, lui répond lentement :

Prince, les devins m'ont chargé de te dire queleurscience est infaillible, et que le jour de la Saint-Cyrille « n'est pas encore passé ! »

*Ivan* (*se lève et chancelle*). N'est pas encore passé? la Saint-Cyrille ? — Tu oses... tu oses me regarder, scélérat!... Toi.... toi.... j'ai compris ton regard !... Tu es venu me tuer... me tuer... Traître !... les bourreaux !... Fédor.... mon fils... Ne le crois pas... c'est un voleur... Ne le crois pas... Ah !.... (*Il tombe à la renverse*).

Tel est, en résumé, le drame du comte A. Tolstoï. Il fut applaudi avec enthousiasme. Les critiques, séduits par les beautés dramatiques qu'il renferme, allèrent jusqu'à comparer l'auteur à Shakespeare. L'amour-propre national justifie cette partialité. Pour nous, nous retrouvons dans la tragédie du comte Tolstoï les défauts qui caractérisent le drame russe en général. L'importance donnée à l'étude des caractères, et surtout le soin avec lequel l'auteur s'est efforcé de mettre en pleine lumière la grandiose figure d'Ivan, lui ont fait négliger tout ce qui pouvait contribuer à l'intérêt scénique. Aussi, est-ce bien plutôt un tableau historique qu'un vrai drame. Il y a des longueurs, des incidents tout à fait accessoires un peu trop développés; l'action manque de vivacité et d'animation.

Ces réserves faites, la pièce renferme des scènes dont la grandeur ne le cède en rien à ce que nos auteurs dramatiques ont écrit de plus beau, et qui rendent cette tragédie bien supérieure au *Louis XI* de C. Delavigne. Et, à vrai dire, le tsar russe n'est-il pas plus grand, plus intéressant que le monarque français ?

La scène qui nous représente les boïards rassemblés chez Schouïsky et cherchant les moyens de renverser le favori Godounof, ainsi que celle où nous voyons les

émissaires des boïards et de Godounof essayer de soulever le peuple, dénotent une véritable puissance dramatique.

Un épisode des plus poignants est celui où l'auteur met en présence le tsar Ivan et un vieux moine, sorti pour la première fois de sa retraite depuis trente ans. Le solitaire ne sait rien de ce qui s'est passé pendant ce long espace de temps. Aussi, chacun de ses conseils, chacune de ses questions obligent le tsar à une confession douloureuse, et lui arrachent des aveux terribles :

*Ivan.* Indique-moi les moyens que je dois prendre pour détourner les malheurs qui menacent mes États et mon trône.

*Le moine.* Les malheurs? Quels malheurs?

*Ivan.* Comment? Est-ce que tu ne les connais pas?

*Le moine.* Non, mon fils; les nouvelles de ce monde ne parviennent pas jusqu'à moi.

*Ivan.* Dieu me punit de mes péchés. Il a donné la victoire au roi de Pologne. Les Suédois envahissent la Livonie. Le Khan avec ses hordes marche sur Moscou. Les Nogaï et les Tchérémisses se soulèvent. Que dois-je faire?

*Le moine.* Les temps sont bien changés. Autrefois tu étais redoutable à tes ennemis; tu étais au faîte de la puissance et personne n'osait se soulever contre toi. Je me suis rappelé plus d'une fois le prodige dont nous avons été témoins lors de ta naissance. A l'heure même où tu naquis, le tonnerre se fit entendre malgré le brillant éclat du soleil. De nombreux ermites vinrent de tous les pays, prédire ta future grandeur et bénir ton berceau.

*Ivan.* Oui, mon père. Le Seigneur m'a longtemps été favorable, mais maintenant il a retiré sa main de moi. Mon trône est ébranlé et mes ennemis me pressent de tous côtés.

*Le moine.* Envoie contre eux tes généraux. Ils sont nombreux et habitués à vaincre les païens.

*Ivan.* Saint père, il n'en existe plus un seul de ceux que tu as connus.

*Le moine.* Plus un seul? Et où est le prince Gorbaty-Schouïsky, celui-là qui défit le prince Yapantcha sur le Volga?

*Ivan.* Il m'a trahi, et je l'ai fait mourir.

*Le moine.* Gorbaty était un fidèle serviteur. Où est le prince Rapolowsky, si célèbre par ses nombreuses victoires sur le Khan?

*Ivan.* Je l'ai fait mourir.

*Le moine.* Et Théodore, ton grand écuyer qui, à Kazan, a battu les hordes tatares et fait prisonnier le fils du Khan?

*Ivan.* Je l'ai fait mourir parce qu'il voulait m'enlever ma couronne.

*Le moine.* Tsar, la vérité n'est pas dans tes paroles. Ces chefs t'ont servi fidèlement. Je les connaissais tous. Mais il te restait le prince Michel Vorontisky qui, à la prise de Kazan, planta le premier la croix sur les remparts. Tes ennemis le connaissent bien.

*Ivan.* Il est mort à la torture.

*Le moine.* Le prince Vorontisky? Où est Pronsky qui, dans la célèbre bataille de Polotzk, battit les Lithuaniens?

*Ivan.* Noyé.

*Le moine.* Que Dieu te pardonne! Mais le prince Kourbsky, ton illustre compagnon à la journée de Kazan?

*Ivan.* Ne me parle pas de lui! Il m'a abandonné, il m'a trahi, et est allé en Lithuanie rejoindre mes ennemis.

*Le moine.* Autrefois, il m'en souvient, tous t'aimaient, personne ne te quittait; on venait en foule des pays lointains pour te servir. Mais où sont les princes Stcherbaty, Stchéniatef, Obolensky?

*Ivan.* Ne les nomme pas, mon père. Ils ne sont plus.

*Le moine.* Et Kaschine? Boutourline? Sérébranny? Morozof?

*Ivan.* Tous ont été mis à mort.

*Le moine.* Comment? tous sans exception?

*Ivan.* Tous, mon père, tous.

*Le moine.* Tu les as tous fait périr?

*Ivan.* Tous. (*silence*) Je m'en suis repenti, mon père, je n'ai plus longtemps à vivre, je dois mourir, le terme est fixé.

*Le moine.* Qui t'a fixé ce terme ?

*Le moine.* Ne me le demande pas, mon père ; mais dis-moi comment sauver mon empire ?

*Le moine.* Si tu n'étais faible et malade, je te dirais : Lève-toi, prince ! et conduis toi-même tes troupes au combat pour la sainte cause. Mais tu es brisé ; je ne reconnais plus en toi le vainqueur de Kazan. Tu dois confier le commandement de tes armées à quelqu'un dont le nom réveille la Russie. Ton fils Ivan doit être maintenant un vaillant guerrier. Envoie-le.

*Ivan* (*se levant brusquement*). Moine, l'as-tu nommé pour m'insulter ? Tu as osé nommer Ivan ? Je te ferai arracher la langue.

*Le moine.* Tsar, ta colère ne m'épouvante pas, bien que je n'en comprenne pas le motif. Il y a déjà longtemps que j'attends la mort, mon fils.

*Ivan* (*se rasseyant*). Pardonne-moi, saint père ! Mais n'as-tu rien entendu ? Aucune nouvelle n'a-t-elle pénétré dans ta retraite ?

*Le moine.* La porte de ma cellule a été fermée jusqu'à ce jour ; dans ma grotte obscure ne pénétraient que le bruit lointain des orages et l'écho affaibli de la cloche sainte.

*Ivan.* Mon père, je ne puis suivre ton conseil. Mon fils Ivan.... n'est plus.

*Le moine.* Qui donc est ton héritier maintenant ?

*Ivan.* Mon second fils Fédor. Mais il est faible de corps et d'esprit. Il n'y a rien à attendre de lui.

*Le moine.* Dans ce cas, demande à Dieu son secours.

*Ivan.* C'est la seule instruction que tu me donnes ?

*Le moine.* Tsar, ordonne qu'on me ramène à ma cellule...

Enfin, une dernière scène où le caractère si complexe d'Ivan — tyran, dévot et superstitieux à la fois, — se montre bien supérieur à celui de Louis XI, est celle où, en proie à ses remords et s'attendant à une mort prochaine, il demande pardon à ses courtisans.

*Ivan.* Approchez... ici... l'un près de l'autre. Et vous aussi, boïards. Mettez-vous devant moi. Que craignez-vous ?

Plus près... je vous.... (*Il se met à genoux*)..... Je vous demande pardon à tous....

*Bielsky* (*tout bas à Schoutsky*). Que Dieu ait pitié de nous !

*Schoutsky* (*tout bas à Bielsky*). Attention ! il veut peut-être nous mettre à l'épreuve !

*Ivan* (*à genoux*). Mes fidèles esclaves et serviteurs ! Il n'en est aucun de vous que je n'aie offensé en paroles ou en actions. Pardonnez-moi....

*Schouisky*. Seigneur, est-ce à toi à nous demander pardon ?

*Ivan*. Tais-toi, drôle ! Je suis maître de me repentir et de m'humilier devant qui je veux. Tais-toi et écoute : je me repens ; mes péchés sont sans nombre et sans mesure ! j'avais l'âme corrompue et l'esprit gâté. Je me suis laissé aveugler par l'éclat de la pourpre ; j'ai souillé mon cœur par l'orgueil, mes lèvres par le blasphème, ma langue par des propos impurs, mes mains par le meurtre et le vol, mes entrailles par les excès, et mes flancs par la débauche. Boïards ! je vous en prie, pardonnez à votre tsar !

Le comte Tolstoï, à la fin de son drame, nous fait entrevoir les tristes événements qui vont se dérouler après la mort d'Ivan. Ces événements lui ont inspiré deux nouvelles tragédies : le *Tsar Fédor* (1868) et le *Tsar Boris* (1869), qui forment une trilogie dont le premier terme est la *Mort d'Ivan le Terrible*. Ces deux dernières pièces sont inférieures à la première. C'est la continuation d'un tableau historique où le portrait du souverain occupe la première place. La dernière, le *Tsar Boris*, offre quelques beautés dramatiques qui découlent du sujet lui-même. L'ancien favori d'Ivan le Terrible est enfin parvenu au comble de ses vœux. Mais, pour arriver au trône, il lui a fallu assassiner le jeune tsarévitch Dimitri. Maître du pouvoir, il a pu réaliser tous les projets et toutes les réformes qu'il nourrissait depuis longtemps dans son esprit. Ce ta-

bleau finit bientôt par s'assombrir. Ce sont les trahisons et les révoltes des boïards; c'est l'apparition de celui qu'il a tué, sous les traits d'un moine évadé, d'un imposteur, protégé par les Polonais; c'est la guerre civile avec toutes ses calamités. En un mot, c'est le châtiment, c'est la vengeance divine qui se lève sur l'assassin jouissant en paix du fruit de son crime. Pouchkine, dans son drame de *Boris Godounof*, a traité ce sujet d'une façon plus magistrale. L'intérêt de la pièce est disséminé sur plusieurs personnages, au lieu de se concentrer sur un seul, et les caractères sont dessinés avec une plus grande vigueur de touche.

Ostrowsky et Tolstoï avaient montré quelle mine féconde et inépuisable l'histoire de Russie offrait aux écrivains dramaturges. Ils trouvèrent un imitateur en Averkief, jeune auteur qui débuta par : *Le temps d'autrefois à Kaschira* (1872). La scène se passe vers la seconde moitié du dix-septième siècle. Le jeune Vassili, fils du riche boïard Korkine, aime Maritza, fille d'un pauvre gentilhomme du voisinage. Ce dernier, Ivan Silitch, va demander pour sa fille la main de Vassili. Le boïard, prévenu contre lui par de fausses calomnies, le reçoit avec orgueil et dédain, et le chasse honteusement de chez lui. Le vieil Ivan retrouve toute son énergie et sa fierté de vieux soldat. Outragé dans son honneur, il redresse sa taille courbée, et d'un ton digne et ferme à la fois, il oppose sa glorieuse pauvreté aux richesses bassement acquises du courtisan. Je me rappelle que lorsque le célèbre Samoïlof débita ce passage, sa voix fut couverte d'applaudissements prolongés. Korkine, pour mettre fin à cet amour qu'il regarde comme indigne du rang

de son fils, renvoie Vassili à Moscou. La scène des adieux entre Maritza et Vassili est très-attendrissante. Six mois se passent, et Maritza apprend que son amant a épousé une autre femme. La jeune fille, après une courte maladie, est complétement changée. Mortellement blessée au cœur, et tâchant de triompher d'un souvenir indigne, elle se décide à épouser son cousin, un ancien amoureux évincé.

Un beau soir, Vassili reparaît tout à coup. Reçu avec mépris, il cherche à se justifier. Que pouvait-il faire? Devait-il désobéir au tsar? La jeune fille répond avec dédain; elle le fouette à plaisir de ses ironies blessantes. Vassili, après avoir essayé tour à tour ce qu'une passion indomptable peut suggérer, se retire, la menace à la bouche. Bientôt arrive la soirée des fiançailles. Cette cérémonie nous est représentée dans tous ses détails touchants et poétiques. Au milieu de la joie générale, apparaît Vassili suivi d'une troupe d'hommes armés. Egaré et poussé à bout par la résistance de celle à laquelle il a sacrifié son avenir et sa femme, il l'accuse publiquement d'avoir été sa maîtresse, il cite de faux témoins et montre la bague qu'il a reçue d'elle le jour de leurs adieux.

Maritza se voit abandonnée et méprisée par son fiancé et tous les assistants; mais ne voulant à aucun prix devenir la maîtresse de celui dont elle avait espéré être la femme, elle s'écrie : « Tu ne me prendras pas de vive force; c'est comme cela que je te suivrai... je t'aime, je t'aime (*Elle se donne un coup de couteau*). Maintenant prends-moi, je suis à toi. »

Dans la pièce d'Averkief, l'action ne languit pas;

il y a des scènes tracées de main de maître. Selon nous, l'auteur a deux avantages sur ses modèles. Il ne s'attache pas exclusivement à son héros principal; les autres personnages, au lieu de lui être sacrifiés et d'être laissés complétement dans l'ombre, sont rendus presque avec le même soin. En outre, l'élément féminin, l'amour, occupent une plus grande place, et n'apparaissent pas comme un accessoire inutile. Quoi de plus touchant, de plus gracieux par exemple, que le portrait de Maritza — cette jeune fille à la fois tendre, simple, poétique et passionnée? — Quel parfum d'amour ne s'exhale-t-il pas de ses paroles d'adieu à Vassili :

« Ne me parle pas ainsi, ne te torture pas, ni moi non plus! Ce sont de fausses illusions, un rêve trompeur! Je n'attends rien! oh non! rien! et c'est beaucoup mieux. Et puis, à quoi bon le bonheur! N'ai-je pas été heureuse? C'est assez pour moi que tu m'aies aimé pendant quelque temps. Je songerai au passé... lorsque nous nous rencontrions au petit bois, ce que nous disions alors... comme j'avais froid la nuit, comme la rosée me faisait frissonner lorsque je pensais : Viendra-t-il ou non?... lorsque j'appliquais mon oreille à la terre pour entendre les pas de mon bien-aimé, et comme mon cœur semblait mourir lorsqu'il arrivait. Mes adieux, notre séparation, les larmes que je verse.... tout cela, c'est du bonheur, Vassili! Ce n'est pas encore là de la tristesse. Non! car lorsque la tristesse viendra, il n'y aura plus rien de pareil. Tu ne seras plus ici, et je ne pourrai plus t'attendre, ni trembler de froid, ni prendre ta main, ni pleurer. »

La figure de Vassili, dans les premiers actes, est un peu pâle et terne en face de la gracieuse image de Maritza. Mais, au cinquième acte, le jeune homme reparaît ardent et impétueux. Rien ne l'arrête plus!

Et lorsqu'il veut enlever sa maîtresse de vive force, il s'écrie :

« Insulte-moi, déchire-moi, mais rappelle-toi une chose : c'est que j'ai voulu non pas te perdre en te calomniant, mais te montrer combien je t'aime. Je ne veux plus de la vie, si tu cesses de m'aimer, et personne ne pourra t'aimer autant que moi. Pardonne-moi, bien que je sois indigne de ton pardon ! Je t'aime et j'ai quitté ma femme ! je t'aime et je t'ai calomniée ; car je ne veux pas, Maritza, que tu appartiennes à quelqu'un d'autre. J'ai tout bravé : mon tsar, mon père et mon Dieu ! Je ne pensais qu'à une chose, c'était aux moyens de te posséder. Me voici maintenant, seul devant toi ; je les ai tous écartés. Maintenant tu es à moi, et personne ne pourra plus t'arracher de mes bras. »

Cette pièce fut jouée pour la première fois à Moscou en 1872. Elle eut un immense succès. A Pétersbourg, elle n'obtint qu'un succès d'estime. Mais l'auteur a dû en prendre facilement son parti. Le théâtre Alexandre, soit au point de vue du talent des acteurs, soit au point de vue de la composition du public, est bien inférieur au théâtre de Moscou. A part Samoïlof, toujours fidèle à sa réputation, tous les acteurs furent au-dessous de leurs rôles. Le personnage de Maritza surtout — ce type qui jette des reflets si poétiques sur toute la pièce, fut très-faiblement rendu, ce qui refroidit sensiblement les spectateurs. Les dispositions de la critique pétersbourgeoise furent à peu près les mêmes que celles du public. En général, tout ce qui vient de Moscou et, à plus forte raison, tout ce qui a une certaine accointance avec la gazette de Katkof, n'est guère en odeur de sainteté à Pétersbourg.

Quoi qu'il en soit, ce drame était un beau et heureux début. Malheureusement, lors de la seconde pièce : *Vassili l'aveugle et le prince Schémiaka*, toutes

les belles espérances qu'on avait pu fonder sur le talent de l'auteur s'évanouirent.

Le sujet de ce drame offre quelques analogies avec certaines époques de l'histoire de France. C'est Louis le Débonnaire en lutte avec ses grands vassaux ; et la haine des princesses russes nous rappelle la rivalité de Brunehaut et de Frédégonde. Le grand-prince de Moscou, Vassili, a fait prisonnier Vassili le Louche qui s'était révolté contre lui. Lorsqu'il reproche au prince apanagé d'avoir voulu attenter aux jours de son souverain, le vassal répond avec toute la fierté d'un comte de Périgord : « Et toi, qui donc t'a fait mon juge? Je ne suis pas ton esclave, je ne suis pas ton vassal. Dans mes domaines, je suis prince souverain, aussi bien que toi dans les tiens.... » Et s'adressant aux autres princes qui assistent à cette scène ; « Vous n'êtes pas des princes, vous n'êtes pas du sang de Rurik ! Vous êtes sûrement des enfants trouvés. Quoi ! l'injure qui m'atteint ne vous touche pas? Quoi ! le droit antique pour vous n'est plus le droit?... » Le grand-prince de Moscou, irrité de ses discours violents, ordonne qu'on lui crève les yeux. Le frère de la victime, le prince Schémiaka, apprenant le sort de Vassili, jure de le venger. Mais les années passent et il semble avoir oublié son serment. Heureusement que sa femme, hardie et ambitieuse comme lady Macbeth, ne l'oublie pas. A la fin, Schémiaka, blessé au vif par les sarcasmes de son épouse, profite du moment où le grand-prince est au monastère de Troïtzky avec une faible escorte, pour le faire arrêter et charger de chaînes. Puis il arrive à Moscou, pour prendre possession du trône. Il se trouve en face de Marie, femme du grand-prince, et

de Sophie, mère de ce dernier, d'un caractère décidé et digne rivale de la princesse Schémiaka. La scène où les deux époux triomphants sont en présence de leurs victimes est bien menée et rappelle certains dialogues de Shakespeare. Shémiaka est grossier et familier. Sa femme cherche à accabler ses parentes de ses ironies. A l'une d'elles, la princesse Sophie, ne pouvant plus se contenir, s'écrie : « Tu ferais mieux, prince, d'imposer silence à ta femme que de faire son éloge.... Es-tu donc ivre? » — A quoi le prince répond : « Tu dis vrai, ma tante. Ivre... je suis ivre, tu as raison. Ivre non de vin, non d'hydromel, mais du succès de la victoire... Femme, puisque nos hôtes ne nous offrent pas de siéges, asseyons-nous. Ne te laisse pas intimider, assieds-toi. Si cela ne plaît pas à nos hôtes, tant pis! » Schémiaka, pour venger son frère, plonge Vassili dans un cachot et lui fait crever les yeux. Il voudrait aussi s'emparer de ses deux fils, mais cette fois il est arrêté par sa femme. Son unique enfant est malade, et l'ambition fait place à la douleur de la mère. Bientôt la situation de l'usurpateur devient critique. Les boïards se révoltent ; un concile d'évêques exige la mise en liberté de Vassili l'Aveugle. Schémiaka essaye de l'enchaîner par un serment de fidélité. Au moment où l'infortuné prince, brisé par le malheur, va le prêter, survient l'implacable princesse Sophie, qui leur jette cette sinistre prophétie :

« Non, non, mes amis, restez ! Croyez-vous que je vais vous laisser aller sans vous avoir maudits ? Combien je vous maudis — la parole me manque pour vous le dire. La langue n'a pas de termes assez forts. Je ne vous dirai qu'un mot : dans tous vos malheurs, dans les angoisses de votre

âme, dans les souffrances de votre corps, n'oubliez pas la princesse Sophie ! Souvenez-vous qu'elle a appelé le malheur sur vos têtes ! Quant à toi, princesse, Dieu voudra que nous nous revoyions, au jour de l'infortune suprême, quand tu fondras en larmes, et que tu battras de ton front la terre humide, à bout de forces et abandonnée de tous... »

La vieille Sophie, n'écoutant que sa haine, se charge elle-même de réaliser cette prédiction. Elle fait empoisonner le prince Schémiaka, et répond fièrement à Vassili qui lui demande si son parent est mort de mort naturelle : « Que t'importe ? Ne songe qu'à une chose. La Russie est saine et sauve [1]. »

Il y a dans cette tragédie des scènes très-vigoureusement menées, et qui dénotent une vraie entente du théâtre. Mais l'auteur est tombé dans le même défaut que ses prédécesseurs ; il l'a même accentué davantage. C'est une longue chronique historique, où l'unité de lieu et d'action n'est rien moins qu'observée. Les scènes dramatiques dispersées par-ci par-là ne rachètent pas le manque d'intérêt. La femme y joue, comme dans la pièce précédente, un rôle prépondérant. Elle y tient même trop de place ; car le drame pivote pour ainsi dire autour de la rivalité des deux princesses. Que M. Averkief revienne à ses premiers procédés. Il avait fort bien débuté, pourquoi cet écart si malheureux? C'est en vain qu'on prétend que la femme russe, par suite de son

1. *Revue politique et littéraire* (3 janvier 1874). M. A. Rambaud, auquel nous avons emprunté cette traduction, oublie, dans son étude sur ce drame d'Averkief, de faire mention de l'œuvre principale de cet auteur.

isolement dans le gynécée, dans l'antique *terem*, ne peut jouer qu'un rôle secondaire dans le drame historique. L'histoire de Russie est là pour nous prouver que certaines femmes ont su s'élever au-dessus des règles étroites tracées dans le *Domostroï*.

# CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

## CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE. — HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — HISTOIRE MILITAIRE. — HISTOIRE DU DROIT. — BIOGRAPHIES. — MYTHOLOGIE. — TRAVAUX LINGUISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Le genre historique est un de ceux qui sont traités avec le plus de fécondité et le plus de succès en Russie, et cependant son origine ne remonte pas au-delà du commencement du siècle actuel. Karamzine doit en être regardé comme le véritable fondateur. Ce fut le premier historien russe vraiment digne de ce nom. On lui a reproché, il est vrai, d'avoir écrit l'histoire de l'État et des souverains plutôt que celle de la nation elle-même. Ce reproche est fondé, mais à cette époque l'histoire n'était pas comprise autrement, et la critique n'y avait pas encore introduit de nouveaux éléments. Le style de Karamzine est clair, quelquefois même éloquent. Il est vrai qu'on a fait mieux depuis; mais les nombreuses notes et commen-

taires qui sont annexés à chacun des volumes de cet ouvrage, et qui prouvent l'érudition de l'auteur, peuvent encore être consultés avec fruit et utilité.

L'influence de Karamzine et la lutte des Slavophiles et des Occidentaux éveillèrent le goût de la nation pour les travaux historiques. Karamzine forma des élèves qui dépassèrent le maître. L'État et les particuliers rivalisèrent d'ardeur et d'émulation afin de réunir tous les matériaux nécessaires. De 1834 date la fondation par le gouvernement d'une commission archéologique chargée de compulser et de publier les anciennes chroniques et chartes de la Russie. La Société d'histoire et d'antiquités de Moscou, créée un peu après, prit pour tâche de publier des recueils historiques. L'Académie des sciences ne voulut pas rester en arrière et institua une Commission archéographique. A ces sociétés sont venues s'en joindre d'autres telles que : les sociétés historiques de Vilna, de Kief et d'Odessa. De plus, deux revues fondées il y a quelques années : l'*Antiquité russe* et *les Archives russes*, se sont consacrées à la publication de documents relatifs à diverses époques de l'histoire de ce pays. Signalons en outre l'existence du musée du comte Roumiantzef à Moscou, si riche en collections manuscrites, du cabinet d'antiquités de Pogodine, le célèbre historien, et d'un nouveau musée historique qui vient d'être inauguré à Moscou sous le patronage du grand-duc héritier.

Cette ardeur que témoigne la Russie pour l'étude du passé est pleinement justifiée. Aucun pays ne possède une histoire plus grandiose, plus riche en événements, et en même temps plus obscure, plus pauvre

de sources. Vaguement décrite par les anciens historiens grecs, la Rouss fut pendant quelques siècles inondée par les Barbares qui traversaient les plaines du Volga, du Don, et du Dniepr pour se précipiter sur l'Europe. Comment reconstituer la généalogie, le culte mythologique et la vie politique de ces tribus slaves errantes et éparpillées dans ces grands déserts inconnus? Les Slaves de l'Allemagne et de la Vistule ont été plus heureux. Ils ont pu refaire leur passé à l'aide des ouvrages byzantins et des chroniques laissées par les missionnaires chargés de les convertir au christianisme. Ils avaient pour se renseigner : les Chroniques de Helmold, de Thitmar et de Saxo Grammaticus, la *Vie de saint Othon* et la *Mater verborum* de Prague, etc. Les Slaves de la Russie, dont l'existence primitive fut plus obscure, ont été à peine remarqués par les écrivains byzantins et les chroniqueurs arabes. De plus, dans ces récits, les noms propres sont ou défigurés ou méconnaissables, les dates oubliées ou altérées. Le seul monument national qui reste de cette époque est la fameuse Chronique de Nestor, moine de Kief[1], qui composa son récit beaucoup plus tard, et dut souvent se contenter de témoignages transmis de génération en génération. Cette Chronique, ou plutôt les diverses copies qui en sont restées, présentent des contradictions qui ont amené plusieurs écrivains à douter de son authenticité. Nous en reparlerons plus tard.

L'élan une fois donné par Karamzine et les diverses sociétés savantes placées sous le patronage de l'État, les Russes se réveillèrent de l'indifférence qu'ils té-

1. Il vivait au onzième siècle.

moignaient pour leur passé historique. Ils avaient devant eux l'exemple qui leur était donné par la France, l'Allemagne et l'Angleterre, et les nouvelles méthodes de critique historique, de philologie et de mythologie qui venaient d'être découvertes pouvaient faciliter leurs recherches. Ils se mirent à l'œuvre avec une ardeur qui fut dignement récompensée; les vieilles chartes et les anciennes chroniques furent étudiées avec soin; les chansons populaires léguées par l'antiquité, et dont la Russie est si riche, furent recueillies et commentées; les origines du slavon et des langues slaves furent recherchées. On fit flèche de tout bois, afin de reconstituer pièces par pièces un passé que recouvraient d'épaisses ténèbres. Mais ce n'est pas tout. L'histoire de Russie dans la suite des siècles n'offrait pas une moins riche moisson. La vie des principautés, la lutte des princes apanagés, l'engloutissement de ce pays par l'invasion mongole, la formation de l'État de Moscou et de l'unité politique de la Russie, les imposantes figures de Pierre I<sup>er</sup>, de Catherine II, les révolutions de palais, — voilà un ensemble de faits grandioses, qui étaient obscurs dans leurs principaux détails; l'étude de chacun d'eux aurait absorbé, à lui seul, la vie d'un savant chercheur. Aussi, en voulant résumer ce qui a déjà été fait, sommes-nous obligés de passer rapidement sur bien des noms, et de ne produire qu'une sèche nomenclature.

Trois grands noms attirent tout d'abord notre attention; ce sont ceux de Pogodine, de Kostomarof et de Solovief. M. Pogodine, élevé à l'école de Karamzine, et continuateur de sa méthode, fit de l'histoire une vraie science. Un de ses principaux ouvrages : *Esquisses*

*critico-historiques*, est une série d'articles sur les principaux faits de l'histoire de Russie au moyen âge, exposés d'une façon très-nette et très-saillante. Sa dernière œuvre : *Histoire de la Russie jusqu'à l'invasion mongole*, dénote une étude profonde des anciennes chroniques, et contient des détails curieux et intéressants sur la vie privée des Slavo-Russes à l'époque des apanages. Nous avons dit précédemment que l'authenticité de la chronique de Nestor a été et est encore vivement attaquée par plusieurs écrivains russes, qui partent de là pour nier l'origine varègue ou normande que Nestor attribue à Rurik et à ses descendants. Pogodine peut être appelé, à juste titre, le chevalier de Nestor. Après avoir défendu le moine de Kief contre les attaques de Katchénovsky, l'ancien directeur du *Messager de l'Europe*, il eut plus tard à le protéger contre M. Kostomarof qui donnait aux princes varègues une origine lithuanienne. Ce débat eut, pour un moment, une assez grande extension, et divisa les historiens en deux camps : les *normanistes* et les *anti-normanistes*. Récemment, un jeune écrivain, M. Ilovaïsky, a renouvelé ces hostilités. S'appuyant sur des écrivains arabes et byzantins, et faisant ressortir les contradictions qu'offre la chronique de Nestor, il prouve que les premiers russes ne sont pas venus avec leur clan de la Scandinavie, mais qu'ils sont les débris de l'ancienne tribu des Roxelanes ou Ross-Alains qui avait émigré sur les bords de la mer Noire, pour ne pas être engloutie par les Barbares. Cette thèse n'est pas nouvelle, car elle avait été soutenue au dix-huitième siècle par l'historien Miller. Pogodine se retrancha derrière sa chronique pour tomber à bras raccourcis sur son adversaire.

Le débat s'envenima, la polémique prit un ton assez aigre. Mais la question ne fut pas tranchée, et chacun s'attribua la victoire.

Puisque nous en sommes à l'origine des Russes, profitons de l'occasion pour dire que les fameuses théories de MM. Duchinsky, Viquesnel, H. Martin et *tutti quanti*, qui ont voulu démontrer l'origine touranienne ou mongole des Russes, — qu'ils appellent des Moscovites, — n'ont jamais sérieusement ému les savants de ce pays. Le silence ou quelques mots ironiques furent leur seule réponse.

M. Kostomarof est un historien très-savant et très-consciencieux qui a déjà publié de nombreux ouvrages. Je me contenterai de citer : *Bogdan Khmiélnitzky*, la *Révolte de Stenka Razine*[1], et ses *Etudes sur les nationalités du nord de la Russie.* Malheureusement, il est moins heureux toutes les fois qu'il doit voler de ses propres ailes, et se lancer dans des hypothèses. Son opinion sur l'origine lithuanienne des princes russes ne lui a valu aucun partisan. Il a dû la quitter, et afin de ne pas se jeter dans les bras de M. Pogodine, il s'est rallié au système de M. Ilovaïsky.

L'ouvrage le plus complet sur l'histoire de Russie est, sans contredit, celui de M. Solovief, qui en est déjà à la fin du dix-huitième siècle. Le mérite de cet ouvrage a valu à son auteur le titre d'Augustin Thierry de la Russie. La formation de l'unité politique de ce pays est exposée de main de maître. Il sait en outre dépeindre d'une façon très-fine et très-attrayante les caractères des principaux personnages, ainsi que les mœurs de chaque époque.

1. M. Prosper Mérimée a parlé de ces deux ouvrages dans le *Journal des Savants* (années 1861 et 1863).

Comme étude d'époques détachées, citons les principaux ouvrages de l'académicien Oustralof, mort il y a quelques années. Après avoir écrit l'*Histoire du faux Dimitri*, et les *Récits du prince Kourbsky*, il publia une *Histoire de Pierre le Grand*. Ce dernier ouvrage fit sensation; il avait été écrit à l'aide de documents inédits. L'auteur avait pu étudier à loisir les archives secrètes de Pétersbourg et de Moscou, ainsi que celles de Paris et de Vienne. Les relations de Pierre Ier avec son fils, la fuite de ce dernier à l'étranger, son jugement et sa mort sont décrits avec des détails nouveaux et intéressants. Cette histoire est plutôt l'œuvre d'un compilateur consciencieux, d'un chercheur, que celle d'un savant historien. Citons en outre deux études historiques assez remarquables, l'une de Stchébalsky sur la princesse Sophie, et l'autre de Sémevsky sur la famille Mons, dont l'une des filles fut, pendant quelque temps, la maîtresse de Pierre le Grand. Les mémoires sont assez nombreux; je me contenterai de nommer ceux d'Ermolof, de Bolotof, de Derjavine et de Glinka. Quant aux biographies, les plus remarquables sont celles des généraux et des feld-maréchaux russes, par Bantysch-Kamensky, déjà connu par son *Dictionnaire des hommes célèbres en Russie*. Le *Comte Bloudof et son temps*, par Kovalevsky, donne des aperçus très-curieux sur le règne d'Alexandre Ier. Une autre biographie qui se rapporte à la même époque est celle du *Comte Spéransky*, par le baron Korf. L'auteur parle avec talent des nombreux travaux de jurisprudence et de législation de ce fameux ministre, ainsi que de la lutte qu'il eut à soutenir contre un parti puissant qui finit par le renverser.

Un autre point historique curieux à éclaircir, c'était

les origines du Slavon qui a servi de mère à la langue russe. Quel rôle avaient joué les apôtres Cyrille et Méthode dans la formation de cette langue? de quel idiome s'étaient-ils servis? quelle est l'origine du glagolitique et du cyrillique? quel est celui des deux qui a la priorité sur l'autre? Malheureusement, le monde savant en est encore réduit à des hypothèses plus ou moins fondées. Les écrivains russes ont fourni un contingent respectable de travaux sur cette question si ardue. Nous citerons entre autres Vostokof, qui a publié l'*Evangile d'Ostromir* accompagné d'un glossaire et d'une grammaire; Biliarsky, qui a fait paraître une savante étude sur le fameux Évangile slave qui avait longtemps servi au sacre des rois de France à Reims; ajoutons les travaux de Sreznevsky, de Hilferding sur la parenté des langues slaves avec le sanscrit; les recherches de Pogodine, de Bilbassof et de Kniazef.

L'antiquité et la mythologie des Slaves de l'Orient attirèrent surtout l'attention des savants russes. Sur ce terrain ils manquaient de données positives sérieuses. La numismatique, l'archéologie, la philologie, la mythologie, les chansons rituelles, leur furent de précieux auxiliaires dans une voie où il fallait marcher à tâtons. Bodiansky traduisit l'*Ethnographie slave* et les *Antiquités slaves* du célèbre savant tchèque Schafarik[1]. Le culte païen a été spécialement étudié par Sresnevsky, et Kotlarevsky, dans son célèbre ouvrage *les Funérailles chez les Slaves païens;* le mythe slave par Schoepping, Stchepkine, Kostomorof et Athanasief,

1. Il est regrettable que ces deux ouvrages ne soient connus en France que par quelques extraits qu'en a donnés M. Vivien de Saint-Martin dans ses *Nouvelles annales de voyages*.

qui nous a laissé un ouvrage fort complet, *Idées poétiques des Slaves sur la nature.* Les contes, légendes, superstitions et chansons populaires ont été soigneusement recueillis par Térestchenko, Yakouchkine, Sakharof, Kirievsky, Rybnikof, Schein, Séguiref, Khoudiakof, etc. Malgré ces nombreux travaux, le mythe slave est encore loin d'être à l'état complet de science, et de former un tout qui s'enchaîne et se lie. Il est vrai que M. Kvaschine-Samarine a essayé de nous donner une généalogie des dieux et déesses; mais son système renferme de nombreuses hypothèses qu'une critique rigoureuse ne saurait admettre.

En fait de travaux sur la numismatique, je citerai ceux de Frœhn, de Savélief, du baron de Chaudoir, de Schubert et de Kounik.

Enfin, pour clore cette nomenclature, je parlerai des études d'archéologie religieuse de Savélief, de Snéguiref, de Veltman et du comte Tolstoï; je dirai un mot du célèbre ouvrage de Zabiéline : *Vie intérieure des tsars russes aux seizième et dix-septième siècles*, et je finirai par les ouvrages de droit et d'administration de Kalatchof, de Gortchakof, de Névoline, de Tchitchérine, de Gradovsky, d'Andréevsky et de Lokhvitzky.

L'Église russe a eu aussi ses historiens : les archevêques Philarète, Macaire et Mouravief. Le professeur Kazansky a laissé de belles études sur la vie historique de plusieurs célèbres monastères.

L'histoire militaire fournit aussi un contingent respectable d'écrivains. Bogdanovitch, dont la plume est très-féconde, a écrit les campagnes de Souvarof et celles de 1812, 1813, 1814; mais quelques détails ont été assez vivement critiqués. La guerre de 1799

entre la France et la Russie a été racontée par Mikhaïlovsky-Danilevsky. Miloutine, qui a traité le même sujet, lui est de beaucoup supérieur. Les campagnes de Turquie et du Caucase ont aussi donné lieu à de nombreux récits. Annitchkof a décrit le siége de Sébastopol. Todtleben, le vaillant défenseur de cette place forte, en a fait un ouvrage officiel qui a été traduit en anglais et en allemand. Le général Fadéïef a écrit un ouvrage intitulé : *les Forces militaires de la Russie,* dans lequel il prouve que l'armée russe n'est pas aussi nombreuse qu'on le croit, et qu'en cas de guerre elle ne pourrait fournir qu'un effectif numérique relativement faible. Cette œuvre remplie de chiffres éloquents fit pousser de hauts cris à la presse officielle ; et quelques organes y virent même un acte de trahison envers le pays. Signalons en même temps un *Recueil de statistique militaire*, publié par les soins de l'état-major russe sous la direction du colonel Obroutchef. Ce recueil contient des données intéressantes sur les forces militaires de tous les pays du monde, et peut être consulté avec fruit pour tout ce qui concerne l'organisation si compliquée de l'armée russe. Nous ne pouvons pas non plus passer sous silence un ouvrage qui constitue une innovation heureuse dans le monde militaire, c'est une *Histoire universelle militaire* entreprise par le général prince Galitzine. Il y a déjà eu quelques livraisons de parues, et les critiques sont unanimes à louer cette œuvre.

L'histoire de la littérature russe n'a pas été non plus négligée. Pour ne parler que des ouvrages principaux, citons la remarquable étude de Pékarsky sur les *Sciences et la littérature en Russie sous le règne de*

*Pierre le Grand*, qui renferme la nomenclature des ouvrages publiés à cette époque, ainsi que les œuvres littéraires de Galakhof, de Vodovozof, de Polévoï, de Bousslaïef, de Bessonof.

Cette esquisse sèche et rapide ne donne qu'une faible idée de ce que la Russie a produit depuis quelques années dans toutes les branches de l'histoire. Il faudrait parler, en outre, des milliers d'articles éparpillés au hasard dans les revues, et qui sont très-précieux à consulter. Le *Messager de l'Europe*, par exemple, vient de publier plusieurs études fort intéressantes de MM. Annenkof et Pypine sur les principaux écrivains de l'école romantique. La moisson est déjà fort riche, et, comme le gouvernement russe montre de plus en plus de tolérance pour les productions relatives à l'étude du passé, il est permis de prévoir l'époque où l'histoire de Russie, si riche en événements et en faits de tous genres, formera un tout clair et complet.

## CHAPITRE II

LA POÉSIE EN RUSSIE DEPUIS 1840. — POÉSIE LYRIQUE ET SATIRIQUE. — L'ESPRIT RUSSE. — LE PRÉSENT ET L'AVENIR DE LA COMÉDIE, DE LA POÉSIE ET DU ROMAN.

Pouchkine et Lermontof avaient ouvert à la poésie des horizons nouveaux. Après l'avoir dépouillée de ce romantisme fantastique et rêveur dont l'avait imprégnée Joukovsky, ils la mirent en contact avec la vie et la réalité. L'influence de ces deux génies fit naître une nouvelle pléiade de poëtes, qui suivirent fidèlement la route tracée. Mais lorsqu'ils parurent, les circonstances avaient bien changé. Les questions sociales étaient au premier rang, et le bruit des discussions étouffait la rêverie. Que pouvait chanter la lyre des poëtes? Quelle influence pouvaient exercer les Muses sur des esprits que passionnaient les utopies et les systèmes? Le roman et le journalisme tuèrent la poésie, et celle-ci se vit reléguée à l'arrière-plan. C'est dire que le *Chant du Barde* d'Yazykof, les vers de Khomiakof consacrés à la Rouss antique, la *Délivrance de Moscou* d'Axakof, occupèrent peu l'attention

des esprits. Cette école slavophile, par le manque d'actualité qui caractérisait ses tendances, fut très-peu remarquée.

Le sort de l'école lyrique ne fut guère plus heureux. Fidèle aux traditions que lui avaient léguées Pouchkine et Lermontof, elle ne parla de la réalité qu'avec un ton plein de désenchantement et d'amertume. Le rire sarcastique et railleur de Heine avait succédé aux accents désespérés de Byron ; Fœte fut un des principaux représentants de cette école. Ses thèmes, cependant, sont assez variés. Tantôt il chante la douleur de l'âme fatiguée de vivre et de chercher le bonheur, tantôt il se livre avec enthousiasme à la description de l'amour de la femme et des beautés de la nature. Depuis qu'il est devenu *gentleman farmer*, cette dernière gamme a fini par dominer. Ses *Soirs* et ses *Nuits* ne sont qu'un assemblage de vers visant à l'effet, à l'harmonie, un salmigondis de rêveries sentimentales, où le sens est sacrifié à la beauté de la forme. C'est « un printemps éternel, » comme un de nos critiques appelait Lamartine. Ses pièces ne sont plus que des *chants sans paroles*, dans le genre de ce morceau : »

« Un chuchotement, un soupir timide, les trilles du rossignol, l'éclat argenté et le murmure du ruisseau endormi, la lumière et les ombres de la nuit, des ombres sans fin, une série de transformations magiques de la figure aimée ; dans le nuage de fumée, la pourpre de la rose et l'éclat de l'ombre ; les baisers, les larmes, et l'aurore, l'aurore, etc., etc. »

Maïkof est principalement un poëte anthologique ; et les quelques satires qu'il nous a laissées ne sont que des exceptions.

Polonsky appartient à la même école, mais son vers est moins châtié, ses allures sont moins hardies.

Bénédictof, par le ton de sa poésie, semble s'être inspiré de Derjavine. Ce lyrisme échevelé visant toujours aux grands mots est bien défraîchi aujourd'hui.

La Petite-Russie, ce berceau de la chanson populaire, eut aussi son poëte : Schevtchenko. Sa vie est assez curieuse. Fils d'un domestique, il passa sa jeunesse dans cet état de servilité. Son talent poétique l'arracha à ce genre de vie humiliant. Né en Ukraine, il chanta exclusivement sa patrie. Lorsque la question de l'indépendance de la littérature ukraïnienne fut soulevée par la presse, il prit une part active à cette polémique, dans une revue : *Le Fondement* (1861), créée par lui. Ses poésies sont tantôt historiques, tantôt consacrées à la peinture du genre de vie des Petits-Russiens.

Nikitine eut une jeunesse aussi malheureuse que celle de Schevtchenko. Compatriote du célèbre poëte Koltsof, il fut comme lui obligé de sacrifier ses aspirations aux nécessités matérielles de la vie, et mourut de la même maladie en 1861. Il fut, comme Koltsof, victime du milieu dans lequel il vivait; mais obligé de lutter seul, il lui manqua l'influence et les encouragements qui contribuèrent si puissamment au développement du talent de Koltsof. Le père de Nikitine était marchand de bougies à Voronège. Il gaspilla dans l'ivrognerie tout ce qu'il possédait, et Nikitine pour entretenir sa famille dut prendre une auberge. Plus tard, grâce à un riche protecteur, il put ouvrir une librairie. « Jusqu'à présent, écrivait-il à ce dernier, — je n'étais qu'un zéro passif au milieu de mes

concitoyens; maintenant, grâce à vous, j'ai pu trouver une occupation honnête et utile. » Nikitine, absorbé par les soins de son commerce, ne trouvait même pas de repos au sein de sa famille. Son père, vieil ivrogne, l'irritait sans cesse par ses scandales. On raconte même que lorsque le poëte fut sur son lit de mort, son père le tourmenta sans pitié pour avoir le testament et la clef de lá caisse. Nikitine, dans ses poésies, s'attacha surtout à décrire la vie du peuple. Réaliste dans ses tendances, il ne chercha pas à créer des types, et, en général, il approfondit peu ses sujets.

Les divers poëtes dont nous venons de parler exercèrent peu ou point d'influence sur les tendances de leur époque. La poésie, comme nous l'avons dit, n'intéressait guère une société absorbée tout entière par les questions du jour. Elle ne tenait dans les revues qu'une place très-modeste, et ne pouvait être remarquée au milieu des nombreux articles d'actualité qui s'y étalaient.

Les satires en vers de Nékrassof eurent plus de succès, car les sujets qu'il traitait et ses tendances négatives répondaient mieux à l'état des esprits. Nékrassof exerça une grande autorité sur son époque, surtout sur la jeunesse des universités. Peu soucieux de la beauté de la forme et de l'harmonie, il suivit pas à pas le mouvement de la vie, la marche des idées, et fut un écho fidèle des tendances du journalisme contemporain. Il occupa même une place assez importante dans la presse de 1860, en arborant hautement le drapeau du réalisme dans le *Contemporain* dont il était le directeur. Dans une de ses poésies, *la Muse*, nous le voyons tracer le rôle du poëte dans la société moderne.

« Je sentis de bonne heure la lourde influence d'une autre Muse, peu caressante et peu aimée, compagne des opprimés, — d'une muse triste, affligée, pleine de désirs, humblement suppliante, et dont l'or est le seul dieu... Dans une pauvre cabane, devant les copeaux fumants, courbée par le travail, tuée par le chagrin, elle me chantait à moi, nouveau venu dans le monde créé par Dieu, et son chant était plein d'une tristesse et de plaintes éternelles. Quelquefois, ne pouvant supporter cette cuisante douleur, elle se mettait à pleurer; à mes sanglots, elle répondait par des sanglots, ou faisait tressaillir mon jeune cœur par une chanson de plaisir et de volupté. Mais les tristes accents résonnaient encore plus stridents sous cette bruyante débauche. Il y avait de tout dans ce mélange insensé: les calculs d'une vie futile et laide, les beaux rêves des jeunes années, l'amour perdu, les larmes étouffées, de la malédiction, des plaintes, des menaces impuissantes. Dans l'accès de sa rage, l'insensée jurait de lutter avec acharnement contre l'injustice des hommes; ou bien, se livrant à une gaieté sombre et sauvage, elle jouait frénétiquement avec mon berceau; elle criait: vengeance! et d'une voix surhumaine appelait à son aide la foudre du ciel. »

Ces vers, d'un désespoir sombre et échevelé, devaient naturellement plaire à la jeunesse du jour. En dehors de cette exaltation farouche, il y avait quelque chose de vigoureux et d'ardent qui rendait les poésies de Nékrassof bien supérieures à l'harmonie sucrée et aux phrases musicales de Foete. Nékrassof cependant baissa peu à peu le ton de sa lyre, pour en arriver à la satire. Ses vers, comme dit Th. Gautier de ceux de Pierre Dupont, « furent des phrases de plomb empruntées au journal ou au pamphlet. »

Il jouit, un moment, d'une grande popularité. Ce fut à l'époque où la littérature russe se mit à étudier les questions qui préoccupaient si fortement les es-

prits. Nékrassof, entraîné par ce mouvement, écrivit plusieurs pièces vraiment remarquables, comme celle qui commence ainsi : *Si je traverse, la nuit, les rues obscures.* Plus tard, lors de l'apparition du nihilisme et de l'école ultra-réaliste, Nékrassof, qui s'était tourné vers ces nouvelles théories, commença visiblement à tomber en décadence. Ses poésies populaires ne sont guère d'un meilleur goût que certaines pages d'Ouspensky. Il nous montre le paysan demandant à être délivré « des puces qui fourmillent dans sa chemise » ; la jeune paysanne est comparée à une puce agile. Aujourd'hui que les esprits, las de s'agiter, sont devenus plus calmes, Nékrassof, à court de sujets, a dû se rejeter vers le passé. Le coup de décembre 1825 lui a fourni quelques pièces : l'*Aïeule*, les *Femmes russes*, où il chante l'héroïsme de deux princesses qui allèrent rejoindre leurs maris en Sibérie. Mais on voit que le poëte n'est plus sur son terrain. Nékrassof se bat les flancs, il a enfourché le Pégase du romantisme qui se transforme en bidet aux allures fatiguées, et il n'enfante qu'un poëme sec, d'un faux lyrisme. La muse qu'il avait voulu dompter au profit de ses opinions se vengeait de lui. On dirait qu'il semble avoir eu conscience de sa stérilité et de son impuissance, en écrivant ces strophes :

« Toutes mes affections sont brisées ; la raison depuis longtemps m'a fait entendre sa voix sévère ; je regarde la vie d'un œil incrédule.... tout est fini.... ma tête grisonne.

« C'est décidé : travaille pendant que tu es bon à quelque chose, et attends la mort ! Elle n'est pas loin.... Pourquoi, ô mon cœur, ne veux-tu pas te soumettre à ton sort ?.... D'où vient ta tristesse ?

« Rien n'est durable dans nos affections. Chaque jour,

nous donnons un mort à la terre; pourquoi, ô rêve de l'amour, es-tu infini et impérissable ?

« Endors-toi.... meurs[1] ! »

Minaief est un poëte satirique et humoristique, comme Nékrassof. Il écrivit dans les journaux, sous plusieurs pseudonymes : le Poëte chagrin, l'Homme obscur, Heine de Tambof. Sans être doué d'un talent de premier ordre, il publia des poésies remarquables par l'esprit, la justesse de la satire et la profondeur de l'idée. Une des plus originales : *Séance du club des quadrupèdes*, se moque très-spirituellement d'un certain parti dans le journalisme contemporain.

Un chapitre bien intéressant à faire serait celui du présent et de l'avenir de la poésie, du roman et du théâtre en Russie.

La littérature russe a une destinée bien étrange. Du reste, tout n'est-il pas étrange dans ce pays à deux faces, comme le visage de Janus, — dans ce pays qui est vieux par son histoire, et jeune par ses forces encore intactes; despotique en haut et démocratique en bas, qui tient à la fois de l'Europe et de l'Asie, qui a la double mission d'emprunter des civilisations étrangères et de les inoculer à ses peuples ? — Dernier venu sur la scène, il a été obligé d'emboîter le pas derrière les autres nations. Tout date d'hier, dans ce pays : le roman, l'histoire, la presse, la critique. Ouvrier de la dernière heure, il a su cependant produire, dans les diverses branches de la littérature, des œuvres qui peuvent hardiment soutenir toute

1. Ces strophes ont paru dans la *Skladtchina*, recueil où ont collaboré les écrivains les plus remarquables de la Russie, et qui a pour but de venir en aide aux paysans affamés du gouvernement de Samara.

comparaison. Ses forces intellectuelles, peu usées par le classicisme, se sont montrées dans toute leur vitalité à l'époque du romantisme. Aujourd'hui, la littérature russe est arrivée au réalisme aussi vite que ses sœurs aînées. Depuis les grandes réformes de 1861, elle est en proie, comme la société russe elle-même, à une crise dont il est facile de définir les symptômes, mais dont il est presque impossible de prévoir l'issue.

La littérature de 1840, avec ses principaux chefs : Tourguénief, Pisemsky, Dostoïevsky et Gontcharof, a fait preuve, lorsqu'il s'est agi d'étudier le nouvel ordre de choses, de tendances regrettables. Le talent de ces grands écrivains n'a pas faibli, mais ils ont l'air d'être fourvoyés au milieu d'une société avec laquelle ils sont complétement en désaccord. La *nouvelle* école critique et littéraire n'a pas été plus sage. Le premier reproche qu'on pourrait lui faire, c'est de mépriser et de dédaigner les grands talents que la Russie a déjà produits. Elle les traite du haut de sa grandeur, comme les jeunes romantiques de 1830 traitaient les Philistins. Ne voulant dater que d'elle-même, elle ne se contente pas seulement de dire : *Multum egerunt qui ante nos fuerunt, sed non peregerunt;* elle va plus loin, et ne veut pas les reconnaître pour ses ancêtres. Il n'y a pas seulement là une exagération de jeunesse, ni « l'orgueil de la vie ; » c'est une révolte ouverte contre un passé glorieux dont les représentants ne sont, aux yeux de la *nouvelle* école, que de purs aristocrates. Dans cette guerre à coups de plume et d'encre, il y a une confusion de mots et d'idées qu'on ne trouve nulle part. Reprochant aux grands romanciers de 1840-1860, de se tenir exclusivement dans les couches supérieures du monde

russe, les écrivains de la *jeune* école ont fait du réalisme, non pas seulement une théorie *littéraire*, mais encore et surtout une théorie *sociale*. Ils se vantent d'avoir créé une littérature de *moujiks*, et oublient que le réalisme, ainsi entendu, n'est pas toujours vrai. N'est-ce pas Joubert qui a dit que là où il n'y a point de délicatesse, il n'y a pas non plus de littérature ?

La littérature russe est donc pour le moment divisée en deux partis, dont les tendances extrêmes sont tout à fait impossibles. La fusion des deux écoles s'opérera-t-elle ? Reviendront-elles sur leurs pas ? C'est ce que l'avenir nous dira ; en tout cas, pour le présent, il y a disette absolue, et nous conseillerons fort à M. Tourguénief de continuer à suivre la veine qu'il a si habilement exploitée dans *Pounine et Babourine*.

La nouvelle école critique est, de plus, extrême dans ses jugements et ses exigences. Elle a tué la poésie, et n'admet que la satire. Elle a en outre banni l'illusion du théâtre. La scène ne doit plus être qu'un coin de la vie réelle ; la comédie, qu'un portrait daguerréotypé. En général, du reste, ce genre a été cultivé avec très-peu de succès dans ce pays. Nous avons déjà parlé de la pauvreté d'invention qui caractérise les pièces d'Ostrovsky. La comédie d'intrigue n'a guère de chance de s'acclimater en Russie, et les quelques essais que j'ai vus se produire n'ont pas pu réussir. La comédie de mœurs a aussi un cadre fort restreint. Elle emprunte toujours ses sujets à la classe des marchands ou à celle des employés, — monde étroit, peu varié et surtout peu fécond. Disons cependant à la décharge des auteurs russes, que les

conditions dans lesquelles ils se trouvent sont peu favorables. Le gouvernement, qui fait des frais énormes pour attirer des artistes étrangers, ne donne que des honoraires fort médiocres aux auteurs et aux acteurs russes. En outre, la censure, qui permet de jouer au théâtre Berg et aux Bouffes les opérettes françaises les plus décolletées, meurtrit sans pitié les pièces russes. Enfin, la composition du public du théâtre Alexandre est loin d'être encourageante. La société aristocratique fréquente assidûment l'Opéra italien, le théâtre Marie, où l'on joue des opéras en russe, le théâtre Michel, où l'on donne des pièces françaises; elle va — discrètement, il est vrai — aux Bouffes et au théâtre Berg; mais elle dédaigne complétement le théâtre Alexandre. Et, du reste, qui pourrait l'y attirer? Le répertoire en est si pauvre! On n'y donne que des comédies russes défraîchies ou peu intéressantes, ainsi que des traductions de pièces françaises si mal adaptées, et tellement défigurées, que ceux qui savent le français préfèrent, on le conçoit aisément, les voir jouer au théâtre Michel par des artistes tels que Dupuis, Worms, Lagrange, mesdames Pasca, Delaporte et Lagrange-Bellecour. L'auteur russe n'a qu'un parterre de pauvres et modestes employés, et des loges remplies de marchands en casquette et en caftan. Un public ainsi composé est fort mauvais juge, et n'est guère capable d'apprécier une œuvre de mérite.

L'esprit russe est principalement positif, pratique et raisonneur. C'est ce qui explique la prédominance actuelle de la critique et ses tendances réalistes. On a dit et répété que l'esprit russe est, avant tout, d'imitation et d'assimilation, et qu'il est complétement

dépourvu d'invention. Cela provient sans doute de ce que la nation a été initiée à une époque si tardive à la civilisation. Mais cette opinion est loin de caractériser pleinement le génie du peuple russe. Nous avons vu qu'à l'époque du romantisme, et plus tard dans le roman, les œuvres des écrivains russes n'étaient pas dépourvues d'originalité. On serait plutôt dans le vrai en disant que l'esprit russe possède le don de l'invention, mais qu'il est dépourvu d'une certaine hauteur dans les idées et les conceptions. Grâce à son positivisme, à sa ténacité, il produit des chercheurs, des travailleurs patients. Dans la critique, il s'attache plutôt aux détails qu'aux vues d'ensemble. Dans l'histoire, il étudie, il est compilateur, il passe tout au crible; mais il n'aime pas généraliser; il n'a pas la largeur d'exposition qu'on trouve dans les œuvres de Michelet, de Guizot et de Thiers. En philosophie, il n'a encore rien produit. Il en est de même pour les sciences morales, politiques et sociales; mais on ne saurait lui en faire un reproche, car il y a trop peu de temps qu'il jouit d'une liberté relative.

## CHAPITRE III

HISTOIRE DE LA PRESSE EN RUSSIE. — CRITIQUE. — REVUES. — JOURNAUX SATIRIQUES. — JOURNAUX QUOTIDIENS.

C'est sous Catherine II, dont le règne fut si fécond pour la Russie, que nous voyons apparaître les premiers essais de publicité sous la forme de recueils littéraires et satiriques. Le roman était encore inconnu à cette époque; la critique, enveloppée dans ses langes, ne s'attachait qu'au côté grammatical et à la forme. Il ne restait que la poésie et la littérature proprement dite. Cela semblerait bien maigre aujourd'hui; et cependant la haute société russe du dix-huitième siècle s'intéressait vivement à ces recueils, et quelques-uns de ses membres ne dédaignèrent pas d'y collaborer. La première tentative fut faite par l'historien Miller. Il publia un recueil littéraire sous le titre de : *Œuvres mensuelles servant à l'agréable et à l'utile* (1755), qui contenait des articles d'histoire et de géographie dus à la plume de cet écrivain lui-même, et des vers de Lomonossof, de Soumarokof, de Trédiakovsky, des contes moraux et allégoriques. Un peu plus tard, en 1759, Soumarokof fonda l'*Abeille laborieuse*, qui donnait des traductions du *Spectator*

d'Addison, et où nous voyons pour la première fois des essais de critique littéraire ;—essais encore bien timides, et qui portaient plutôt sur les mots que sur le fond. Citons en outre les *Délassements utiles* de Kkéraskof, où Von Vizine fit paraître ses fables du baron Golberg ; un recueil de Reichel dont le titre était aussi long que prétentieux ; le *Messager de Saint-Pétersbourg* (1799) de Braïko, où Derjavine fit ses premiers débuts poétiques.

Un autre genre qui eut beaucoup plus de succès à cette époque fut la satire, très en usage dans cette cour alors tout à fait française. L'impératrice s'y complaisait et mettait tout en œuvre pour l'acclimater en Russie. Les célèbres soirées de l'Ermitage, et les jeux d'esprit qui en formaient le principal délassement, en sont la preuve. On s'attaquait alors de préférence aux ridicules et aux travers du temps ; peu ou point de personnalités; c'eût été dangereux. Le plus en vogue des recueils satiriques était : *De choses et d'autres* (1769), publié sous le voile de l'anonyme. Le principal collaborateur était Catherine II elle-même ; dans ses tableaux de mœurs, elle s'en prenait surtout aux vices de l'époque. Ce journal, sans doute parce qu'on devinait l'origine de ses articles, fut vivement attaqué par ses confrères. Le *Bourdon* de Novikof, qui était rédigé, paraît-il, sous l'inspiration de la princesse Daschkof et de Vorontzof, se distingua surtout dans cette guerre d'épigrammes. La vivacité de la polémique entraîna un peu trop loin Catherine II. Les grands se dépouillent difficilement de leur personnalité. Elle oublia sa situation d'écrivain militant pour se souvenir qu'elle était impératrice. C'est sans doute à cette irritation qu'il faut attribuer la dispari-

tion momentanée des journaux satiriques sous son règne.

Mais Catherine II avait la passion d'écrire. Elle reparut bientôt dans l'arène littéraire et composa des *Contes réels et imaginaires* pour la *Causerie des amateurs de la littérature russe*, — recueil publié aux frais de l'Académie des Sciences, sous la direction de la princesse Daschkof. Ces contes renfermaient des portraits contemporains assez finement tracés, plusieurs extraits du *diary* de l'auteur, et des scènes de mœurs empruntées à la vie réelle. Ils soulevèrent une polémique très-vive entre leur auteur anonyme et Von Vizine. Ce dernier, dans le même recueil, posa à l'impératrice une vingtaine de questions assez hardies et assez piquantes. Dans la quatorzième, par exemple, il demandait : « pourquoi les bouffons, les « saltimbanques et les faiseurs de farces qui autre« fois n'avaient pas de rangs, en recevaient mainte« nant de très-élevés? » Cette allusion au rôle de L. Narischkine blessa vivement l'impératrice. Elle y répondit d'un ton où la colère couvait sous le sarcasme. En outre, plusieurs personnages avaient été vivement blessés de se voir dépeints sous des traits aussi transparents. Ces divers ennuis furent cause que Catherine II cessa d'écrire. La chronique du temps raconte en outre que les relations intimes de l'impératrice avec la princesse Daschkof étaient alors très-tendues.

Le journal *De choses et d'autres* avait trouvé de nombreux imitateurs. Nous avons déjà parlé du *Bourdon* de Novikof. Citons en outre : *Ceci et cela* (1769), de Tchoulkof; *Ni ceci ni cela*, de Ruban ; la *Poste des enfers*, ou *Correspondance entre le diable boiteux et le*

*diable borgne* d'Emine. Ces divers journaux n'eurent qu'une existence fort éphémère, et furent tous en butte à la disgrâce de Catherine II. Plus tard, lorsque la souveraine reprit la plume, il en reparut plusieurs dont les plus importants furent : le *Peintre* et la *Bourse* de Novikof. Ce dernier se montra encore plus mordant et plus railleur que dans le *Bourdon*. Mais ne voulant plus s'exposer à un nouvel orage, il sut intercaler entre ses satires des odes à l'honneur de Catherine II, du prince G. Orlof, ou du comte N. Panine. Ces panégyriques faisaient passer le reste. Lorsque Novikof eut tourné au mysticisme, il fit paraître : *La lumière du matin*, organe des martinistes russes.

La satire n'était pas cependant morte. Krylof, le célèbre fabuliste, lui donna un caractère plus accentué, dont les journaux satiriques d'aujourd'hui ont hérité. Après avoir fait paraître dans sa jeunesse : *La poste des esprits*, ou *Correspondance scientifique, morale et critique du philosophe arabe Malikoulmouk avec les esprits de l'eau, de l'air et des enfers* (1789), puis en 1792 le *Spectateur*, il fonda l'année d'après le *Mercure de Saint-Pétersbourg*, où il se montra défenseur ardent du classicisme, et attaqua Karamzine avec une vivacité de ton qui allait quelquefois jusqu'à la violence et la grossièreté.

Mais revenons aux journaux littéraires. Au commencement du siècle actuel, ils prennent un caractère de plus en plus sérieux, original, et tendent visiblement à se transformer en *Revues*. Karamzine, le chef de la nouvelle école, le traître aux vieilles et décrépites autorités classiques, fut un de ceux qui exercèrent le plus d'influence sur ce mouvement littéraire. Dès sa jeunesse, et au retour d'un voyage

qu'il avait fait à l'étranger, il fonda le *Journal de Moscou* où il fit paraître ses fameuses *Lettres d'un voyageur russe*, ainsi que deux nouvelles : *Nathalie ou la Fille d'un boïard*, et *la Pauvre Lise*. Plus tard, lorsqu'il quitta la littérature pour l'histoire, il fonda le *Messager de l'Europe* (1802), — revue qui existe encore aujourd'hui. Merzlakof y résuma ses cours littéraires. Joukovsky y publia son *Chant du barde sur le tombeau des Slaves victorieux*, et d'autres poésies. Batiouchkof y fit paraître ses *Souvenirs*, ainsi que des traductions de Parny, de Tibulle et de Pétrarque. De la même époque date la fondation du *Fils de la Patrie*, par Gretch.

La lutte des classiques et des romantiques ne faisait alors que commencer. Bientôt le feu éclata sur toute la ligne, et le Parnasse russe fut en pleine révolution. A Karamzine avait succédé Joukovsky dans la direction de la nouvelle école. L'ardente polémique qui s'engagea devait donner aux revues russes plus de sérieux, de couleur et de vie. Les classiques plus nombreux et plus influents opposèrent à leurs adversaires la *Causerie*, dont les rédacteurs étaient : le vieux et pédant Schichkof et le prince Schakoskvoï qui voulait jouer à l'Aristophane. Les écrivains de la nouvelle école, moins bien favorisés, se défendirent le mieux qu'ils purent. Ils fondèrent le fameux cénacle d'*Arzamas* et accablèrent les classiques sous une avalanche d'épigrammes et de satires. Leur parti ne devait pas tarder à triompher, grâce au puissant talent de Pouchkine.

Cette lutte devait se compliquer par une querelle d'un autre genre dont nous avons parlé à son heure : le Slavophilisme et l'Occidentalisme. Les classiques,

défenseurs ardents et tenaces des vieilles traditions, se rangèrent naturellement du côté des slavophiles. Les romantiques, sous l'influence du souffle frais et nouveau qui leur venait de l'Europe, prirent fait et cause pour les Occidentaux. Le *Messager russe*, fondé à Moscou par Glinka (1809), arbora le drapeau du classicisme et du slavophilisme, — tendances qu'il a encore aujourd'hui. Les romantiques n'avaient encore pour organe que *le Fils de la Patrie* qui leur donna l'hospitalité plutôt par esprit d'opposition et pour le plaisir de fronder, que par conviction. Marlinsky y entreprit une campagne contre le faux classicisme. Ce parti reçut bientôt un secours aussi précieux qu'inespéré. Polévoï, qui s'était déjà fait connaître par plusieurs articles de critique qui dénotaient un talent puissant et original, venait de fonder à Moscou le *Télégraphe* (1824), avec Maximovitch, Krasovsky, le prince Viazemsky, le prince Odoiévsky et Pouchkine pour principaux collaborateurs. La critique y tint le plus de place. L'idée fondamentale du programme était de prouver que le Parnasse russe, au lieu d'être aussi peuplé que les classiques le prétendaient, ne possédait que deux poëtes : Derjavine et Pouchkine. Un des plus ardents adversaires du *Télégraphe* fut le *Télescope* de Nadiéjdine, célèbre professeur de l'université de Moscou. Les théories de Schelling commençaient déjà à avoir de l'influence dans la presse comme au sein de l'université de Moscou, qui à cette époque était une pépinière de jeunes talents. Nadiéjdine développa le système de Schelling dans ses leçons et dans sa revue.

A partir de cette époque, la critique fut l'élément dominant dans les recueils littéraires. Le talent aussi

original que fécond de Biélinsky vint attiser toutes les anciennes querelles. Nous avons longuement parlé de cet illustre critique. Il fut ce que les Anglais appellent : *the right man in the right place.* Toujours conséquent avec lui-même malgré ses changements d'opinion, il recherchait partout et toujours la vérité, et lorsqu'il s'apercevait qu'il s'était trompé, il mettait à l'avouer une aussi grande franchise qu'il avait été sincère et convaincu dans son erreur. Biélinsky débuta par un article intitulé : *Rêveries littéraires*, qu'il fit paraître dans la *Renommée*, annexe du *Télescope*. A cette époque il était partisan de Schelling. Plus tard, vers 1838, il passa à l'*Observateur* de Moscou, et prit rang dans le parti de la droite des Hégéliens.

La lutte des Occidentaux et des Slavophiles lui fournit une arène nouvelle où il put déployer son talent. Le parti des Occidentaux avait pour organes *les Annales de la Patrie* et le *Contemporain*. La première de ces revues, dont le directeur était alors Kraïevsky, tint d'abord la tête du mouvement, grâce à la puissante collaboration de Biélinsky. C'est là que le célèbre critique développa sa théorie sur l'art qui, selon lui, devait être la représentation fidèle de la vie. Cette revue publia aussi les œuvres d'Iscander, et fit connaître au public russe les romans de Dickens, de Thackeray et de George Sand. Biélinsky ne tarda pas à passer au *Contemporain* dans la direction duquel Nékrassof avait remplacé Pletnéïef, et qui éclipsa bientôt les *Annales de la Patrie*. Cette revue, qui faisait une guerre acharnée aux Slavophiles, et dont les articles de critique étaient signés par Biélinsky ou Nikitenko, ouvrit ses colonnes à la jeune école des écrivains

russes, qui s'étaient formés sous l'influence de Gogol et de Biélinsky. C'est là que le public lut pour la première fois les noms de Tourguénief, de Gontcharof, etc.

Le parti des Slavophiles, alors assez puissant, était défendu par le *Phare* de Bouratchok, le *Moscovite* de Pogodine et de Schévyref et la *Causerie russe* rédigée par Kirievsky, Axakof et Khomiakof. Le *Phare*, qui paraissait à Pétersbourg, ne rendit, malgré sa bonne volonté, que très-peu de services à la cause qu'il protégeait. Sous prétexte de lutter contre l'envahissement des idées européennes et de relever l'importance de la littérature nationale, il soulevait jusqu'aux nues des écrivains comme Soumarokof, Khéraskof, et pour un rien eût lapidé Pouchkine. Les poésies russes et petites-russiennes qu'il publiait n'étaient qu'un faible argument à l'appui de sa thèse. Le *Moscovite* et la *Causerie russe* étaient plus sérieux. Rédigés avec talent, et toute réserve faite sur leurs tendances exagérées, ils rendirent des services réels. Le *Moscovite*, moins absolu et moins exclusif, parlait avec bienveillance et même éloge de Gogol et de Pouchkine; il ne dédaignait pas de publier les comédies d'Ostrowsky, les récits de Pisemsky et de Potiékhine, ainsi que des traductions de Schiller, de Gœthe et de Lamartine. Mais ce qui lui donna une valeur réelle, ce fut sa partie historique. Qui ne connaît les progrès que Pogodine et Schévyref ont fait faire à l'étude de l'histoire russe? La *Causerie* était le véritable organe des Slavophiles, ou plutôt l'organe du panslavisme littéraire. Elle avait pour directeur Kirievsky, le même qui publia plus tard un recueil intéressant de chansons et de légendes populaires. Les

rédacteurs de cette revue s'étaient mis en relations avec les savants des autres pays slaves, et traduisaient leurs articles politiques et littéraires. Mais les tendances de la *Causerie* étaient trop en désaccord avec les besoins de l'époque, et elle dut cesser de paraître.

La revue qui eut le plus de succès fut sans contredit la *Bibliothèque de lecture* de Senkowsky. Cet écrivain est un des types les plus originaux du journalisme russe. Après avoir beaucoup voyagé en Orient, il avait enseigné les langues orientales à Pétersbourg, puis s'était lancé dans l'arène littéraire sous le pseudonyme de baron de Brambéous. Un de ses contemporains[1] nous le représente habitant un appartement meublé à l'orientale, recevant ses visiteurs dans un costume turc et fumant un narguilhé. Cet écrivain, original dans son extérieur comme dans ses articles, jouit pendant presque toute sa vie d'une immense popularité. La partie critique qu'il rédigeait lui-même dans sa revue était faible comme aperçus et comme idées, mais écrite avec tant de verve, d'humour et d'entrain, que Senkowsky fut pendant quelque temps l'oracle littéraire de la capitale. Il était capable de traiter les sujets les plus divers et les plus ardus, avec talent et avec clarté. Ses articles ressemblaient plutôt à une causerie brillante et spirituelle, qu'à une critique sérieuse.

Après la guerre de Crimée, nous assistons au réveil de la société russe. L'école *naturelle* crée ses *inutiles* ou attaque l'ancien ordre de choses. De nouvelles tendances parurent aussi dans les revues. A Biélinsky avait succédé Dobrolioubof dans le *Con-*

1. *Souvenirs d'un vieux Pétersbourgeois*, publié dans le *Messager russe* (1872).

*temporain* et la *Parole russe*. De même que Biélinsky avait été le critique du romantisme, Dobrolioubof fut celui de l'école *naturelle*. Cet écrivain recherchait surtout la portée sociale du roman qu'il étudiait. Il fut à la fois critique et publiciste. Loin de partager l'ardeur et l'enthousiasme de la société russe pour les nombreuses réformes qui se préparaient, il prouva au contraire que toutes ces mesures libérales n'étaient encore que le prologue d'une nouvelle époque. Il y avait loin des belles théories des Roudines à leur application à la vie réelle. D'un autre côté, il eut le tort de confondre l'art avec la science. Selon lui, l'idéal consiste à refléter complétement dans les faits quotidiens, isolés, les idées générales les plus élevées; par conséquent, le but unique de l'art et de la poésie doit être de populariser la science. Dobrolioubof tomba souvent dans la contradiction; il émit quelquefois des idées qui semblaient n'être pas de lui. On voyait qu'il était obligé de sacrifier ses propres opinions à celles du *Contemporain*. Nous verrons plus loin que son réalisme fut beaucoup plus exagéré dans le *Sifflet*.

L'école de Biélinsky avait pour représentants : Droujinine, 'Akhscharoumof et surtout N. Solovief. Droujinine écrivait dans la *Bibliothèque de lecture* bien tombée depuis la mort de Senkowsky. Il combattit les tendances réalistes de la littérature, mais il eut tort de séparer l'art de la vie. Solovief fut un des principaux adversaires du réalisme. Dans ses ouvrages de critique : *l'Art et la Vie*, l'*Idéal*, il s'efforça de démontrer que l'art devait être la reproduction artistique de la vie, sans parti pris ni tendances. « Il « n'y a pas de différence essentielle, dit-il, entre

« l'éthique et l'esthétique. L'identité des principes
« moraux et esthétiques est hors de doute. »

Une troisième école, représentée par Kirievsky, Axakof et Grigorief, avait pour organes : *la Causerie russe*, le *Jour*, le *Temps*, l'*Epoque*, la *Parole russe* (jusqu'en 1860) — revues toutes très-peu importantes. Slavophiles dans leurs tendances, elles voulaient que l'art ne se séparât pas de l'élément national. Grigorief fut le fondateur de l'école de la critique « organique », c'est-à-dire de la critique qui considérait l'art comme étant la production organique de la vie nationale.

Nous arrivons maintenant à l'époque contemporaine. Nous avons vu successivement le romantisme lutter contre le classicisme, puis à son tour céder la place à l'école naturelle. Aujourd'hui, cette dernière commence à disparaître de la scène que le réalisme a envahie ; derrière le parti réaliste apparaissent déjà les ultra-réalistes, les socialistes, et enfin, le mélange des deux formant ce qu'on est convenu d'appeler la *nouvelle* école, l'école *de l'avenir*.

Les revues en Russie ont beaucoup plus d'importance qu'en France. Chez nous, où le journal règne en despote, où les événements quotidiens d'une politique agitée absorbent notre attention fiévreuse, les livraisons des diverses revues sont presque inaperçues. C'est à peine si on a le temps de feuilleter rapidement le dernier roman de la *Revue des Deux-Mondes ;* quant aux articles sérieux, ils ne sont lus que par un nombre restreint de privilégiés. En Russie, où il n'y a pas de partis politiques, où le calme plat règne dans la société, on a tout le loisir de s'occuper d'une question d'histoire, de littérature ou de critique. Le premier de chaque mois est attendu avec impatience ; on a hâte

de connaître le contenu des nouvelles livraisons. La critique et le public sont partagés en camps littéraires qui se font une guerre presque aussi acharnée que les bonapartistes et les républicains en France. La critique est divisée en plusieurs partis. Le *Citoyen* et le *Messager russe* représentent la droite; le *Messager de l'Europe* est légèrement centre gauche; les *Annales de la Patrie* et le *Diélo* (l'*Œuvre*) forment la gauche. — A l'apparition d'un roman nouveau, d'une étude critique, tous ces partis se remuent et s'agitent. Le feu est ouvert par les feuilletonistes littéraires des journaux qui escarmouchent en tirailleurs; ils sont suivis de la grosse cavalerie des revues qui fait une charge à fond de train. Le héros du roman, les tendances de l'étude littéraire ou critique seront loués ou blâmés, selon qu'ils s'accordent ou non avec les opinions des juges. Ici, il n'y a pas d'impartialité possible, et il m'est arrivé très-souvent de voir qu'un roman porté aux nues dans une revue était foulé aux pieds par une autre. Ajoutez que ces messieurs les critiques ne sont pas toujours polis, et que leur plume ne recule pas devant un gros mot. Bref, la critique a tout envahi; elle épluche et dissèque les productions nouvelles comme un cadavre d'amphithéâtre. Elle ne regarde pas si les opinions de l'auteur sont conformes à la vérité, aux principes de la morale et de l'esthétique. Si l'écrivain appartient au même parti que le critique, il sera loué, il aura du talent; sinon, il sera classé parmi les *Mohicans* de la littérature. Les ultra-réalistes et les socialistes ont aussi leur école critique, avec Pisaref [1] et Antonovitch en tête.

1. Cet écrivain de talent a été enlevé par une mort prématurée.

Ouspensky est son dieu; elle traite Pouchkine de poëte de salon; quant à Tourguénief, Gontcharof, etc., ils sont tout au plus bons « à mettre à la remise; ils ont pris leur retraite et fini leur chanson. » La nouvelle école fait beaucoup de bruit, et crie surtout très-fort; c'est là à peu près son seul mérite. Professant l'utilitarisme le plus large, elle nie l'art, et le regarde même comme quelque chose de dangereux. Elle rejette loin d'elle tout ce que la littérature russe a produit de plus beau et de meilleur, depuis le commencement de ce siècle. Elle ne veut pas comprendre que sans Pouchkine, Gogol, Biélinsky, Tourguénief, cette littérature ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Ils ont commencé, et il ne reste plus maintenant qu'à continuer. Chacun d'eux a apporté sa pierre à la construction de l'édifice. Si les temps sont autres, si la société a changé, il ne s'ensuit pas que ces grands écrivains n'aient eu ni mérite, ni talent. Ils ont été de leur époque, comme les réalistes sont de la leur. Faut-il leur en vouloir si alors la vie ne pesait pas encore sur eux de tout son poids?

La revue qui a le plus d'importance aujourd'hui est le *Messager de l'Europe* (*Viestnik Evropi*), sous la direction de Stassiulévitch qui a remplacé le célèbre Katchénovsky[1]. Sa couleur est le libéralisme modéré. Les articles critiques et historiques y occupent le plus de place. Elle n'est pas toujours heureuse dans le choix de ses romans (excepté bien entendu quand ils sont signés de Tourguénief); elle a publié, ces dernières années, plusieurs articles fort remarquables.

1. Elle tire à 6631 exemplaires.

Je citerai entre autres son étude sur Bismarck, et les biographies des écrivains de l'époque du romantisme par Annenkof et Pypine. Un critique du *Goloss*, je crois, faisait très-spirituellement remarquer un jour que le *Messager de l'Europe* s'efforce visiblement d'imiter la *Revue des Deux-Mondes* jusque dans ses moindres détails. Et en effet, il paraît exactement le premier de chaque mois; le choix de ses articles se rapproche assez de la revue française; comme elle, il contient à la dernière page un bulletin bibliographique, et publie un annuaire.

Le parti de la droite est représenté par le *Messager russe* et le *Citoyen*, — revues moscovites, les seules qui aient survécu à tant de morts! En général, Moscou a toujours eu des tendances opposées à St-Pétersbourg. Le journalisme, dans la première de ces villes, a fidèlement conservé les vieilles traditions du Slavophilisme et du Panslavisme; de plus, il est conservateur et fait une guerre acharnée au réalisme pétersbourgeois. Le *Messager russe* (*Rousski Viestnik*) de Katkof vient immédiatement après le *Messager de l'Europe*. Deux choses caractérisent cette revue : c'est son extérieur peu agréable et peu élégant, et en second lieu, les romans anglais qui prennent presque la moitié de son contenu. Il y avait un temps où elle était assez heureuse pour le choix de ses romans; c'est lorsqu'on y lisait les noms de Tourguénief, de Dostoïevsky et de Tolstoï. Aujourd'hui elle a aussi sa *nouvelle* école dont les débuts ont été assez malheureux. Nous avons déjà parlé du comte Salhias, d'Averkief (comme romancier) d'Avsienko et de Markévitch. Dans ses articles de critique, elle défend l'école naturelle et les principes de l'esthétique contre les attaques du réalisme.

Le *Messager russe* traîne à sa remorque le *Citoyen*, (*Grajdanine*) fondé en 1872, par Gradovsky, et qui a pour principaux rédacteurs : le prince Métchersky et Dostoïevsky. Cette revue, avec son air aristocratique et bigot, est assez terne.

Les *Annales de la Patrie* (*Otétchestvenny Zapiski*), après la désertion de Biélinsky, eurent une existence assez étiolée. Plus tard, la suppression du *Contemporain*, et l'adjonction de plusieurs rédacteurs de cette revue, tels que Nékrassof, Stchédrine, la ranimèrent un peu. Aujourd'hui elle est sous la direction de M. Kraïévsky, rédacteur en chef du *Goloss* et qui, par ce moyen, peut avoir deux poids et deux mesures. Les *Annales de la Patrie* ont tourné à la démocratie et au socialisme dont elles partagent le monopole avec une autre revue, le *Diélo* (l'*Œuvre*), qui est assez insignifiante au point de vue littéraire. L'*Aurore* (*Zara*) est à l'agonie. Le *Travail universel* (*Vsiémirny Troud*), si je ne me trompe, est décédé. Sous la direction du docteur Khan, il publia les articles critiques de Solovief et d'Akhscharoumof, et des drames d'Ostrowsky. C'était une revue élégante et bien imprimée [1].

Nous avons parlé des tendances réalistes du *Contemporain* ayant à sa tête Nékrassof et Dobrolioubof. Ce dernier, très-modeste dans ses articles critiques, ne garda aucune mesure dans ses satires en vers que publiait le *Sifflet* (*Svistok*). Sous le pseudonyme de Conrad Lilienschwager, il se moquait de tout : des

1. Je ne parle pas ici des revues purement historiques, ou consacrées à une spécialité quelconque, comme : *les Archives russes*, *les Antiquités russes*, la *Revue* du ministère de l'instruction publique, de l'Académie des sciences, de la Société de géographie, les revues militaires et médicales, etc.

faits, des principes, des autorités, des talents et des productions littéraires. Cette manie de tout ridiculiser plut beaucoup aux nihilistes qui regardèrent Dobrolioubof comme un des leurs. Le *Svistok* trouva de nombreux imitateurs, qui n'eurent pas toujours l'esprit et le talent de Conrad. En 1857, parut le *Plaisant* (*Véseltchak*), de Pluchard. Ce dernier dans sa circulaire disait au public : « Venez rire de nous avec nous, d'eux, de vous-mêmes, de tous et de tout. » Les principaux rédacteurs du *Véseltchak* étaient le baron de Brambéous, le comte Sollohoub, Bénédictof, Pogosky, etc. Le nom de Brambéous fit la fortune du journal; les autres n'y figuraient que pour la forme. Après la mort de Brambéous, la rédaction de ce journal fut confiée à Lvof, qui avait fait jouer quelques pièces au théâtre Alexandre. Maltraité comme auteur par la critique, il tourna ses sarcasmes contre le journalisme; mais son faible talent et la grossièreté de ses plaisanteries firent tomber le *Véseltchak*. Nous ne parlerons qu'à titre de mention du *Goudok* dont le style et l'esprit sentaient le ruisseau, et de la *Zanoza* qui ne vit pas longtemps le jour. En 1859, parut l'*Iskra* (*Etincelle*), de Kourotchkine, qui pendant quatre années fut le seul journal amusant en Russie. Elle eut même beaucoup plus de succès que le *Véseltchak*. Moins modeste dans ses allures, elle allèchait le public par des scandales, des caricatures, des attaques remplies d'allusions, au bas desquelles il n'était pas bien difficile de mettre les noms propres. Plus tard, il s'opéra une scission au sein de sa rédaction; une partie des collaborateurs s'en détachèrent et fondèrent un autre journal humoristique : le *Boudilnik*, qui, comme son frère aîné, s'occupa de

scandales et de cancans littéraires. Ces deux journaux amusants existent encore aujourd'hui et sont les seuls dignes d'attention.

La presse quotidienne ne commença à donner signe de vie qu'à partir de la guerre de Crimée. Jusqu'en 1825, la Russie ne posséda qu'un seul journal : les *Nouvelles de Saint-Pétersbourg ;* il perdit plus tard son caractère officiel, et l'*Invalide* devint l'organe du gouvernement. L'*Abeille du Nord,* rédigée par Gretch et Bulgarine, avait plutôt un caractère littéraire, bien que son bagage de critique fût assez léger. Inutile de dire que le contenu de ces trois journaux était très-maigre et sans couleur! A part les oukazes, les décrets, les actes officiels, et quelques nouvelles sur la politique étrangère — nouvelles fort peu intéressantes, car elles devaient passer préalablement par le laboratoire de la censure, — de quoi pouvaient-ils parler? La liberté de la pensée était écrasée par un régime despotique. Après la guerre de Crimée, lorsque le gouvernement, la littérature et la société s'occupèrent des nouvelles réformes, la presse put déjà élever timidement la voix. Son activité réelle ne commença qu'à partir de 1861, lors du remplacement de la censure préventive par le système des avertissements et du cautionnement. La presse put dès lors écrire librement, et, chose étonnante, elle se trouva dès le premier jour toute préparée au rôle qu'elle devait jouer [1].

Les deux principaux représentants de la presse russe aujourd'hui sont le *Goloss* (la *Voix*), de Kraïevsky, et la *Gazette de Moscou.* Le *Goloss,* qui a

1. On compte actuellement en Russie 472 journaux, dont 377 en langue russe.

plusieurs fois changé d'opinions, avec son rédacteur, a tourné depuis quelque temps au libéralisme. Ses *Premier Pétersbourg* sont écrits avec compétence et offrent un véritable intérêt.

La *Gazette de Moscou* a cessé depuis 1863 d'appartenir à l'université de Moscou, et est devenue la propriété de Katkof[1]. Ce journaliste, bien qu'il se soit fait beaucoup d'ennemis, est une des originalités les plus tranchantes de son temps. Sa biographie ne sera pas une des pages les moins intéressantes de l'histoire du journalisme en Russie. M. Katkof, malgré les violences de sa polémique, malgré les fautes qu'il a commises et qui ont donné raison plus d'une fois à ses adversaires, est un publiciste très-remarquable. Ceux mêmes qui le combattent rendent hommage à son talent. On n'a pas encore oublié le jour (et ce jour-là n'est pas bien éloigné!) où la Russie, profondément troublée par des changements radicaux introduits dans son système de propriété, ébranlée par une crise sociale que le mouvement nihiliste rendait encore plus dangereuse, menacée par la révolution polonaise et l'ingérence éventuelle de l'Europe, perdit un moment la confiance et la foi en elle-même. C'est alors que Katkof, avec la violence d'un tribun du Forum, se mit à tonner contre la faiblesse de ses concitoyens, raffermit la politique hésitante du gouvernement, déclara une guerre à mort à la Pologne, indiqua les mesures nécessaires pour la rendre à jamais impuissante, et jeta un défi audacieux à l'Europe. A cette époque, la *Gazette de Mos-*

1. Il l'a louée pour 12 ans, en s'engageant à payer une somme annuelle de 74,000 roubles au ministère de l'instruction publique.

*cou* était toute-puissante; la constance et l'énergie de ses convictions faisaient de cet organe le représentant du pays. Il exerça une immense influence sur la politique du gouvernement, au sein duquel il avait plusieurs partisans, comme les Miloutine et Mouravief. Depuis, le crédit de M. Katkof a beaucoup diminué. Cependant, c'est encore une force, et le gouvernement compte quelquefois avec lui. En 1866, une suspension lui ayant été infligée par M. Valouïef, ministre de l'intérieur, il reussit à renverser ce dernier. Défenseur ardent du panslavisme, il parle un peu dans le désert, car l'empereur Alexandre et le prince Gortchakof ont trop de bon sens et de finesse pour se laisser aller à des entraînements qui bouleverseraient l'Europe. On dit cependant que Katkof est assez influent parmi l'entourage du grand-duc héritier. Aujourd'hui la *Gazette de Moscou* boude comme un enfant gâté auquel on ne fait plus attention. Elle défend à outrance les études classiques, et le comte Tolstoï pencherait, paraît-il, de son côté, malgré le courant assez fort qui se prononce en faveur des écoles *réales*. En dehors de ces excès, la *Gazette de Moscou* dans sa ligne de conduite, surtout pour ce qui concerne la politique extérieure, est profondément nationale. A ce point de vue, elle peut être regardée comme l'organe des vrais Russes, et est entièrement opposée à la *camarilla* allemande de Pétersbourg.

Le *Monde russe*, à son origine, fut un journal d'opposition militaire. Il servait d'organe à un groupe de généraux qui voulaient renverser le ministre de la guerre. Il avait alors à sa tête M. Kostomarof, un ancien officier, si je ne me trompe.

C'est là que le général Fadéief, écrivain fécond, publie ses idées sur les réformes à introduire dans l'organisation de l'armée russe. Il y eut naguère, à ce sujet, un incident assez curieux. Le général Fadéief avait critiqué la division de la Russie en grands commandements militaires. L'*Invalide*, organe officiel du ministère de la guerre, lassé de ces attaques, finit par sortir de son mutisme. Sans répondre à ce qui faisait le sujet de la discussion, il accusa « l'*Invalide* non officiel de vouloir ébranler « la confiance du pays, et d'inspirer à l'Europe des « doutes sur la force de l'armée russe. » Le général Fadéief, piqué au vif, répondit en disant que s'il y avait eu de sa part un acte de trahison, ce n'était pas certes envers la Russie, mais envers l'*Invalide* « auquel personne n'a encore prêté serment. » Cette lettre parut non pas dans le *Monde russe*, mais dans la *Gazette de Moscou*. Cette dernière l'imprima avec une joie visible. Le *Monde russe*, depuis qu'il a passé des mains de M. Kostomarof à celles de plusieurs autres rédacteurs en chef, s'est considérablement écarté de son programme primitif. Il ne fait pas seulement de l'opposition militaire ; il est devenu rétrogade, et se traînant humblement à la remorque de la *Gazette de Moscou*, il attaque la plupart des réformes, surtout l'institution des juges de paix et celle des assemblées provinciales.

Quoi qu'il en soit, si l'on examine les progrès accomplis et les résultats obtenus par la presse russe depuis l'abolition du servage, on en arrive à des conclusions consolantes pour son avenir. Peu préparée à sa mission, et manœuvrant sur un terrain fort délicat, elle a su cependant se trouver à la hau-

teur de sa tâche. La politique intérieure et la critique littéraire, — voilà ses deux champs d'activité. Étrange contraste : pendant que le journalisme politique en France absorbe et tue les plus beaux talents, les publicistes russes n'ont fait que grandir et se développer en s'occupant des questions multiples qui agitent leur pays depuis 1861. La presse en Russie a discuté les réformes quotidiennes avec un tact et une compétence qu'on ne saurait trop admirer. Elle exerce aujourd'hui une influence incontestable sur l'opinion publique. Sa voix est écoutée au sein des conseils du gouvernement ; elle est parvenue à se faire craindre des fonctionnaires peu consciencieux qui ont hérité des défauts prêtés par Gogol aux personnages de sa célèbre comédie. C'est en vain que ces derniers en appellent à la justice ; le jury composé d'hommes éclairés prononce presque toujours un verdict d'acquittement. Aujourd'hui que les esprits se sont un peu calmés, on peut remarquer dans l'attitude du journalisme russe certaines tendances assez regrettables. Quelques journaux font preuve de trop d'indifférence pour les questions du jour. D'autres, obéissant à l'esprit de parti, font une opposition absurde et ridicule. Ainsi les assemblées territoriales, et les écoles *réales* — ces deux institutions qui sont appelées à jouer un grand rôle en Russie, se voient quotidiennement en butte à des attaques peu sensées et peu dignes.

Le même esprit de parti règne dans ce qu'on appelle le feuilleton littéraire. Là, la critique cachée sous le voile de l'anonyme ou d'un pseudonyme se fait parfois remarquer par une âpreté et une grossièreté qui rappellent le ton de certains journaux amé-

ricains. Quelques-uns de ces feuilletons sont remplis d'allusions personnelles et de calomnies peu dignes du rôle de la presse; d'autres comme le critique des *Nouvelles de Saint-Pétersbourg* qui s'intitulent aussi : *Gazette académique*[1], non-seulement attaquent leurs confrères, mais avec un sans-gêne effronté, leur font dire tout autre chose que ce qu'ils ont écrit. Un feuilletoniste de théâtre, M. R., piqué au vif par M. Z. des *Nouvelles de Pétersbourg*, perdit patience, et le traita un jour « d'insolent et de quadrupède inoffensif. » Il est arrivé plusieurs fois au *Goloss* et au *Messager russe* de prendre ce même critique en flagrant délit, et M. Korsch, le rédacteur en chef du journal, a dû s'excuser de sa prétendue inattention.

La situation de la presse de province en Russie se trouve dans des conditions beaucoup plus défavorables. Si l'on retranche les *Nouvelles* provinciales et les *Nouvelles* diocésaines, qui publient les décrets des gouverneurs et des évêques, on ne trouvera pas beaucoup d'organes indépendants et sérieux. Et en peut-il être autrement? Y a-t-il, en province, beaucoup de rédacteurs qui, pour échapper à la censure préventive, soient en état de déposer le cautionnement légal de 2500 roubles? Ajoutez à cela qu'un journal en province ne peut compter que sur un nombre très-restreint d'abonnés, et qu'il doit être très-prudent, pour ne pas s'attirer l'inimitié d'un personnage quelconque, ou s'exposer aux coups du gouverneur qui est omnipotent. Je ne connais guère en fait de journaux un peu marquants et sérieux que :

1. Ce journal, depuis 1875, n'appartient plus à l'Académie, mais au ministère de l'instruction publique; M. Korsch a été remplacé par le comte Salhias-Tournemir et M. Baïmakof.

le *Messager d'Odessa*, attaché au lycée Richelieu, le *Kievlanine* de Kief, le *Volga* et le *Caucase*.

Je ne puis finir cet article sans parler du *Journal de Saint-Pétersbourg*, feuille semi-officielle et rédigée en français. Ce journal, qui existe depuis bon nombre d'années, était à l'origine assez terne, faisait peu parler de lui, et parlait encore moins lui-même. Plus tard, le prince Gortschakof le prit sous sa protection; il s'en sert pour publier de temps en temps des notes sur la politique étrangère. Grâce à ses attaches officieuses et au talent de son rédacteur en chef, M. Capellmans, un Belge, si je ne me trompe[1], le *Journal de Saint-Pétersbourg* devint une des feuilles les mieux accréditées de l'Europe. Il est regrettable que cet organe n'ait de français que la langue. Son attitude pendant la guerre franco-prussienne était loin d'être sympathique à la France.

C'est sous l'impression de la dernière page que je finis ce livre. J'espère avoir démontré que non-seulement la Russie possède une littérature, mais que cette littérature, par ses tendances et le talent de ses écrivains, est digne d'être étudiée. Je n'ai pas besoin de prouver ici l'intérêt qu'il y a pour nous aujourd'hui de nous rapprocher de la Russie. Cet intérêt découle des derniers événements qui ont donné à ce pays une prépondérance considérable en Europe. Les Allemands, plus avancés que nous, ont à Pétersbourg une revue et deux journaux. Nos compatriotes ont essayé plusieurs fois de les

1. Mort quelque temps après la guerre de 1870, il a été remplacé par M. Horn.

imiter, mais leurs tentatives jusqu'à présent ont été infructueuses. La *Revue Septentrionale* n'a eu, je crois, qu'un numéro. Le *Courrier russe* de M. d'Hainaut ne mérite pas même une mention. En octobre 1872, paraissait la *Néva*, qui comptait parmi ses actionnaires les plus riches Français de notre colonie. Ce journal avait toutes les chances de réussir; et cependant, au bout de quelques mois, il sombra scandaleusement et disparut. A quoi faut-il attribuer ces insuccès? Serions-nous incapables de créer quelque chose de solide et de durable à l'étranger? Je ne le crois pas. Je suis persuadé qu'un journal *franco-russe* paraissant soit à Pétersbourg, soit à Paris, pourrait avoir du succès, s'il était bien rédigé et bien administré. Il faudrait qu'au lieu de s'attacher à faire connaître la France aux Russes (ils connaissent notre pays aussi bien que nous!) ce journal étudiât au contraire la Russie; qu'au lieu de servir d'organe à un parti politique quelconque, il fût seulement *français*, et qu'il ne négligeât rien de tout ce qui peut nous intéresser dans ce pays comme littérature, commerce, industrie et questions sociales. Un pareil journal servirait de lien moral entre les deux nations; il serait bien vu, je le sais, de plusieurs hommes d'État de la Russie, et rendrait d'utiles services au gouvernement français.

FIN.

# INDEX

## A



## B



## C



## D

## E



## F



## G



## H



## I



## J



## K

L



M



N

## O



## P



## R



## S

FIN DE L'INDEX.

# ERRATA

Lire : Page 1, ligne 11 : tradition.
— 4, — 2 (note 1) : *Markas.*
— 4, — 2 — *pannas.*
— 53, — 21 : elle emporta les idées.
— 76, — 27 : la Fontanka.
— 92, — 10 : Ryléïef.
— 138, — 15 : Viéra.
— 172, — 5 : il pose pour l'homme.
— 181, — 7 : dégoûte. »
— 350, — 6 : et qui s'enfuit.
— 395, — 5 : Snéguiref.

# TABLE DES MATIÈRES

## DEUXIÈME PÉRIODE

### DE 1840 A LA GUERRE DE CRIMÉE



# TROISIÈME PARTIE

## LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

## PREMIÈRE PÉRIODE

### DE LA GUERRE DE CRIMÉE A L'ABOLITION DU SERVAGE

## DEUXIÈME PÉRIODE

### DEPUIS L'ABOLITION DU SERVAGE JUSQU'A NOS JOURS

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES



**FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.**

Paris. — Impr. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.